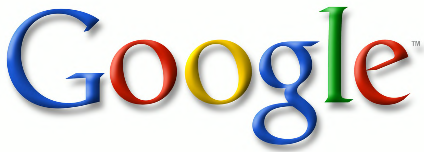


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

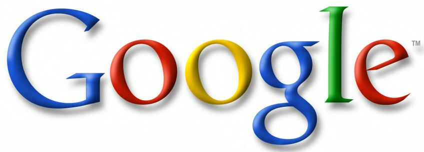
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

LA MAISON D'AUTRICHE.

IV.

Digitized by Google



Digitized by Google

HISTOIRE

DE

LA MAISON D'AUTRICHE,

DEPUIS RODOLPHE DE HAPSBOURG, JUSQU'A LA MORT DE LÉOPOLD II.

(1218—1792.)

PAR WILLIAM COXE,

Archidiacre de Wiltz, recteur de Bemerton, auteur de divers voyages, en Suisse et dans les royaumes du Nord, et éditeur des Mémoires des deux Walpole;

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR P. F. HENRY.

TOME QUATRIÈME.

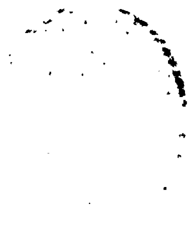


A PARIS,

CHEZ H. NICOLLE, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucault.

M. DCCC. X.

Digitized by Google



Digitized by Google

HISTOIRE

DE

LA MAISON D'AUTRICHE.

SUITE DU RÈGNE

DE LÉOPOLD I.ER

CHAPITRE LXVI.

1667 — 1699.

Renaissance des troubles en Hongrie. — Conspirations tramées pour secouer le joug de la maison d'Autriche. — Léopold abroge les priviléges de la nation, et établit un gouvernement militaire en Hongrie. — Révolte de Tékély. — Les Turcs entrent dans les états autrichiens, et pénètrent jusqu'à Vienne, dont ils font le siége. — Levée d'une armée chrétienne. — Jean Sobieski, roi de

Digitized by Google

Pologne, et Charles V, duc de Lorraine, font lever le siége de Vienne. — Entrevue de LÉOPOLD *et de Jean Sobieski. — Les Turcs sont chassés de la Hongrie. — Succès des armes impériales. — Rigueurs exercées contre les Hongrois. — La cour de Vienne transige avec les mécontents. — La couronne de Hongrie est déclarée héréditaire. — Les Vénitiens, les Polonais et les Russes font la guerre à la Porte-Ottomane. — Défaite des Turcs, par le prince Eugène, à la journée de Zenta. — Paix de Carlowitz. — Acquisitions que fait* LÉOPOLD.

Ch. LXVI.
1667—1699.

LA trève de vingt ans, qui avoit été conclue avec les Turcs, n'avoit fait que redoubler les mécontentements en Hongrie. La présence des troupes allemandes, et l'érection de Léopoldstadt sur le bord du Waag, furent considérées par les Hongrois, plutôt comme des mesures prises pour les enchaîner, que comme des moyens de contenir les Turcs. Les irruptions des hordes ottomanes accrurent la fermentation des esprits. Les magnats, qui rassemblèrent leurs vassaux sous prétexte de repousser l'ennemi, satisfirent fréquemment leurs ressentiments personnels, en s'attaquant les uns les autres, et tout le pays fut en proie à l'anarchie.

La mésintelligense régnoit également entre le monarque et les seigneurs. Ceux-ci soupçonnoient Léopold d'avoir conçu le dessein d'at-

Digitized by Google

tenter à leur liberté, et l'empereur attribuoit, à un parti des plus violents d'entre eux, un complot tramé pour l'assassiner. Au milieu de ces divisions, les intrigues du palatin Wesselini parvinrent à former une ligue secrète, à la faveur de cette clause du serment du couronnement, qui autorisoit les seigneurs à se réunir pour défendre leurs priviléges. Les projets du Palatin furent contrariés par des querelles qui s'élevèrent entre les chefs du parti, et par la défiance que les Catholiques et les Protestants avoient les uns à l'égard des autres. Mais à la mort de Wesselini, le comte Pierre Zrini (1), ban de Croatie, qui étoit mécontent du refus que la cour avoit fait de lui conférer le gouvernement de Carlostadt, renoua la confédération. Il gagna le comte Frangipani, jeune magnat qui avoit de grands talents, du courage et beaucoup de crédit, Tattenbach, gouverneur de Stirie, Nadasty, président de la haute-cour de justice, et le jeune comte Ragotsky, à qui il donna en mariage Hélène, sa fille, qui étoit douée d'une grande beauté. Mars 1667.

La conduite de la cour impériale fortifia infiniment cette faction. Léopold, non seulement

(1) Nicolas Zrini, son frère, avoit été tué, par accident, à la chasse. L'esprit de parti fit attribuer cette mort à un crime commandé par la cour de Vienne.

Digitized by Google

Ch. LXVI. 1667—1699.

refusa de convoquer une diète et de conférer la dignité de Palatin, mais il souffrit les excès que commirent ses troupes, et excita les Catholiques à persécuter les Protestants. En conséquence, le mécontentement se répandit avec rapidité dans tout le corps de la nation. Les chefs de la conspiration, ou de la confédération, entretinrent des relations avec Abaffy, prince de Transilvanie, par l'entremise duquel ils firent des propositions secrètes à la Porte-Ottomane. Ils tinrent une diète à Cassovie, en vertu de la loi qui permettoit à la nation d'élire un Palatin, lorsque l'office en étoit resté vacant, trois ans de suite. Ayant consolidé leur union, ils prirent des mesures pour lever des troupes, et treize comtés se réunirent par une association formelle. Ragotsky assembla deux mille de ses vassaux, auxquels se joignirent un grand nombre d'insurgents. La vigilance de la garnison l'empêcha de surprendre Tokai; et la prudence ou la timidité de sa mère, qui ordonna de tirer sur les troupes de son fils le canon de Montgatz, ne permit point à Ragotski d'occuper cette place, où les trésors de son père étoient en dépôt.

Léopold fut instruit de la conspiration par les agents que les conspirateurs avoient près de la cour ottomane, et par un domestique de Tattenbach. Leurs plans furent trouvés dans les papiers de Wesselini, après la déclaration qu'en

Digitized by Google

fit la veuve de ce Palatin. Léopold agit avec une promptitude et une vigueur qui confondirent les rebelles. Des troupes marchèrent contre Ragotsky, dans la Haute-Hongrie, et contre les autres chefs, dans la Croatie et dans la Stirie. Nadasti, Zrini, Frangipani et Tattenbach, furent arrêtés par ruse ou par force, et envoyés les uns à Vienne, et les autres à Neustadt. Ragotsky ayant été défait en plusieurs rencontres, acheta son pardon en recevant des garnisons impériales dans ses places fortes, et en révélant les intrigues de son beau-père. Sur sa déclaration et les aveux des conspirateurs, Zrini, Nadasti, Frangipani et Tattenbach furent reconnus coupables du crime de rébellion, et mis à mort en public. On condamna les fils de Zrini à une prison perpétuelle, et l'on obligea les enfants de tous les principaux rebelles à changer de nom.

La découverte de la conspiration servit de prétexte à Léopold pour renverser la constitution de la Hongrie, et en rendre la couronne héréditaire, comme l'étoit celle de Bohême. Il publia les pièces du procès, et déclara que toute la nation ayant trempé dans la conspiration, avoit forfait ses priviléges, et il convoqua une diète. La plupart des seigneurs s'étant alors réfugiés dans la Transilvanie, Léopold fit une proclamation par laquelle il enjoignoit à tous de se soumettre à l'autorité que, disoit-il, il avoit

Le 21 Mars 1671.

Digitized by Google

Ch. LXVI. 1667—1699. 1673. reçue du ciel, et qu'il étoit déterminé à soutenir par la force des armes. Trente mille hommes, outre ceux qui s'y trouvoient déjà, allèrent ensuite prendre les quartiers que l'empereur leur avoit assignés dans la Hongrie. Les habitants, qui étoient déjà surchargés d'impôts, furent forcés de payer de nouvelles contributions, pour l'entretien de cette armée, qui étoit destinée à les opprimer. Tout étant disposé pour l'exécu-
1673. tion de son dessein, l'empereur fit une seconde proclamation, par laquelle il déclara que, pour remédier aux abus, et prévenir de nouvelles révoltes, il établissoit une forme de gouvernement qui devoit rendre au royaume son ancienne splendeur. Il remit l'exercice de l'autorité suprême à un conseil composé d'un président et de conseillers, dont le nombre n'étoit point déterminé, et dont il se réserva la nomination. Il choisit, pour président et gouverneur-général, Jean-Gaspard Ampragen, qui, à la vérité, étoit né en Hongrie, mais qui étoit grand-maître de l'ordre Teutonique, et qui, par conséquent, étoit dévoué à l'empereur. Le but de Léopold étoit de détruire le protestantisme. Les ministres protestants furent donc enveloppés dans une proscription générale, sous prétexte qu'ils étoient impliqués dans la révolte, et qu'ils échauffoient le peuple par leurs discours. Des cours de justice furent instituées pour punir les hérétiques.

Digitized by Google

On tourmenta de toutes les manières les Protestants; on leur enleva leurs temples; on envoya leurs ministres aux galères, (1) et le pays fut livré à tous les excès du despotisme militaire et d'une inquisition cruelle.

Tant de maux poussèrent au désespoir un peuple naturellement séditieux et brave. Catholiques et Protestants oublièrent leur ancienne inimitié, et le danger commun les réunit. Les insurgents étant secourus par le prince de Transilvanie, recevant de l'argent et des munitions que leur envoyoit la France, et étant appuyés secrètement par les pachas voisins, soutinrent une lutte terrible contre les troupes allemandes, qui avoient sur eux l'avantage d'une excellente discipline. Ils alloient succomber, lorsqu'ils trouvèrent un chef habile dans Emeric, comte de Tékély, fils d'Etienne, comte de Kersmark, sei-

(1) Deux cent cinquante de ces ministres furent condamnés à être lapidés ou brûlés; mais leur peine fut commuée en un emprisonnement et des travaux rigoureux. Leur courage et leur piété exemplaire, inspirant la compassion, on prit le parti de les éloigner des regards du public, et on les vendit au prix de cinquante couronnes chacun, pour servir sur les galères de Naples. Le célèbre amiral Ruyter, qui, après avoir battu la flotte française, protégeoit la baie de Naples, leur fit rendre la liberté. Il les prit à bord de sa flotte, et leur témoigna la plus grande compassion. — Sacy, tom. II, p. 315.

Digitized by Google

Ch. LXVI. 1667—1699. gneur qui avoit été mis à mort après la découverte de la conspiration. Tékély n'avoit que seize ans lorsqu'il perdit son père, et il se vit alors réduit à chercher un asile en Pologne. Il redemanda vainement son patrimoine à la cour de Vienne. Ayant conçu une violente haine contre la maison d'Autriche, il alla trouver Abaffy, dont il se concilia la faveur, et il servit en qualité de volontaire dans l'armée que ce prince de Transilvanie fit marcher au secours des insurgents. La grande considération dont jouissoit la famille de Tékély, jointe à ses talents, lui valut, le commandement suprême, avant qu'il eut atteint sa vingtième année. A la tête d'une armée de vingt mille hommes, que renforcèrent un grand nombre de partisans, il fit de fréquentes irruptions en Hongrie, et s'empara de plusieurs
1678. places fortes et de mines riches. Vainqueur et vaincu tour à tour, il n'en continua pas moins à accroître ses forces. Il étendit ses conquêtes vers le Danube, et poussa même des partis dans la Moravie, dans l'Autriche et dans la Stirie.

L'empereur ne pouvant recruter son armée, dont le fer de l'ennemi et la désertion avoient éclairci les rangs, et n'ayant pu diviser les insurgents, renonça au faux système qu'il avoit conçu. Il offrit de rétablir la constitution dans toute son intégrité, et de rendre à la nation tous ses priviléges. En même temps il promit la main

Digitized by Google

d'Hélène, la belle veuve de Ragotsky, (1) à Tékély, qui, par ses fréquentes négociations avec l'empereur, se rendit suspect aux autres chefs, qu'ensuite on gagna facilement. Une diète fut convoquée à Œdenbourg, et Léopold abolit la nouvelle forme de gouvernement. Il publia une amnistie générale, confirma l'élection de Paul Esterhasy à la dignité de Palatin, abrogea les impôts mis illégalement, rétablit la milice des frontières, accorda la liberté de conscience aux Protestants, et s'engagea à rendre aux héritiers des seigneurs qui avoient été mis à mort pour avoir trempé dans la conjuration, leurs biens, avec la faculté de reprendre leurs noms. L'empereur promit aussi que les difficultés relatives à l'entretien des troupes étrangères, et au droit que les nobles avoient de n'être jugés que par leurs pairs, seroient levées, conformément aux lois du royaume, et aux engagements qu'il avoit pris à son couronnement. Le 4 Fév. 1681.

Tékély se défiant de la sincérité de la cour

(1) François Ragotsky étant mort, peu de temps après avoir fait sa paix avec la cour impériale, laissa deux fils, dont l'aîné, qui se nommoit aussi François, joua ensuite un grand rôle dans les affaires de Hongrie. Tékély, pour obtenir la forteresse de Montgatz et les trésors de la maison de Ragotski, sollicita la main d'Hélène. La belle-mère de cette dame, étant Catholique zélée, s'opposa à ce qu'elle épousât un Luthérien.

Digitized by Google

Ch. LXVI. 1667—1699.

impériale, ou comptant sur l'appui des Turcs, ne voulut point accepter les conditions qui lui furent offertes; mais la diète, par ses instances, le fit consentir à prolonger de six mois l'armistice. Dans l'intervalle, l'empereur envoya un ambassadeur à Constantinople proposer le renouvellement de la trève qui avoit été conclue en 1664, et dont l'expiration n'étoit pas éloignée. Mais la France qui influoit puissamment sur les résolutions du divan, lui persuada de prescrire des conditions dont l'acceptation n'auroit laissé à Léopold que l'ombre de l'autorité, même dans ses états héréditaires. On vouloit que ce prince payât un tribut annuel, qu'il démantelât Gratz et Léopoldstadt, qu'il cédât à Tékély, Neutra, Eschkof, l'île de Schutt, et la forteresse de Muran, et qu'il rendît aux mécontents de Hongrie leurs biens et leurs droits, et à la nation ses anciens privilèges.

De telles propositions équivalurent à une déclaration de guerre. Tékély, qui avoit temporisé jusqu'à ce qu'il eût pu recevoir des secours, reprit les hostilités lorsque la trève fut expirée. Abaffy s'étant réuni à lui, avec une armée de Transilvaniens, il réduisit les Impériaux, qui étoient commandés par Caprara, à se tenir sur la défensive, et il leva, de tous côtés, des contributions. Peu de temps après, il épousa la veuve de Ragotski, que la mort de sa belle-mère avait laissée maî-

Digitized by Google

tresse de disposer de sa main, et qui mit son nouvel époux en possession de la forteresse de Mongatz, et de tous les biens de la maison de Ragotsky. Tékély fit ensuite une entrée triomphante dans la ville de Bude, et fut inauguré prince de la Haute-Hongrie, par le pacha, qui à la manière des Orientaux, lui conféra l'investiture en lui présentant un sabre, une veste d'honneur et un étendard. Bientôt il fut joint par un grand nombre de Protestants irrités des efforts que l'empereur faisoit pour éluder l'accomplissement de ses promesses. Soutenu par les pachas de Bude et de Waradin, il prit Zatmar, Cassovie, Titul, Éperies, Lewentz et Neutra. En même temps, les Turcs firent les plus grands préparatifs pour entrer en Hongrie. Au commencement de l'année suivante, le grand visir Cara-Mustapha s'avança à la tête d'une armée de deux cent mille hommes, jusqu'à Essek, où il fit sa jonction avec Tékély. Ce chef des insurgents publia un manifeste par lequel il invita les Hongrois à se ranger autour de son étendard, et leur offrit, avec la protection du Sultan, la liberté de conscience et le maintien de leurs privilèges, déclarant ensuite qu'il ne feroit aucun quartier à ceux qui ne se rendroient point à son invitation. Ce manifeste, et la terreur qu'inspiroient les Turcs, occasionnèrent la reddition de Vesprin et de plusieurs autres places. L'em-

1682.

Le 12 Janv. 1683.

Digitized by Google

Ch. LXVI. 1667—1699.

pereur, pour empêcher qu'elles ne fussent livrées par les habitants, ou qu'elles ne fussent faites prisonnières par l'ennemi, rappela les garnisons qu'il avoit dans les villes les plus proches de la Turquie.

Cependant Léopold se préparoit à tenir tête à l'orage. Il obtint des secours de la diète de l'Empire, conclut un traité d'alliance avec les électeurs de Bavière et de Saxe, et un autre traité avec Jean Sobiesky, roi de Pologne, qui s'engagea à lui fournir une armée de quarante mille hommes. Le palatin Esterhasy fut chargé de lever une armée d'insurrection en Hongrie. Toutefois la lenteur des Allemands et la désertion des soldats furent telles, que l'armée de l'empereur n'étoit pas forte de plus de quarante mille hommes lorsqu'il en passa la revue, le 7 mai, à Presbourg. Le duc de Lorraine, qui en avoit le commandement, tenta, quoiqu'avec des forces si inférieures, d'ouvrir la campagne par le siége de Neuhausel; mais l'approche de toute l'armée ottomane le contraignit à faire une prompte retraite. Il jeta dans Raab et Commore la meilleure partie de son infanterie; et se repliant avec le reste et sa cavalerie, il dévasta le pays jusqu'aux portes de Vienne. Les habitants de cette capitale étoient dans la dernière consternation. La nuit précédente, l'empereur et toute sa cour étoient sortis de la ville au milieu des cris d'un

Le 31 Mars 1683.

Digitized by Google

peuple indigné. Rien n'étoit prêt pour soutenir un siége. Les remparts tomboient en ruine, la place étoit entourée d'un vaste faubourg, et la garnison étoit très-foible. Les habitants des campagnes cherchoient un refuge dans Vienne, tandis que les bourgeois, suivant l'exemple de leur souverain, s'empressoient de quitter une ville qu'ils croyoient réservée à une destruction totale.

L'arrivée du duc de Lorraine calma l'inquiétude générale. De concert avec l'habile et intrépide gouverneur Rudiger, comte de Staremberg, ce prince mit la place en état de défense. Le faubourg fut détruit; on répara les fortifications à la hâte, et l'on enregimenta les citoyens et les étudiants pour seconder la garnison. Le duc de Lorraine, ayant laissé dans la place un renfort de huit mille hommes d'infanterie, repassa le Danube avec sa cavalerie, pour harceler l'armée ennemie, et lui couper les communications. Le grand-visir parut sous les murs de Vienne le 14 juillet; et dans l'espace de quelques jours, il acheva l'investissement de la place, et commença l'attaque.

Le duc de Lorraine, durant les progrès du siége, montra une vigueur et une habileté qui ont illustré son nom. Après s'être efforcé de troubler les opérations du visir, il s'avança rapidement jusqu'à Presbourg, et défit Té-

Digitized by Google

kély, qui avoit été chargé de garder ce passage important du Danube. Il arrêta aussi les incursions que les Tartares et les mécontents faisoient vers la Moravie. Cependant la ville de Vienne étoit réduite à la plus grande détresse, faute de vivres; la maladie et le fer de l'ennemi avoient considérablement diminué la garnison; les Turcs étoient en possession de tous les ouvrages extérieurs, et l'on s'attendoit journellement à voir la place emportée d'assaut. Les secours d'Allemagne n'arrivoient point; et l'armée polonaise commençoit seulement à se rassembler sur les frontières de la Silésie. Le duc de Lorraine envoyoit message sur message pour en accélérer les mouvements; et l'empereur lui-même, réduit au désespoir, écrivit au roi de Pologne, pour l'inviter à venir à son secours, sans attendre son armée. « Un « pont est jeté sur le Danube à Tuln, » lui manda-t-il. « Mes troupes se rassemblent. Venez vous « mettre à leur tête. Quelque inférieures en « nombre qu'elles soient, votre nom, qui ins- « pire une si grande terreur à l'ennemi, suffira « pour leur donner la victoire! » Sobieski, se rendant à ces instances, prit les devants à la tête d'un corps de trois mille hommes de cavalerie, n'emportant aucun bagage, et traversa la Silésie et la Moravie avec une étonnante rapidité. Lorsqu'il arriva à Tuln, le pont n'étoit point encore

Digitized by Google

achevé, et il ne trouva de troupes que celles du duc de Lorraine. Trompé dans son attente, il ne put retenir cette exclamation : « L'empereur « me prend donc pour un aventurier ! J'ai quitté « mon armée pour commander la sienne. C'est « pour lui et non pour moi que je vais com- « battre. » Le duc de Lorraine l'ayant appaisé, Sobieski attendit sa propre armée, qui atteignit le Danube le 5 septembre; et toutes les troupes allemandes furent réunies le 7 du même mois. Les cercles de Souabe et de Franconie avoient envoyé huit mille hommes; l'électeur de Saxe en amena dix mille; et le jeune électeur de Bavière, Maximilien - Marie, en fournit autant. Leur armée se montant ainsi à plus de soixante mille hommes, le roi de Pologne et le duc de Lorraine la conduisirent contre les Turcs. Dans la nuit du 11, les signaux convenus ranimèrent le courage des assiégés, qui, le lendemain matin, virent avec ravissement les drapeaux de leur souverain flotter sur le Calemberg.

L'approche rapide et inopinée de cette armée formidable confondit le grand-visir, dont les troupes étoient découragées et considérablement réduites par les opérations du siége. Il venoit d'être repoussé dans un dernier et furieux effort qu'il avoit fait pour emporter la place, lorsque sa consternation redoubla par une attaque vigoureuse de l'armée chrétienne, dont les deux chefs Le 12 Sept.

Ch. LXVI. 1667—1699.

le disputèrent de talents et de courage. Cara-Mustapha décampa de nuit, et se retira avec une précipitation si grande, que son avant-garde arriva sur le bord du Raab dans la soirée du jour suivant. Les troupes chrétiennes entrèrent, à la pointe du jour, dans le camp de l'ennemi, et furent extrêmement surprises d'y trouver un butin immense, les tentes, les bagages, les munitions de guerre et de bouche, cent quatre-vingts pièces de canon, les marques de la dignité de grand-visir, et un étendard qu'on supposa être celui de Mahomet. Après avoir vu ces riches dépouilles, le roi de Pologne, dont l'esprit étoit porté à la plaisanterie, écrivit à la reine, son épouse : « Le grand-visir m'a fait son héritier, et j'aurai des millions de ducats. Ainsi, « lorsque je retournerai vers vous, je ne mériterai point de recevoir le reproche que les « femmes tartares adressent à leurs époux lorsqu'ils reviennent de la guerre les mains « vides. » (1)

Sobieski, à qui l'on attribua principalement la victoire, reçut les plus vives et les plus sincères félicitations sur le champ de bataille même. Le lendemain matin, il fit son entrée dans Vienne. Les habitants allèrent en foule à sa rencontre :

(1) « Vous n'êtes point un homme, vous ne rapportez « point de butin. »

Digitized by Google

ils se pressoient sur son passage, le saluant des noms de père et de libérateur, s'efforçant de lui baiser les pieds, de toucher ses habits, ou seulement son cheval, et lui prodiguant enfin des témoignages d'admiration, d'amour et de reconnoissance, qui alloient presque jusqu'à l'adoration. Ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'il fendit la presse pour se rendre à la cathédrale, où, le genou en terre, il remercia le Dieu des armées. Après avoir dîné en public, il retourna, environné du même concours de peuple, à son camp; et dans le ravissement de son ame, il déclara que ce jour étoit le plus beau de sa vie.

Le 15 Sept.

L'entrée de Léopold fut loin de ressembler à celle du monarque polonais. Les humiliations qui avoient accompagné sa sortie de Vienne se retracèrent vivement à son imagination : les cris et les malédictions du peuple retentissoient encore à ses oreilles. Point d'honneurs, point de foule, point d'acclamations, rien n'annonça son retour. A l'approche de sa capitale, il entendit les salves qu'on faisoit en l'honneur de la victoire remportée par Sobieski. L'empereur vit, avec un mélange de douleur et de joie, les ouvrages des assiégeants et les ruines de la place. Il alla, non comme un monarque victorieux, mais à pied, portant un flambeau à la main, et donnant toutes sortes de marques d'humilité, rendre grâce à Dieu d'une délivrance qui sem-

Digitized by Google

Ch. LXVI.
1667—1699.

bloit tenir du miracle. Un prince d'un caractère plus froid que ne l'étoit celui de Léopold, auroit senti vivement la différence qu'il y eut entre ces transports de joie, ces effusions de cœur qui signalèrent l'entrée de Sobieski, et l'hommage étudié, foible et peu sincère qu'à son retour on lui rendit à lui-même. Dans son angoisse extrême, il exhala sa colère contre le comte de Sinzendorf, aux funestes avis duquel il attribua ses malheurs et l'accueil glacé qu'il avoit reçu de ses sujets, et il mit tant d'amertume dans les reproches qu'il lui adressa, que l'infortuné ministre en mourut de désespoir en quelques heures.

L'humiliation qu'éprouvoit Léopold étouffa en lui la reconnoissance. Au lieu de voler au camp des Polonais pour presser Sobieski contre son sein, il parut désirer d'éviter de le voir, et fit des recherches pour savoir si un roi qui ne devoit la couronne qu'à une élection, avoit jamais été admis en la présence d'un empereur. Ayant demandé de quelle manière il devoit recevoir le monarque polonais : « A bras « ouverts, » lui répondit le duc de Lorraine, indigné de tant d'indifférence et d'orgueil, et pénétré de respect pour le sauveur de Vienne. Mais Léopold n'avoit pas cette grandeur d'ame qui sait supporter les bienfaits; et il régla, avec le soin le plus minutieux, le cérémonial de l'en-

Digitized by Google

trevue. Elle eut lieu dans l'espace qui séparoit les deux camps Autrichien et Polonais. L'empereur étoit vêtu simplement, et monté sur un cheval de médiocre apparence. Il avoit l'air embarrassé et chagrin. Sobieski, portant le même habit que le jour du combat, montoit un superbe coursier, richement caparaçonné. La grâce naturelle de son maintien étoit relevée par l'air d'assurance et de dignité que lui donnoient et les succès qu'il avoit obtenus précédemment, et la victoire signalée qu'il venoit de remporter. Au signal convenu, les deux monarques s'avancèrent au-devant l'un de l'autre; ils se saluèrent au même instant et s'embrassèrent froidement. Sobieski, dont la franchise égaloit la cordialité, fut blessé de cet accueil glacé. Il s'empressa d'interrompre l'empereur au mot de reconnoissance que ce prince balbutia; et après l'avoir embrassé une seconde fois, il se retira dans sa tente, lui laissant Zaluski, son chancelier, pour l'accompagner pendant la revue qu'il alloit faire de ces troupes qui avoient repoussé les Turcs et sauvé la maison d'Autriche.

Le mécontentement que la conduite peu généreuse de Léopold donna aux princes Allemands, ainsi que le désir que les Polonais avoient de mettre à couvert leur butin, empêchèrent les troupes victorieuses de suivre l'ennemi l'épée dans les reins. Ce ne fut que cinq

Digitized by Google

Ch. LXVI. 1667—1699.

jours après la bataille que l'armée chrétienne reprit le cours de ses opérations. Les vainqueurs, ayant reçu des renforts, passèrent sur la rive septentrionale du Danube pour attaquer un corps de Turcs posté à Parkan. Sobieski, em-

Le 8 Oct.

porté par son ardeur et par l'amour de la gloire, poussa en avant à la tête de sa cavalerie. Étant tombé dans une embuscade, il ne dut la vie ou la liberté qu'à la bravoure de ses gardes, et au secours que le duc de Lorraine lui envoya. Les deux princes attendirent leur infanterie; et, le lendemain, ils mirent l'ennemi dans une déroute complète. Sept mille Turcs furent tués; un grand nombre se réfugièrent dans le fort de Parkan, et les autres se noyèrent en voulant passer le

Le 27 Oct.

Danube. Les alliés emportèrent le fort d'assaut, et poussèrent dans le fleuve le reste des Infidèles. Le jour suivant, ils se portèrent sur l'autre rive, et investirent Gran. Après un siége de peu de durée, ils forcèrent la garnison, qui étoit de quatre mille hommes, à rendre cette ville que les Turcs possédoient depuis plus de soixante-et-dix ans. Cette conquête fut suivie de la reddition des places que la terreur avoit fait tomber entre les mains de l'ennemi; et en même temps l'armée ottomane, qui s'étoit retirée avec précipitation vers Belgrade, évacua la Hongrie.

Peu de temps après cette évacuation, les alliés se séparèrent, et la plus grande partie des

Digitized by Google

troupes allemandes retournèrent dans leurs foyers. Sobieski s'étant efforcé de négocier un raccommodement entre Léopold et les mécontents, l'empereur le soupçonna de songer à procurer à son fils la couronne de Hongrie. Le monarque polonais, indigné, retira ses troupes, et déclara qu'il continueroit à combattre les Turcs, mais qu'il ne tourneroit point ses armes contre les insurgents. Cependant la plupart de ces derniers implorèrent la clémence de Léopold, qui parut leur pardonner; et insensiblement Tékéli se vit abandonné de ses principaux partisans. Il ne put parvenir à forcer les Impériaux à lever le siége de Cassovie, et le pacha du Grand-Waradin le fit conduire, chargé de fers, à Constantinople. Celui qui lui succéda dans le commandement se réunit aux troupes impériales. La reddition de Cassovie fit recouvrer à l'empereur la plus grande partie de la Hongrie septentrionale. Tékély fut remis en liberté l'année suivante; mais ses partisans avoient perdu toute confiance dans les Turcs. Les Impériaux obtinrent de nouveaux succès, sous le commandement du duc de Lorraine, du margrave de Bade, du duc de Bavière et du prince Eugène. Ils prirent Neuhausen, Agria et Bude, cette ancienne capitale de la Hongrie, qui depuis Jean de Zapoli étoit le siége de la puissance ottomane en ce pays. La victoire que le duc de Lorraine remporta sur (Le 12 Août 1687.)

Digitized by Google

Ch. LXVI.
1667—1699.

les Turcs à Mohatz lava la honte qui avoit souillé les armes autrichiennes sur le même champ de bataille. Ce succès décisif ne fut acheté que par la perte de six cents hommes, tandis que, de l'aveu du grand-visir même, les Turcs perdirent vingt mille hommes, qui furent ou tués ou faits prisonniers, et le butin égala, si même il ne le surpassa pas, celui qu'ils avoient fait sous les murs de Vienne.

Ce fut au milieu de ces succès, que l'empereur acheva d'exécuter le dessein qu'il avoit conçu de rendre héréditaire la couronne de Hongrie. On découvrit, ou l'on feignit de découvrir, une conspiration tramée par Tékély et les mécontents, et l'on institua à Éperies, pour punir les coupables, un tribunal qui fut présidé par Caraffe, étranger sanguinaire, et qui fut composé d'officiers, qui ne connoissoient pas les lois, et de quelques citoyens dévoués à la cour. Trente bourreaux et leurs valets furent long-temps occupés à exécuter les jugements de ce tribunal atroce, pour qui les soupçons étoient des preuves; et l'histoire a conservé le nom de théâtre sanglant d'Éperies à l'échafaud sur lequel se sont faites les exécutions. Les Jésuites et les ministres de Léopold le pressèrent de profiter de la terreur qu'inspiroient ces actes de cruauté, pour révoquer les concessions qu'il avoit faites, pour établir un gouvernement arbitraire, et pour abolir

Digitized by Google

l'exercice du culte protestant. Mais ce prince, que l'expérience avoit rendu circonspect, ne voulut point réduire au désespoir un peuple courageux. Il se contenta d'abroger le droit d'élection et celui de résistance aux ordres du souverain, droits qui sans avoir produit un seul avantage, avoient servi de prétextes à une infinité de soulèvements ou de révoltes. Il rendit à une députation de la noblesse la couronne de Saint-Étienne, et convoqua une diète pour le couronnement de l'archiduc Joseph, son fils, « comme l'unique moyen, » dit-il, « de rendre » au royaume son ancien éclat, et d'en assurer la » prospérité.» L'empereur fit présenter à cette assemblée, qui se tint à Presbourg, une déclaration où il rappela ses droits de succession à la couronne de Hongrie, les fondant sur d'anciens pactes de famille, conclus entre ses ancêtres et les monarques hongrois, et les tirant aussi du mariage de la princesse Anne et de Ferdinand Ier. En même temps, il fit l'offre d'accorder une amnistie générale, de supprimer le tribunal d'Éperies, de réunir au royaume toutes les conquêtes qu'il avoit faites et celles qu'il pourroit faire encore, et de confirmer tous les priviléges de la nation, excepté celui que contenoit le serment qu'il avoit prêté à son couronnement.

Les Hongrois étoient si attachés au droit d'élire leur roi, que malgré l'état d'abaissement où

Digitized by Google

Ch. LXVI.
1667—1699.

ils se voyoient réduits, ils eurent recours à toutes sortes d'expédients pour le conserver. Ni menaces, ni promesses n'ayant pu les faire consentir à rendre la couronne héréditaire dans la ligne féminine, Léopold eut la sagesse de respecter leurs préjugés. Les états confirmèrent le droit de succession dans la ligne masculine tant de la branche espagnole que de la branche allemande; mais ils réservèrent à la nation le droit d'élection, lorsque cette ligne seroit éteinte. L'empereur ayant nommé des commissaires pour examiner les griefs des Hongrois, le tribunal d'Éperies fut supprimé. Il fut arrêté que l'ancienne contestation, qui étoit relative au logement et à la solde des troupes, tant nationales qu'étrangères, seroit réglée par des commissaires hongrois et des commissaires allemands, et qu'il seroit établi à Bude une chambre des finances dont les membres seroient choisis dans l'une et dans l'autre nation. Cet accord fut suivi du couronnement du jeune prince, qui n'avoit pas encore dix ans, et l'on observa à cette cérémonie, qui se fit avec magnificence, toutes les formalités qui avoient conservées par la tradition.

Le 9 Déc. 1687.

Le changement heureux qui venoit de s'opérer dans le gouvernement, ayant augmenté le pouvoir du souverain, fit remporter de nouveaux avantages par les armes impériales. Leur succès furent facilités par le grand nombre d'en-

Digitized by Google

nemis que la cour de Vienne suscita contre les Turcs. Les Vénitiens, qui avoient accédé au traité d'alliance conclu entre l'Autriche et la Pologne, conquirent la Morée, ainsi que les parties de la Grèce qui en étoient voisines, et la côte de Dalmatie. Le roi de Pologne consentit à reprendre les armes, et fit une puissante diversion en faveur de la maison d'Autriche. La Russie, gagnée par la cession qu'on lui avoit faite de la souveraineté de l'Ukraine, accrut la détresse de la Porte-Ottomane en attaquant la Crimée. Les effets de ces diversions et de la pacification de la Hongrie furent la défaite totale de Tékély, la soumission de tout le pays qui s'étendoit jusqu'à la Save, la réduction de Belgrade, d'Orsova et de Widdin, et même la conquête de la Bosnie et de la Servie. La forteresse de Montgatz fut prise, et l'épouse de Tékély se vit réduite à implorer, pour elle et pour les deux fils qu'elle avoit eus de Ragotsky, son premier époux, la protection de l'empereur. Michel Abaffy, prince de Transilvanie, renonça à ses relations avec les Turcs, et reçut dans ses places fortes garnison impériale. Les habitants de la Valachie offrirent de se soumettre. A la fin de l'année 1689, les Infidèles, de tout ce qu'ils avoient tenu si long-temps au nord du Danube, ne possédèrent plus que le Grand-Waradin et Témeswar.

Cette suite de revers ébranla l'empire otto-

Digitized by Google

Ch. LXVI. 1667—1699. man jusqu'en ses fondements. Le mauvais succès du siége de Vienne entraîna la déposition du kan de Crimée, et fit mettre à mort quatre pachas et le grand visir même, Cara Mustapha, qui étoit neveu du célèbre Kiouprougli, et gendre du sultan. La perte de la bataille de Mohatz occasionna la chute d'un autre grand visir; et les mécontentements que firent naître de nouveaux désastres, ajoutèrent une révolution à celles dont la ville de Constantinople avoit été le théâtre. Mahomet IV fut déposé, et Soliman III,
1688. son frère, fut placé sur le trône. L'orgueil ottoman étoit abaissé, et le nouveau sultan fit connoître par ses instances réitérées, pour obtenir la paix, l'extrémité où ses affaires étoient réduites. De son côté, Léopold, enflé par ses succès, proposa des conditions si dures qu'elles annonçoient la résolution de chasser les Turcs d'Europe. Il seconda ainsi les efforts que fit Louis XIV pour ranimer le courage de la Porte; et les Français étant entrés en Allemagne, y attirèrent une grande partie des troupes autrichiennes qui étoient en Hongrie. (1)

(1) Mémoires de Tékély, dans l'Histoire des Révolutions de Hongrie, tom. I et VI. — *Life of the emperor Leopold, p.* 108-188. — *Windisch, p.* 437-452. — *Lengnich, Historia Polona.—Relatio exped. Viennensis ap. Zaluski Epist. tom. II, p.* 827-856. — Coyer, Vie de Jean Sobieski, depuis la page 156 du tome II jusqu'à

Digitized by Google

Les effets de cette diversion furent bientôt sensibles. L'empereur ne pouvant plus soutenir la guerre avec la même vigueur en Hongrie, le nouveau grand visir, qui étoit de l'illustre maison de Kiouprougli, fit recouvrer momentanément aux armes ottomanes leur supériorité. Il rassembla une armée nombreuse, rétablit la discipline, reprit Semendria, Widdin et Belgrade, et reprit les comtés situés au nord du Danube. Dans le même temps, Tékély fondit, à la tête d'un corps de troupes turques, sur la Transilvanie, dont étoit prince un jeune homme de quatorze ans, nommé Michel Abaffy, comme son père. (1) Ayant été joint par des hordes tumultuaires, levées dans les provinces voisines, Tékély se déclara prince de Transilvanie, sous l'autorité de la Porte, mit en déroute les Impériaux et les Transilvaniens réunis, tua Téléky, qui les commandoit, fit prisonnier le maréchal Heister et d'autres officiers autrichiens, confina presque dans Clagenfurt le jeune Abaffy, et arracha l'hommage des états. Mais un mois s'étoit

---

la page 177 du tome III. — Barre et *Heinrich*, *p.* 1680–1690. — *Schmidt*, *vol.* *X*. — La Croix, Histoire de l'empire ottoman.

(1) Le jeune Michel Abaffy avoit été couronné du vivant de son père, qui mourut en 1690. *Benko*, *vol. I*, *p.* 300.

Digitized by Google

Ch. LXVI. 1667—1699. à peine écoulé, lorsque le margrave de Bade, abandonnant à leur sort les provinces du Danube, força les passages de la Transilvanie, surprit Tékély, et le repoussa dans la Moldavie, puis, du consentement des états, il rétablit Abaffy. Il confia au général Vétérani la défense de la Transilvanie, et institua une régence provisoire, qui, malgré les efforts de Tékély et des Turcs, se soutint jusqu'à la fin de la guerre. Les Impériaux, quoique, l'année suivante, les Ottomans fussent tombés au nombre de cent mille hommes sur la Hongrie, recouvrèrent l'Esclavonie; et le margrave de Bade remporta à Salankémen, une victoire signalée, où vingt mille Turcs mordirent la poussière, et où le grand visir lui-même fut tué. L'époque avancée de la saison jointe à l'impossibilité où fut l'empereur de renforcer son armée, empêchèrent le margrave de pousser plus loin ses avantages. Ce prince quitta la Hongrie pour aller succéder au duc de Lorraine, (1) dans le commandement de l'armée d'Allemagne. Les généraux Lacroix et Caprara employèrent les trois campagnes suivantes à réduire les Cinq-Églises, le Grand-Waradin et Giula. Les deux années d'ensuite, Auguste, électeur de Saxe,

Le 19 Août 1691.

1691—1694.

1695.

(1) Charles V, duc de Lorraine, mourut en 1690, et eut Léopold, son fils, pour successeur dans ses états, dont la souveraineté n'étoit plus que nominale.

Digitized by Google

qui fut mis à la tête de l'armée impériale, eut à se soutenir contre les efforts du nouveau sultan Mustapha II, qui commandoit son armée en personne. Quoiqu'il eût eu la mortification de voir la défaite d'un corps de sept mille hommes, qui étoit sous le commandement de Vétérani et qu'il eût lui-même perdu beaucoup de monde, à la bataille d'Olatz, dont le succès fut douteux, il contint les Turcs par sa promptitude et sa vigueur. Tout ce que le sultan put faire fut de reprendre Titul, Lippa, Lagos et Caransebes.

Le 26 Août 1696.

Les choses prirent une autre face dans la campagne de 1697. La neutralité de l'Italie permettant à l'empereur d'envoyer des renforts à son armée de Hongrie, les Turcs se préparèrent à soutenir la lutte avec force. Les partisans de Tékély excitèrent un soulèvement dans la Haute-Hongrie, se rendirent maîtres de Tokai et de Novi-Basar, ce qui fit entrer, à une époque peu avancée, les deux armées en campagne. Le sultan des Turcs prit de nouveau le commandement de la sienne; et le prince Eugène de Savoie, qui, pour la première fois, fut mis à la tête d'une armée, commanda celle de l'empereur. Mustapha II ayant rassemblé ses troupes à Belgrade, emporta d'assaut Titul, et menaça Peter-Waradin. A l'approche du général impérial, qui avoit détaché plusieurs corps de troupes pour soumettre les rebelles, le sultan passa le Danube et

Digitized by Google

Ch. LXVI. 1667—1699. remonta la Teysse, dans le dessein de surprendre Segedin et de soumettre la Haute-Hongrie ou la Transilvanie. Eugène ayant jeté sur-le-champ une garnison dans Segedin, suivit les mouvements de l'ennemi. Lorsqu'il eut appris que les Turcs ne menaçoient plus cette place, il passa la Teysse sur un pont qu'il fit jeter à Zenta, et s'empressa d'attaquer une partie de l'armée ottomane qui étoit séparée de l'autre. Il n'étoit plus qu'à une lieue de l'ennemi, lorsqu'un courrier lui apporta l'ordre positif de ne point engager d'action; mais l'occasion étoit trop favorable pour qu'il ne cherchât pas à en profiter, et le jeune général crut devoir désobéir à son souverain. Son armée, qu'il avoit divisée en douze colonnes, se mit en marche aussitôt; et à quatre

Le 11 Sept. 1699. heures après midi, elle se rangea en bataille à la vue de l'ennemi, son flanc gauche appuyé à la Teysse. Comme la cavalerie turque avoit déjà passé la rivière, et que le jour baissoit extrêmement, Eugène n'hésita pas à commencer l'attaque, quoique le pont de l'ennemi fût mis à couvert par un triple retranchement que défendoient soixante-et-dix pièces de canon. Ayant reconnu cette position, le prince fit prendre à son armée la forme d'un croissant, pour embrasser les ouvrages; il en soutint les flancs par des corps de cavalerie et du canon; il fit pointer plusieurs pièces d'artillerie contre le pont, afin

Digitized by Google

d'empêcher la cavalerie turque de le repasser pour voler au secours de l'infanterie, et il assaillit tous les retranchements à la fois. La promptitude et la vigueur de l'attaque des troupes impériales surprirent le général lui-même. La cavalerie soutint l'infanterie jusqu'au bord des lignes, et se fit un passage en comblant le fossé avec des corps morts. L'ennemi, surpris de cette attaque furieuse, hâta lui-même sa défaite. Un grand nombre de Turcs s'avançant tumultuairement pour gagner la rive opposée, passèrent entre les chevaux d'un corps de cavalerie qui avoit ordre de les empêcher de quitter leur poste, et dans l'excès de leur terreur et de leur désespoir, ils massacrèrent le grand visir et plusieurs de leurs officiers principaux. Les Impériaux profitant de ce désordre et de cet effroi, enlevèrent les retranchements l'un après l'autre. Ceux qui s'étoient ouvert les premiers un passage, coupèrent aux fuyards la retraite vers le pont; les autres les pressèrent de front, et lorsque le dernier retranchement fut forcé, il se fit un carnage épouvantable. Les vainqueurs, échauffés par l'action, tombèrent sur une multitude sans défense, passèrent tout au fil de l'épée, et ils n'épargnèrent pas même les pachas qui leur demandoient quartier, en leur présentant des bourses pleines d'or et des joyaux de prix. Plus de dix mille Turcs furent tués par le fer de

Digitized by Google

Ch. LXVI.
1667—1699.

l'ennemi; un grand nombre furent jetés dans la Teysse; et de trente mille hommes qui n'avoient point passé cette rivière, à peine en échappa-t-il mille. Cette victoire complète, qui ne fut achetée que par la perte de cinq cents hommes, fut remportée dans le court espace de deux heures.

Durant le carnage on vit le sultan sur l'autre rive où il donna toutes sortes de marques de désespoir. Entraîné par ceux qui prirent la fuite les premiers, il ne s'arrêta qu'à Temeswar. Ayant jeté des garnisons dans cette place et dans Belgrade, et abandonné au sort de la guerre le plat pays et les débris de son armée, il courut à Constantinople pour y comprimer, par sa présence, les mouvements que sa défaite pouvoit occasionner parmi des sujets séditieux.

La saison étant trop avancée pour qu'il fût possible d'entreprendre un siége, le prince Eugène, au lieu d'attaquer Temeswar ou Belgrade, répandit dans la Bosnie ses troupes victorieuses, et prit Serai, capitale de la province. Après avoir mis le pays à contribution, il se retira avec son armée qui prit ensuite ses quartiers d'hiver; et il alla à Vienne recevoir d'une cour orgueilleuse le reproche de désobéissance, pour prix de sa victoire. (1)

---

(1) *Voyez* le LXXXV.e chap., pour la manière dont le prince Eugène a été traité après la bataille de Zenta.

Digitized by Google

Le traité de Riswick ayant délivré Léopold de toute inquiétude du côté de l'Allemagne, ce prince sembloit être le maître de pousser ses avantages contre les Turcs; mais l'épuisement de ses finances, et surtout la succession à la couronne d'Espagne, qui paroissoit prochaine, le déterminèrent à mettre fin à la guerre de Hongrie, afin de pouvoir porter toute son attention vers l'occident de l'Europe. Après une campagne qui s'écoula sans aucun événement remarquable, l'empereur écouta les propositions des Turcs; et Carlowitz, petite ville qui est située à peu de distance de Peter-Waradin, et qui se trouvoit à mi-chemin entre les deux armées, fut choisi pour le lieu des conférences. Toutes les puissances alliées de la Porte-Ottomane envoyèrent leurs plénipotentiaires à ce congrès. La France et la Hollande furent médiatrices, et en moins de deux mois tout fut réglé. La Russie fit une trève de deux ans, et demeura en possession d'Asoph. La Porte céda Kaminieck, la Podolie, et la souveraineté de l'Ukraine à la Pologne, et la Morée avec plusieurs places de la Dal-

Ch. LXVI
1667—1699.

Le 14 Nov. 1697.

Nous avons consulté, pour la description de cette bataille, la lettre que ce prince a écrite à l'empereur, lettre qui est insérée dans les Révolutions de Hongrie, et les Mémoires Militaires de l'Europe. *Muratori, tom. II, p.* 313. — *Complete History of Europe, vol. V, p.* 540. — La Croix, tom. II, p. 666.

Ch. LXVI. 1667—1699.

matie, aux Vénitiens. La trève avec la maison d'Autriche fut renouvelée pour vingt-cinq ans. L'empereur conserva la Transilvanie, ainsi que toute cette partie de la Hongrie qui est située au nord de la Maros et à l'ouest de la Teysse, et toute l'Esclavonie, à l'exception d'un petit district situé entre le Danube et la Save, aux environs de Belgrade. Les Turcs s'engagèrent à ne plus secourir les mécontents; et l'on promit, des deux côtés, de rendre les sujets rebelles qui chercheroient un refuge en des pays soumis à la domination de l'une ou de l'autre puissance. Un article du traité de Carlowitz garantit la possession de la Transilvanie à la maison d'Autriche, quoique cette principauté appartînt toujours à Michel Abaffy. Depuis l'expulsion de Tékély, (1)

(1) Tékély passa dans l'obscurité le reste de ses jours. L'empereur ayant refusé de lui rendre ses biens, où de lui en donner l'équivalent, le sultan Mustapha II lui conféra Lee ou Caransebes et Widdin, à titre de fiefs. Mahomet V, successeur de Mustapha, le transféra à Nicomédie, où, pendant quelque temps, il lui assigna un traitement magnifique. Mais ensuite il fut négligé par le gouvernement turc; et retiré dans le quartier des Juifs et des Arméniens, à Constantinople, il fut réduit à se faire cabaretier. C'est une chose remarquable, que cet homme, qui avoit excité les Protestants de Hongrie à se révolter pour défendre leur religion, se soit fait Catholique sur la fin de ses jours. Tékély mourut à Cons-

Digitized by Google

elle étoit devenue de fait une province autrichienne. Le jeune prince avoit presque toujours résidé à Vienne, et peu de temps après la conclusion de la paix, il fit à Léopold une cession formelle, qui fut ratifiée par les états. En retour de cette souveraineté, il reçut, avec la dignité de prince de l'Empire, une pension annuelle.

La paix de Carlowitz forme une ère mémorable dans l'histoire de la maison d'Autriche, et même dans celle de l'Europe. La puissance ot-

tantinople, en 1705, à peu près à l'âge de cinquante ans. Sacy, tom. II, p. 499. —*History of Europe, for* 1706, *p.* 472.

L'épouse de Tékély, cette Hélène qui avoit été si belle, mourut avant lui. C'est surtout par la constance avec laquelle elle a supporté ses malheurs et ceux de sa famille, et par l'attachement qu'elle a toujours conservé pour un époux forcé de s'éloigner d'elle, que son nom mérite de trouver place dans l'histoire. Après avoir défendu avec courage la forteresse de Montgatz, elle fut obligée de céder aux forces supérieures des Impériaux; et, pour conserver ses jours et les biens de sa maison, elle se mit, elle et ses enfants, sous la protection de la cour de Vienne. Elle se renferma dans un couvent, et ses fils furent élevés sous les auspices de l'empereur. Elle fut échangée contre le maréchal Heister, et il lui fut permis de rejoindre Tékély, mais sans emmener ses enfants. Elle partagea, depuis ce temps, la mauvaise fortune de son époux. Elle mourut en 1703. *History of Europe, for* 1703, *p.* 494.

Digitized by Google

Ch. LXVI.
1667—1699.

tomane perdit près de la moitié de ses états dans cette partie du globe, et cessa d'être formidable à la chrétienté, qu'elle avoit autrefois menacée d'une ruine totale. (1)

(1) *Windisch, p.* 452–465. — *Novotny, p.* 216–218. — *Benko, tom. I, p.* 309–314. — Sacy, tom. II, p. 351–567. — Révolutions de Hongrie, tom. I, p. 391–446. — La Croix, Histoire Ottomane, p. 624–670. – *Life of Leopold.* — Koch, Paix de Carlowitz. — Mably, Droit public de l'Europe, tom. I. — *Complete History of Europe.*

Digitized by Google

CHAPITRE LXVII.

1697 — 1700.

Projets de Léopold au sujet de la succession d'Espagne. — Prétendants divers à cette succession. — Situation de la cour d'Espagne. — Traités de partage. — Mort de Charles II. — Avénement de Philippe V.

Ch. LXVII. 1697—1700.

Léopold I.er s'étoit toujours flatté de succéder à la couronne d'Espagne, et s'étoit occupé fréquemment des moyens d'y parvenir. Sans parler du renouvellement fréquent des pactes de famille qui avoient été conclus entre les deux branches de la maison d'Autriche, et des mariages qui les avoient cimentés, la main de Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV, et alors son héritière présomptive, avoit été promise à Léopold. Cet espoir avoit été frustré par la naissance d'un héritier du trône, et par le mariage de cette même princesse avec Louis XIV; mais pour garantir à la branche autrichienne la succession éventuelle de l'Espagne, on avoit exigé du monarque français, et de la reine son épouse, qu'ils y renon-

Digitized by Google

Ch. LXVII.
1697—1700.

çassent formellement; et Léopold avoit épousé Marguerite-Thérèse, la seconde infante, union dont il ne sortit qu'une fille. Dans le dessein d'empêcher que cette princesse ne portât ses droits dans une autre maison, son père l'y fit renoncer, en l'unissant à Maximilien, électeur de Bavière. Il engagea aussi les membres de la grande alliance à soutenir ses prétentions; et pour faire cesser la crainte que les états des deux branches de la maison d'Autriche ne fussent possédés par un même souverain, il promit de transmettre ses droits à l'archiduc Charles, son second fils. Il fut aussi trompé dans cette attente, par la naissance d'un prince électoral de Bavière, dont l'élévation sur le trône d'Espagne parut moins dangereuse que celle d'un archiduc. En conséquence, les alliés abandonnèrent les intérêts de Léopold. Ils conclurent la paix de Riswick, sans même parler de la succession d'Espagne, quoiqu'on n'ignorât pas que ce devoit être le sujet d'une guerre inévitable et prochaine.

Charles II, qui fut le dernier rejeton mâle de la branche espagnole de la maison d'Autriche, étoit aussi foible d'esprit que de corps, et étoit né avec un caractère porté à la plus sombre mélancolie. Renfermé dans son palais, comme l'avoient été ces simulacres de rois de la race des Mérovingiens, ce prince n'étoit qu'un instru-

Digitized by Google

ment entre les mains de ceux qui gouvernoient. Sa passion dominante étoit une haine héréditaire contre la maison de Bourbon, passion entretenue par sa mère, qui étoit une princesse autrichienne, et augmentée par la conduite de Louis XIV. Quoique, sur les représentations de don Juan d'Autriche, Charles II se fût décidé à épouser une princesse française, Marie-Louise, fille de Philippe, duc d'Orléans, il ne put dompter sa haine; et elle éclatoit dans les occasions les moins importantes. (1) A la mort de don Juan, le roi d'Espagne passa de nouveau sous la tutelle de sa mère; et la reine son épouse étant morte, il prit, pour seconde femme, Marie-Anne, princesse palatine, et sœur de l'impératrice. Léopold avoit fait conclure ce mariage au monarque espagnol, afin d'entretenir en lui cet attachement

(1) Madame de Villars dit : « Le roi a une haine effroyable contre les Français. » On lit dans les Mémoires de la cour d'Espagne, que la reine ne demandoit jamais ses chiens et ses perroquets, lorsque le roi étoit dans son appartement, parce qu'il détestoit ces animaux qui étoient venus de France. On dit même qu'il témoignoit de l'humeur lorsque la reine regardoit passer un Français dans la cour du palais. Il sut beaucoup de gré à la duchesse de Terranova, qui avoit étranglé un de ses perroquets favoris, parce qu'il ne pouvoit parler que français.

Digitized by Google

Ch. LXVII.
1697—1700.

que, depuis l'enfance, il avoit conçu pour la branche allemande de sa maison.

Trois princes, le dauphin de France, Joseph Ferdinand, prince électoral de Bavière, et l'empereur Léopold, prétendoient à la succession d'Espagne.

Le dauphin tenoit ses droits de Marie-Thérèse, sa mère, fille aînée de Philippe IV; et ils auroient été incontestables, si cette princesse, à son mariage, n'avoit fait, pour elle et pour ses enfants, une renonciation formelle à la couronne d'Espagne, renonciation qui avoit été confirmée par le testament de Philippe IV, et par les cortez, et ratifiée de la manière la plus solennelle par Louis XIV lui-même. (1)

Les droits du dauphin étant invalidés, le prince électoral de Bavière étoit incontestablement l'héritier. Ses droits lui avoient été transmis par sa mère, dont la renonciation étoit considérée comme nulle, parce qu'elle n'avoit jamais été approuvée par le roi d'Espagne, ni ratifiée par les cortez.

Léopold réclamoit la succession d'Espagne, 1.° comme unique descendant, en ligne mascu-

(1) « Il n'y a point encore, » dit Voltaire, « de loi » qui oblige les descendants à se priver du droit de ré» gner, auquel auront renoncé leurs pères. » Siècle de Louis XIV, chap. XXIII. (*Citation du traducteur.*)

Digitized by Google

line, de Philippe, archiduc d'Autriche, et de Jeanne d'Arragon; et, 2.° comme fils de Marie-Anne, fille de Philippe III, et légitime héritière de la monarchie espagnole, en vertu des renonciations dont nous venons de parler.

La cause de ce prince, outre l'appui des deux reines, avoit d'abord été soutenue par le comte d'Oropesa, premier ministre et président du conseil de Castille, par Porto-Carrero, cardinal-archevêque de Tolède, et par presque tous les membres du cabinet. Charles II lui-même avoit reconnu, en accédant à la grande alliance, et en faisant, dans une maladie dangereuse, un testament en faveur de l'archiduc, les droits du monarque autrichien. Mais la naissance d'un prince de Bavière avoit produit, à la cour de Madrid, le même changement que celui qui s'étoit opéré parmi les puissances de l'Europe. La reine-mère elle-même avoit jugé les droits de ce prince mieux fondés que ceux de l'archiduc, et son opinion avoit été celle d'Oropesa et de la plus grande partie des membres du ministère.

Cependant, la mort de cette princesse et la retraite d'Oropesa, ayant laissé agir, en faveur de la maison d'Autriche, l'influence de la reine, Léopold avoit fait partir pour Madrid Ferdinand Bonaventure, comte de Harrach, qui étoit un de ses principaux ministres, et qui avoit vieilli dans les intrigues diplomatiques. L'objet de cette

Digitized by Google

Ch. LXVII.
1697—1700.

mission étoit d'assurer, avant la fin de la guerre, la nomination de l'archiduc, afin qu'on pût la faire garantir par les puissances maritimes dans le futur traité de paix. Le comte de Harrach avoit trouvé la cour d'Espagne divisée en deux partis. La reine, le cardinal Porto-Carrero, l'amirante de Castille, et la plupart des conseillers, soutenoient le prince autrichien. Oropesa, qui, quoique retiré des affaires, étoit souvent consulté par le roi, étoit, ainsi que le marquis de Mancera, déclaré en faveur de la maison de Bavière. Le comte de Monterrey, membre du conseil, étoit le seul personnage de quelque importance qui fût dévoué à la France. Charles II lui-même, si un prince si foible et si indécis pouvoit prendre une détermination, conservoit l'impression que sa mère avoit laissée dans son esprit en faveur du prince de Bavière. La reine, qui étoit vaine et altière, et qui ne connoissoit point l'art de conduire une affaire délicate, étoit gouvernée par la comtesse de Berleps, dame allemande, qui l'avoit accompagnée en Espagne, et par un capucin, le père Gabriel Chiusa, qui étoit son confesseur. La partialité de cette princesse pour l'Allemagne déplut extrêmement à un peuple qui tient avec une grande force à ses préjugés nationaux; et le parti autrichien s'affoiblit encore par les contestations qui s'élevèrent pour la préséance entre le cardinal et l'amirante, et par

Digitized by Google

l'effet de la haine que les Espagnols avoient conçue pour ce qu'ils appeloient la junte allemande.

Le comte de Harrach, après avoir consumé beaucoup de temps, et surmonté une foule de difficultés, parvint à donner de l'ensemble à un corps composé de parties si hétérogènes, et tira du roi la promesse de nommer pour son successeur l'archiduc, à condition que l'empereur enverroit ce jeune prince en Espagne, avec dix mille hommes. Léopold, qui manquoit de troupes et d'argent, et qui craignoit d'exposer la personne d'un fils si cher, fit beaucoup d'objections, et finit par s'aliéner les esprits de ses partisans, en demandant pour Charles le gouvernement du Milanais, ce qui fit juger qu'il se proposoit plutôt de démembrer la monarchie espagnole que d'en assurer l'unité. La négociation s'étant prolongée jusqu'à la fin de la guerre, Louis XIV dirigea toute son attention vers ce point. De peur d'exciter l'inquiétude des puissances de l'Europe, ce prince n'annonça d'abord aucune intention positive; mais il conserva toutes ses troupes sur pied; il augmenta même l'armée qu'il tenoit sur les confins de l'Espagne, fit des magasins, et remplit de vaisseaux de guerre les ports voisins. En même temps il envoya le marquis, depuis duc d'Harcourt, l'un de ses négociateurs les plus habiles, traverser, à Madrid, les intrigues du parti autrichien. Les instructions

Digitized by Google

Ch. LXVII.
1697—1700.

de cet ambassadeur lui enjoignoient, au cas où il ne pourroit faire nommer un prince français, de soutenir les droits de la maison de Bavière, ou même de favoriser l'élévation d'un grand d'Espagne, si la chose étoit plus agréable à la nation. (1)

Tandis que le comte de Harrach insistoit avec le flegme et la roideur d'un Allemand, et avec la hauteur et l'esprit de pointillerie propres à la cour impériale, le marquis d'Harcourt, employant des moyens plus sûrs, flattoit, promettoit, faisoit des présents, et étoit parfaitement secondé par la marquise son épouse, qui étoit une femme accomplie. Sa maison étoit ouverte à tous. La magnificence et la grâce avec lesquelles elle étoit tenue, y attiroient ceux même qui étoient du parti opposé. La plus stricte économie, au contraire, régloit les dépenses de la maison de l'ambassadeur impérial, où, de plus, l'étiquette faisoit éprouver une gêne extrême. Le marquis d'Harcourt gagna le clergé, qui a une si grande influence en Espagne. Il se prévalut aussi de la division qui s'étoit mise dans le parti autrichien, et du peu de popularité de la junte allemande. Il fit entrer dans les intérêts de sa cour la plus grande partie des membres du cabinet, et même le cardinal Porto-Carrero, qui

(1) Rapin, vol. XIV, p. 461.

Digitized by Google

étoit jaloux de la supériorité de crédit dont jouissoit l'amirante. Il intéressa l'avidité de la comtesse de Berleps; il excita le ressentiment que cette dame avoit conçu contre le comte de Harrach, qui avoit voulu la faire congédier pour affoiblir la haine qu'on portoit à la nation allemande. Enfin, il séduisit le confesseur, par la perspective du chapeau de cardinal. L'ambassadeur français parvint de la sorte à entretenir une espèce de correspondance avec la reine elle-même; il échauffa la haine que les dures remontrances et les importunités continuelles de l'ambassadeur impérial avoient inspirée à cette princesse; il la flatta de l'espoir d'épouser le dauphin après la mort de son époux, et il parvint aussi à refroidir son ardeur pour le parti de la maison d'Autriche, si même il ne l'en détacha pas entièrement.

Louis XIV, tandis que son ambassadeur conduisoit ces intrigues à Madrid, obtint l'appui d'Innocent XII, que Léopold avoit irrité, en faisant revivre quelques droits surannés sur des fiefs de l'état de l'église. Il fomenta la mésintelligence qui s'étoit mise entre l'empereur et l'électeur de Bavière, au sujet de leurs prétentions respectives; il offrit d'appuyer celles du Bavarois, et de la sorte il attacha à sa cause un prince qui avoit le gouvernement des Pays-Bas, et dont les états se trouvoient situés de

Digitized by Google

Ch. LXVII. 1697—1700. façon à favoriser une attaque contre l'Autriche, et qui offrit de lui céder toute partie de la monarchie espagnole qui seroit à sa bienséance.

A la fin, l'empereur, effrayé de l'ascendant toujours croissant de la France, et n'ayant plus de guerre à soutenir, accepta l'offre d'envoyer en Espagne l'archiduc Charles, avec dix mille hommes. Il étoit trop tard; le parti français avoit
Oct. 1698. acquis assez de force pour s'opposer à cette mesure. Le comte de Harrach, voyant baisser son crédit, demanda et obtint son rappel; et ses reproches accrurent le mécontentement qui commençoit à s'élever contre la maison d'Autriche. Il fut remplacé par Louis, son fils, qui n'avoit de lui que l'orgueil, et qui, par son imprudence, élargit la brèche que les intrigues du marquis d'Harcourt avoient faite.

Louis XIV, étant assuré que les puissances maritimes n'étoient pas plus disposées à voir la monarchie espagnole réunie aux états de la maison d'Autriche qu'à ceux de la maison de Bourbon, s'adressa en secret à Guillaume III, et lui proposa un expédient qui sembloit propre à empêcher que l'une ou l'autre maison n'acquît une supériorité dangereuse. Ce moyen spécieux produisit son effet. Après quelques négociations, il
Le 11 Oct. 1698. fut conclu, entre la France, l'Angleterre et les Provinces-Unies, un acte qui est connu sous le

Digitized by Google

titre de premier traité de partage. On y assignoit l'Espagne, les Pays-Bas et les possessions coloniales, au prince de Bavière, le duché de Milan à l'archiduc Charles, et les Deux-Siciles, avec le reste des possessions espagnoles d'Italie, et la province de Guipuscoa, au dauphin. Il fut stipulé que si le prince électoral de Bavière venoit à mourir sans postérité, après son avénement au trône d'Espagne, sa part retourneroit à son père. Les parties contractantes s'engagèrent à soutenir, par la force des armes, l'exécution de ce traité, et à n'en parler qu'à l'empereur, à qui Guillaume le communiqua pour obtenir son consentement. (1)

Il est difficile de démêler quels motifs ont pu porter Guillaume III à conclure un semblable traité, qui, de la part de Louis XIV, ne fut qu'un simple subterfuge. Par ce coup de politique raffinée, le monarque français tint les puissances maritimes en suspens; il alarma la cour de Madrid et la nation espagnole, et il les prépara à recourir à la protection de la France, comme à l'unique moyen de prévenir un démembrement. Tandis que le roi d'Angleterre travailloit vainement à obtenir le consentement de l'empereur,

(1) Lamberty, Mémoires pour servir à l'Histoire du XVIII.e Siècle, tom. I, p. 12. — Torcy, tom. I, p. 41. — Dalrymple.

Digitized by Google

Ch. LXVII. 1697—1700.

Louis XIV fit communiquer à la cour d'Espagne le secret du projet de partage, dont il rejeta tout le blâme sur l'Angleterre et les Provinces-Unies ; et en même temps il exhorta les Espagnols à maintenir l'intégrité de leur monarchie. (1)

Le premier traité de partage fit la sensation la plus vive à Vienne et à Madrid. Léopold fut très-irrité contre les puissances maritimes, qui se bornoient à lui assigner le Milanais, qu'il considéroit comme un fief impérial ; mais il fut surtout indigné de l'exclusion qu'on donnoit à sa maison, en assurant, en faveur de l'électeur de Bavière, la réversion de la couronne d'Espagne. La cour de Madrid donna toutes sortes de marques d'indignation et d'horreur ; tous les partis se réunirent pour condamner l'arrogance des puissances qui morcelloient ainsi la monarchie espagnole ; le courroux du roi fut porté presque jusqu'à la frénésie, et ce prince résolut de nommer son successeur, pour empêcher l'exécution d'un traité qu'il considéroit comme aussi injurieux à son honneur, qu'il étoit opposé à ses sentiments.

Louis XIV s'attendoit à ce qui arriva. Ce prince ne rappela point ses droits ; et ses partisans appuyèrent les prétentions de la maison de Bavière, ce qu'ils jugèrent l'unique moyen d'exclure l'ar-

(1) *Cunningham, vol. I, p. 170.* — Mémoires de Harrach.

Digitized by Google

chiduc. Le pape, le cardinal Porto-Carrero, et Oropesa, qui venoit d'être rétabli dans le poste de premier ministre, en firent autant. La reine, dont la comtesse de Berleps gouvernoit l'esprit, demeura neutre; et les partisans de la Bavière, soutenus par les agents de la France, parvinrent à persuader au roi de consulter son conseil-d'état, le Saint-Père, et les jurisconsultes les plus célèbres d'Espagne et d'Italie. Le conseil, dirigé par Oropesa et par Porto-Carrero, se déclara en faveur du prince bavarois, avis qui fut aussi celui des professeurs de Salamanque et des jurisconsultes italiens, (1) et auquel le suffrage du pape parut donner un caractère sacré. Cette unanimité mit fin à l'indécision du monarque. En conséquence, Charles II fit dresser, et signa, en présence du conseil et dans les formes accoutumées, un testament, par lequel il nomma le prince de Bavière son successeur. Le contenu de cet acte qui avoit été rédigé par le secrétaire d'état, ne fut confié qu'au premier ministre, et qu'à Porto-Carrero, qui, le soir même, le communiqua à l'ambassadeur de France.

Le 28 Nov. 1698.

(1) La réponse que fit Leonardi Pepoli, jurisconsulte italien, est digne de remarque. Elle a pour titre, « Discours sur la Succession de la Monarchie d'Espagne, » et se trouve dans les Mémoires du Comte de Harrach, tom. II.

Digitized by Google

Ch. LXVII.
1697—1700.

Le testament de Charles II fit à Vienne une impression plus douloureuse encore que celle que le traité de partage y avoit faite. Léopold, en refusant d'accéder à ce traité, qui blessoit si vivement le roi et la nation espagnole, avoit espéré s'en concilier la bienveillance. Une résolution si inattendue le confondit. Il fit à la cour d'Espagne des représentations très-fortes, l'impératrice écrivit à sa sœur une lettre qui contenoit les reproches les plus amers, et le comte de Harrach offensa la reine par des expressions peu respectueuses; enfin, toutes les cours d'Europe retentirent des plaintes des ministres de l'empereur.

La mort du prince électoral de Bavière, qui arriva au milieu de cette fermentation générale, rendit l'espérance à Léopold. La partialité de la reine pour l'Autriche se ranima. Il paroît même que son avide favorite repassa dans le parti autrichien, qu'Oropesa, auquel se réunit l'amirante de Castille, soutint avec le même zèle qu'il avoit soutenu le parti bavarois. La cour de Vienne se persuada surtout que le roi d'Espagne ne voudroit point enlever la couronne à sa famille, pour la donner à une maison qu'il détestoit, et dont le chef venoit d'exciter son ressentiment, en concluant un traité qui avoit le démembrement de la monarchie espagnole pour objet.

Plus les conjonctures devinrent délicates, plus

Digitized by Google

Louis XIV redoubla de soins. Ce prince trouva dans Porto-Carrero un agent aussi habile qu'infatigable. Le cardinal parvint, par une suite d'artifices et d'intrigues, à faire renvoyer le confesseur du roi, et à intimider la reine. Il profita d'une émotion populaire, pour obtenir le renvoi d'Oropesa et celui de l'amirante, qu'il remplaça par ses créatures, et il se mit lui-même à la tête des affaires. Le roi de France, dans le même temps, ouvrit avec Guillaume III une nouvelle négociation, pour un autre traité de partage. L'archiduc devoit avoir l'Espagne, les Pays-Bas et les colonies, et le dauphin, outre ce qui lui avoit été assigné par le premier traité, le Milanais, ou les duchés de Lorraine et de Bar, comme équivalents. Ce second projet fut encore adroitement révélé au roi d'Espagne, qui, toujours plus indigné, fit adresser les représentations les plus fortes aux cours de Versailles et de Londres, ainsi qu'aux Provinces-Unies.

Cependant l'activité des agents que la France avoit à Madrid, ayant excité les soupçons de Guillaume III, ce prince menaça de rompre la négociation. Louis XIV désavoua la conduite de son ambassadeur, et protesta qu'il s'en tiendroit au traité, quand même il y auroit un testament en faveur de sa maison. Outre les stipulations précédentes, il fut arrêté que la couronne d'Espagne ne pourroit être placée sur la tête d'un

Digitized by Google

Ch. LXVII.
1697—1700.

prince qui porteroit la couronne impériale ou celle de France, et que, si l'archiduc venoit à mourir sans enfants, Léopold, ou son successeur, seroit obligé de désigner un autre prince de sa maison. On accorda trois mois à l'empereur pour accéder au traité, et on déclara que s'il le refusoit, les parties contractantes nommeroient elles-mêmes un roi d'Espagne. Enfin, un article secret contint l'engagement respectif d'empêcher, par la force des armes, le passage de l'archiduc en Espagne ou en Italie.

L'embarras extrême où étoit Guillaume III, les mécontentements qui agitoient l'Angleterre, et l'impossibilité de former une nouvelle ligue contre la France, ont pu seuls le porter à conclure un traité dont l'unique garant étoit la bonne foi d'un prince qui n'avoit pas toujours respecté ses engagements. Cette mesure, qui équivaloit à l'exclusion positive d'un prince autrichien, donna à Louis XIV la facilité de faire renaître les alarmes des Espagnols sur le démembrement de la monarchie, et lui permit de renforcer l'armée qu'il tenoit sur la frontière. Enfin, en s'opposant à ce que l'archiduc passât en Espagne, on prévenoit l'effet que sa présence pouvoit produire dans l'esprit du roi.

Lorsque l'on examine la situation où étoit Léopold, on peut être surpris que ce prince n'ait pas accepté une offre qui sembloit devoir faire

Digitized by Google

écheoir à son fils l'Espagne, les Indes et les Pays-Bas. La guerre civile paroisssoit prête à se rallumer en Allemagne ; l'électeur de Bavière, après avoir été dans la dépendance de l'empereur, en étoit devenu l'ennemi ; l'électeur de Saxe travailloit à se procurer le trône de Pologne, et les hostilités, qui ont troublé si long-temps les états du nord et ceux de l'Allemagne, qui en étoient voisins, commençoient alors; les états héréditaires étoient épuisés d'hommes et d'argent; les troubles de Hongrie n'étoient point étouffés, et il y avoit lieu de craindre que pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu, les Turcs ne voulussent profiter d'un nouvel embrasement en Europe.

Cependant Léopold, malgré toutes les difficultés de sa position, eut de puissants motifs pour refuser d'accéder au traité de partage. La défection récente des puissances maritimes ne lui permettoit pas de compter sur un appui bien solide de leur part; il doutoit de la sincérité de la France, et il ne vouloit pas renoncer au Milanais, dont la possession devoit lui procurer un établissement au-delà des Alpes, et lui fournir les moyens d'accroître, par de nouvelles acquisitions, sa puissance en Italie. La crainte d'offenser le roi d'Espagne et la nation espagnole, en souscrivant un traité qui leur étoit odieux, donna un nouveau poids à ces motifs. Son parti

Digitized by Google

Ch. LXVII.
1697–1700.

venoit de se relever à Madrid, circonstance qui le confirma dans sa résolution. La reine, pour acquérir de la popularité, avoit renvoyé son confesseur et la comtesse de Berleps, sa favorite. Elle avoit fait demander le rappel du marquis d'Harcourt, en découvrant au roi les intrigues de cet ambassadeur, et l'offre qu'il lui avoit faite à elle-même d'épouser le dauphin. On étoit persuadé, en Espagne, que l'unique moyen d'assurer l'intégrité de la monarchie, étoit de nommer le prince autrichien, et d'en presser l'arrivée. Déjà même on faisoit des préparatifs de guerre; le duc de Medina-Celi avoit été envoyé à Naples pour y recevoir les troupes impériales; on avoit fait passer des ordres semblables à Milan, et l'on négocioit avec le duc de Mantoue, pour qu'il reçût garnison allemande dans sa capitale. Le roi même avoit promis de faire un testament en faveur de l'archiduc, et chargé le duc de Moles, chaud partisan de l'Autriche, d'en porter à Vienne l'heureuse nouvelle. Enfin, on dépêchoit courrier sur courrier, pour accélérer le départ de Charles, avec une armée de quinze mille hommes, ce dont l'article secret du traité détournoit l'empereur.

Le marquis d'Harcourt avoit été remplacé, dans son ambassade, par Blécourt; mais, sous prétexte de commander l'armée, il se tenoit sur la frontière, et de là il dirigeoit tous les mou-

Digitized by Google

vements de son parti. Porto-Carrero et ses agents excitèrent, contre les puissances maritimes, le ressentiment de la nation, à la voix de laquelle ils joignirent la leur pour demander la nomination d'un héritier du trône. Dans les discussions qui s'élevèrent à ce sujet, ils rappelèrent avec art les droits et la puissance de la France; ils retracèrent vivement les dangers de dissensions intestines, qui faciliteroient aux divers prétendants les moyens de démembrer la monarchie; ils insistèrent sur la nécessité de nommer un successeur dont le droit fût incontestable, et qui pût empêcher le démembrement qu'on redoutoit. La Providence, dirent-ils ensuite, désignoit elle-même un prince de la maison de Bourbon, qui, par ses ressources et la situation de ses états, pouvoit réduire l'Espagne en province française, tandis que l'empereur, à la distance où il étoit, ne pouvoit ni ne vouloit soutenir ses prétentions, ni même envoyer l'archiduc en Espagne. En conséquence, pour écarter un péril si imminent, pour prévenir un partage si honteux, et pour faire revivre la gloire et assurer l'indépendance de la nation, il falloit, selon ces mêmes conseillers, conférer la couronne à Philippe, second fils du dauphin, et prendre des mesures pour que la France et l'Espagne ne fissent jamais une seule et même puissance.

Ces discussions redoublèrent la perplexité du

Digitized by Google

Ch. LXVII.
1697—1700.

foible monarque. Charles II considéroit comme valide la renonciation que le roi et la reine de France avoient faite. Son attachement pour la branche allemande de sa maison, et son éloignement pour la maison de Bourbon, n'avoient éprouvé aucune altération; mais il flottoit entre la crainte de plonger son pays dans les horreurs d'une guerre civile et d'une guerre extérieure, et celle de nuire à son propre sang. Porto-Carrero, lui mettant alors sous les yeux les opinions des partis contraires, le jeta dans une plus grande incertitude encore, et lui persuada de consulter de nouveau les théologiens et les jurisconsultes les plus célèbres, et de recourir une seconde fois au pape, comme au père de la chrétienté, comme à celui dont la décision devoit tirer, de la sainteté de son auguste ministère, une autorité irréfragable.

L'opinion des jurisconsultes fut envoyée à Rome avec une lettre adressée au Saint-Père par le roi. Ce prince disoit, « que se voyant sans » espérance d'avoir des enfants, il étoit obligé » de choisir un héritier des royaumes d'Espagne, » qu'ils tomboient de droit dans une maison étran- » gère, bien que l'obscurité de la loi en laissât la » justice douteuse; qu'elle étoit l'unique objet » de ses soins, et que pour être éclairé, il avoit » fait à Dieu d'instantes prières; qu'il ne cher- » choit que ce qui étoit équitable; qu'il espéroit

Digitized by Google

» le trouver, après que Sa Sainteté auroit con-
» sulté cette grande affaire avec les cardinaux et
» les théologiens qu'elle jugeroit les plus sincères
» et les plus savants. » Charles termina sa lettre
par déclarer « qu'il n'écoutoit ni l'amour ni la
» haine, et qu'il attendoit le décret du Saint-
» Père, pour qu'il fût la règle du sien. »

Sa Sainteté, après avoir, pour la forme, consulté les cardinaux Albani, Spinola et Spada, répondit au roi d'Espagne, qu'étant elle-même sur le point de paroître devant Dieu et de rendre compte du troupeau confié à ses soins, elle devoit donner un avis que sa conscience ne pût lui reprocher au jour du jugement. « Votre Ma-
» jesté, » disoit ensuite le Pape, ne doit pas faire
» entrer en concurrence les intérêts de la mai-
» son d'Autriche et ceux de l'éternité..... Elle ne
» peut ignorer que les enfants du dauphin sont
» les légitimes héritiers de la couronne d'Espa-
» gne, et que les droits d'aucun archiduc, d'au-
» cune personne de la maison d'Autriche ne doi-
» vent passer avant les leurs. Plus l'héritage est
» important, plus il seroit révoltant d'en frustrer
» ceux auxquels il doit appartenir, et plus Votre
» Majesté attireroit sur elle le courroux du ciel.
» Il est donc de son devoir de ne négliger aucune
» des précautions que la sagesse peut suggérer
» pour rendre justice à qui justice est due, et
» pour transmettre la succession de toute la mo-

Digitized by Google

Ch. LXVII. 1697—1700.

» narchie espagnole à un fils du dauphin. »

Malgré cette décision, Charles II hésitoit encore. Il étoit pressé d'un côté par la reine, par son confesseur et par l'inquisiteur-général, et de l'autre, par le cardinal et par presque tous les membres du conseil. Cependant sa santé déclinoit sensiblement. Porto-Carrero, le voyant épuisé par la maladie et par l'agitation de son esprit, l'engagea à faire venir près de lui, pour l'assister dans ses derniers moments, quelques ecclésiastiques d'une piété exemplaire et d'un profond savoir. Ces ecclésiastiques lui représentèrent qu'il étoit de son devoir, comme catholique, de se conformer à l'avis du Pape et à celui de son propre conseil, ces interprètes désintéressés de la justice et de l'opinion nationale; ils le menacèrent de la vengeance d'un Dieu offensé, si, pour disposer du trône, il consultoit uniquement l'affection ou la haine; ils lui dirent que les princes de la maison d'Autriche et ceux de la maison de Bourbon, n'étoient ni les amis ni les ennemis de son ame, et ils l'exhortèrent à ne pas écouter un sentiment qui, s'il flatte dans cette vie, n'est plus rien dans le tombeau. Le monarque, effrayé par la crainte d'un châtiment éternel, se rendit à ces représentations. Il remit, en présence de Porto-Carrero et de don Manuel Arias, président du conseil de Castille, la substance de son testament à Ubilla, secrétaire d'état.

Digitized by Google

Le 2 Octob.

L'acte fut rédigé sur-le-champ, peut-être même étoit-il déjà prêt; et Ubilla, qui, en cette occasion, fut constitué notaire public, le présenta à signer au roi. Il fut mis dans une enveloppe, sur laquelle sept témoins, les cardinaux Porto-Carrero et Borgia, le président du conseil de Castille, les ducs de Medina-Sidonia, de Sessa et d'Infantando, et le comte de Benavente placèrent leur signature, et à laquelle ils appliquèrent leur sceau (1). Trois jours après, on y annexa un codicile contenant diverses dispositions qui concernoient la reine et la régence. Jusqu'au dernier moment, le roi témoigna la plus grande répugnance à déshériter son sang. Il chercha à justifier à ses propres yeux sa conduite, en disant : « C'est Dieu qui donne les royaumes, parce » qu'ils lui appartiennent ; » et lorsqu'il eut apposé sa signature, il fondit en larmes, en s'écriant : « Je ne suis déjà plus rien ! »

Quelques jours après la rédaction du testament, le roi parut moins mal. Il n'eut pas plutôt recouvré l'espoir de se rétablir, que son affection pour la maison d'Autriche se ranima. Il exhala sa colère contre ceux qui avoient alarmé

(1) Dumont, Corps Diplomatique, tom. VII, part. II, p. 485. — *Heinrich.* — Mémoires de La Torre, tom. II, p. 64 - 109. — Saint-Philippe, tom. I, p. 50 - 52. — Lamberty, tom. I.

Digitized by Google

Ch LXVII.
1697—1700.

sa conscience, et envoya à l'empereur un courier pour lui annoncer qu'il avoit pris la résolution de nommer l'archiduc son héritier; mais il lui fut impossible d'exécuter ce dessein. Le changement favorable qui s'étoit opéré, ne se soutint point; et ce prince expira le 1.er novembre 1700, à l'âge de trente-neuf ans, et dans la trente-sixième année de son règne.

Le jour même du décès de Charles II, son testament fut lu dans le conseil par ordre du cardinal Porto-Carrero. Le testateur y déclaroit, « qu'après avoir consulté ses plus habiles et ses » plus fidèles ministres et jurisconsultes, il avoit » reconnu que le motif sur lequel étoient fondées » les renonciations d'Anne d'Autriche, sa tante, » et de Marie-Thérèse sa sœur, toutes deux rei» nes de France, ayant cessé, son parent le plus » proche avoit droit à la succession; que ce plus » proche parent étoit le duc d'Anjou, second » fils du dauphin; qu'il l'établissoit héritier uni» versel de tous ses états, sans exception; qu'il » vouloit que tous ses sujets reconnussent ce » prince pour leur roi et seigneur naturel; et » qu'enfin, pour la paix de la chrétienté et de » toute l'Europe, ainsi que pour la tranquillité » de ses royaumes, il vouloit que sa monarchie » subsistât toujours séparée de celle de France; » que pour cet effet, en cas que le duc d'Anjou » vînt à mourir, ou qu'il héritât de la couronne

Digitized by Google

» de France, la préférant à celle d'Espagne, la » succession de celle-ci passât au duc de Berry, » troisième fils du Dauphin. » Le testateur ajoutoit : « Qu'au défaut des ducs d'Anjou, de Berry » et de leurs descendants, il appeloit à sa suc- » cession l'archiduc Charles, second fils de l'em- » pereur Léopold ; et qu'enfin si l'archiduc Char- » les mouroit sans enfants, ou que succédant à » son frère aîné, le roi des Romains, il préférât » l'Empire d'Allemagne aux royaumes d'Espa- » gne, il instituoit le duc de Savoie pour suc- » cesseur à tous ses états. » Le testament établit un conseil de régence, à qui l'administration des affaires devoit être remise jusqu'à l'arrivée du nouveau roi, ou jusqu'à ce qu'il fût majeur, s'il étoit encore mineur. Ce conseil fut composé de la reine et de huit ministres, du nombre des quels étoit Porto-Carrero (1).

La teneur du testament de Charles II causa la plus grande surprise à la reine et au parti autrichien, qui s'étoient tellement flattés du succès, que le comte de Harrach attendoit, dans une salle voisine de celle du conseil, qu'on vînt lui annoncer la nomination de l'archiduc. Toute la

(1) Saint-Philippe, tom. I, p. 51. — On trouve, dans le Corps Diplomatique de Dumont, vol. II, part. II, p. 485, la copie du testament de Charles II. — Lamberty, vol. I, p. 191.

Digitized by Google

Ch LXVII.
1697—1700.

nation souscrivit en silence, sinon avec plaisir, à une disposition qui faisoit cesser la crainte d'un démembrement. La régence fut instituée de la manière qui avoit été prescrite par le testateur. Les volontés du feu roi furent notifiées à Louis XIV par les régents, qui supplièrent ce prince d'accepter le testament et de faire partir le nouveau roi. En cas de refus, le porteur de la dépêche avoit ordre de se rendre sans retard à Vienne, pour y offrir à l'archiduc Charles la couronne d'Espagne. Le roi de France parut balancer entre l'acceptation et le maintien du traité de partage. Il soumit la question à ses différents conseils, aux délibérations de qui il apporta la plus grande attention. Le dauphin, madame de Maintenon et les ministres se plaignirent à lui de ce qu'il négligeoit les intérêts de sa maison. Il sembla céder à leurs représentations; il déclara, au milieu de sa cour, le duc d'Anjou roi d'Espagne, et publia un manifeste composé avec beaucoup d'art (1).

Il s'écoula peu de temps entre l'acceptation du testament et le départ du duc d'Anjou, qui prit le nom de Philippe V, et fut proclamé roi, à Madrid, le 24 novembre. Il arriva dans cette ville au mois de décembre, et fut reçu avec joie par

(1) *Voyez* cette pièce dans Lamberty, tom. I, p. 221.

Digitized by Google

ses sujets, charmés de la majesté de sa personne et de sa grande dévotion. Le parti autrichien étoit anéanti. La reine avoit été forcée, par un ordre donné sous le nom du nouveau roi, de sortir de Madrid, pour avoir exprimé un seul doute sur l'authenticité du testament; le confesseur fut banni; les deux partisans de l'Autriche, le comte de Frigliano et l'inquisiteur général, furent exclus du conseil de régence par leurs collègues; enfin le comte de Harrach, après avoir fait une vaine protestation, quitta le royaume. Le prince de Vaudémont, quoiqu'il eût été nommé, à la recommandation de la reine et de Guillaume III, gouverneur du Milanais, reçut garnison espagnole dans Milan; le duc de Medina-Celi suivit son exemple à Naples; et toutes les provinces extérieures se soumirent au nouveau souverain avec le même empressement que l'Espagne.

---

(1) Nous avons consulté et comparé, pour l'affaire de la succession d'Espagne, les Mémoires de Torcy, tom. I, *passim.* — du Comte de Harrach; — de Saint-Simon, Liv. VI; — de Saint-Philippe, tom. I, p. 1-61; — de la Torre-Tessé, tom. I, p. 61. — *Ottieri, Historia della Guerre etc., per la Successione alla Monarchia di Spagna.* — Désormeaux, Histoire d'Espagne, tom. V, p. 147 - 174. — Targe, Histoire de l'Avénement de la Maison de Bourbon au trône d'Espagne, Liv. I, ch. 1

Digitized by Google

Ch. LXVII.
1697—1700.

et 4. — Lamberty, tom. I, *passim*. — *Milbiller's continuation of Schmidt*, *B. IX*, *ch.* 19 - 22; *B. X*, *ch.* 1. — *Heinrich*, *vol. VII*, *p.* 367-422. — Mably et Koch, art. de la Succession d'Espagne.

Digitized by Google

CHAPITRE LXVIII.

1700 — 1703.

INDIGNATION de la cour de Vienne au sujet du testament de Charles II. — LÉOPOLD se prépare à soutenir ses prétentions par la force des armes. — Les Français sont mis en possession des Pays-Bas. — Toutes les puissances de l'Europe, à l'exception de l'Autriche, reconnoissent Philippe V. — Belle campagne du prince Eugène en Italie. — Changements qui s'opèrent en Angleterre et en Hollande, en faveur de la maison d'Autriche. — Renouvellement de la grande alliance, et déclaration de guerre générale faite à la France et à l'Espagne. — Mort de Guillaume III, et avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre. — Influence de Marlborough. — Opérations militaires de 1702. — Le duc de Bavière se déclare en faveur de la France. — Destruction de la flotte espagnole dans le port de Vigo.

C. LXVIII. 1700—1703.

LA cour de Vienne, qui s'étoit reposée sur la force de son parti, et sur l'attachement de Charles II pour sa maison, fut confondue en apprenant que ce monarque avoit fait, en faveur d'un prince de la maison de Bourbon, un testament

Digitized by Google

C. LXVIII.
1700—1703.

qui venoit d'être accepté par Louis XIV. L'indignation fut générale. On eut de la peine à retenir la fureur du peuple de la capitale; et les ministres, ayant le comte de Harrach à leur tête, pressèrent l'empereur de prendre les mesures les plus vigoureuses. Le roi des Romains, qui ne pouvoit maîtriser son caractère fougueux, éclata en injures contre le marquis de Villars, ambassadeur de France à Vienne.(1) Léopold lui-même, renonçant à sa circonspection accoutumée, et oubliant ses embarras, céda aux vœux de sa famille et de ses peuples, et résolut de soutenir ses prétentions par la force des armes. Il fit partir des commissaires chargés de prendre possession, comme de fiefs impériaux, des états que l'Espagne possédoit en Italie, et il envoya des ambassadeurs à tous les princes de l'Empire et dans toutes les cours de l'Europe, pour les soulever contre la France. Mais l'entrée du Milanais fut interdite à ses agents, et un de ceux qui s'étoient rendus à Naples, ayant tenté de soulever le peuple, fut décapité. L'empereur ne réussit pas plus à persuader à la diète de Ratisbonne de chercher à rattacher à l'Empire le duché de Milan. Il se fit même, pour empêcher que le corps germanique ne s'engageât dans une guerre dont la succession d'Espagne seroit l'ob-

(1) Mémoires de Villars, tom. I.

Digitized by Google

jet, une association des cinq cercles de l'Allemagne, qui sont situés sur le Rhin.

Léopold ne fut pas plus heureux dans les efforts qu'il fit près des autres puissances de l'Europe. La lutte que soutenoient les souverains du nord les occupoit trop, pour qu'ils pussent songer aux intérêts de la maison d'Autriche. Le pape, et les ducs de Savoie et de Mantoue avoient été gagnés par la France. Venise ne fit à l'empereur qu'une promesse vague et secrète de garder la neutralité. Les grandes puissances maritimes trompèrent encore plus l'attente de Léopold. Les factions avoient acquis dans le parlement d'Angleterre une force effrayante. Guillaume III avoit été contraint de renvoyer sa garde hollandaise; et après avoir essuyé cet affront, il avoit vu réduire la marine et l'armée; il avoit été obligé de dissoudre un parlement composé de Whigs, et de choisir ses ministres parmi les Torys, qui joignoient leur voix à celle de la nation, pour qu'on ne s'engageât dans aucune affaire au-dehors, et qui s'opposoient surtout à ce qu'on entrât en guerre au sujet de la succession d'Espagne.

Les Hollandais, qui redoutoient l'accroissement de la France, du côté des Pays-Bas, étoient très-disposés à prêter des secours à Léopold. Au commencement de l'année 1701, les Provinces-Unies conclurent un traité par lequel Le 25 Janv. 1701.

Digitized by Google

C. LXVIII. 1700—1703.

le roi de Danemarck s'engagea à leur envoyer une armée de douze mille hommes, et elles prirent à leur solde des troupes que l'électeur palatin et d'autres princes d'Allemagne (1) leur fournirent. Mais Louis XIV déconcerta leurs desseins avec son habileté, sa promptitude et sa vigueur accoutumées. De concert avec l'électeur de Bavière, il fit entrer des troupes
Le 6 Fév. 1701.
dans les Pays-Bas; et il se vit bientôt maître des places fortes principales, et de quinze mille hommes de troupes hollandaises qui les gardoient en vertu de l'accommodement fait avec le roi d'Espagne. Ce coup de parti changea les dispositions des états-généraux. Pour détourner le danger qui les menaçoit, et obtenir que leurs troupes leur fussent rendues, ils reconnurent Philippe V.
Le 17 Avril.
Leur exemple fut suivi par Guillaume III, qui se rendit à leurs instances et céda aux cris de son parlement et du peuple anglais.

Louis XIV réussit également à se procurer les moyens de prendre l'offensive, si la guerre venoit à se déclarer. Il gagna Victor-Amédée, duc de Savoie, en unissant Marie-Thérèse, fille de ce prince, à Philippe V, et en concluant avec lui un traité par lequel il lui promit le commandement suprême de l'armée combinée de France et d'Espagne en Italie, et un subside

(1) Lamberty, tom. I, p. 517.

Digitized by Google

payable de mois en mois. Le duc de Mantoue reçut garnison française dans sa capitale et dans ses autres places fortes. L'électeur de Bavière promit en secret de favoriser l'exécution des projets de Louis XIV; et son frère, l'électeur de Cologne, qui étoit en même temps évêque de Liége, ouvrit aux Français toutes ses places fortes du Rhin et de la Meuse. Les ducs de Brunswick-Wolfenbuttel et de Saxe-Gotha, l'évêque de Munster et le landgrave de Hesse, s'engagèrent à fournir des troupes à la France. Le roi de Portugal même, que l'affection et la politique attachoient à la maison d'Autriche, fut forcé de promettre son appui à Philippe V. Enfin le monarque français travailla aussi à donner à l'empereur de l'occupation du côté de la Turquie et en Hongrie, et fit entretenir une correspondance secrète avec le jeune Ragotski, dont le ressentiment personnel augmentoit la haine qui étoit héréditaire dans sa famille. Juin.

Des apparences si décourageantes ne firent point changer de résolution à Léopold. Ce prince ayant hâté ses préparatifs, rassembla quatre-vingt mille hommes, destinés à protéger les états héréditaires, et à agir sur le Rhin et en Italie. Il étoit excité en secret par Guillaume III, qui ne faisoit que temporiser, jusqu'à ce qu'il eût pu appaiser le mécontentement de ses sujets. L'empereur prévint toute révolte de la part des Hon-

Digitized by Google

C. LXVIII.

1700—1703.

grois, en faisant arrêter Ragotski qui avoit été trahi; et il tira des Vénitiens la promesse de lui fournir des guides et des vivres, et de ne point s'opposer au passage de ses troupes par leurs états de terre ferme. . . . .

Au commencement du printemps, le maréchal de Catinat, l'un des plus grands hommes de guerre qu'ait eus la France, fit sa jonction avec le prince de Vaudémont, qui commandoit les troupes espagnoles du Milanais. Ces généraux jetèrent des garnisons dans Mantoue et dans la Mirandole, et réunirent leurs forces sur la rive droite de l'Adige. Ils fortifièrent avec un soin extrême les défilés du Tirol, des deux côtés de cette rivière. Comptant sur la force naturelle de leur position et sur le nombre de leurs troupes, ils défièrent les Impériaux de franchir, à moins qu'ils n'eussent des ailes, les montagnes escarpées qui séparent le Trentin du Vicentin.

Mais ni les obstacles, ni les dangers n'arrêtoient ni n'intimidoient le généralissime de l'armée impériale. C'étoit le prince Eugène, qui, au commencement du mois d'avril, rassembla à Roveredo, ville du Trentin, une armée de trente-deux mille hommes qui s'étoient endurcis aux travaux de la guerre en Hongrie. Il amusa l'ennemi, comme s'il vouloit s'ouvrir un passage du côté de l'Adige, et tout à coup il dirigea sa marche vers les montagnes qui s'élèvent entre

Digitized by Google

l'évêché de Trente et le Vicentin. Sa cavalerie, à l'aide des guides vénitiens, passa la vallée sinueuse de la Brenta. Son infanterie escalada au moyen de crampons, et les soldats montant sur les épaules les uns des autres, les roches effrayantes qui se trouvent vers la source de l'Astico. Les bagages et l'artillerie furent, ou conduits par des chemins pratiqués avec des travaux prodigieux, sur des montagnes escarpées, ou hissés de roc en roc au moyen de machines. Toute l'armée ayant traversé un pays que jusqu'alors on n'avoit cru praticable que pour des chasseurs, se réunit dans les plaines qui s'étendent au pied des Alpes. Eugène, laissant sur la frontière du Vicentin un corps de deux mille hommes, parut dans les environs de Vérone, avant que l'ennemi eût soupçonné qu'il s'étoit mis en marche.

Ce mouvement hardi et décisif mit en défaut l'expérience et l'habileté de Catinat, qui cependant fit ses dispositions pour défendre le passage de l'Adige, et qui tenta par ses représentations et ses menaces de détourner le sénat de Venise de fournir des guides et des vivres aux Impériaux. Ce général tint du côté du lac de Garde, un corps considérable pour surveiller les troupes qui étoient encore dans les montagnes, et empêcher l'ennemi de le couper en pénétrant dans le Bressan. Il plaça des troupes autour de

Digitized by Google

C. LXVIII. 1700—1703.

Vérone et de Legnago, et occupa Carpi et Castagnaro, positions qui commandent les deux principaux passages de l'Adige, et les seuls chemins qui traversent les marais du val de Vérone. Mais Eugène, continuant d'amuser les Français par divers mouvements, passa la rivière près de Castel-Baldo, occupa l'île formée par les canaux de Castagnaro et de Malopera, et jeta un pont sur le Pô, à Palantone. Il parvint de la sorte à engager Catinat à retirer ses troupes jusqu'à Ostiglia, pour défendre le pays situé des deux côtés du fleuve. Il entretint l'illusion de l'ennemi par de fausses attaques contre les postes de l'Adige, et en poussant un corps de troupes dans le Modénois. Ayant passé tout à coup le Tartaro à Trécento, avec un détachement de onze mille hommes, il défit le corps français qui étoit posté à Castagnaro, et soumit Carpi, après une action très-vive. Il auroit même fait prisonnières les troupes qui étoient à Legnago, si un accident n'avoit retardé la marche de ses colonnes.

Le 7 Juill.

Les corps de troupes françaises se voyant en danger d'être coupés les uns après les autres, se retirèrent avec précipitation derrière le Mincio, laissant les Impériaux maîtres de tout le pays situé entre cette rivière et l'Adige. L'arrivée du duc de Savoie ne changea point l'état des choses en leur faveur. Le prince Eugène ayant passé le Mincio près de Peschiera, les repoussa derrière

Digitized by Google

l'Oglio, occupa le Bressan, força l'entrée de Chiari, malgré le gouverneur vénitien, et prenant position sous les murs de cette place, il établit une prompte communication avec le Tirol.

Louis XIV, étonné de la retraite de son armée, en ôta le commandement au maréchal de Catinat, et envoya en Italie, avec un renfort de vingt mille hommes, le duc de Villeroy, qui avoit reçu l'ordre de livrer bataille. Mais si Catinat n'avoit pu, malgré sa grande connoissance de l'art de la guerre, se soutenir contre le prince Eugène, le présomptueux Villeroy le pouvoit bien moins encore. Ce général, plein de confiance dans la supériorité du nombre de ses troupes, déclara qu'il auroit bientôt chassé les Allemands de l'Italie. Trompé par ses espions, qui lui dirent que les Impériaux faisoient retraite, il passa l'Oglio, et s'avança jusqu'à Chiari, espérant y atteindre leur arrière-garde. Il y trouva toute leur armée dans un camp inexpugnable; et ses troupes furent repoussées dans toutes les tentatives qu'elles firent pour le forcer. Le 1.er Sept.

Les deux armées demeurèrent en présence jusqu'à ce que l'approche de l'hiver forçât les Français à se retirer derrière l'Oglio pour y prendre leurs quartiers. Le prince Eugène soumit ensuite tout le duché de Mantoue, à l'exception de Goito qu'il bloqua étroitement. Peu de temps après, il poussa ses quartiers au-

Digitized by Google

C. LXVIII.

1700—1703.

delà du Pô, en occupant la Mirandole et Guastalla. (1)

Les succès qui, dans cette campagne, couronnèrent les armes de Léopold, attachèrent à ses intérêts les petits états d'Italie, relevèrent le courage des puissances maritimes, et opérèrent un changement total en Allemagne.

Guillaume III, après avoir appaisé les mécontentements qui s'étoient déclarés en Angleterre, et avoir feint d'entrer en négociation avec Louis XIV, qui ne traita pas avec plus de bonne foi, les deux monarques ne cherchant qu'à colorer une rupture, jeta l'alarme dans la nation, en lui persuadant que la Grande-Bretagne étoit menacée d'une invasion, que devoit favoriser un soulèvement des Jacobites. Sa magnanimité et un heureux mélange de modération et de fermeté, lui concilièrent le suffrage de la chambre des pairs, et soutenu par l'opinion publique, ce prince parvint à dompter l'opposition dans la chambre des communes. Il engagea les puissances, que menaçoient les préparatifs de guerre que faisoit la France, à réclamer les secours que l'Angleterre avoit promis par les traités anté-

(1) *Military History of prince Eugene*, *vol. II*, *Campaign of* 1701 – 2. — Mémoires de Feuquières. — *Ottieri.* — Targe. — Barre. — *Muratori.* — *Cunningham.* — Lamberty.

Digitized by Google

rieurs. Le parlement déclara qu'il prêteroit son appui au roi pour tout ce qui concerneroit la sûreté générale de l'Europe. Guillaume III ayant pressé l'embarquement des troupes, passa en Hollande, et vers la fin d'août, il renouvela la grande alliance entre l'Angleterre, les Provinces-Unies et la maison d'Autriche. L'objet de cette alliance étoit de donner satisfaction à l'empereur au sujet de la succession d'Espagne, de recouvrer les Pays-Bas, et les états dont les Français s'étoient rendus maîtres en Italie, et d'empêcher que la couronne d'Espagne et la couronne de France ne fussent réunies dans la même maison. Il fut stipulé que les puissances maritimes, pour prix de leurs efforts, retiendroient les conquêtes qu'elles auroient faites dans les deux Indes. On s'engagea à ne conclure ni paix ni trève, qu'on n'eût eu satisfaction, et l'on fixa un espace de deux mois pour l'obtenir à l'amiable.

C. LXVIII. 1700—1703.

Louis XIV lui-même favorisa l'exécution des projets de Guillaume III. Jacques II étant mort, peu de temps après la signature du traité, le roi de France reconnut, malgré les stipulations du traité de Riswick, le fils de ce prince, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Cet exemple fut suivi par le Pape, par le roi d'Espagne et par le duc de Savoie. Guillaume III, à son retour en Angleterre, profita de l'indignation que cette

Le 16 Sept.

Digitized by Google

C. LXVIII. 1700—1703. conduite y avoit excitée. Il prononça la dissolution du parlement, et procura de la sorte aux Whigs les moyens de recouvrer la supériorité. Le nouveau parlement mit à prix la tête du prétendu prince de Galles, et passa l'acte célèbre d'abjuration. Janv. 1702. La chambre des communes vota, à l'unanimité des suffrages, une levée de quarante mille matelots et d'un pareil nombre d'hommes pour le service de terre. Elle approuva les traités de subside qui avoient été conclus avec le roi de Danemarck, l'électeur de Brandebourg, et autres princes d'Allemagne. Les partis opposés se réunirent contre l'ennemi commun, et le roi vit ce rayon de popularité éclairer les derniers instantsde son règne.

Le 8 Mars. La mort de cet illustre monarque, que l'on apprit avec la joie la plus vive en France et en Espagne, n'apporta pas un changement notable dans les résolutions des puissances maritimes. Anne, qui lui succéda, étoit extrêmement timide et fort attachée aux intérêts de sa famille; mais l'empire que la comtesse de Marlborough avoit pris sur son esprit, lui fit remettre les rênes du gouvernement entre les mains de Marlborough et celles de Godolphin, l'un le plus grand homme de guerre, et l'autre le plus grand financier de son temps. Unis par une alliance entre leurs familles, et par leurs vues politiques, ils conduisirent avec autant de vigueur

Digitized by Google

que de prudence, les affaires de la nation, et obtinrent une influence pareille à celle dont Guillaume III avoit joui. Ils maintinrent la grande alliance en tous ses points. Marlborough ayant été dépêché en Hollande, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, ranima le courage des états généraux, et fit cesser les dissensions qui menaçoient d'entraîner de nouveau la suppression de toutes les dignités que possédoit la maison d'Orange. Lié d'amitié avec le grand pensionnaire Heinsius, dont les vues étoient les siennes, il sut à la fois gagner et contenir le parti républicain, qui jusqu'alors avoit soutenu les intérêts de la France. Enfin les états-généraux le nommèrent généralissime de leurs troupes, comme il l'étoit de celles d'Angleterre.

Cependant Léopold avoit agi avec autant d'habileté que de vigueur. Il avoit obtenu l'appui de Frédéric, électeur de Brandebourg, en le reconnoissant roi de Prusse. Il trouva de zélés partisans dans les ducs de Brunswick-Lunebourg. Il appaisa les mécontentements de l'Allemagne, en réitérant les concessions qu'il avoit faites au sujet du neuvième électorat, et il flatta les Protestants de l'espoir de faire révoquer l'article qui les blessoit dans le traité de Riswick. Léopold fit entrer insensiblement dans ses vues la pluralité des princes de l'Empire. Il fit accéder à la grande alliance les quatre cercles de Franco-

Digitized by Google

C. LXVIII.
1700—1705.

nie, de Souabe, de Haut et de Bas-Rhin. Par l'intervention des ducs de Brunswick-Lunebourg, il força de nouveau les maisons de Brunswick-Wolfenbuttel et de Saxe-Gotha à rompre toute relation avec la France. Enfin, il obtint de la diète de Ratisbonne une déclaration de guerre contre Louis XIV et Philippe V. (1)

Les alliés négocioient encore entr'eux, lorsqu'ils ouvrirent la campagne dans les Pays-Bas, en Italie et en Allemagne. Dans les Pays-Bas, l'armée combinée d'Angleterre et de Hollande se rassembla aux environs de Nimègue. Elle commença ses opérations par le siége de Kaiserswerth, place très-forte qui étoit située sur le Rhin, et qui fut prise au bout de six semaines, malgré les secours qu'y jeta l'armée française, et les efforts qu'elle fit pour opérer une diversion. Cette armée avoit à sa tête le duc de Bourgogne, sous qui commandoit le maréchal de Boufflers. Dans le temps où Kaiserswerth tomba, le célèbre Cohorn détruisit les lignes que les Français avoient construites entre les forts Saint-Donat et Isabelle, et mit à contribution tout le pays de Bruges.

Ce fut en cet état de choses que Marlborough

(1) La guerre fut déclarée à la France par les cours de Vienne et de Londres, et par les Provinces-Unies, le même jour, le 15 mai 1702.

Digitized by Google

C. LXVIII.
1700—1703.

prit le commandement de l'armée. On s'étoit proposé de réduire toutes les places situées sur la Meuse, tandis que l'armée impériale s'avanceroit en Alsace. La Lorraine, dont le souverain n'attendoit que l'approche de cette armée pour se réunir aux alliés, devoit être le centre de leurs opérations. Le général anglais ayant rassemblé soixante mille hommes, passa la Meuse à Grave, et après s'être avancé contre le flanc de l'armée française, il la contraignit à s'éloigner des frontières du Brabant, point où le duc de Bourgogne la quitta pour ne pas être témoin des malheurs qui la menaçoient. Cette retraite permit à Marlborough d'investir successivement toutes les places situées sur la Meuse. Secondé par Cohorn, il prit, en moins de deux mois, Venlo, Ruremonde, Stewenswert et Maesseyck, et termina la campagne par la réduction de Liége. Tandis que l'armée des puissances maritimes poussoit ainsi ses conquêtes sur la Meuse, Louis, margrave de Bade, (1) rassembla sur le Rhin une armée de quarante mille hommes. Après avoir forcé les lignes de la Lauter, ce prince investit Landau, place sous les murs de laquelle il fut joint par le roi des Romains. La présence et les efforts du

23 Sept.
29 Oct.

(1) C'étoit le même margrave Louis de Bade, qui s'étoit déjà signalé, par ses talents, dans les guerres d'Allemagne et de Hongrie.

Digitized by Google

C. LXVIII. 1700—1703. jeune monarque encouragèrent les troupes. Le maréchal de Catinat, qui commandoit en Alsace, fut repoussé en tentant de jeter des secours dans Landau, qui se rendit le 10 septembre.

Les deux armées étoient sur le point de faire leur jonction, et la France alloit se voir attaquée du côté où elle étoit le plus foible, lorsque l'exécution du plan de campagne fut suspendue par l'apparition d'un nouvel ennemi. L'électeur de Bavière, qui avoit feint de garder la neutralité, se déclara tout à coup en faveur de la maison de Bourbon, surprit Ulm, occupa Memmingen et le Nortgaw, et envoya dix mille hommes commandés par d'Arco, son génér[illegible], ouvrir une communication avec une armée française, qui étoit sous le commandement du maréchal de Villars, et devoit pénétrer dans la Forêt-Noire. L'intervention des états Helvétiques et l'habileté du général allemand détournèrent ce danger. Le corps qui étoit aux ordres de d'Arco, fut arrêté près de Schaffouse par un corps de troupes Suisses, et forcé de se replier sur la Bavière. Le margrave de Bade, par son activité, empêcha les Français de pousser plus loin, quoiqu'ils eussent
Le 14 Oct. déjà passé le Rhin, et qu'ils l'eussent défait à Friedlingen. Après divers mouvements, le maréchal de Villars repassa le fleuve, prit Trèves et Trarbach, s'assura de la Lorraine, en s'emparant de Nancy, et prit ses quartiers d'hiver en

Digitized by Google

Alsace, tandis que les Impériaux prirent les leurs sur la Kintzing ou la Quinche.

En Italie, le prince Eugène bloqua Mantoue au commencement de la campagne, et tenta vainement de surprendre Crémone; mais, quoiqu'il eût été repoussé, il fit prisonnier le maréchal de Villeroy. Le 1.er Fév. 1702. Comme les renforts qu'il reçut d'Allemagne ne se montèrent pas à plus de quinze mille hommes, il eut besoin de tout son génie pour se soutenir contre les forces supérieures que la cour de France envoya au-delà des Alpes. Le duc de Vendôme remplaça le présomptueux Villeroy; et Philippe V en personne se rendit à l'armée.

Tandis que le prince de Vaudémont se tenoit sur la Fossa-Maggiore, avec une armée de vingt mille hommes, pour observer les Impériaux, qui continuoient à bloquer Mantoue, le duc de Vendôme et le jeune monarque passèrent le Pô avec trente mille hommes, pour couper à l'ennemi sa communication avec Modène et la Mirandole. Ils défirent trois régiments de cavalerie mis en observation à Santa-Vittoria, et soumirent toutes les places fortes du Modénois, à l'exception de Bercello. Le prince Eugène quitta le blocus de Mantoue, passa le Pô sur-le-champ, Le 15 Août. et marcha en avant, dans l'espoir de surprendre l'ennemi près de Luzara. Il l'attaqua à l'improviste, il est vrai; mais il ne put l'emporter sur la

Digitized by Google

C. LXVIII.

1700—1703.

supériorité du nombre; et d'ailleurs les Français étoient commandés par un général actif et plein de résolution, et animés par la présence de Philippe V. Cependant Eugène, par sa constance et son intrépidité, tint l'armée française en échec, et resta sur la rive méridionale du Pô jusqu'à la fin de la campagne, quoiqu'il n'eût pu empêcher la réduction de Guastalla, de Luzara et de Borgo-Forte. Lorsque les Français disloquèrent leur armée, il prit ses quartiers dans le duché de la Mirandole et le Bas-Modénois, entre la Secchia et le Pô; et en occupant Ostiglia, il assura ses communications avec l'Adige et les états autrichiens.

Le résultat de la guerre maritime fut tout aussi contraire à la maison de Bourbon. Le premier soin de la cour de Londres avoit été d'exécuter un projet de descente en Espagne, projet que le feu roi avoit conçu sur les renseignements que lui avoit donnés l'amirante de Castille. En conséquence, on fit, dans les ports d'Angleterre et de Hollande, un armement de cinquante vaisseaux de ligne, outre un grand nombre de frégates, de chaloupes canonnières et d'autres petites embarcations. Cette flotte, que conduisit sir George Rooke, portoit quatorze mille hommes de troupes de débarquement, commandés par le duc d'Ormond. On prit terre aux environs de Cadix; mais la licence des troupes, la

Digitized by Google

vigilance de l'ennemi et la loyauté des citoyens, firent échouer l'entreprise. On répara cet échec, en quelque sorte, par une attaque contre la flotte du Nouveau-Monde, qui avoit cherché un refuge dans le port de Vigo. Les forts furent enlevés, on força l'entrée du port, douze vaisseaux de guerre et onze galions furent pris, et l'on détruisit presque tous les autres bâtiments. (1)

(1) Rapin. — *History of Europe.*

Digitized by Google

CHAPITRE LXIX.

1703 — 1704.

Opérations de la campagne de 1703, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Italie. — Le duc de Savoie et le roi de Portugal accèdent à la grande alliance. — L'archiduc Charles est reconnu roi d'Espagne. — Une flotte anglaise porte ce prince à Lisbonne.

Ch. LXIX.
1703—1704.

La campagne de 1703 fut peu fertile en événements dans les Pays-Bas. L'armée combinée reçut des renforts considérables, il est vrai, et Marlborough en eut encore le commandement; mais la mésintelligence, que la jalousie fit naître entre les généraux, concourut, avec les divisions de la Hollande, à rendre presque inutile l'avantage que la supériorité du nombre donnoit à cette armée. Cependant, le résultat de la campagne ne fut point défavorable aux alliés, quoique les Hollandais eussent été battus à Eckeren, et que les commissaires des Provinces-Unies eussent empêché Marlborough de forcer les lignes qui défendoient toute la frontière des Pays-Bas, depuis Anvers jusqu'à la Meuse. La prise

Digitized by Google

de Huy et celle de Limbourg mirent à couvert l'électorat de Cologne et l'évêché de Liége ; et la reddition de la ville de Gueldre compléta la soumission de la partie espagnole du pays de ce nom.

Le principal théâtre des opérations militaires fut l'Allemagne. Léopold, autant pour mettre ses états héréditaires à l'abri de toute invasion, que pour punir la défection de l'électeur, résolut de conquérir la Bavière. Les contingents de Franconie se préparèrent à se réunir sous le commandement du comte de Stirum, près de Neumarck, pour agir contre le Haut-Palatinat, tandis qu'un corps de troupes autrichiennes et saxonnes se rassembla, sous le comte de Schlick, pour faire une attaque du côté de l'Inn. On prit toutes les précautions propres à prévenir le passage du Rhin, et à défendre les avenues de la Forêt-Noire. Le margrave de Bade établit son quartier-général à Kell, comme sur un point central; mais Louis XIV avoit donné l'ordre de faire les plus grands efforts pour dégager l'électeur; et Villars l'exécuta avec autant d'habileté que de promptitude et de vigueur. Divers mouvements qu'il fit, ayant porté le margrave de Bade à disperser ses troupes entre le Rhin et la Forêt-Noire, pour défendre les défilés nombreux qui se trouvent entre Brisach et Kell, le général français passa le Rhin entre la première de ces

Digitized by Google

Ch. LXIX.
1703—1704.

places et Huningue. Il battit ensuite un corps de troupes posté sur l'Eltz, passa sous le canon de Fribourg, à la faveur d'un brouillard, fit quitter au margrave les quartiers qu'il avoit pris le long de la Kintzing, et le repoussa jusqu'à Stolhoffen. Villars se rendit maître de cinquante forteresses ou positions, que les Impériaux occupoient entre le Rhin et les montagnes. Il prit les villes qui défendent l'approche de la vallée qu'arrose la Kintzing, et s'empara d'un grand nombre de magasins. Profitant du désordre où il avoit jeté les troupes impériales, il investit Kell. La tranchée fut ouverte sous les yeux de Lapara, qui avoit dirigé la construction de cette forteresse, dont Vauban avoit tracé le plan; et les travaux furent poussés avec tant de vigueur, que la place capitula après un siége de treize jours seulement. Villars ayant pris Kintzingen, où il trouva aussi de grands magasins, ferma la vallée à la droite et à la gauche de l'Eltz, et inquiéta les corps de troupes qui étoient postés dans les environs de Fribourg; puis il repassa le Rhin pour recruter son armée, et attendre que le printemps lui ouvrît le passage des montagnes.

Le 26 Fév.

Comme il n'étoit plus douteux que les Français ne voulussent pénétrer dans la Bavière, les Impériaux fortifièrent leur position. Le margrave se porta derrière la petite rivière qui tombe dans le Rhin près de Stolhoffen, tira des lignes,

Digitized by Google

inonda le pays, et reçut des renforts de troupes hollandaises. Il fit occuper les passages de la Forêt-Noire par un corps de troupes considérable qu'il mit aux ordres du comte de Furstemberg; et il multiplia les obstacles dans la vallée de la Kintzing, qui, à ce que l'on supposoit, étoit le passage que les Français devoient tenter de forcer.

S'avancer par un pays montagneux et boisé, où l'on ne pouvoit trouver aucun moyen de subsistance, et qui n'offroit de chemins praticables que trois sentiers tracés sur des montagnes escarpées, y pénétrer, l'ennemi étant en queue, et occupant en tête de nombreux défilés fortifiés, c'étoit une entreprise qui exigeoit tout le génie, toute l'activité du maréchal de Villars. Ce général fit ses préparatifs avec une diligence extrême, et distribua ses troupes le long du Rhin, de façon à les rassembler au premier signal. Après avoir fait construire trois nouveaux ponts, il s'assura de cinq passages, ceux de Strasbourg, d'Altenheim, de Cappel, de Neubourg et de Huningue. Le printemps s'avançant, les troupes destinées à l'expédition furent mises en mouvement, ainsi que le corps commandé par le maréchal de Tallard, qui devoit couvrir la marche. Tandis que ce dernier tenoit le margrave en échec, Villars passa le Rhin à Strasbourg, et fit une attaque feinte ou réelle contre

Digitized by Google

Ch. LXIX. 1703—1704.

les lignes de Stolhoffen. Il jeta un corps en avant dans la vallée de la Kintzing; et attendant que son artillerie et son bagage fussent passés, il distribua des vivres pour douze jours à ses troupes. Ses préparatifs achevés, il força les retranchements qui défendoient les hauteurs et traversoient la vallée, et emporta d'assaut Haslach et Hornberg. Ses vives attaques jetèrent de nouveau l'effroi dans les troupes allemandes. Sans éprouver lui-même aucune perte, il les chassa des défilés qui se trouvent entre Hornberg et les sommets des montagnes, défilés où, dit-il, un abattis de cinquante arbres auroit arrêté une armée, et où en remuant un peu de terre, on lui auroit rendu le passage impraticable, si ce n'est sur des échafauds. Après une
Le 28 Avril. marche de onze jours, qui fut extrêmement pé-
Le 8 Mai. nible, il arriva à Willingen, point où finit la chaîne des montagnes. Le manque de vivres ne lui permettant pas de soumettre cette place, il
Le 12 Mai. marcha en avant, et fit, à Dillingen, sa jonction avec l'électeur de Bavière. Ce prince, tandis que les Français se disposoient à marcher à son secours, s'étoit emparé de Neubourg sur le Danube. Le comte de Schlick étant entré dans la Bavière, du côté de l'Inn, et le comte de Stirum ayant forcé les lignes de Dietfurt, pris Neumark et mis le siége devant Amberg, l'électeur avoit détaché des renforts pour tenir Stirum en échec,

Digitized by Google

s'étoit porté vers l'Inn, et avoit attiré une partie de l'armée autrichienne vers Passaw, en menaçant cette place. Après avoir passé la rivière, il avoit défait le reste de cette armée, et lui avoit pris son artillerie, ses tentes et ses bagages. Ayant ensuite marché contre Stirum, il lui avoit fait lever le siége d'Amberg, et avoit battu le margrave d'Anspach, qui avoit été détaché pour défendre les passages de la Wiltz. L'électeur avoit aussi mis en déroute, au village d'Einhoff, le corps d'armée principal; et après avoir soumis Ratisbonne, il étoit retourné vers les sources du Danube, pour se réunir aux Français.

Le 11 ou le 12 Mars.

Le 28 Mars.

Le 9 Avril.

La Bavière et la plus grande partie du Haut-Palatinat étant ainsi délivrées, et les Français et les Bavarois ayant fait leur jonction, les états autrichiens se trouvèrent exposés à une attaque qu'ils n'étoient point préparés à soutenir. Villars vouloit marcher contre Vienne; mais cet avis ne prévalut point, et après beaucoup de contestations, il fut arrêté que le maréchal demeureroit en Bavière, et qu'il y surveilleroit les mouvements du margrave, tandis que l'électeur pénétreroit dans le Tirol, pour établir une communication avec le duc de Vendôme, qui commandoit en Italie. En conséquence, le prince bavarois se mit en marche avec quinze mille hommes. Il prit Kufstein, la clef du Tirol, et en moins de dix jours, il se rendit maître de Ro-

Digitized by Google

Ch. LXIX. 1703—1704.

temberg et de Halle, entra triomphant dans Inspruck, répandit ses troupes dans les vallées circonvoisines, et s'avança avec rapidité vers le Trentin, pour ouvrir la communication qui étoit l'objet de son expédition. Mais les Tiroliens prirent les armes; et soutenus par un corps de troupes réglées, et par les secours que leur envoyèrent les Grisons, ils harcelèrent la marche de l'ennemi, et l'assaillirent dans les défilés. Les bourgeois d'Inspruck et ceux des autres villes suivirent cet exemple. L'électeur fut forcé de faire retraite, combattant toujours, et il ne dut son salut qu'à la valeur de ses troupes. Après avoir perdu la moitié de son armée, et évacué, à l'exception de Kufstein, toutes les places qu'il avoit soumises, il alla se réunir au maréchal de Villars, pour défendre ses propres états.

Le margrave de Bade, lorsque l'électeur de Bavière s'étoit engagé dans son expédition du Tirol, avoit quitté promptement sa position de Stolhoffen, avoit réuni ses troupes dans le Haut-Palatinat, avoit laissé à Stirum un corps de troupes pour observer le maréchal de Villars, qui étoit posté entre Lavingen et Dillingen, avoit remonté l'Iller, et s'étoit emparé d'Augsbourg, dans le temps où les Français et les Bavarois étoient en pleine marche pour mettre à couvert cette place importante. Alors Stirum avoit descendu le Danube, dans le dessein de

Digitized by Google

prendre position entre un corps de douze mille hommes, que le général français avoit laissé dans son camp de Dillingen, et l'armée gallo-bavaroise. Celle-ci étoit perdue, sans un accident qui retarda la marche de l'ennemi, et surtout sans la promptitude et l'habileté de Villars. Enfermé entre deux armées allemandes, ce général tomba, avec toutes ses forces, sur l'armée de Stirum, qui étoit la plus foible, et la força, après lui avoir tué ou pris six mille hommes, et enlevé une grande partie de son artillerie, à se retirer sous les murs de Nüremberg. Mais l'indécision de l'électeur empêcha le maréchal de compléter ce succès, en attaquant le margrave. Après des contestations et des délais sans fin, les Gallo-Bavarois prirent Memmingen et Kempten, ce qui leur ouvrit une communication avec la France. Le maréchal de Villars, que la conduite de l'électeur avoit indigné, quitta l'armée, et fut remplacé dans le commandement par le maréchal de Tallard, qui mit fin aux opérations de la campagne, en reprenant Augsbourg et en soumettant Passaw.

Lorsque le prince de Bade s'étoit mis en marche pour se rendre en Bavière, le duc de Bourgogne avoit pris le commandement de l'armée française, qui étoit sur le Rhin, et se montoit à trente mille hommes; mais au lieu de soutenir les opérations de l'électeur et du maréchal de

Digitized by Google

Ch. LXIX.
1703—1704.

Villars, il avoit investi Brisach, place qui se rendit après un siége de quatorze jours seulement. Le duc de Bourgogne retourna ensuite à Versailles. Au départ de ce prince, Tallard conduisit l'armée vers la Moselle, assiégea Landau, et défit, à Spirebach, un corps de dix mille hommes, qui avoit été envoyé, des Pays-Bas, au secours de cette ville, dont le siége fut pénible et long. Le 6 novembre, elle se rendit aux Français.

En Italie, Staremberg parvint, malgré la perte de Bercello, qui capitula après un blocus de onze mois, à retarder, en faisant dans Ostiglia une résistance courageuse, les opérations du duc de Vendôme, et à l'empêcher de soutenir, avec la promptitude qui en auroit assuré le succès, l'expédition que l'électeur de Bavière avoit faite dans le Tirol. Le général français, n'ayant pu chasser les Impériaux du pays situé au bord du Pô, conduisit à la fin une partie considérable de ses troupes vers le Trentin. Longeant le lac de Garde, il se rendit maître des forts situés sur les deux rives; et vers le commencement d'août, il parut sous les murs de Trente. Cette place, qui étoit fortifiée dans l'ancien genre, n'auroit pu tenir long-temps, quoiqu'elle eût une garnison de quatre mille hommes; mais à l'instant où il alloit en faire le siége, le duc de Vendôme fut rappelé en Italie.

Digitized by Google

Depuis long-temps, Victor-Amédée étoit mécontent de ses alliés, les Français et les Espagnols. Il avoit, par le mariage de ses deux filles, atteint le principal objet de son alliance avec la France; et il n'ignoroit pas que c'en seroit fait de son indépendance, si la maison de Bourbon consolidoit son autorité au-delà des Alpes. Les états qui avoient conclu la grande alliance offrirent à ce prince, outre un subside de 80,000 couronnes par mois, et le commandement suprême de leur armée d'Italie, à laquelle ils devoient envoyer un renfort de vingt mille hommes, le Montferrat-Mantouan, Alexandrie, Valence, la Laumeline et le val de Sesia. Le duc de Savoie, ayant accepté ces propositions, avoit saisi, pour se déclarer en faveur de l'empereur, le temps où le duc de Vendôme étoit dans l'évêché de Trente.

La cour de France, qui avoit fait épier les démarches de Victor-Amédée, donna à son général l'ordre de quitter le Trentin. Le duc de Vendôme étant retourné à Mantoue, fit envelopper les troupes piémontaises, dont les officiers furent arrêtés, et les soldats incorporés dans les troupes françaises. Tandis que, d'un côté, Tessé marcha contre la Savoie, le duc de Vendôme s'avança vers le Piémont; et une lettre que Louis XIV avoit écrite à Victor-Amédée, et qu'un trompette porta à ce prince, le requit de rompre avec les Le 29 Sept.

Digitized by Google

Ch. LXIX.

1703—1704.

alliés, s'il ne vouloit éprouver la vengeance d'un monarque offensé.

Le 25 Oct.

Le duc de Savoie, malgré le danger auquel il étoit exposé, accéda formellement à la grande alliance, fit arrêter tous les Français qui se trouvoient dans ses états, en saisit les propriétés, arma ses sujets, et réclama les secours de ses nouveaux alliés. Cependant le duc de Vendôme soumit promptement les places principales du Piémont. Toute la Savoie, à l'exception de Montmélian, place qui étoit très-forte, fut conquise par Tessé. L'attachement de ses sujets et l'approche de l'hiver, permirent à Victor-Amédée de faire tête à l'ennemi, jusqu'à ce qu'il eût pu recevoir des secours de l'empereur. Lorsque les troupes françaises avoient marché contre le Piémont, Staremberg avoit détaché de ce côté un corps de dix-sept cents chevaux; mais ce corps ayant été coupé à Saint-Sébastien, il n'en étoit arrivé qu'une partie à son point de destination. Cet échec fit redoubler d'efforts au général autrichien, pour secourir un prince dont l'alliance étoit si importante. Mais, comme les Français avoient la supériorité du nombre, et qu'ils étoient maîtres de toutes les communications, il attendit qu'ils eussent pris leurs quartiers d'hiver. Ayant fait en secret tous ses préparatifs, il quitta, le 25 décembre, les bords de la Secchia, longea le Pô,

Janv. 1704.

et se réunit au duc de Savoie, à Canelli, malgré

Digitized by Google

tous les efforts que le duc de Vendôme avoit faits pour l'arrêter dans sa marche. (1)

Louis XIV, en acceptant le testament de Charles II, avoit moins songé à placer son petit-fils sur le trône, qu'à faire servir les forces de l'Espagne à accroître la puissance de son propre empire. La prudence lui fit d'abord éviter de prendre aucune mesure qui pût blesser l'orgueil des Espagnols; mais il avoit eu soin de remettre les rênes du gouvernement entre les mains du cardinal Porto-Carrero, qui lui étoit dévoué. Sachant que son petit-fils étoit incapable d'une application continuelle, et jugeant qu'il seroit gouverné par la reine son épouse, qui avoit infiniment d'esprit et de talents, il avoit cru nécessaire de mettre près d'elle une personne dévouée à la France. En conséquence, la place de grande-maîtresse de la maison de la reine avoit été donnée à la princesse des Ursins, (2) qui étoit Française, et veuve du duc de Bracciano, grand d'Espagne, et chef de la famille romaine des Ursins. Cette femme, d'un mérite extraordinaire,

(1) *Muratori, An.* 1703-4. — Lamberty, tom. II. — *Heinrich, vol. X, p.* 473-477.

(2) La princesse des Ursins étoit de l'illustre maison de la Trémouille, et fille de Louis, duc de Noirmoutiers. Elle avoit épousé, en premières noces, étant très-jeune alors, (en 1659) Adrien, prince de Chalais.

Digitized by Google

Ch. LXIX.
1703—1704.

devoit, par le charme d'une conversation animée et brillante, et par ses manières insinuantes, se concilier l'affection d'une jeune princesse, aimable et vive, qui ne pouvoit manquer d'être fatiguée de l'étiquette espagnole.

Tous les Piémontais ayant été renvoyés de Madrid, la reine n'avoit plus eu d'autre confidente que cette dame, dont le crédit s'étoit fortifié en l'absence du roi. Pour accroître l'influence de la France, l'ambassade d'Espagne avoit été conférée au cardinal d'Estrées, qui avoit été ambassadeur à Rome, et qui avoit extrêmement contribué à l'élévation de la princesse des Ursins. Enfin, la surintendance des finances avoit été remise entre les mains d'Orry, autre Français qui étoit d'une naissance obscure, mais qui s'étoit élevé par ses talents.

Toute l'autorité étant concentrée entre les mains de ces trois étrangers, ils firent perdre au nouveau roi l'affection de la plupart des grands d'Espagne; et même Porto-Carrero eut l'humiliation de se voir supplanter par ceux qu'il avoit protégés. Le mécontentement contre les Français s'accrut par des innovations qui choquèrent les préjugés de la nation. L'orgueil castillan fut blessé d'un décret par lequel Philippe V assimila les pairs de France aux grands d'Espagne. La destruction de la flotte espagnole dans le port de Vigo, et surtout l'enlèvement d'une

Digitized by Google

Ch. LXIX.
1703—1704.

partie considérable des trésors qui avoient été sauvés du naufrage, partie que l'on fit passer en France, aigrirent extrêmement les esprits. L'établissement de taxes extraordinaires, les changements qui furent opérés dans la manière de les répartir, et la suppression d'un grand nombre de places, tant dans l'ordre civil que dans l'armée, ajoutèrent au mécontentement d'un peuple qui tenoit extrêmement à ses coutumes. Enfin, on fut indigné des efforts que fit Louis XIV pour s'approprier les Pays-Bas, quoiqu'il eût déclaré souvent qu'il ne démembreroit point la monarchie espagnole.

Le comte de Melgar, amirante de Castille, descendoit de l'ancienne maison royale, avoit des relations avec les familles principales du royaume, étoit doué de grands talents, et possédoit des biens considérables. Ce seigneur n'avoit vu, qu'avec dépit, l'administration des affaires remise à Porto-Carrero, et le grand crédit que les Français avoient à la cour de Madrid. Il entretint long-temps une correspondance secrète avec la cour de Vienne, et après avoir feint d'accepter l'ambassade de France, il se retira en Portugal, avec des sommes considérables, et fut parfaitement reçu à Lisbonne. Il fut suivi d'un grand nombre d'Espagnols de tout rang, emportant avec eux leurs richesses; et cette migration augmenta la haine que l'on avoit conçue

Ch. LXIX.
1703—1704.

contre la France. En même temps, le duc de Moles, ambassadeur de l'ancienne cour de Madrid près de celle de Vienne, se joignit à l'amirante, pour représenter l'Espagne comme une conquête facile, et pressa Léopold de s'emparer d'un royaume qu'on avoit, disoit-il, injustement enlevé à sa maison, et dont les peuples accueilleroient avec joie un prince autrichien. L'empereur, avec le concours des puissances maritimes, parvint, par des offres séduisantes, et les rapports exagérés du comte de Melgar, à gagner Pierre II, roi de Portugal, qui voyoit avec inquiétude le trône d'Espagne occupé par un prince de la maison de Bourbon, et qui accéda en secret à la grande alliance. Ce prince convint de reconnoître l'archiduc Charles, de le recevoir dans ses états, et de mettre sur pied une armée de vingt-huit mille hommes. En retour, on devoit lui céder les villes frontières de Badajoz, d'Albuquerque, de Valence, et d'Alcantara dans l'Estramadure, et les positions importantes de Bayonne et de Vigo, avec Guarda et Tuy dans la Galice, et une étendue de terres considérable, au nord de la rivière de la Plata, dans l'Amérique septentrionale. Le nouveau roi d'Espagne devoit épouser la fille du roi de Portugal, à qui les puissances maritimes promirent aussi un subside pour l'entretien de treize mille hommes.

Le 16 Mai 1703.

Digitized by Google

Après la conclusion de cette alliance, Léopold et Joseph, son fils, renoncèrent à toute prétention personnelle à la monarchie espagnole, et Charles fut proclamé solennellement roi d'Espagne, dans Vienne. (Sept. 1703.) Toutefois ce ne fut pas sans peine que son père consentit à se séparer de lui. Le jeune roi, après avoir été reconnu par tous les princes et états qui composoient la grande alliance, quitta l'Allemagne, passa de Hollande en Angleterre, monta à bord d'une flotte commandée par sir George Rooke, et prit terre à Lisbonne. (Mars 1704.) La mort récente de la princesse, que Charles devoit épouser, n'altéra aucunement les sentiments du roi de Portugal pour lui. Il fut reçu de la manière la plus honorable et la plus affectueuse par la cour de Lisbonne, qui joignit ses efforts à ceux des alliés, pour arracher la couronne d'Espagne à la maison de Bourbon.

Digitized by Google

CHAPITRE LXX.

1704.

Situation des affaires de l'Empereur. — Révolte de Ragotsky en Hongrie. — L'Angleterre fournit des secours à Léopold. — Belle marche de Marlborough. — Entrevue de ce général avec le prince Eugène et le margrave de Bade. — Défaite que les Bavarois essuient à Schellenberg. — Siége d'Ingolstadt. — Jonction des armées commandées par Marlborough et par le prince Eugène. — Bataille de Blenheim ou d'Hochstet. — Succès des alliés. — Conquête de la Bavière. — Défaite des rebelles de Hongrie.

Ch. LXX. 1704.

Malgré l'accession du duc de Savoie et du roi de Portugal à la grande alliance, et les succès que les alliés avoient obtenus du côté des Pays-Bas, les affaires de Léopold étoient dans une situation très-inquiétante. Les troupes qu'il avoit en Italie, n'y résistoient qu'avec peine aux Français; la ville de Passaw étoit occupée par l'ennemi, et une armée gallo-bavaroise étoit prête à pénétrer par la Bavière, jusqu'au cœur

Digitized by Google

des états héréditaires, pour agir de concert avec les mécontents de Hongrie qui s'étoient révoltés.

La plupart des seigneurs hongrois, irrités par l'établissement d'une monarchie héréditaire, et par les mesures rigoureuses qui l'avoient précédé et même accompagné, avoient attendu en silence l'occasion de secouer un joug, que leurs coutumes et leurs préjugés leur rendoient extrêmement odieux. Leur mécontentement s'étoit accru par de nouvelles persécutions contre les Protestants, et par des levées d'hommes et d'argent, faites illégalement. Lorsque les troupes de l'empereur avoient été défaites en Allemagne, et que l'Autriche s'étoit vue menacée d'une invasion, ce mécontentement, que la crainte seule avoit contenu, s'étoit étendu avec une nouvelle activité. Les Hongrois avoient trouvé, en François-Léopold Ragotsky, un chef qui avoit les talents nécessaires pour diriger leurs efforts. Ce magnat avoit perdu son père, étant dans l'enfance, et avoit été arraché d'entre les bras de sa mère, à la prise de Montgatz, puis élevé sous les auspices de la cour de Vienne. Pendant la révolte de Tékély, on l'avoit envoyé en Bohême et il avoit été confié aux soins des Jésuites, qui avoient tenté vainement d'engager cet unique rejeton d'une famille si dangereuse à embrasser l'état ecclésiastique. Lorsque Ragotsky avoit eu achevé ses études, on lui avoit

Digitized by Google

Ch LXX.

1704.

permis de voyager en diverses parties de l'Europe. Son mariage avec Éléonore, princesse de Hesse-Rhinfeld, avoit été vu de mauvais œil par la cour de Vienne; mais au bout de quelque temps, ce jeune seigneur étoit retourné en Hongrie et avoit fixé sa résidence dans ses terres. Il y avoit eu l'esprit constamment occupé de l'éclat qu'avoit jeté sa maison, et des calamités que la cour de Vienne avoit fait fondre sur elle: son aïeul et son oncle avoient été décapités, son cousin avoit été condamné à une prison perpétuelle, son père, réduit à l'état de simple particulier, son beau-pere, proscrit, et sa mère, forcée de s'exiler. Quant à lui personnellement, il avoit vu ses moindres mouvements épiés par les émissaires de la cour; et il avoit été profondément blessé du refus que l'empereur lui avoit fait de transférer, au second de ses fils, les biens qui avoient été confisqués sur Tékély, son beau-père.

La France n'avoit pas négligé une occasion si favorable d'aigrir les ressentiments et d'exciter l'ambition de Ragotsky. Lorsque la guerre de la succession avoit été sur le point d'éclater, cette puissance avoit fait ouvrir une correspondance secrète avec ce magnat; elle lui avoit donné l'espoir de recouvrer la Transilvanie, lui avoit promis des secours considérables en hommes et en argent, et persuadé qu'il seroit soutenu par

Digitized by Google

les Turcs. Il paroît que Ragotsky avoit de très-bonne heure conçu le dessein d'exciter un soulèvement en Hongrie; (1) mais à l'instant où il prenoit avec deux seigneurs hongrois, Berchiny et Syrmai, toutes les mesures nécessaires, le complot avoit été découvert par la trahison de Longueval. Ragotsky et Syrmai avoient été arrêtés, et Berchiny s'étoit échappé. On avoit conduit le premier à Neustadt, où il avoit été renfermé dans l'appartement, d'où le comte Zrini, son aïeul maternel, avoit été traîné à l'échafaud. Dans le temps où l'on instruisoit son procès, Ragotsky avoit corrompu l'officier à la garde duquel il avoit été remis, et s'étoit sauvé. Après avoir éprouvé une foule d'aventures romanesques, et avoir échappé plusieurs fois au danger d'être repris, il avoit rejoint Berchiny à Varsovie. Il étoit resté un an et demi caché en Pologne, d'où il avoit entretenu une correspondance avec les mécontents de Hongrie. Lorsque l'empereur eut tiré de ce royaume la plus grande

Le 29 Mai 1701.

(1) La cour de Vienne prétendit qu'on avoit voulu assassiner l'empereur et sa famille. Ragotsky soutint qu'il n'y avoit eu qu'une association, dont l'objet étoit de faire redresser les griefs des Hongrois. Mais il n'y a pas lieu de douter, sans que nous rapportions les allégations et les raisonnements de l'un et de l'autre parti, qu'on n'ait conçu le dessein d'exciter un soulèvement en Hongrie.

Digitized by Google

Ch. LXX. 1704. 1703.

partie de ses troupes, pour défendre ses états héréditaires, menacés par les Bavarois, Ragotsky étoit descendu des monts Krapachs dans la plaine de Montgatz, à la tête d'une multitude mal armée. Là, il avoit publié un manifeste où il avait invité ses concitoyens à secouer le joug de l'Autriche; il étoit entré dans la ville, espérant surprendre le château, qui n'avoit qu'une garnison de cinq cents hommes, parmi lesquels il avoit quelques partisans. Mais cette tentative avoit été prématurée. Montecuculli s'étant approché avec un détachement de cavalerie, Ragotsky avoit été enveloppé. Cependant il avoit eu le bonheur de se retirer sur les frontières de Pologne. Ayant reçu de la France, qui lui envoya aussi des officiers, de nouveaux secours en argent, et le comte de Berchiny l'ayant joint avec deux corps de cavalerie, il étoit descendu une seconde fois en Hongrie, et plus heureux que la première, il avoit soumis Kalo et Somlio. Son armée s'étoit montée par degrés à vingt mille hommes. Il s'étoit rendu maître des communications principales, en prenant les fortins qui étoient situés dans la partie orientale de la Hongrie jusqu'à la Teysse. Il avoit bloqué les places fortes les plus considérables; et au commencement de l'année suivante, il avoit réduit Zolnoch et Tokai, ainsi que la forteresse d'Erlaut, qui étoit un point central. Ses lieutenants n'a-

Digitized by Google

voient pas obtenu moins de succès; et le feu de la révolte s'étoit répandu dans toute la Transilvanie. Le comte de Berchiny avoit parcouru les montagnes de la Haute-Hongrie, avoit pris Scepus et Leutsch, avoit été reçu dans New-Zoll, dans Kemnitz et en d'autres villes voisines des mines, avoit bloqué Neuhausel, et poussé des partis jusque dans la Moravie et l'Autriche. Le comte Caroly, puissant magnat de la Haute-Hongrie, qui avoit été négligé par la cour, s'étoit réuni aux rebelles, avoit occupé le plat pays jusqu'au Danube, et avoit ouvert une communication avec Berchiny, qui étoit de l'autre côté. En même temps, Simon Forgatz, comte de Borsod, major général des troupes de l'empereur, avoit quitté un service, où cependant il avoit montré beaucoup de zèle, et il avoit attiré dans son parti les propres neveux du palatin Estherhazy.

Cette rébellion, qui avoit été aussi générale qu'inopinée, avoit jeté la cour de Vienne dans le plus grand embarras. Le feld-maréchal Heister, aux ordres de qui l'on avoit mis un corps de troupes considérable, avoit été détaché vers le pays situé au sud du Danube; et même le comte de Schlick étoit sorti de Passaw, avec la garnison de cette place, pour faire tête aux révoltés de la partie septentrionale de la Hongrie. Ces généraux avoient dispersé quelques détachements; mais ils n'avoient pu soutenir les efforts

Digitized by Google

Ch. LXX.
1704.

de toute une nation armée, et ils s'étoient retirés, l'un à Presbourg, et l'autre du côté de Vienne, pour couvrir cette capitale. On avoit négocié avec les rebelles, d'abord par l'entremise du prince Eugène, puis par celle de l'archevêque de Colocza, et enfin par la médiation des puissances maritimes. Ils avoient fait des demandes exorbitantes; ils avoient proposé que Léopold reconnût Ragotsky prince de Transilvanie, qu'il renonçât à l'hérédité du royaume de Hongrie, qu'il rétablît dans toute son intégrité le serment du roi André, que les Jésuites et les autres religieux, que l'on considéroit comme des hommes dangereux, fussent expulsés, que les troupes étrangères fussent renvoyées, que Berchiny fût nommé palatin, que tous les biens confisqués fussent restitués, que l'on accordât le libre exercice du culte aux Protestants, et qu'on leur rendît quatre cents temples dont on les avoit privés. (1) Les négociations n'avoient produit qu'une suspension d'armes. Les rebelles s'étoient assurés de passages sur le Danube, sur la Morawa, et sur le Waag. Ils avoient concerté avec les Français une attaque contre Vienne; et à l'époque où une armée gallo-bavaroise avoit menacé l'Autriche du côté de l'Inn, le comte Caroly s'étoit avancé à la tête d'un corps d'insurgents, qui avoit jeté

(1) *Historical account of Hungary*, p. 118.

Digitized by Google

dans la capitale une terreur si grande, que beaucoup de citoyens s'étoient disposés à se retirer, et que le roi des Romains avoit fait creuser des retranchements, pour défendre les faubourgs.

Léopold, pour se conformer aux conseils du prince Eugène, concentra ses forces principales en Allemagne, dans le dessein d'en chasser l'ennemi, et de l'empêcher d'agir de concert avec les Hongrois. Marlborough porta la cour de Londres à prêter des secours à l'empereur. Mais comme tout le succès du plan que ce grand capitaine avoit tracé, dépendoit du secret, et qu'on devoit redouter l'indiscrétion des Hollandais autant que l'activité des Français, Marlborough fut forcé de commencer l'exécution de son projet, uniquement avec les troupes qui étoient à la solde de l'Angleterre. Dix mille hommes étoient sur les bords du Rhin; il les rappela. Pour tromper l'ennemi et tranquilliser les états à qui cette mesure feroit concevoir des craintes pour leur propre sûreté, il feignit de se préparer à ouvrir la campagne sur les bords de la Moselle. Au milieu de ces préparatifs, de nouveaux dangers, qui vinrent assaillir la maison d'Autriche, hâtèrent la crise qui lui rendoient les secours des alliés si nécessaires. Quinze mille Français avoient pénétré en Bavière par les défilés de la Forêt-Noire. Ils s'étoient réunis à l'électeur qui, à la tête d'une armée de quarante mille hommes, avoit pris position der-

Digitized by Google

Ch. LXX. 1704.

rière le ruisseau qui tombe dans le Danube, près d'Ulm, tandis que Tallard, qui avoit quarante-cinq mille hommes, se tenoit sur les bords du Rhin, prêt, soit à s'avancer vers la Moselle, soit à entrer dans le Wirtemberg, soit à soutenir l'attaque qui seroit faite du côté de la Bavière. Le margrave de Bade, qui avoit tenté vainement de fermer le passage de la Forêt-Noire, étoit posté, avec une armée de vingt-cinq mille hommes, à Blaubeuern, où il épioit les mouvements de l'électeur; et un corps peu considérable avoit été laissé à Stolhoffen, moins pour en défendre les lignes, ou pour couvrir la Souabe, que pour observer l'armée du maréchal de Tallard.

Ce fut en cet état des choses, que le prince Eugène prit le commandement des troupes impériales qui étoient sur le Rhin, et que Marlborough commença sa mémorable marche. Dans le premier jour de mai, ce général rassembla aux environs de Mastricht les troupes anglaises, qui étoient au nombre de quinze mille hommes. Il passa la Meuse entre Venlo et Ruremonde, puis il s'avança vers le Rhin, et arriva le 25 à Coblentz. La direction de sa marche, les magasins, qui avoient été faits dans cette dernière ville, et des bruits semés adroitement, firent craindre à la cour de France qu'il ne s'agît d'une attaque le long de la Moselle. Le maréchal de Villeroy alla, avec les troupes du Haut-Rhin, couvrir la

Digitized by Google

Lorraine; et pour déconcerter les projets de Marlborough, ou pour retarder ses progrès, on feignit de se disposer à faire le siége de Huy. Le général anglais, profitant avec habileté de ces mouvements, persuada aux états-généraux de détacher de l'armée de la Meuse, les Danois et les autres auxiliaires qu'ils avoient à leur solde, et de les lui envoyer. Il embarqua sur le Rhin à Coblentz, son artillerie et son bagage qui remontèrent jusqu'à Mayence. S'étant mis à la tête de la cavalerie, tandis que son frère conduisoit l'infanterie, Marlborough continua sa marche, passa le Mein, et s'avança vers Ladenbourg, où il franchit le Necker : toute l'Europe fut alors en suspens. A son arrivée à Coblentz, on avoit craint qu'il ne voulût se porter sur la Moselle ; à Mayence, il avoit paru menacer l'Alsace ; ses autres mouvements ne permirent pas plus de découvrir son dessein ; et un pont que le gouverneur de Philipsbourg fit jeter sur le Rhin, pouvoit annoncer le projet d'assiéger Landau. En conséquence, Villeroy se replia sur le Haut-Rhin, et Tallard repassa ce fleuve à Altenheim, pour se réunir à ce général, si l'Alsace ou la Lorraine étoit menacée.

3 et 6 Juin.

Ayant de la sorte obligé les Français à concentrer leurs forces pour défendre leurs frontières, et atteint un point où le but de sa marche ne pouvoit plus être long-temps un mystère, Marlborough donna l'ordre aux auxiliaires qui

Digitized by Google

Ch. LXX. 1704.

étoient à la solde de l'Angleterre, et étoient postés sur le Rhin, de s'avancer vers Ulm, où devoit se faire la jonction, et arracha aux états-généraux la permission d'employer en Allemagne les troupes qui avoient été détachées de l'armée de la Meuse. Il reprit sa marche aussitôt, se tenant toujours à la tête de la cavalerie, et l'infanterie suivant avec l'artillerie et les bagages. Après avoir passé le Necker à Lauffen, il laissa ses troupes pousser en avant, et eut à Mondelsheim, avec le prince Eugène, une entrevue où ces deux grands capitaines, qui ne s'étoient jamais trouvés ensemble, conçurent l'un pour l'autre une estime et une amitié qui concoururent infiniment au succès des alliés. Ils concertèrent le plan de la campagne, et furent joints à Heppach, par le margrave de Bade, (1) qui étoit distingué aussi par ses connoissances dans l'art de la guerre, mais qui étoit pointilleux et vain, et qui, en sa qualité de général des troupes de l'Empire, réclamoit la commandement suprême. Marlborough employa toute son adresse, et Eugène tout le crédit qu'il avoit sur l'esprit du margrave, pour le faire acquiescer au plan qu'ils avoient tracé. Il fut convenu que ses troupes se joindroient à celles de Marlborough dans les

(1) C'est celui que nos relations appellent le prince Louis de Bade. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

environs d'Ulm, et que le général impérial et le général anglais commanderoient alternativement. Le prince Eugène devoit, avec les troupes du Rhin, qui se montoient à vingt-trois mille hommes, défendre les lignes de Stolhoffen et observer les mouvements de Tallard. Neuf mille Prussiens et trois mille hommes de cavalerie impériale devoient remplacer les troupes auxiliaires, soldées par l'Angleterre. Les choses étant ainsi réglées, Eugène se porta vers le Rhin, le margrave retourna à son camp, et Marlborough, ayant rejoint la cavalerie, continua sa marche. Il fit sa jonction avec les auxiliaires à Launscheim, et avec le prince de Bade, à Westerstetten. Son infanterie, son artillerie et ses bagages l'atteignirent à Gingen. Ayant réuni de la sorte des troupes venues de points si distants les uns des autres, il poussa en avant, à la tête de quarante mille hommes, avec la résolution de pénétrer jusqu'au cœur de la Bavière.

Les 21 et 29 Juin.

L'électeur, pour disputer l'entrée de ses états, alla occuper le camp retranché de Dillingen, et détacha d'Arco, avec quinze mille hommes, pour défendre les hauteurs de Schellenberg, qui couvroient le passage par Donawerth. Marlborough, ayant surmonté l'opposition du margrave de Bade, passa sur le front de l'armée électorale, força les lignes de Schellenberg, après une action courte, mais vive, et chassa

Digitized by Google

Ch. LXX.

1704.

d'Arco au-delà du Danube, avec perte de cinq mille hommes et de toute son artillerie et de son bagage. Le général anglais, dont l'armée fut renforcée par la cavalerie danoise, qui arriva le lendemain, passa le Danube, remonta le Leck, contraignit l'électeur à se refugier sous les murs d'Augsbourg, et assura la communication, par la prise de Neubourg, de Rain, d'Aicha et de Friedberg. Marlborough, espérant que l'électeur, dans la situation critique où il se trouvoit, seroit disposé à se détacher de la France, entama une négociation avec ce prince. Il lui promit la restitution du Palatinat et celle de toutes les conquêtes qu'on avoit faites sur lui, la cession du duché de Neubourg, le gouvernement perpétuel des Pays-Bas, et une somme de 500,000 couronnes, pour retirer ses joyaux qu'il avoient engagés à des négociants hollandais. Il lui offrit en outre de soudoyer toutes les troupes qu'il voudroit mettre au service des alliés. L'électeur parut disposé à accepter ces propositions; mais il ne faisoit que temporiser, jusqu'à ce qu'il eût fait sa jonction avec le maréchal de Tallard, qui s'avançoit à la tête d'une armée de trente mille hommes, à l'approche de laquelle le prince bavarois jeta le masque. Les alliés, indignés de sa duplicité, exercèrent contre ses états les rigueurs de la guerre, et ils le repoussèrent au-delà du Danube. Marlborough

Le 5 Août.

Digitized by Google

prit position à Rain, pour observer les mouvements de l'armée gallo-bavaroise, et le margrave alla, avec vingt mille hommes, assiéger Ingolstadt, qui renfermoit les principaux magasins de l'ennemi.

Les Gallo-Bavarois, prenant l'offensive à leur tour, passèrent le Danube à Dillingen. Ils espéroient, soit écraser le prince Eugène, qui depuis le Rhin avoit suivi Tallard avec dix-huit mille hommes, et qui étoit arrivé à Munster sur le Danube, le jour même où le général français avoit fait sa jonction avec l'électeur, soit séparer l'une de l'autre les deux armées, et les forcer à évacuer la Bavière, en leur coupant la communication avec les pays d'où elles tiroient leurs vivres. La promptitude et l'habileté des généraux des alliés firent échouer ce double dessein. Le prince Eugène, conservant sa position avec sa cavalerie, détacha son infanterie pour assurer le passage de Schellenberg. Marlborough, en même temps, passa avec rapidité le Leck et le Danube, et, le lendemain matin, il fit sa jonction avec le prince à Munster. Ces deux généraux, voulant couvrir le siége d'Ingolstadt, marchèrent en hâte vers la forte position d'Hoechstet; mais ils trouvèrent l'armée gallo-bavaroise à la place même où ils s'étoient proposé d'asseoir leur camp.

Comme les alliés manquoient de fourrage, et que le maréchal Villeroy, pour leur couper

Digitized by Google

Ch. LXX.

1704.

les communications, avoit poussé depuis le Rhin dans le Wirtemberg un corps de troupes considérable, ils résolurent de livrer bataille, avant que l'ennemi se fût affermi dans sa nouvelle position. Au point du jour, leur armée s'ébranla, divisée en neuf colonnes, et parut à la

Le 15 Août.

vue de l'armée gallo-bavaroise, qui avoit à peine appris qu'ils eussent fait leur jonction. A cette apparition, l'ennemi rappelle ses fourrageurs, retire ses postes avancés, et se range en bataille. La nature du terrain qu'il occupoit étoit très-favorable à la défensive, et il fit les dispositions les plus judicieuses. (1) Son front étoit défendu par des marais que forme le Hasel, petit

(1) Voltaire dit que le maréchal de Villars, qui étoit alors dans les Cévennes, ayant reçu, de l'armée du maréchal de Tallard, une lettre datée de la veille du combat, et par laquelle on lui décrivoit les dispositions des deux armées, manda au président de Maisons, que si le général français livroit bataille en gardant la position qu'il avoit prise, il seroit infailliblement défait. Siècle de Louis XIV, vol. I, ch. 19, p. 298, édit. stéréot.

L'auteur de l'Histoire Française du duc de Marlborough, tom. I, p. 361, nie le fait, et dit que Villars n'en parle point, ni dans les mémoires manuscrits qu'il a laissés, ni dans la lettre qu'il a adressée au comte du Bourg aussitôt après l'événement, et qu'on n'a pu mander la veille *la manière dont on vouloit combattre*, à une époque où l'on ignoroit ce qui devoit arriver le lendemain. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

ruisseau qui prend naissance aux environs de Lutzingen, et qui tombe dans le Danube près de Blenheim. L'armée gallo-bavaroise fut rangée sur deux lignes. L'aile droite étoit composée des troupes que le maréchal de Tallard avoit amenées, et l'aile gauche des troupes françaises et bavaroises, que l'électeur et le maréchal de Marsin commandoient. Les lignes s'étendoient depuis le Danube jusqu'à Lutzingen. Le flanc droit étoit couvert par Blenheim, et le centre par Oberclaw, points qui avoient été fortifiés à la hâte. Le flanc gauche s'appuyoit sur Lutzingen, et étoit enveloppé par un bois très-étendu. L'infanterie de la première ligne étoit postée de façon à défendre ou à soutenir Oberclaw et Blenheim. La cavalerie se tenoit sur une pente douce derrière les deux villages, et au-delà d'Oberclaw, vers Lutzingen, où elle pouvoit agir avec avantage. La seconde ligne étoit formée de la manière accoutumée, l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes. Enfin, tout le front étoit armé de quatre-vingt-dix pièces de canon.

Les alliés se rangèrent en bataille, lorsqu'ils furent parvenus au bord des marais. Leur aile gauche étoit commandée par le prince Eugène, et leur aile droite par Marlborough. La première étoit composée des troupes allemandes, et la seconde, des troupes anglaises et des auxiliaires à la solde de l'Angleterre. L'une devoit attaquer

Digitized by Google

Ch. LXX.
1704.

l'aile gauche, et l'autre l'aile droite et le centre de l'armée gallo-bavaroise. L'action commença par l'attaque des deux villages. Une partie de l'infanterie anglaise, traversant les marais, s'avança vers Blenheim. Elle fut repoussée, et l'on en fit un carnage affreux. L'attaque qui fut faite contre Oberclaw, n'eut pas un succès plus heureux. L'œil perçant de Marlborough ayant découvert une sorte de fluctuation dans les rangs de l'ennemi, ce général conçut le dessein hasardeux d'en assaillir le centre avec toutes ses forces. Il s'arrêta, retint un moment l'ardeur de ses troupes, masqua les deux villages par une partie de son infanterie, et se disposa à pousser en avant avec sa cavalerie. A cet instant critique, un boulet de canon renverse son cheval. Les troupes frémirent pour les jours de leur général. Cependant il se releva promptement, tout couvert de boue et de poussière, mais sans avoir reçu aucune blessure. Sa troupe s'avança sur des ponts qu'on avoit faits avec des fascines et des planches rassemblées à la hâte, ou enlevées aux bâtiments voisins. Comme les Français, soit présomption, soit inadvertance, ne firent aucun mouvement pour l'arrêter, Marlborough rangea sa cavalerie sur une double ligne, au pied de la colline, et la conduisit contre l'ennemi, dont, après quatre charges vigoureuses, il repoussa la première ligne sur la seconde. L'infan-

Digitized by Google

terie, ayant passé les marais pour soutenir la cavalerie, leurs efforts réunis triomphèrent de ceux des gallo-bavarois, dont l'infanterie mêlée avec leurs escadrons épuisés fut taillée en pièces. Le centre fut enfoncé. Les restes de la cavalerie furent poussés dans le Danube, et Tallard lui-même fut fait prisonnier, en s'efforçant de rallier les fuyards. Marlborough, arrêtant la poursuite, enferma l'infanterie dans Blenheim, et se porta du côté d'Oberclaw, avec ses troupes victorieuses, pour prendre en flanc l'armée électorale. Le prince Eugène, après avoir eu beaucoup de peine à traverser les marais, avoit attaqué cette partie de la ligne ennemie qui s'étoit formée entre Oberclaw et Lutzingen, tandis qu'en enveloppant les sources du Hasel, il s'étoit efforcé de tourner le flanc qui s'appuyoit sur ce ruisseau. Repoussé deux fois, il avoit chargé si vivement de sa personne, la troisième fois, qu'il avoit été sur le point d'être tué par un Dragon français ou bavarois. Malgré les désavantages de sa position et l'infériorité de ses forces, il avoit tenu l'ennemi en échec, et l'avoit empêché d'envoyer des secours à Tallard. Il le serroit de près lorsque la déroute de l'aile droite avoit décidé la victoire, et que les troupes électorales s'étoient retirées d'Oberclaw et de Lutzingen. Il concourut ensuite avec Marlborough à réduire les troupes qui étoient enfermées dans Blenheim. Elles

Digitized by Google

Ch. LXX.
1704.

étoient au nombre de treize mille hommes, l'élite de l'armée française, et elles auroient fait payer chèrement l'honneur de les vaincre, si elles n'avoient été privées de toute ressource par la retraite de l'électeur, et abandonnées par un grand nombre de leur officiers. Leur commandant (1) se précipita dans le Danube et y perdit la vie. Plusieurs officiers suivirent son exemple et périrent aussi. Après avoir mis leurs drapeaux en pièces, et leurs armes en poudre, les troupes françaises, cédant aux instances du prince Eugène et de Marlborough, se rendirent prisonnières de guerre.

Les alliés eurent quatre mille hommes tués, et sept mille blessés. La perte de l'ennemi fut de plus de quarante mille hommes, y compris les prisonniers. On lui enleva cent vingt pièces de canon, trois cents étendards et drapeaux, et la plus grande partie de la caisse militaire.

L'électeur et le maréchal de Marsin couvrirent la retraite avec la cavalerie de l'aile gauche. Ils traversèrent les marais d'Hochstet,

(1) Le marquis de Clérambault, dit l'auteur de l'Histoire du Prince Eugène, tom. II, Liv. VI, p. 183, n'eut pas plutôt vu la déroute de l'aile droite, qu'il fit sonder le Danube par son postillon, qui lui montra un endroit qu'il croyoit guéable; et ce lieutenant-général, sans trop se soucier de sa réputation, se jeta dans le fleuve, et s'y noya. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

passèrent le Danube à Dillingen, et se retirèrent avec précipitation vers le Rhin. Les alliés s'y portèrent aussi, sans trouver d'obstacle ; et les malheureux débris de cette armée qui avoit menacé la liberté de l'Allemagne et répandu la terreur jusqu'aux portes de Vienne, furent repoussés en désordre jusqu'au pied des Vosges. Les vainqueurs, poursuivant l'ennemi, passèrent le Rhin à Philipsbourg, et entrèrent en Alsace. Avant la fin de la campagne, Landau, Trèves et Trarbach tombèrent en leur puissance. La conquête de toute la Bavière fut la suite des succès des alliés. La prise d'Augsbourg et celle d'Ulm furent les premiers fruits de la victoire. L'électrice, entre les mains de qui son époux avoit remis l'administration des affaires, fut réduite à souscrire aux conditions que lui dicta l'empereur. Par un traité conclu à Munich, elle rendit Passaw, et toutes les autres places qui avoient été conquises sur l'Autriche, elle livra les places fortes de la Bavière, avec l'artillerie et les munitions, licencia les troupes bavaroises, abandonna les revenus de l'électorat, et enfin elle ne se réserva pour sa résidence et celle de ses enfants, que sa capitale, qui fut démantelée.

Ch. LXX. 1704.

Octobre.

La situation des affaires de Léopold changea aussi d'une manière favorable en Hongrie. Ragotsky avoit suivi le cours de ses succès, en s'emparant de Cassovie et d'Éperies. Tandis qu'il

Digitized by Google

Ch. LXX
1704.

amusoit l'empereur par de feintes négociations, il avoit pris Neuhausel, et mis sur pied une armée de trente mille hommes, pour bloquer Léopolstadt, la seule forteresse qui couvrît la frontière de l'Autriche. Mais la victoire remportée à Blenheim (1) ayant permis à l'empereur de faire passer des troupes en Hongrie, le feld-maréchal Heister battit à plates coutures les insurgents, leur tua ou fit prisonnière la plus grande partie de leur infanterie, et resserra, dans leur propre pays, le théâtre de leurs opérations. (2)

Déc. 1704.

La victoire éclatante qui commença cette suite de succès, échauffa le cœur de Léopold, qui dans ses lettres à la reine d'Angleterre et aux états-généraux, exprima de la manière la plus vive sa reconnoissance des secours qu'ils lui avoient prêtés. Il conféra la dignité de prince du Saint-Empire au général auquel sa maison devoit sa conservation, et lui annonça sa promotion dans une lettre qu'il écrivit de sa propre main, et qui fut conçue dans les termes les plus flatteurs. (3)

(1) La célèbre bataille qui, en France, a le nom d'Hochstet, a celui de Blenheim en Angleterre, et de Pleinheim en Allemagne. (*Note du traducteur.*)

(2) *Windisch, p.* 472.

(3) L'original de cette lettre, qui est en latin, se trouve dans Lamberty et dans la *Military History, vol. I, p.* 166.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXI.

1705.

Mort, portrait et postérité de Léopold I.er

Les transports de joie que la victoire, remportée à Blenheim, excitèrent dans toute l'Europe, prouvèrent à quel degré étoit parvenue la terreur qu'avoit inspirée la puissance de Louis XIV. Ch. LXXI. 1705.

En Angleterre, la nation apprit avec enthousiasme un événement qui fit rejaillir un si grand éclat sur la valeur et les talents de ses guerriers. Les voix factieuses, qui s'élevoient contre Marlborough, cessèrent de se faire entendre; les Torys perdirent toute influence; la reine, qui désiroit la paix, fut entraînée par le mouvement général des esprits; Marlborough et Godolphin se réunirent aux Whigs, qui furent animés d'une nouvelle ardeur; le nouveau parlement compta un grand nombre de membres qui partageoient l'opinion dominante; et c'est à cette époque qu'a commencé l'administration glorieuse, qui a porté si haut le nom et la puissance de l'Angleterre. La reine exprima les sentiments de la nation, lorsque dans son discours d'ouver- Le 25 Oct.

Digitized by Google

Ch. LXXI. 1705.

ture, elle invita le parlement « à lui procurer » les moyens de continuer les hostilités jusqu'à » ce que la monarchie espagnole eût été rendue » à la maison d'Autriche, et que le perfide roi » de France eût été réduit à recevoir la paix. » L'arrivée du maréchal de Tallard et des autres officiers français, qui furent envoyés prisonniers en Angleterre, rappela le temps où un prince de Galles y avoit amené un roi de France, privé aussi de la liberté. Enfin la nation donna les témoignages de reconnoissance les plus éclatants au général qui lui avoit acquis tant de gloire. Le parlement vota des remerciements à Marlborough, qui reçut en outre, avec une pension perpétuelle, la seigneurie de Woodstock, qui avoit servi de résidence à plusieurs souverains, et où l'on fit élever un magnifique château, dont le nom rappelle la victoire de Blenheim.

Les alliés firent, durant l'hiver, les plus grands préparatifs pour profiter de leurs avantages. Léopold tira des sommes considérables et des vivres de ses états héréditaires; et les Anglais et les Hollandais ne négligèrent rien pour renforcer leurs armées. Mais l'empereur ne vécut pas assez pour être témoin de nouveaux succès. Une maladie de langueur, qui l'avoit forcé de confier à Joseph, son fils, les rênes du gouvernement, le mit au tombeau dans la soixante-cinquième année de son âge, et la trente-huitième de son

Digitized by Google

règne qui, après celui de Frédéric III, est le plus long qu'on trouve dans les annales de la maison d'Autriche.

Léopold Ier. a été surnommé le Grand, expression qui seroit juste si elle pouvoit lui être appliquée par rapport aux grands événements qui ont signalé son règne. Ce prince, d'une constitution foible, étoit valétudinaire, petit de taille, avoit le teint sombre, le maintien peu noble et étoit remarquable par cette lèvre avancée qu'on appelle la lèvre autrichienne. Sa démarche étoit lente, il avoit l'air pensif, s'exprimoit négligemment, avoit des manières peu polies, et étoit d'un caractère flegmatique et froid. Il aimoit l'habit, l'étiquette et les usages espagnols. Ordinairement il étoit vêtu de noir, et avoit des bas de couleur écarlate, ainsi que la plume qui ornoit son chapeau. Il portoit une large toison d'or sur son habit. Ce prince vivoit tellement retiré, qu'à sa cour même, il n'étoit guère connu que des officiers attachés particulièrement à sa personne. Il avoit une grande pureté de mœurs, étoit époux fidèle, père tendre et bon maître. Quoique réservé en public et devant les étrangers, il étoit d'une humeur ouverte et gaie avec les personnes qui vivoient habituellement avec lui. Il se plaisoit aux jeux des bouffons et des muets, que selon l'usage du temps il entretenoit à sa cour. Ayant été destiné à l'Église, les Jésuites, ses instituteurs,

Digitized by Google

s'étoient emparés tellement de son esprit, qu'il avoit résolu d'entrer dans leur ordre, et que même il en avoit fait en quelque sorte le noviciat. Il leur fut redevable de plusieurs connoissances; et il étoit si versé dans la théologie, la jurisprudence et la métaphysique, qu'il passoit pour le prince le plus savant de son siècle. Lorsque la mort de Ferdinand, son frère, lui eut offert une perspective plus flatteuse, il ne put se défaire de ses habitudes et de ses principes; et il a montré plutôt les vertus d'un religieux, et le mérite d'un professeur, que les qualités d'un prince. Il avoit une dévotion minutieuse, étoit fort adonné à l'astrologie judiciaire et à l'alchimie, et se plaisoit à montrer qu'il possédoit bien le latin. Il composoit des épigrammes, des anagrammes, des inscriptions et des fables. Il se connoissoit parfaitement en tableaux et étoit renommé comme musicien, étant bon concertant aussi bien que compositeur habile. Enfin, vu la modicité de ses revenus, on peut le considérer comme un des plus généreux protecteurs des sciences et des arts. Il fonda deux universités, l'une à Inspruck et l'autre à Breslaw, et perfectionna les institutions de celle d'Olmutz. Il encouragea l'établissement de plusieurs colléges et sociétés littéraires à Vienne, et augmenta considérablement la bibliothèque impériale. Comme Ferdinand II, il dut à ses instituteurs ses plus grands

Digitized by Google

défauts et les embarras où il fut plongé. Ce fut à leur instigation qu'il persécuta les Protestants, et qu'il se permit ces manques de foi, qui ont altéré la confiance de ses sujets, et laissent une tache sur sa mémoire.

Comme Ferdinand II, Léopold Ier. montroit ou affectoit une grande humilité. Sa charité envers les pauvres étoit sans bornes, et il donnoit audience aux personnes de la plus basse extraction, et même à des mendiants, auxquels il distribuoit, de sa propre main, des aumônes considérables. Lorsqu'on lui représentoit que ces bienfaits et les largesses qu'il faisoit aux Jésuites et aux autres ordres religieux, épuisoient ses finances, il répondoit, en faisant une sorte d'application à la conduite de Louis XIV, que loin de le blâmer on le loueroit, s'il prodiguoit à des maîtresses les trésors de l'état, ou s'il les dissipoit en objets de luxe. Ses vertus et sa charité l'avoient fait juger digne des honneurs de la canonisation par Innocent XI ; et même un prêtre espagnol a élevé une chapelle à Rome en son honneur.

Quelque attachement que Léopold Ier eût pour les Jésuites, ce prince ne voulut point, connoissant les vices de l'éducation qu'il en avoit reçue, leur confier celle de ses enfants. Sa grandeur d'ame le porta même à ordonner au gouverneur de l'archiduc Joseph, son fils, de ne

Ch. LXXI. 1705.

point dissimuler à son élève les fautes qu'il avoit commises lui-même en matière de gouvernement, mais de les lui faire connoître au contraire pour qu'il les évitât.

Le caractère flegmatique de Léopold étoit parfaitement approprié au temps où il a vécu. Ce prince imita la modération de son père. Favorisé par un concours d'événements heureux, et à l'aide de ministres habiles et de grands capitaines, le souverain le moins actif qui, depuis Frédéric III, soit monté sur le trône de l'Empire, parvint à relever l'autorité impériale, et à faire revivre l'éclat de la maison d'Autriche, qui commençoit à s'éclipser. (1)

Les hostilités, presque continuelles, où l'Europe avoit été engagée depuis l'invention de la poudre à canon, avoient occasionné des changements successifs dans l'art de la guerre. On avoit rendu l'artillerie plus légère; on avoit perfectionné la mousqueterie, et les piques avoient été remplacées par les baïonnettes. On avoit di-

(1) *Istoria di Leopoldo I*, par *Gualdo Priorato*. — *Vagner, Hist. Leopoldi Cæsaris Augusti.* — *Rinks Leopolds Leben und Thaten.* — *Life of Leopold the first.* — *Puetter's Reichs Historie Handbuch der Deutschen Staaten.... et Development.* — *Pfeffinger's Vitrarius.* — *Struvius.* — *Heiss.* — Barre. — *Schmidt.* — *Heinrich.* — *Reisser.* — *De Luca.*

Digitized by Google

minué et égalisé le nombre des hommes qui composoient les régiments; on avoit fait des divisions et des sous-divisions, et réduit à trois le nombre des files. Précédemment, les armées ne se montoient pas à plus de trente ou de quarante mille hommes; elles étoient encombrées de bagages, tiroient leurs vivres du pays qui étoit le théâtre des opérations militaires, et étoient accoutumées à prendre leurs quartiers dans les villes et les villages; mais, par l'effet des changements dont nous parlons, elles entrèrent en campagne au nombre de cent mille hommes, exécutèrent des plans tracés d'avance, campèrent dans le même ordre qu'elles marchoient et qu'elles combattoient, et tirèrent, en toute saison, leur subsistance principale de leurs magasins. Ainsi leurs mouvements devinrent lents, bornés, réglés et compliqués; et l'on ne vit plus de ces incursions hardies et rapides, ni de ces surprises singulières qui avoient été si frequentes dans la guerre de trente ans, et dans celles qui l'avoient précédée.

Le perfectionnement qui s'étoit opéré dans l'art de la guerre, porta Léopold Ier., selon le conseil du prince Eugène, à rectifier le système militaire de ses états, comme il avoit rectifié celui de l'Allemagne. Ses régiments d'infanterie qui, jusqu'alors, avoient différé entre eux pour le nombre, furent mis tous sur le même pied, tant

Digitized by Google

Ch. LXXI. 1705.

à cet égard que sous le rapport des divisions en bataillons, et en compagnies. On fit dans les régiments de Hussards et les autres corps de troupes légères, des changements du même genre. Les fortifications des places principales furent aussi réparées et augmentées. Enfin Léopold laissa sur pied, à sa mort, une armée de soixante-et-quatorze mille hommes, que composoient vingt-neuf régiments d'infanterie, huit de Cuirassiers, six de Dragons, deux de cavalerie légère et trois de Hussards. (1)

Léopold Ier. a mérité de grands éloges pour l'attention qu'il a portée constamment sur l'ordre judiciaire, et pour les réglements sages qu'il a faits tant en matière civile qu'en matière criminelle. Sans entrer en des détails minutieux, sur un sujet si aride et si compliqué, il nous suffira de dire que ce prince supprima le code Carolin, qui étoit beaucoup trop rigoureux dans les châtiments qu'il infligeoit, qu'il défendit d'interjeter appel à des tribunaux étrangers, qu'il subs-

(1) Chaque régiment d'infanterie fut composé d'une compagnie de cent grenadiers, et de trois bataillons, dont chacun fut divisé en quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune. Un régiment de cavalerie étoit partagé en cinq escadrons, divisés en deux compagnies de cent hommes. *De Luca, Lesebuch der Oesterreichischen Staaten, vol. I, p.* 392.

Digitized by Google

titua la langue allemande à la langue latine, qui avoit été jusqu'alors en usage dans les cours de justice, qu'il fit un digeste pour l'Autriche, qu'il encouragea l'étude des lois, et qu'il corrigea plusieurs abus dans les tribunaux inférieurs de ses autres états. Enfin la capitale lui doit l'établissement d'une police régulière. (1)

Léopold Ier. s'est marié trois fois.

Marguerite-Thérèse, sa première femme, étoit fille de Philippe IV, roi d'Espagne; et par la renonciation de sa sœur aînée, elle se vit héritière présomptive de la monarchie espagnole. C'étoit une princesse d'un caractère très-doux. Elle se faisoit remarquer par sa tendresse pour son époux, et par l'art avec lequel elle brodoit des ornements d'église. Ses vertus et ses soins lui concilièrent l'affection de Léopold. Marguerite-Thérèse étoit d'une constitution foible, et mourut en couches de son quatrième enfant, en 1673. Marie-Antoinette, le seul de ces quatre enfants qui ait survécu à sa mère, étoit incontestablement héritière de la couronne d'Espagne; mais Léopold la fit renoncer à ses prétentions, en la donnant en mariage à Maximilien Emmanuel, électeur de Bavière. Cette princesse mourut en 1692, laissant ses droits à Ferdinand-Joseph, son fils unique, qui, par le premier

(1) *De Luca*, *p.* 392, 393.

Digitized by Google

Ch LXXI. 1705.

traité de partage, fut nommé roi d'Espagne et des Indes, et que Charles II, son oncle, institua ensuite pour son héritier. La mort de ce jeune prince, qui arriva en 1701, fut attribuée par le parti français au parti autrichien, et par celui-ci à l'autre, quoique des deux côtés sans aucun fondement.

Claude-Félicité, cousine et seconde femme de Léopold I.er, étoit fille de Ferdinand-Charles, chef de la branche du Tirol. La main de cette princesse fut demandée par Jacques Stuart, le prétendant à la couronne d'Angleterre; mais l'empereur obtint sans peine la préférence. Les noces furent célébrées à Inspruck, en 1663. Le premier essai que la nouvelle impératrice fit du crédit qu'elle eut sur l'esprit de Léopold, fut de faire dépouiller sa belle-mère de la part qu'elle avoit au gouvernement, et d'obtenir le renvoi du premier ministre de l'empereur, le prince de Lobcowitz, qui s'étoit opposé à son mariage, et qui avoit recommandé la princesse palatine de Neubourg. Claude-Félicité étoit une femme d'une grande beauté. Elle avoit de l'esprit et de la vivacité, et étoit particulièrement attentive à suivre et à flatter les inclinations de son époux. Elle chantoit et jouoit de plusieurs instruments dans la perfection. Cette princesse aimoit si passionnément la chasse, qu'elle y épuisa son tempérament, ce qui la mit au tombeau, en 1676.

Digitized by Google

Madeleine-Thérèse, troisième femme de Léopold I.er, étoit fille de Philippe-Guillaume, premier électeur palatin de la branche de Neubourg. Cette princesse, qui naquit en 1655, fut remarquable par une extrême dévotion. Avant son mariage, elle refusoit de prendre part aux plaisirs mondains, et même elle s'exposoit au soleil et au vent, afin de ternir l'éclat de son teint et de détourner ainsi Léopold de lui renouveler l'offre de sa main, qu'il lui avoit faite après la mort de sa première femme. Lorsqu'il eut perdu la seconde, la famille de Marguerite-Thérèse parvint à vaincre sa répugnance, en lui représentant que la Providence la destinoit à remplir le premier trône de l'univers, pour l'avantage de la religion catholique. Mais, au milieu de la pompe et de l'éclat de la cour, cette princesse conserva le même mépris pour les vanités du monde, et le même esprit d'abnégation et de mortification qu'elle avoit montrés auparavant. Elle visitoit les malades et les prisonniers, faisoit des ornements d'église et des vêtements pour les pauvres, tenoit registre de ses actions et de ses pensées, portoit des bracelets armés de pointes de fer, qui lui déchiroient la peau, marchoit nu-pieds dans les processions et en de fréquents pélerinages, et se donnoit la discipline jusqu'à ce que son sang ruisselât. Tandis qu'elle préparoit, de sa propre main, les mets les plus

Digitized by Google

Ch. LXXI. 1705.

exquis pour son époux, elle jeûnoit rigoureusement, ou bien elle ne se nourrissoit que des aliments les plus grossiers. Elle pratiquoit ces austérités dans le plus grand secret; plusieurs même n'ont été connues qu'après sa mort, lorsqu'on trouva dans une cassette les instruments de ses pénitences, teints de son sang. Enfin elle brûla de ses propres mains une histoire de sa vie, qu'avoit composée son confesseur, qui la considéroit comme une sainte.

Ces pratiques religieuses n'empêchoient point Madeleine-Thérèse de remplir ses devoirs comme épouse et comme impératrice. Elle paroissoit partager les amusements de Léopold; elle le suivoit au spectacle, où elle tenoit en main des psaumes reliés comme si c'eût été l'opéra qu'on représentoit. Connoissant l'aversion que l'empereur avoit pour la langue française, elle fit en allemand des extraits des meilleurs livres français sur l'économie politique; et quoiqu'elle ne montrât aucun empressement à prendre part aux affaires, elle aidoit quelquefois son époux de ses conseils. A la mort de Joseph I.er, elle eut la régence. Après avoir tenu avec fermeté et avec prudence les rênes du gouvernement, dans l'espace de temps peu long, mais critique, qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de Charles VI, elle les abandonna sans regret, pour reprendre des occupations qui lui étoient plus chères. Cette prin-

Digitized by Google

cesse étoit douée d'un génie actif. Elle possédoit à fond, outre sa propre langue, le latin, le français et l'italien; et étoit grande musicienne, tant sous le rapport de l'exécution que sous celui de la composition. Elle traduisit les psaumes en vers allemands, et les mit en musique. Enfin elle donna un grand nombre de traductions d'ouvrages de dévotion, composés en français, et parmi lesquels se trouve le livre intitulé : *Réflexions pieuses pour tous les jours du mois* (1).

Dans la dernière maladie de son époux, Madeleine-Thérèse se tint constamment auprès du lit de ce prince, ou du moins elle ne le quittoit que lorsqu'elle étoit épuisée de fatigue. Excepté le peu de temps où elle tint les rênes du gouvernement, elle renonça à toute occupation mondaine, et elle suivit jusqu'à sa mort ce genre de vie austère et contemplatif, qui avoit fait les délices de ses jeunes années. Elle fut inhumée sans pompe, comme elle l'avoit ordonné, et son cercueil porte pour toute inscription :

« ÉLÉONORE,
» PAUVRE PÉCHERESSE,
» MORTE LE 19 JANVIER
» 1719. » (2)

(1) La traduction, que Marie-Thérèse a faite de ce livre, a été imprimée à Cologne.

(2) *Voyez*, au sujet de cette princesse, les Mémoires

Digitized by Google

Ch. LXXI. 1705.

De dix enfants qu'eut Léopold I.er, cinq seulement lui ont survécu. Ce furent deux fils, Joseph I.er et Charles VI, et trois filles.

1°. Marie-Elisabeth, qui naquit en 1680, ne reçut pas de la nature la beauté en partage; mais elle en fut indemnisée par un jugement exquis. Cette princesse acquit de grandes connoissances en diverses branches de littérature et dans les sciences. Elle savoit parfaitement le latin, le français et l'italien. Elle avoit aussi les talents qui conviennent plus particulièrement à son sexe. Après avoir régi les provinces extérieures, elle fut nommée gouvernante des Pays-Bas, fixa sa résidence à Bruxelles, et tint les rênes du gouvernement d'une main habile et sûre, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1741.

2°. Marie-Anne, qui naquit en 1683, épousa, en 1708, Jean VI, roi de Portugal, mariage qui cimenta l'attachement de son époux aux principes de la grande alliance. Elle opposa sa douceur et sa prudence aux passions ardentes de ce prince, et supporta, avec une patience exemplaire, ses nombreuses infidélités. Jean VI ayant été affligé d'une paralysie dans les dernières années de sa vie, Marie-Anne eut la part principale à l'administration des affaires, et selon l'u-

---

de la Cour de Vienne, p. 270. — *Joechers Gelehrten Lexicon*, art. *Eleonora.* — *Gebhaerdi*, *vol. II*, *p.* 549.

Digitized by Google

sage de sa famille, elle donna sa confiance à des ecclésiastiques; mais elle ne figure guère dans l'histoire de Portugal que comme fondatrice d'un couvent de Carmélites à Bélem, dans l'église duquel elle fut inhumée en 1654.

3°. La vie de Marie-Madelaine, troisième fille de Léopold I.er, est si peu connue, que tout ce que l'on sait de cette princesse, est qu'elle naquit à Vienne en 1689, et qu'elle finit ses jours en 1743 (1).

(1) *Gebhaerdi, vol. II, p.* 548 – 552.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOSEPH I.[er]

CHAPITRE LXXII.

1705 — 1706.

ÉDUCATION, caractère et avénement de JOSEPH I.er — Opérations militaires. — Soulèvement de paysans dans la Bavière. — Caractère et succès de Charles XII, roi de Suède. — Ce prince détrône Auguste II, roi de Pologne. — Il entre dans la Saxe et jette l'alarme dans toute l'Allemagne.

Ch. LXXII. 1705—1706.

JOSEPH, fils aîné de Léopold I.er, naquit à Vienne en 1678. Ce nom de Joseph, qu'aucun de ses ancêtres n'avoit porté, lui fut donné par son père, qui en avoit fait vœu. Ce jeune prince montra de bonne heure de grandes dispositions; et peut-être jamais héritier d'un vaste empire n'a-t-il été élevé avec plus de soin, et n'a-t-il eu des instituteurs plus parfaits. Son gouverneur fut Charles Diétrich, prince de Salm, qui par les maximes de religion et de politique qu'il inculqua à son élève, et par le zèle avec lequel il travailla à lui faire acquérir des connoissances

Digitized by Google

Ch. LXXII.
1705—1706.

utiles, se montra digne d'un si honorable emploi. Cette éducation, si différente de celle qu'ils avoient donnée aux princes autrichiens, excita l'envie des Jésuites, qui ne purent, il est vrai, enlever au gouverneur la confiance du monarque, mais qui parvinrent à faire ordonner le renvoi de Rummel, prêtre séculier, que son grand savoir et la pureté de ses mœurs avoient fait choisir pour précepteur, par le prince de Salm. Le jeune Joseph lui-même fit échouer cette intrigue. Il défendit Rummel avec un courage au-dessus de son âge, et déclara hardiment à son père, que si l'on éloignoit de lui son précepteur, il n'étudieroit plus.

Joseph I.er avoit été couronné roi de Hongrie en 1687, et roi des Romains en 1690. Ces titres brillants ne l'avoient point porté à s'immiscer dans le gouvernement; fils respectueux et soumis, il avoit attendu que son père lui en remît les rênes dans les derniers mois de sa maladie.

Les grandes qualités de Joseph I.er se développèrent à mesure qu'il avança en âge. Dans la première campagne de la guerre de la succession, il arracha à Léopold la permission de servir dans l'armée impériale, et alla au siége de Landau. A son arrivée il courut à la tranchée. Les officiers de sa suite l'ayant supplié de ne pas rester dans un poste si dangereux, il dit: « Que » ceux qui ont peur se retirent. » Mélac, com-

Digitized by Google

mandant de la place, ayant envoyé un officier au prince pour savoir où seroient ses quartiers, afin qu'on les respectât, Joseph lui fit répondre : « Mes quartiers sont où ma présence est néces- » saire. Ne consultez que l'honneur, et faites ce » que vous prescrivent votre devoir et le ser- » vice de votre maître. » Ce jeune prince n'étoit pas moins généreux qu'intrépide. Il visitoit les malades et les blessés, et donnoit de l'argent aux veuves et aux enfants de ceux qui avoient été tués. La valeur qu'il déploya et l'ardeur qu'il inspira aux troupes furent telles que Landau capitula, après un siége opiniâtre; et Joseph retourna en triomphe à Vienne. L'année suivante, il revint sous les murs de cette place, que les Français avoient reprise. Il y donna de nouvelles preuves d'héroïsme et de générosité. Il témoigna la plus haute estime à Labadie, dont la belle défense avoit fait durer le siége soixante-neuf jours. Il lui accorda une capitulation honorable, et lui dit qu'il considéroit comme la plus grande gloire qu'il eût acquise, d'avoir soumis un si vaillant guerrier.

Joseph I.er étoit âgé de vingt-cinq ans, à la mort de son père. Son premier soin fut de réduire le nombre des officiers de sa maison, nombre qui, sans ajouter à l'éclat de la couronne, en épuisoit les revenus. Le même principe d'économie lui fit introduire plusieurs changements

Digitized by Google

Ch. LXXII. 1705—1706.

dans l'ordre civil et dans le département de la guerre. Pour faire connoître par quelles maximes il se proposoit de gouverner, il congédia tous les ministres dévoués aux Jésuites, disgraciant de la sorte un ordre qui avoit eu tant de crédit à la cour de Vienne. Il donna une preuve de reconnoissance et de jugement, en confiant au prince de Salm, son gouverneur, l'administration des affaires, et en conférant à Rummel, son précepteur, l'évêché de Vienne, avec la direction principale de tout ce qui concernoit l'église (1).

Les embarras qui, selon le cours ordinaire des choses, accompagnent un commencement de règne, n'occasionnèrent ni changement ni retard dans les préparatifs qui se faisoient pour pousser les opérations de la guerre contre l'ennemi commun. Le grand objet que se proposoient les alliés, étoit d'agir sur la Moselle, de reconquérir la Lorraine, et d'attaquer ensuite les provinces voisines, qui étoient tout ouvertes. Le plan fut tracé de concert par le prince Eugène, par Marlborough, par le margrave de Bade, et par Joseph I.er lui-même, pendant le dernier siége de Landau; et les dispositions pour l'ouverture de la campagne furent faites avant que
Nov. 1704. le général anglais se fût éloigné. On fit des ma-

(1) *Schrocks Leben des Kayser Josephs I.*

Digitized by Google

gasins à Coblentz et à Trèves, et il fut résolu de commencer les opérations militaires par le siége de Sar-Louis. Les Hollandais consentirent à se tenir sur la défensive dans les Pays-Bas, pour renforcer l'armée de Marlborough. Le margrave de Bade promit de se mettre en campagne au commencement du printemps, et de détacher une partie de ses troupes pour concourir à l'attaque. On espéroit que la guerre civile allumée par la persécution dans les Cévennes, et la consternation qui s'étoit répandue en France, concourroient à rendre la campagne aussi brillante pour les alliés que l'avoit été la fin de celle de l'année précédente. Mais Louis XIV, qui dans la prospérité montroit un orgueil répréhensible, possédoit au plus haut degré cette grandeur d'ame qui s'élève au-dessus de l'adversité. Ce prince redoubla d'efforts pour réparer ses pertes; il excita le zèle de ses sujets, et employa toutes les ressources d'une puissante monarchie. Il fut arrêté dans son conseil que le duc de Bavière, soutenu par Villeroy, prendroit l'offensive dans les Pays-Bas, à la tête d'une armée de soixante-et-quinze mille hommes, que Villars, qui auroit cinquante-cinq mille hommes sous son commandement, mettroit à couvert le pays arrosé par la Moselle, et que Marsin, aux ordres de qui l'on devoit mettre trente mille hommes, se tiendroit sur la défensive sur le Haut-Rhin.

Digitized by Google

Ch. LXXII. 1705—1706.

Enfin le maréchal de Berwick fut envoyé avec des troupes dans les Cévennes, pour contenir les mécontents; et des renforts considérables s'acheminèrent vers l'Italie, pour achever la conquête des états du duc de Savoie.

Cependant tous ces efforts auroient été vains, sans les divisions que le choc des intérêts contraires et que les succès même semèrent entre les alliés. Les puissances maritimes employèrent tout l'hiver en discussions au sujet de leurs contingents, et en contestations pour le commandement; mais ce qui s'opposa le plus à l'exécution du projet d'invasion qu'on avoit concerté, ce fut l'inquiétude des princes allemands, qui craignirent que le rétablissement de l'autorité impériale et de l'ascendant de la maison d'Autriche, ne fût le résultat de l'abaissement de la France. En conséquence, lorsque Marlborough, qui amenoit des renforts, arriva à l'armée de la Moselle, il ne trouva ni magasins, ni artillerie, ni chevaux de trait, ni caissons. Les contingents des princes de l'Empire n'avoient pas encore rejoint, et le margrave lui-même, après s'être efforcé d'éviter une entrevue avec le général anglais, se borna à lui laisser quelques troupes, et se rendit aux eaux de Schwalbach, pour une maladie réelle ou feinte.

Marlborough, abandonné de la sorte, ne put attaquer, comme on l'avoit projeté, le maréchal

Digitized by Google

de Villars, qui avoit pris à Sierck, sur les confins de la Lorraine, une forte position où il couvroit également Luxembourg, Thionville et Sar-Louis. Après avoir requis inutilement, et à plusieurs reprises, les contingents des princes allemands, il laissa sept mille hommes de troupes palatines pour couvrir Trèves, et se rendit en toute diligence vers l'armée de la Meuse, les Français ayant pris Huy, soumis Liége, et menaçant de porter la guerre en Hollande, ou de couper la communication des Provinces-Unies avec l'armée du Haut-Rhin. Il fit sa jonction avec les troupes hollandaises, recouvra Huy et Liége, surmonta l'opposition de Slangenberg et autres généraux, rompit, à Hidelsheim, les lignes que les Français avoient tirées pour défendre leurs frontières depuis Anvers jusqu'à la Mehaigne, et défit une partie des troupes qu'on avoit rassemblées à la hâte pour les lui opposer. Il chassa l'ennemi des bords de la Deule, et le suivit vers une position qu'il prit derrière l'Ysche; mais quand il l'eut réduit au point de ne pouvoir plus éviter le combat, Marlborough eut encore à lutter contre Slangenberg et les commissaires hollandais; et il vit échouer tous ses projets au moment de les exécuter. Ainsi contrarié, il passa le reste de la campagne à détruire les lignes des Français. Après avoir réduit Lewes, et mis ses troupes en quartiers d'hiver, il quitta l'armée et

Le 5 Juillet.

Le 29 Juill.

Ch. LXXII.
1705—1706.
Le 30 Juin.

alla faire les plus grands efforts pour être en état d'agir avec vigueur l'année suivante.

Lorsque Marlborough s'étoit porté vers la Meuse, le maréchal de Villars avoit envoyé de puissants secours à l'armée des Pays-Bas, puis ayant laissé dix mille hommes sur la Moselle, il s'étoit, avec le reste de ses forces, réuni au maréchal de Tallard, dans le dessein d'écraser le petit corps de troupes allemandes à qui l'on avoit confié la défense des lignes. Thungen, qui s'étoit retiré dans un camp retranché, sous les murs de Lauterbourg, où il maintint sa position jusqu'à ce qu'il eût été joint par le margrave de Bade, avec le reste des contingents, avoit fait échouer ce dessein. Mais, quoique l'armée impériale eût alors en sa faveur la supériorité du nombre, le margrave, soit que sa santé fût affoiblie, soit qu'il éprouvât aussi cette inquiétude qui avoit fait manquer le plan général d'attaque, refusa de se rendre aux représentations des alliés et de la cour de Vienne; et la campagne se passa presque entièrement en marches et en contre-marches, des deux côtés du Rhin. Les Français couvrirent la Lorraine et les Trois-Evêchés, en occupant de nouveau Trèves, Sarbruck et Hornbach. Quant aux Allemands, ils forcèrent les lignes que le maréchal de Marsin avoit tirées le long de la Motter, et recouvrèrent Haguenau et Drusenheim. Après ces mouvements, les deux

Digitized by Google

armées, qui avoient considérablement souffert de l'inclémence du temps et de la fatigue, prirent successivement leurs quartiers d'hiver (1).

La campagne étoit à peine terminée, lorsqu'un soulèvement des paysans de la Bavière inspira de nouvelles craintes à la cour de Vienne. Elle avoit traité ce pays avec une rigueur extrême; elle en avoit démembré plusieurs parties, et forcé les habitants à lui prêter serment de fidélité. Ces mesures, jointes à l'amour des Bavarois pour leur souverain, donnèrent naissance à une conspiration, où l'électrice elle-même fut impliquée. Le projet ayant été découvert, l'empereur ôta la régence à cette princesse, lui enleva ses enfants, qui furent transférés dans les états autrichiens, désarma les Bavarois, fit des levées d'hommes forcées, et mit des contributions excessives. Les paysans, réduits au désespoir, se soulevèrent, lorsqu'on eut retiré du pays les troupes autrichiennes pour les envoyer sur le Rhin et en Italie. Ils s'emparèrent des places importantes de Braunau, de Burghausen, de Scharding et de Kelheim, et même ils surprirent les faubourgs de Munich. Leur nombre se porta bientôt à trente mille, et leur soulèvement auroit pu devenir très-

(1) Mémoires de Villars. — *Life of Marlborough.* — *Broderick's History of the War.* — *Complete History of Europe, for 1705 and 1706.*

Digitized by Google

Ch. LXXII.
1705—1706.

dangereux, s'ils n'avoient consenti à une trêve de douze jours. Les Autrichiens, ayant profité de ce délai pour concentrer leurs forces, et rappeler une partie de leurs troupes, recouvrèrent bientôt leur supériorité, et vainquirent facilement une multitude mal armée et sans discipline. Ils en firent un grand carnage, et punirent cette tentative par un redoublement de rigueur (1).

Les opérations dont nous venons de tracer le tableau, occupoient toute l'Europe, lorsqu'un prince, qui n'avoit pris jusqu'alors aucune part à cette guerre, menaça d'interrompre le cours des succès des alliés. C'étoit Charles XII, roi de Suède.

Sous le gouvernement vigoureux et sage de Charles XI, la Suède avoit vu fermer les plaies que lui avoient faites des guerres qui, en portant au plus haut degré sa gloire, et en étendant son influence, avoit réduit ses ressources et épuisé ses forces. Ce monarque, quoiqu'il fût belliqueux, eut assez de prudence pour sacrifier son penchant au bonheur de ses sujets. A peine leur eut-il rendu la paix par le traité de St.-Germain, qu'il anéantit le parti aristocratique, et que, du consentement des états, il concentra un pouvoir absolu (2) entre ses mains. Il en usa ainsi pour

(1) Lamberty, tom. III, p. 613. — *Falkenstein.*

(2) *Lagerbring*, *p.* 135.

Digitized by Google

contenir les factions qui commençoient à se relever, pour rétablir les finances, pour liquider la dette nationale et augmenter la marine et l'armée. Il avoit achevé ce grand ouvrage, lorsqu'en 1697, la mort l'enleva, à l'âge de quarante-deux ans. Charles XII, son fils, n'en avoit pas encore seize révolus, en montant sur le trône. Par le testament de Charles XI, la régence étoit, jusqu'à ce que le jeune roi eût atteint l'âge de dix-huit ans, déférée à son aïeule(1), aidée d'un conseil. Charles XII n'avoit montré jusqu'alors qu'une opiniâtreté invincible et une grande passion pour les exercices violents. Mais, sous un extérieur agréable et même efféminé, et sous une apparente aversion pour les affaires, ce prince cachoit un esprit ardent et un héroïsme romanesque, qu'échauffa la lecture des exploits d'Alexandre, comme celle des exploits d'Achille avoit enflammé l'héroïsme du roi de Macédoine. La première preuve que Charles XII donna de la fermeté de son caractère, fut de faire supprimer le conseil de régence, six mois après la mort de son père; et à peine eut-il pris en main les rênes du gouvernement, qu'une confédération puissante vint donner l'essor à son esprit.

(1) Marie-Ulrique, princesse de Danemarck, et mère de Charles XII, mourut avant Charles XI, son époux.

Digitized by Google

Ch. LXXII.
1705—1706.

La gloire, l'influence et les possessions que la Suède avoit acquises par ses armes, excitoient depuis long-temps l'envie des puissances du Nord. L'appui qu'elle prêtoit aux ducs de Holstein-Gottorp, irritoit le roi de Danemarck. Le czar de Russie, Pierre I.er, désiroit de s'emparer des provinces suédoises d'Ingrie et de Carélie, qui étoient situées sur la mer Baltique. Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, vouloit joindre de nouveau la Livonie au royaume dont il venoit d'obtenir la couronne. Ces princes, jugeant que l'avénement d'un roi mineur leur offroit une occasion favorable pour humilier une nation dont ils avoient éprouvé la puissance, se liguèrent en secret; et ils prirent les armes au commencement de l'année 1700. Le roi de Danemarck attaqua le duc de Holstein-Gottorp, allié et beau-frère de Charles XII, et le roi de Pologne fondit sur la Livonie. Cette attaque, que ne précéda aucune déclaration de guerre, frappa de terreur la cour de Suède. Les ministres, considérant la jeunesse et l'inexpérience du roi, proposèrent de détourner l'orage par la voie des négociations. Charles, qui jusqu'alors avoit écouté toutes les discussions avec indifférence, se lève avec un air de gravité et d'assurance peu commun en un prince de son âge, et dit : « J'ai » résolu de ne jamais faire une guerre injuste, » mais de n'en finir une légitime que par la perte

Digitized by Google

» de mes ennemis (1). » Après cette déclaration, ce prince commença une vie nouvelle (2), dont il ne s'est jamais écarté depuis un seul moment. Il renonça au vin, évita la compagnie des femmes, coucha sur la terre enveloppé de son manteau, endurcit son corps à toutes les fatigues, et s'habitua à faire de très-longs jeûnes et à se priver du sommeil. Sa main puissante donna une prompte impulsion à toute la machine du gouvernement. Il envoya des troupes au duc de Holstein, dont le duché étoit presque entièrement conquis par les Danois, et il requit les puissances maritimes de lui fournir les secours stipulés par les traités. Une escadre suédoise alla couper les communications au roi de Danemarck qui étoit occupé dans le Holstein; et Charles XII lui-même s'embarqua avec un corps de troupes considérable, pour attaquer Copenhague. Tandis que sa flotte, soutenue par une escadre de vaisseaux anglais et de vaisseaux hollandais, bloquoit la flotte danoise et bombardoit la capitale, le roi de Suède prit terre, à la tête de ses troupes. Impatient d'atteindre au rivage, il sauta dans la mer, l'épée à la main, et exposé au feu des

(1) Voltaire, Histoire de Charles XII, Liv. II, p. 47, édit. stéréot.

(2) C'est l'expression dont se sert Voltaire.
(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Ch. LXXII. 1705—1706.

Danois, puis il investit la place. Le roi de Danemarck, épouvanté, demanda la paix; et, onze jours après la descente du roi de Suède, il conclut à Traventahl un traité par lequel il renonça à la confédération, promit une indemnité au duc de Holstein, et confirma les engagements qu'il avoit pris auparavant.

Le 18 Août 1700.

Charles XII, ayant de la sorte humilié un ennemi, marcha contre un autre, contre le czar de Moscovie, qui assiégeoit Narva avec une armée de quarante mille hommes. Deux mois s'étoient à peine écoulés depuis que le roi de Suède avoit abordé sur les côtes de Danemarck, lorsqu'il prit terre à Pirna. Malgré les rigueurs de l'hiver, il s'avança rapidement vers la place assiégée. Les Russes étoient couverts par des retranchements formidables; il les attaqua et les mit en déroute. Lorsque la saison lui permit d'agir de nouveau, il tomba sur la Livonie, força le passage de la Duna, gagna, dans les environs de Riga, une autre bataille qui fut très-sanglante, et soumit toute cette province, ainsi que la Courlande. Il entra ensuite en Pologne, réveilla les factions qui ont troublé si long-temps ce malheureux pays, battit en plusieurs rencontres les partisans d'Auguste, et fit élire roi Stanislas Leczinsky, seigneur polonais, que le hasard lui avoit fait connoître. Lorsqu'il eut vu couronner le souverain qu'il venoit de créer, il se hâta d'aller

Le 30 Nov.

Le 9 Juillet 1701.

Le 12 Juill. 1704.

Digitized by Google

Ch. LXXII. 1705—1706.

achever son ouvrage. Ayant, malgré toutes les représentations de l'empereur, pénétré par la Silésie dans la Saxe, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, il força Auguste, dans ses propres états, à renoncer formellement au trône d'où il l'avoit fait descendre, et à reconnoître Stanislas roi de Pologne.

Le 4 Oct. 1705. Le 4 Sept. 1706.

Le roi de Suède se vit, dans son camp d'Alt-Ranstadt, où il passa quelque temps dans une sorte d'inaction, recherché par toutes les puissances de l'Europe; mais il refusa de se déclarer en faveur d'aucune d'elles, quoiqu'il eût montré quelque partialité pour les ambassadeurs de France et de Bavière, et qu'il eût reçu avec dédain les représentations et les menaces de l'Empire. Il requit l'empereur de lui donner satisfaction d'une insulte, réelle ou supposée, qu'un des chambellans de Joseph avoit faite à l'envoyé de Charles. Il demanda aussi que l'empereur lui livrât quinze cents prisonniers russes qui s'étoient refugiés dans les états autrichiens, qu'il rappelât les officiers allemands qui étoient entrés au service du czar, et qu'il rendît leurs temples aux Protestants de Silésie. Joseph, dans cette conjoncture critique, se conduisit avec une adresse consommée. Il appaisa la diète, qui avoit menacé imprudemment de déclarer la guerre à la Suède. Faisant violence à ses propres sentiments, il entama une négociation, et il ne négligea rien

Digitized by Google

Ch. LXXII. 1705—1706. pour se concilier la bienveillance de l'orgueilleux monarque suédois, à toutes les demandes duquel il souscrivit (1).

(1) Voltaire, Histoire de Charles XII. — Voyages de La Motraye, tom. II, où l'on trouve des anecdotes curieuses sur le monarque suédois. — Mallet, Histoire de Danemarck, tom. IX. — *Lengnich*, *Historia Polona*, *p.* 299. — *Schmidt's Russische Geschichte*, *p.* 110, 134, 352. — M. Leveque, Histoire de Russie.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIII.

1706.

CAMPAGNE de 1706 dans les Pays-Bas. — Bataille de Ramillies. — Campagne de 1706 en Allemagne. — Campagnes de 1704, 1705 et 1706, en Italie. — Siége mémorable de Turin. — Les Français sont expulsés du Piémont. — Réduction du Milanais. — Affaires d'Espagne depuis 1704 jusqu'à 1706.

C. LXXIII. 1706.

VERS les premiers jours du mois de mai, les deux armées s'assemblèrent dans les Pays-Bas. Les Français, au nombre de soixante-et-dix mille hommes, commandés par l'électeur de Bavière, et par le maréchal de Villeroy, prirent position derrière leurs lignes, près de Louvain. Les alliés, dont les forces étoient égales à celles des ennemis, se postèrent près de Borchloer, sur les confins de l'évêché de Liége.

Marlborough, qui désiroit d'ouvrir la campagne par une bataille, fit répandre le bruit que les alliés vouloient surprendre Namur, et piller cette ville et la riche abbaye de Saint-Amand. Par cette ruse, il fit quitter aux Français leurs lignes pour s'avancer vers Tirlemont. Le

Digitized by Google

C LXXIII.
1706.

général anglais passa ensuite la source de la Gheete, soit pour forcer l'ennemi à recevoir la bataille, soit pour lui couper la communication avec Namur. Mais en approchant de Ramillies, Marlborough reconnut que les Français s'étoient mis en marche pour prévenir l'exécution de ce dessein. Un brouillard épais qui lui avoit caché leurs mouvements, s'étant dissipé, il vit leur armée postée derrière la rivière. Leur ligne, qui commençoit près de Tavières sur la Mehaigne, s'étendoit jusqu'au village d'Autréglise. Sur le front et à la droite de leur infanterie, étoit le village de Ramillies, que défendoient plusieurs bataillons. Un peu au-delà, se trouvoit Offuz, autre village qui est situé près de la source de la Gheete. A droite étoient Tavières et Franquenies qui, au commencement de l'action, n'étoient occupés que par un régiment de Dragons. La gauche et une partie considérable du centre étoient couvertes par la Gheete, rivière bourbeuse qui n'est point guéable. La seule partie, où la ligne ne fût point défendue par la nature, étoit un espace de douze cents pas, qui s'étendoit depuis la source de la rivière que nous venons de nommer, jusqu'à la Mehaigne, et entre Ramillies et Tavières.

Marlborough s'empressa d'engager l'action avant que l'ennemi eût pu se fortifier dans la position avantageuse qu'il avoit prise. Comme

Digitized by Google

C. LXXIII.

1706.

la droite et une partie du centre de l'armée française étoient les seuls points attaquables, il tira de son aile droite vingt escadrons de cavalerie Danoise, pour les joindre à son aile gauche. Un corps de douze bataillons d'infanterie et un autre de quatre, reçurent l'ordre d'attaquer le premier Ramillies, et le second Franquenies et Tavières. L'action commença à midi. Le corps de quatre bataillons ayant emporté Tavières, la cavalerie de la gauche s'avança aussitôt au-delà du village, tailla en pièces un corps de Dragons démontés, qui alloit tenter de reprendre ce poste, et s'étant rangée sur deux lignes très-serrées, elle attaqua l'aile droite des Français, qui étoit composée de la Maison du roi et des meilleures troupes de France. Repoussée deux fois, la cavalerie des alliés fut ramenée à la charge par Marlborough, qui courut le même danger qu'à Blenheim; mais ayant été renforcée par des escadrons tirés de la droite, elle rompit les rangs de l'ennemi, et fit un grand carnage. Pendant ces charges, on attaqua Ramillies. Le corps de douze bataillons, soutenu par l'infanterie de toute la ligne, assaillit le village de front et sur le flanc, et l'emporta avec bien moins de peine, qu'on avoit cru en éprouver, à cause de la force du poste. L'infanterie, s'étant portée au-delà du village, repoussa les Français en désordre vers Jodoigne. Alors la gauche de l'ennemi, que

Digitized by Google

C. LXXIII. 1706.

sa position derrière la Gheete empêchoit d'attaquer et d'être attaquée, commença à se replier avec l'artillerie, pour couvrir la retraite, ou plutôt la fuite. Quelques régiments de cavalerie anglaise l'ayant chargée dans un moment où un accident en avoit arrêté la marche, elle fut frappée d'une terreur panique, s'enfuit et fut poursuivie jusqu'à Meldert, c'est-à-dire, jusqu'à cinq lieues du champ de bataille.

Les Français perdirent treize mille hommes,(1) cinquante pièces de canon, et presque tout leur bagage, à la journée de Ramillies. La perte des alliés fut à peine de deux mille hommes. L'électeur de Bavière et le maréchal de Villeroy, qui faillirent à être pris, s'enfuirent jusqu'à Louvain, où ils tinrent, aux flambeaux, un conseil de guerre tumultueux. Ils évacuèrent les places ouvertes et le plat pays, et se retirèrent derrière le canal de Bruxelles, avec les débris de leur armée.

Les alliés ne laissèrent point le temps à l'ennemi de se remettre de sa frayeur. Le lendemain de la bataille, ils entrèrent dans Louvain et reçurent la soumission du conseil souverain et des états de Bruxelles. Ils poursuivirent les Français, qui se retiroient vers Gand En jetant des ponts

(1) Voltaire dit vingt mille.

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

sur l'Escaut, et en menaçant l'arrière-garde des ennemis, ils les forcèrent à se replier jusqu'à Courtray, et à se diviser pour défendre les places frontières, et particulièrement Mons, Tournay, Lille, Ypres et Menin. Les villes principales des Pays-Bas suivirent l'exemple de la capitale, ou furent soumises par des détachements de l'armée victorieuse. Malines se rendit; Alost se déclara en faveur de l'archiduc Charles; Dendermonde fut bloquée; Lierre fut occupée par un corps de troupes; Anvers, Bruges, Gand et Oudenarde se soumirent sur-le-champ.

Marlborough vouloit entamer par la Lys et l'Escaut la frontière de France, tandis que l'armée ennemie se retiroit en désordre, et que les places étoient hors d'état de soutenir un siége; mais les commissaires hollandais s'opposèrent à l'exécution de ce plan. Le général anglais courut à La Haye, tant pour surmonter une telle opposition, que pour concourir à régler la forme de gouvernement qu'on devoit établir dans le pays dont on venoit de faire la conquête. Malgré toutes ses représentations, il fut forcé d'entreprendre le siége d'Ostende, avant celui de Menin, qu'il avoit proposé comme le premier pas qu'on devoit faire pour entrer en France.

On fit, de part et d'autre, les efforts les plus puissants. Les Français tirèrent des détachements de leur armée du Rhin, et le duc de Ven-

Digitized by Google

C. LXXIII. 1706.

dôme passa de l'armée d'Italie à l'armée des Pays-Bas, comme le général le plus propre à s'attirer la confiance des officiers et des soldats, et à rendre aux troupes cet esprit de force et d'audace si naturel à la nation française. (1) L'armée des confédérés fut renforcée de douze mille hommes venus des places voisines; et les troupes de Hanovre et de Prusse s'avancèrent à marches forcées vers le Brabant. Plassendal fut emporté d'assaut. On investit Ostende par terre, tandis qu'une escadre anglaise en bloquoit le port; et le corps d'armée principal, qui prit position à Rousselart, couvrit le siége. L'attaque commença au bout de quelque temps, et cette forteresse importante, qui avoit précédemment tenu trois ans, se rendit huit jours après l'ouverture de la tranchée.

Juillet.

Malgré le retard occasionné par ce siége, Marlborough reprit son projet d'attaquer la frontière de France. Il passa la Lys pour faire sa jonction avec les troupes prussiennes, hanovriennes et palatines, rompit les écluses que les ennemis avoient faites sur la Lys et sur la Deule, et investit Menin, la clef de la Flandre et le chef-d'œuvre de l'art de Vauban. Ayant pris position à Helchin avec son corps d'armée, il couvrit le siége; et le duc de Vendôme, quoiqu'il eût réor-

(1) Ordre de Louis XIV.

Digitized by Google

ganisé l'armée française, fut réduit à se tenir sur la défensive derrière la Deule, et à être témoin de la prise de la place. La reddition de Dendermonde, qui suivit de près, ayant ouvert tout le cours de l'Escaut, Marlborough passa cette rivière, et finit sa brillante campagne par la réduction d'Ath. Après quelques mouvements dont l'objet étoit de faire du fourrage, il se rendit à La Haye; et au commencement du mois de novembre, ses troupes prirent leurs quartiers d'hiver dans les postes principaux de leurs nouvelles conquêtes, depuis la mer jusqu'à la Meuse.

C. LXXIII.

1706.

Le 23 Août.

Le 1.er Oct.

Sur le Rhin, le margrave de Bade eut en tête le maréchal de Villars, comme l'année précédente. La campagne fut ouverte par les Français, qui forcèrent les lignes de la Motter, repoussèrent les Impériaux, jusqu'à la Lauter et réduisirent Drusenheim et Haguenau, qui renfermoient les principaux magasins de l'ennemi. La fatale journée de Ramillies arrêta de tous côtés les mouvements des Français. Les renforts que Villars fut obligé d'envoyer à l'armée des Pays-Bas, le réduisirent à se tenir sur la défensive; mais la lenteur que les princes allemands apportoient à fournir leurs contingents, concourut, avec la marche de la cavalerie impériale vers la Hongrie, à empêcher le margrave de profiter de la foiblesse de l'armée française.

Digitized by Google

C. LXXIII. 1706. 1704. La guerre civile de Hongrie et les efforts que les Impériaux avoient faits sur d'autres points, avoient été cause que leurs affaires n'avoient point prospéré en Italie. Louis XIV avoit ordonné qu'on fît les plus grands préparatifs pour achever la conquête du Piémont, ou détacher le duc de Savoie de la confédération; des renforts avoient été envoyés de Provence, par mer; et le duc de la Feuillade s'étoit ouvert par la prise d'Exilles et de Suze, un passage à travers les Alpes, le long de la Doria. L'armée française se trouva forte alors de quarante mille hommes; et le duc de Vendôme, laissant le grand prieur, son frère, balayer la rive méridionale du Pô, et fermer le passage de l'Italie, franchit le fleuve à Trino, à la vue de l'armée des alliés, et réduisit les forteresses principales du Piémont, resserrant le duc par degrés dans les environs de sa capitale. Cependant la ville de Vérue, qui étoit petite, mais forte, et qui, par sa position, faisoit en quelque sorte un ouvrage avancé de Turin, arrêta le cours de ces succès. La garnison, continuellement soutenue par des renforts que lui envoyoit Victor-Amédée, qui avoit pris position de l'autre côté du Pô, tint avec une bravoure incroyable, jusqu'à l'année suivante.
Le 11 Mars 1705. Elle ne se rendit qu'après avoir fait perdre aux Français dix-huit mille hommes et toute une campagne. Enfin elle réduisit presqu'à rien la

Digitized by Google

prise de la place, en faisant sauter les fortifications. Les pertes et les fatigues qu'avoient essuyées les assiégeants empêchèrent Vendôme de continuer alors ses opérations. Après avoir accordé, jusqu'à la mi-juin, du repos à ses troupes, ce général marcha, pour préluder à l'attaque de Turin, contre Chivasso, ville derrière laquelle l'armée des alliés s'étoit retirée.

Tandis que le duc de Vendôme étoit dans le Piémont, le grand prieur, son frère, avoit, au moyen de la connivence des officiers qui commandoient pour le pape dans le Ferrarais, repoussé dans le Trentin le reste des Impériaux, avec perte de tout leur bagage. Il avoit fermé les défilés principaux, par lesquels on peut pénétrer d'Allemagne en Italie, et assiégé la Mirandole, la seule place qui eût encore garnison impériale. Dans cet état des choses, le prince Eugène entra dans le Trentin, suivi de huit mille Prussiens, que l'Angleterre avoit pris à sa solde. N'ayant pu faire quitter aux Français les bords du Mincio, il passa tout à coup le lac de Garde, fit sa jonction avec le corps de troupes qui, durant l'hiver, s'étoit tenu sur la rive occidentale, prévint, par une marche rapide, le général français qui prit position derrière lui, passa l'Oglio à Urago, et s'avança jusqu'à Romano en marchant vers l'Adda. Probablement, il auroit porté au duc de Savoie les secours que des re-

Digitized by Google

C. LXXIII. 1706.

vers multipliés lui rendoient si nécessaires, si le duc de Vendôme, qui avoit reçu des renforts considérables, n'avoit mis un terme à ses progrès.

Le prince Eugène employa le reste de la campagne en marches et en contre-marches, pour passer l'Adda ou le Pô; mais la vigilance de l'ennemi et la nature du pays, qui est coupé par un grand nombre de défilés et par une infinité de torrents et de canaux, firent échouer tous ses efforts. Le seul événement remarquable fut l'affaire de Cassano, qui fut courte, mais chaude. Le prince Eugène attaqua une partie de l'infanterie française, dont la cavalerie s'étoit jetée dans l'Adda pour en défendre le passage. La force de la position de l'ennemi, et la prompte arrivée du duc de Vendôme avec le reste des troupes, empêchèrent le géneral impérial de remporter la victoire. Quoiqu'il n'eût pu parvenir à faire sa jonction avec le duc de Savoie, il réussit à se maintenir en Italie, en établissant ses quartiers au pied des monts, entre le lac de Garde et Bresse. Enfin en attirant vers lui une si grande partie des troupes françaises, il rendit moins dangereuse la situation du duc de Savoie, et fit différer le siége de Turin.

Le 16 Août.

Tous les efforts du prince Eugène ne purent empêcher que les Français ne réussissent en plusieurs entreprises qui furent faites sur des

Digitized by Google

points dont il étoit trop éloigné. Ils s'emparèrent de la Mirandole après un long blocus; ils réduisirent Villa-Franca, et la citadelle de Nice; et Montmélian, la seule place que le duc conservât en Savoie, se soumit à leurs armes au bout de dix-huit mois depuis l'investissement. L'unique avantage que les confédérés remportèrent pour compenser tant de pertes, fut la prise d'Asti, qui ayant été évacué par l'effet d'un ordre mal conçu, fut occupé sur-le-champ par Staremberg, qui s'y maintint malgré tous les efforts du duc de la Feuillade. 1706.

Au commencement de l'année 1706, le duc de Vendôme rassembla insensiblement et en secret ses troupes d'élite, surprit les Impériaux dans leurs quartiers, attaqua et dispersa les troupes qu'on avoit réunies à la hâte près de Calcinato, les repoussa dans le Trentin, et les délogea ensuite de toutes les positions qu'elles avoient prises entre l'Adige et le Pô. Le succès de cette entreprise hardie mit le général français en état de fermer tous les passages par lesquels on pouvoit entrer en Italie. Le comte de Médavi occupa, avec huit mille hommes, les défilés qui se trouvent à l'occident du lac de Garde. Un retranchement, qui fut gardé par quinze mille hommes, s'étendit depuis ce lac jusqu'à l'Adige. Douze mille hommes furent distribués le long de cette rivière jusqu'à Legnago; 1706. Avril.

Digitized by Google

C. LXXIII. 1706.

et Saint-Fremont fut chargé de défendre, avec six mille hommes, le Bas-Adige.

Les Français, tout en s'occupant de ces opérations, se préparèrent à entreprendre le siége de Turin. Ils firent des magasins immenses à Suzè, à Casal, à Crescentino et à Chivasso; et plus de cinquante mille hommes furent réunis sous le commandement du duc de la Feuillade. La place fut investie dans le mois de mai. Au commencement de juin la tranchée fut ouverte, contre la citadelle et un ouvrage extérieur qui s'avançoit du côté de la Doria. Le duc de Savoie, qui sortit de Turin avant que l'ennemi eût fini de tirer la ligne de circonvallation, laissa au marquis de Carail le commandement de la ville, et celui de la citadelle au comte de Daun. Il tint la campagne avec sa cavalerie, et parvint, malgré les efforts de l'ennemi, à se retirer successivement à Villastellone, à Coni, à Chivasso, à Saluces, le long des montagnes, et à la fin dans la vallée de Locarno, où il démonta ses troupes, puis en envoya les chevaux dans les pâturages des Alpes. Sa retraite ayant laissé le plat pays ouvert, la milice du Milanais assiégea Asti; Mondovi et Céva furent surpris; et la duchesse de Savoie fut forcée d'aller, avec ses enfants, chercher un asile dans l'état de Gênes.

Au commencement du printemps, le prince Eugène s'étoit porté sur les frontières de l'Italie

Digitized by Google

dans l'intention de suivre le plan d'opérations, qu'il avoit tracé pour la campagne précédente. Arrivé à Salo, il avoit appris que les Impériaux avoient été défaits dans leurs propres quartiers; et ce n'avoit pas été sans beaucoup de peine, qu'il avoit assuré la fuite ou la retraite de l'armée, qui étoit réduite à onze mille hommes. Tout autre général auroit été arrêté par ce contre-temps. Pour atteindre directement au but de son expédition, il auroit fallu qu'Eugène traversât, en présence d'un ennemi qui avoit l'avantage du nombre, et qui occupoit tous les passages, un pays de plus de deux cents milles de longueur, qui offre de toutes parts des positions très-fortes, qui est coupé par un grand nombre de défilés, et arrosé par quatre rivières navigables, et par une infinité de torrents, de ruisseaux et de canaux. Ne pouvant s'ouvrir un chemin au nord du Pô, il tourna par Riva, la pointe septentrionale du lac de Garde, et descendit tout à coup, vers les sources de la Brenta, dans le Véronèse. Dix mille auxiliaires allemands l'ayant joint, il laissa six mille hommes sous le commandement de Wetzel, à San-Martino, tant pour assurer la jonction de six mille Hessois qui étoient encore en marche, que pour attirer l'attention de l'ennemi. Il amusa de nouveau les Français par de fausses attaques, le long de l'Adige, tandis qu'un détachement très- Juin.

C. LXXIII. 1706. fort lui ouvroit un passage, en jetant un pont à Ruotanova. Toute son armée passa promptement et sans obstacle. Elle repoussa le corps de Saint-Frémont au-delà des nombreux canaux et courants d'eau qui se trouvent entre l'Adige et le Pô; elle franchit le fleuve près de Biaggio, s'empara de Finale et de Biondena, délogea l'ennemi, qui étoit posté sur le Panaro et le canal de Modène, et le poursuivit jusqu'à la rivière de Parme.

Ce fut dans cette conjoncture que le duc de Vendôme alla prendre le commandement de l'armée de Flandre, qui lui avoit été conféré après la journée de Ramillies. Il eut pour successeur, en Italie, le duc d'Orléans, qui devoit suivre les avis du maréchal de Marsin. Ce prince ayant obtenu du duc de la Feuillade un renfort de quinze mille hommes, en laissa dix mille au comte de Médavi, qu'il chargea d'observer les Impériaux postés à San-Martino; et après avoir passé le Pô avec le reste de l'armée, il se réunit au corps qui faisoit retraite vers la rivière de Parme.

Le prince Eugène, ne jugeant pas son armée en état de forcer la position de l'ennemi, s'attacha à secourir Carpi, Reggio et Correggio, jusqu'à ce que l'arrivée des Hessois eût permis au corps posté au-delà du Pô, de s'approcher du Mincio et de s'ouvrir un passage par la prise de Goito. Cette diversion ayant fait renonçer les

Digitized by Google

Français au dessein de s'établir sur la rivière de Parme, et les ayant forcés de se retirer derrière le Pô, le général impérial poussa en avant avec une extrême rapidité. Quoique ses troupes fussent exposées aux rayons brûlants du soleil d'Italie, et qu'elles souffrissent autant de la soif que du manque de vivres, il prévint les Français, dont cependant la marche étoit accélérée par des chariots du Milanais. Tandis que son armée prenoit quelque repos, en attendant des munitions, il envoya, de nuit, des détachements s'assurer des passages et jeter des ponts sur les rivières nombreuses qui mêlent leurs eaux avec celles du Pô. Eugène arriva encore avant l'ennemi à Plaisance et à Stradella, passa le Tanaro au-dessus d'Isola, et par une marche de trente-quatre jours, qui est une de plus mémorables qu'on trouve dans les annales militaires de l'Europe moderne, il fit à Villastellone sa jonction avec le duc de Savoie qui, à son approche, étoit sorti des montagnes, avoit réveillé l'ardeur de ses fidèles paysans, et réuni des forces considérables. Les alliés passèrent le Pô, près de Moncagliere, et s'avancèrent jusqu'à Chiari, à peu de distance de Turin, le jour même où le duc d'Orléans et le maréchal de Marsin entrèrent dans leurs lignes devant cette ville. Elle se défendoit depuis environ trois mois, et étoit aux abois. Les ouvrages extérieurs avoient été em-

Digitized by Google

C. LXXIII.

1706.

portés les uns après les autres. Le corps de la place étoit attaqué; les munitions de guerre et de bouche étoient sur le point de manquer; ce qui étoit exposé aux batteries de l'ennemi n'offroit plus qu'un amas de ruines; et la brave garnison, épuisée par des travaux continuels, se voyoit menacée d'un assaut, qu'elle ne pouvoit plus soutenir.

Le duc de Savoie et le prince Eugène étant montés sur les hauteurs de Superga, (1) qui dominent Turin et les environs, examinèrent la vaste circonférence des retranchements qui environnoient la capitale et qui formoient un circuit de trente milles. Ils virent ou entendirent les signaux de détresse que les assiégés firent à plusieurs reprises. Le prince Eugène s'attendoit à voir l'ennemi concentrer ses forces et se préparer à soutenir, en rase campagne, une lutte où il profiteroit de l'avantage du nombre. On n'en fit rien. Le général impérial choisit alors son plan d'attaque, avec la promptitude et la précision qui caractérisoient ses opérations. Il résolut de forcer cette

(1) Pendant le siége de Turin, Victor-Amédée fit vœu d'édifier, au haut de la Superga, une église magnifique, s'il parvenoit à délivrer sa capitale. Ce vœu a été accompli. L'église a été commencée en 1715 et finie en 1731. C'est une rotonde bâtie en pierres de taille, qui a, dit-on, coûté plus de deux millions et demi. Le roi et la famille royale y alloient en procession tous les ans,

Digitized by Google

partie des lignes qui coupoit la péninsule formée par la Doria et la Stura, rivières qui devoient couvrir ses flancs et gêner en même temps les mouvements de l'ennemi. En descendant de la montagne, il donna l'ordre de la marche. Les alliés franchirent le Pô, interceptèrent un convoi considérable, que les Français attendoient avec impatience, passèrent la Doria, réduisirent le château de Pianeza, et s'étendirent entre les deux rivières. Ayant rassemblé dix mille hommes de milice pour jeter des secours dans la place, si l'ennemi rompoit ou s'il affoiblissoit une partie de ses lignes, ils se disposèrent à l'attaquer.

Le lendemain matin, au lever du soleil, l'armée des alliés, divisée en plusieurs colonnes, et précédée de tous les grenadiers réunis en un seul corps, s'avança vers les retranchements. Lorsqu'on fut à la portée du canon, qui joua vivement, l'infanterie impériale se rangea sur deux lignes, et l'artillerie se plaça entre les bataillons. La cavalerie fut disposée aussi sur deux lignes, derrière l'infanterie. Ensuite on continua la marche. La première ligne de l'infanterie prussienne, commandée par le prince d'Anhalt, attaqua la gauche des Français, qui étoit flanquée par la Doria et le château de Lucento. Elle fut mise en désordre par une charge de cavalerie ennemie; et le prince Eugène poussa en avant pour la rallier et la ramener au combat. Il fut jeté

Le 7 Sept.

Digitized by Google

C. LXXIII.
1706.

à terre et deux de ses domestiques furent tués à ses côtés; mais il fit revivre le courage de ses soldats en élevant et en agitant son chapeau en l'air, comme un signe qu'il n'étoit point blessé. Il remonta à cheval, se mit à la tête des troupes et força le retranchement. Dans le même temps le prince de Wirtemberg s'empara des ouvrages de la Stura, et ouvrit un chemin à la cavalerie. Ses troupes, emportées par leur ardeur, s'avancèrent au-delà du retranchement. Elles auroient été coupées, si le régiment de Staremberg ne s'étoit porté en avant, n'avoit saisi l'artillerie qui avoit été abandonnée, et ne l'avoit tournée contre l'ennemi, qui commençoit à se rallier. Le duc de Savoie parvint, après avoir fait un carnage affreux, à se rendre maître aussi des ouvrages. Cependant l'ennemi disputoit le terrain avec une bravoure extrême. Sa cavalerie rompit les rangs des alliés, les prit en flanc et en queue, fut repoussée, se rallia et renouvela le combat. Mais rien ne put résister à l'impétuosité des troupes conduites par le duc et par le prince Eugène, qui exposèrent sans ménagement leur personne. La seconde ligne et l'artillerie étant arrivées, l'action s'engagea de nouveau et fut plus furieuse encore que la première fois. Les Français furent défaits. Un de leurs corps prit la fuite et passa la Doria, puis s'arrêta là. Un autre voulut passer le Pô; mais il fut coupé par

Digitized by Google

les assiégés, qui firent une sortie. Un troisième corps, qui s'étoit refugié dans le vieux parc entre les embouchures de la Doria et de la Stura, fut poussé dans le Pô.

Au-delà de la Doria, les troupes qui étoient dans les tranchées, continuèrent à faire feu contre la place, durant toute l'action, et les bombes qu'elles lancèrent incommodèrent extrêmement la garnison. Voyant la bataille perdue, elles firent sauter leurs magasins et se retirèrent avec précipitation par Moncagliere. Le maréchal de Marsin, qui fut blessé mortellement (1) et fait prisonnier, expira à Turin le lendemain du combat. Le duc d'Orléans fut également blessé. Les Français eurent deux mille hommes de tués, et l'on fit sur eux six mille prisonniers, parmi lesquels il y eut plusieurs officiers de distinction. Les alliés ne perdirent que quinze cents hommes.

Le duc de Savoie et le prince Eugène, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour faire enlever les magasins de l'ennemi, et camper leurs troupes, entrèrent dans la capitale, au milieu d'un grand concours de peuple, et allèrent rendre grâce à Dieu dans la cathédrale. Le peu de poudre qui restoit dans la place fut en-

(1) Il avoit été blessé à la cuisse. On lui fit l'amputation, et il mourut quelques moments après l'opération.
(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

C. LXXIII. 1706.

tièrement employé aux salves qui se firent à cette occasion.

Quoiqu'il n'y eût eu qu'une partie de l'armée française qui eût été engagée dans le combat, et que sa perte n'eût pas été de plus de neuf mille hommes en tout, le manque d'un chef habile produisit tous les effets d'une déroute totale, et occasionna la chute de cette puissance, qui avoit semblé si solidement établie en Italie. Les troupes qui avoient fait le siége de Turin, se retirèrent en désordre vers Pignerol, abandonnant ainsi celles qui étoient dans le Milanais. Les alliés s'empressèrent de profiter de leurs avantages. La milice piémontaise, soutenue par des troupes réglées, poursuivit les Français jusqu'aux frontières du Dauphiné, et s'empara de tous les passages des Alpes. Les villes ouvertes et celles qui n'avoient qu'une foible garnison relevèrent l'étendard d'un souverain chéri. En même temps le duc et le prince Eugène dirigèrent leurs forces contre le corps de troupes françaises que commandoit le comte de Médavi qui, deux jours auparavant, avoit défait, à Castiglione, le prince de Hesse, auquel il avoit tué ou pris quatre mille hommes. Ils s'ouvrirent un passage dans le Milanais, en soumettant Novarre; ils franchirent le Tésin, reçurent la soumission de Milan, et bloquèrent les Français dans la citadelle. Ayant été joints par le prince de Hesse, qui, deux jours

Le 9 Sept.

Digitized by Google

après sa défaite, passa le Bas-Adige et le Pô, et traversa le Crémonais, ils repoussèrent dans le Mantouan le corps de Médavi, et avant la fin de la campagne ils recouvrèrent la plupart des postes occupés précédemment par les Français, qui conservèrent seulement la citadelle de Milan, Mantoue, Finale, Valence, la Mirandole, Sabionetta et Crémone. Le prince Eugène, qui fut nommé gouverneur du Milanais, reçut le serment des habitants; et Joseph Ier. donna à son frère l'investiture de ce duché comme celle d'un fief de l'Empire. Il céda au duc de Savoie, Alexandrie, la Laumeline et le Val de Sessia, qui avoient été promis à ce prince pour prix de son alliance. 1706.

Les affaires de la Maison d'Autriche n'avoient pas moins prospéré en Espagne qu'en Italie.

Lorsque Charles eut pris terre à Lisbonne, il publia un manifeste, et le roi de Portugal une apologie de sa conduite. Ces deux princes se mirent ensuite à la tête de leur armée, et marchèrent vers les frontières. Comme il arrive d'ordinaire, dans les dissensions civiles, les émigrants espagnols avoient trompé leur protecteur et s'étoient trompés eux-mêmes. La conquête de l'Espagne devoit être une entreprise moins facile que ne l'avoient représentée l'amirante et tous ceux de son parti. L'armée de Portugal étoit mal disciplinée, trop peu nombreuse 1704.

C. LXXIII.
1706.

et dépourvue des choses nécessaires; et les secours fournis par les alliés étoient trop foibles pour faire une impression durable. On n'avoit point songé non plus aux effets que devoient produire les préjugés de religion et l'antipathie nationale. Les Castillans, il est vrai, étoient mécontents du gouvernement des Français; mais leur orgueil se révoltoit à l'idée de recevoir un souverain du choix des Portugais, qu'ils abhorroient, et des Anglais et des Hollandais, qu'ils traitoient d'hérétiques. Un secours de douze mille hommes, et le renvoi de la princesse des Ursins et des agents qui s'étoient rendus odieux, réconcilia Philippe V avec eux; et d'ailleurs la bravoure de ce prince les charmoit. Ils se réunirent autour de lui, et loin de l'attendre, ils prévinrent l'attaque de l'ennemi. Après une campagne où les succès furent divers, mais où cependant l'avantage demeura du côté des Espagnols, les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver sur leurs frontières respectives.

Tandis que l'armée combinée attaquoit les provinces occidentales d'Espagne, la flotte anglaise, qui avoit débarqué l'archiduc Charles à Lisbonne, fit, après avoir tenté vainement de surprendre Barcelone, sa jonction avec une escadre que commandoit sir Cloudesley Shovel, se mit à la poursuite de la flotte de Brest, et, chemin faisant, prit Gilbraltar par escalade. Le lendemain, elle

Digitized by Google

attaqua la flotte française à la hauteur de Malaga. Les deux flottes réclamèrent l'honneur de la victoire; mais l'avantage demeura aux Anglais, les vaisseaux français s'étant retirés dans leurs ports, et n'ayant pas osé hasarder une autre action, durant tout le reste de la guerre. C. LXXIII. 1706.

La campagne suivante fut encore plus favorable aux alliés. Une armée espagnole ayant perdu plusieurs mois à faire le siége de Gibraltar, fut forcée de renoncer à cette entreprise, et une escadre française qui bloquoit le port, fut défaite. L'Espagne fut attaquée de deux côtés à la fois. Les troupes anglaises et portugaises, que commandoient le comte de Galloway et le marquis de Las-Minas, prirent Valence, Alcantara et Albuquerque. Dans le même temps, l'archiduc Charles s'empara de Barcelone, à l'aide de la flotte anglaise et des troupes qui étoient aux ordres du comte de Peterborough. La Catalogne se déclara en faveur de la maison d'Autriche; et à l'exception d'Alicante et de Péniscola, les provinces du royaume d'Aragon et de Valence suivirent cet exemple. 1705.

Ces succès en procurèrent aux alliés de plus grands dans la troisième campagne. Philippe V, après avoir réduit Barcelone aux dernières extrémités, fut forcé, par l'arrivée d'une flotte anglaise, de lever le siége; et ce ne fut qu'après avoir fait un long circuit par les montagnes du

Digitized by Google

C. LXXIII. Roussillon et de la Navarre, que ce prince put rentrer dans Madrid. Pierre II, roi de Portugal, qui étoit attaqué d'une mélancolie héréditaire dans sa famille, mourut le 9 décembre 1705, et eut pour successeur Jean Ier., prince qui avoit du courage et de grands talents, et qui soutint avec une nouvelle force la cause de l'archiduc. L'Angleterre et la Hollande envoyèrent des renforts; et l'on conçut le dessein de pousser les opérations militaires du côté de la Catalogne et du Portugal en même temps, et de s'emparer de la capitale pour mettre fin à la guerre d'un seul coup. Les Portugais ayant soumis Alcantara, pénétrèrent, par la province de Salamanque, jusqu'à Madrid, chassant devant eux la petite armée espagnole que commandoit le maréchal de Berwick. De l'autre côté, l'armée de Charles, après avoir dégagé Barcelone, s'étoit avancée vers l'Aragon, qui s'étoit soulevé, et elle avoit poussé un corps de troupes jusque dans les environs de la capitale. La reine douairière, qui étoit à Tolède, s'efforça de porter les habitants de la Nouvelle-Castille à se déclarer pour l'Autriche. Le défaut de promptitude et de résolution parmi les alliés, et l'esprit indécis et lent de l'archiduc sont vraiment les causes qui ont empêché ce prince de s'asseoir sur le trône d'Espagne. Tandis que Charles consumoit le temps en vaines cérémonies, à Saragosse, le comte de Galloway,

1705.

Le 9 Déc. 1705.

Juillet 1706.

Digitized by Google

C. LXXIII. 1706.

demeurant à Madrid, dans l'inaction, laissa le maréchal de Berwick tirer de France des renforts; et Philippe V, secondé par la reine son épouse, ranima le zèle des seigneurs castillans. En conséquence ses troupes, qui sembloient devoir être anéanties, reprirent la capitale, repoussèrent les Portugais jusque sur leurs frontières, et renfermèrent l'archiduc avec ses Anglais dans la Catalogne et dans les provinces de Valence et d'Aragon. Cependant, malgré le peu de succès de cette grande entreprise, les alliés conservèrent des positions importantes des deux côtés de l'Espagne, et purent se flatter de reprendre l'offensive, l'année suivante, par le moyen des renforts qu'ils devoient recevoir d'Italie. Ils eurent aussi, par la conquête des îles d'Iviça, de Majorque, et d'une partie de celle de Minorque, que des escadres anglaises forcèrent à reconnoître Charles, une sorte de dédommagement des pertes qu'ils avoient faites dans la péninsule espagnole.

Le 22 Sept.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIV.

1707.

Louis XIV tente de diviser les alliés par des négociations séparées. — Défiance de l'Empereur. — Siége de Toulon. — Conquête du royaume de Naples. — Campagnes sur le Rhin et dans les Pays-Bas. — Suite des affaires d'Espagne. — Bataille d'Almanza.

C. LXXIV. 1707.

L'orgueil de Louis XIV ayant été humilié par les revers que ses armes avoient éprouvés dans la campagne précédente, ce prince tenta de diviser les alliés, en leur faisant des propositions de paix séparées. Après la bataille de Ramillies, il s'adressa en particulier aux puissances maritimes, par l'entremise de l'électeur de Bavière. Il offrit à l'archiduc Charles, ou l'Espagne et les Indes, ou les possessions espagnoles d'Italie. Il proposa de céder dans les Pays-Bas une ligne de places fortes, qui pût servir de barrière aux Provinces-Unies, d'abandonner le prétendant, et d'accorder de grands privilèges de commerce aux Anglais et aux Hollandais. Ces propositions, qui étoient vagues en elles-mêmes, et qui ne

Digitized by Google

remplissoient point l'objet pour lequel les alliés avoient pris les armes, parurent mériter à peine d'être discutées. Le roi de France fit aussi offrir à l'empereur, par le Pape, la cession des états d'Italie sur lesquels l'Espagne avoit des droits, ainsi que les îles espagnoles de la Méditerranée; mais cette offre fut également rejetée avec dédain.

Il étoit évident que le monarque français ne vouloit que diviser ou amuser les alliés, et il y parvint jusqu'à un certain point. L'empereur craignoit d'être abandonné par les puissances maritimes, comme son père l'avoit été, et ses alarmes s'étoient accrues par les cris qu'en Angleterre les Torys poussoient pour obtenir la paix. Les alliés ne s'entendoient point non plus sur le gouvernement provisoire qu'ils vouloient établir dans les Pays-Bas. Léopold désiroit d'en avoir l'administration, et les puissances maritimes s'en approprièrent les revenus, et s'emparèrent de l'autorité, en instituant un conseil qu'ils composèrent de leurs créatures, mais qui gouverna au nom de l'archiduc Charles(1). Outre ces causes de désunion, et la présence de Charles XII en Allemagne, les embarras de l'empereur s'accrurent par les progrès que firent Ragotsky et ses partisans, qui s'étoient relevés de leurs défaites, avoient repris de l'ascendant dans

(1) Mémoires des Pays-Bas.

Digitized by Google

C. LXXIV. 1707. la Transilvanie, et commençoient à faire des progrès en Hongrie.

Guidé par ces motifs, et craignant que, pour prix de la paix, les alliés ne sacrifiassent l'Italie, Le 13 Fév. Joseph I.er s'empressa de conclure, pour ce pays, un traité de neutralité, en vertu duquel vingt-deux mille hommes de troupes françaises et espagnoles, qui occupoient encore différents postes, eurent la permission de se retirer. Cette démarche mécontenta tellement les autres membres de la confédération, et surtout les puissances maritimes, que toute la prudence de Marlborough et la circonspection du grand pensionnaire Heinsius, furent nécessaires pour prévenir une scission. Après quelques discussions, le traité fut Le 16 Mars. ratifié par le duc de Savoie, et les alliés finirent aussi par y acquiescer, quoiqu'à regret. Cependant les motifs que nous venons d'indiquer portèrent Joseph à tourner ses vues vers la conquête du royaume de Naples, que l'épuisement de la France et la haine qu'inspiroit le nouveau gouvernement devoient rendre facile.

Telles étoient, à l'ouverture de la campagne, les dispositions où étoient les puissances belligérantes. Comme les Français avoient été expulsés de l'Italie, on conçut le dessein de pénétrer en France de deux côtés. Les deux puissances maritimes eurent bientôt réglé tout ce qui étoit relatif à l'attaque qu'on devoit faire du côté des

Digitized by Google

Pays-Bas; mais il n'en fut pas ainsi pour celle qui devoit avoir lieu du côté de l'Italie. L'empereur et le duc de Savoie proposoient la conquête du Dauphiné ou du Lyonnais; et l'Angleterre et la Hollande vouloient qu'on entrât en Provence, et qu'on terminât la guerre d'un seul coup, par la réduction de Toulon, cet arsenal maritime de la France, sur la Méditerranée. L'éloignement de cette place et le mauvais état des fortifications, sembloient annoncer qu'elle ne pourroit faire une longue résistance. L'opinion des puissances maritimes prévalut à la fin. Le duc de Savoie fut gagné par des subsides considérables, par la promesse qu'on lui fit d'accroître ses états, et par l'offre de commander l'expédition. Quant à l'empereur, comme il ne pouvoit résister aux importunités de l'Angleterre et de la Hollande, dont les secours lui étoient si nécessaires, il céda, quoiqu'en laissant paroître une répugnance qui étoit l'équivalent d'une improbation.

Les puissances maritimes ayant pris à leur solde vingt-cinq mille hommes de troupes allemandes, les mirent à la disposition de Victor-Amédée, qui se chargea de faire les magasins nécessaires. Il fut arrêté que le prince Eugène se réuniroit, avec un corps de troupes impériales, à cette armée, dont une flotte de vaisseaux anglais et hollandais devoit soutenir les opérations. Comme le succès de l'entreprise dé-

Digitized by Google

C. LXXIV
1707.

pendoit de la célérité, l'Angleterre et la Hollande firent les plus vives instances pour que les troupes fussent prêtes à se mettre en marche de bonne heure; mais rien ne put engager l'empereur à suspendre la conquête du royaume de Naples, et deux mois furent employés en préparatifs pour une expédition qui diminua les forces des alliés, sans réduire celles de l'ennemi. Il fallut, en outre, laisser dix mille hommes en Allemagne pour observer le roi de Suède, et Joseph fut obligé d'envoyer des renforts en Hongrie. En conséquence, le prince Eugène, qui ne put rassembler que douze mille hommes sous son commandement, ne fit sa jonction que fort tard. La difficulté d'embarquer l'artillerie et les munitions de guerre et de bouche, une maladie du duc de Savoie, et les contestations que l'amiral anglais eut avec ce prince pour le paiement du subside, furent de nouvelles causes de retard. Il auroit fallu qu'une entreprise, faite sous de tels auspices, eût été dirigée contre des ennemis moins vigilants et moins actifs que les Français, pour qu'elle eût pu être couronnée du succès.

Juin. L'armée des alliés, qui étoit composée de trente-cinq mille hommes, (1) se mit en marche

(1) Deux mille hommes avoient été laissés en garnison dans le Piémont.

Digitized by Google

vers la fin du mois de juin. Après avoir fait une feinte du côté de Suse, elle passa le col de Tende, et s'avança vers Nice, et la flotte combinée, qui se composoit de quarante-cinq voiles et de cinquante-sept bâtiments de transport, jeta l'ancre devant Final. Un détachement de soldats de marine et de matelots, soutenus par le feu de quatre vaisseaux de ligne, ayant forcé les retranchements que les ennemis avoient faits sur les bords du Var, les alliés le franchirent sans éprouver aucune perte. Ayant attendu le temps nécessaire pour l'arrivée des bagages et des munitions, ils traversèrent le pays couvert d'aspérités, qui borde ensuite la Méditerranée. Ils passèrent à la vue d'Antibes, et après une marche de onze jours, ils assirent leur camp près de Toulon. La flotte jeta l'ancre devant les îles d'Hières.

La cour de France, qui avoit été avertie en secret du dessein des alliés, n'avoit rien négligé pour le faire échouer. Les fortifications de Toulon avoient été relevées sur-le-champ, et le maréchal de Tessé, à qui le commandement de l'armée avoit été remis, avoit fait les dispositions les plus sages. Les troupes françaises s'avancèrent de toutes parts à marches forcées, ou furent transportées sur des chars. Les premières qui arrivèrent, se retranchèrent sous le canon de la place, du côté de l'occident, que l'ennemi

Digitized by Google

C. LXXIV. 1707.

n'avoit pas occupé. Toute l'armée fut rassemblée en dix jours. Elle se renferma dans trois camps retranchés, qui s'étendirent au nord et à l'ouest des murs, jusqu'aux montagnes voisines. Les seigneurs des environs étoient entrés dans Toulon à la tête de leurs vassaux et de leurs gens. Ils avoient même envoyé leur argenterie à la monnoie, et mis en gage les joyaux de leurs femmes, pour payer les ouvriers qui travailloient aux fortifications. Outre les troupes qui étoient réunies sous les murs de la place, et qui étoient déjà supérieures en nombre à l'armée des alliés, une autre armée, composée de troupes destinées à se porter en Catalogne, se rassembloit sous le duc de Bourgogne, et l'on avoit tiré des renforts des armées de Flandre et du Rhin.

La différence d'opinions qui existoit entre les cours de Vienne et de Turin, se fit remarquer aussi entre les chefs de l'armée combinée. Le prince Eugène, au lieu de l'activité qu'il avoit montrée en d'autres occasions, ne cessa de représenter les difficultés et les dangers de l'entreprise. Après avoir consumé quelques jours à mettre à terre l'artillerie qui avoit été placée sur les vaisseaux, on dressa et l'on fit jouer les batteries contre la place. Les hauteurs de Sainte-Catherine furent enlevées, et la flotte commença à jeter des bombes dans la ville. Il étoit trop

Digitized by Google

C. LXXIV. 1707.

tard. La garnison, ou plutôt l'armée française fit la plus belle défense. Elle ferma l'entrée du port par des vaisseaux qu'on échoua. Elle fit un feu continuel du haut des remparts, et il y eut un grand nombre de sorties, dans l'une desquelles le poste important de Sainte-Catherine fut repris. Cependant l'armée du duc de Bourgogne s'approchoit; les assiégeants souffroient extrêmement de la disette, qui étoit le résultat des précautions du maréchal de Tessé; et un corps, qui s'accroissoit rapidement, et étoit commandé par le comte de Médavi, occupoit Tourette, et menaçoit de couper la communication avec le Piémont. Il fallut donc renoncer à l'entreprise. On rembarqua l'artillerie et les munitions, et dans la nuit du 21 août, tandis que la flotte attiroit l'attention de l'ennemi par un bombardement, on commença la retraite. Après une marche de dix jours, les alliés repassèrent le Var, et le 14 septembre ils traversèrent de nouveau le col de Tende. (1) Le général français, qui suivit de près leur arrière-garde, mais sans vouloir risquer une action, jeta une garni-

Le 29 Juill.

Le 21 Août.

(1) Outre les causes que nous avons assignées, Lamberty prétend, sur l'autorité du duc de Savoie lui-même, que le siége de Toulon fut levé, parce que l'empereur fut alarmé de la menace de Charles XII, qui déclara que si cette place étoit prise, il entreroit dans les états

Digitized by Google

C. LXXIV. 1707. son dans Nice et dans Villefranche, puis il reprit la défensive comme à l'ouverture de la campagne. (1)

Tel fut le résultat d'une expédition qui coûta treize mille hommes aux alliés, et excita le plus grand mécontentement en Hollande et en Angleterre, où l'on s'étoit flatté du succès. Il paroît que ce revers dut être attribué principalement à la répugnance de l'empereur, et à l'opiniâtreté qu'il mit à faire la conquête du royaume de Naples. Le 4 Octob. Les alliés fermèrent la campagne en reprenant Suse, ce qui exclut du Piémont les Français, et ouvrit le Dauphiné. Après cet exploit, les troupes impériales prirent des quartiers d'hiver dans le Ferrarais et le Mantouan. Les trou-

---

héréditaires. * Le feu lord Walpole a rapporté une remarque de sir Cloudesley-Shovel, qui fait voir que le général anglais s'attendoit à la levée du siége. « Le duc » de Savoie, » dit-il, « désire sincèrement le succès de » l'entreprise; mais il n'en est pas de même du prince » Eugène, et Toulon ne sera point pris. » *Mem. of lord Walpole*, p. 6.

* Voltaire nie le fait, tant dans le Siècle de Louis XIV, chap. XXI, que dans l'Histoire de Charles XII, Liv. III, p. 136, édit. stéréot.
(*Remarque du traducteur.*)

(1) Lamberty, tom. IV. — *Muratori*. — *Military History of Eugene*. — *History of Europe*. — Rapin. — Targe. — *Heinrich, vol. VII, p.* 521 — Mémoires de Tessé.

Digitized by Google

pes palatines s'avancèrent vers la côte de la mer, pour être transportées dans la Catalogne, et les Hessois retournèrent en Allemagne.

Au commencement du printemps, le brave comte de Daun, qui avoit défendu Turin, avoit traversé, à la tête de dix mille hommes, les états de l'Eglise, ayant forcé le pape à lui livrer passage, malgré tout l'attachement que Sa Sainteté avoit pour la maison de Bourbon. Après avoir reçu son artillerie au port d'Ancone, il étoit entré dans le royaume de Naples, qu'il avoit trouvé sans défense, et secondé par les habitants, à qui le vice-roi avoit imprudemment distribué des armes, il s'étoit emparé de la capitale sans coup férir. Le prince de Castiglione s'étoit retiré dans la Pouille avec un corps de cavalerie qui auroit pu faire résistance; mais il s'étoit rendu. L'exemple donné par Naples avoit été suivi par toutes les autres villes et places, à l'exception de Gaëte, qui avoit été emportée d'assaut, et dans l'espace de trois mois, tout le royaume s'étoit soumis à l'archiduc. (1) Sur le Rhin, on n'avoit rien négligé pour mettre en sûreté l'Allemagne, en fortifiant les lignes de Stolhoffen. On les avoit garnies de canons, et vingt mille hommes, dont une partie étoient des Allemands que commandoit le margrave de Bareith, le margrave Louis de

Le 30 Sept.

(1) *Muratori, ad an.* 1707.

Digitized by Google

C. LXXIV. 1707. Bade étant mort depuis peu, avoient été chargés de les défendre. L'électeur de Saxe, à qui le roi de Suède, Charles XII, faisoit une guerre cruelle, avoit été forcé d'employer ses troupes à défendre ses propres états, et les princes ses voisins avoient aussi gardé les leurs par précaution. En conséquence, le maréchal de Villars n'avoit eu aucune peine à forcer les lignes. Il s'étoit emparé des tentes et des magasins, et avoit rompu les digues qui soutenoient les ouvrages. S'étant avancé en Allemagne, il y avoit levé des contributions que l'armée allemande avoit eu la honte de laisser passer au milieu de ses quartiers, pour ne point exposer le pays à être dévasté. Villars avoit mis un corps de cavalerie dans les lignes de la Lauter, et poursuivi le margrave de Bareith, qui, après avoir jeté des garnisons dans Fribourg, dans Landau et dans Philipsbourg, s'étoit retiré successivement à Sforzheim, à Hailbron et à Gemunde. Le général français, répandant la terreur de toutes parts, avoit poussé ses partis au-delà du Danube, et même jusqu'à la plaine de Hochstet. Il avoit pressé Charles XII de se joindre à lui à Nuremberg, et de recommencer les attaques qui avoient été faites contre les états héréditaires, avec tant de succès, pendant la guerre de trente ans. Mais le roi de Suède, que les concessions de l'empereur avoient adouci, refusa la proposition, et les

Le 23 Mai.

Digitized by Google

détachements qui furent tirés de l'armée que commandoit le maréchal, l'arrêtèrent dans cette carrière de succès. C. LXXIV. 1707.

Les revers que les alliés avoient éprouvés en Allemagne, ayant été imputés à la lenteur et à l'âge avancé du margrave de Bareith, qui avoit encore moins d'activité que n'en avoit le margrave de Bade, Joseph I.er envoya le feld-maréchal Heister relever le courage des troupes. On prit aussi des mesures pour conserver les places fortes de la Bavière, et contenir les partisans de l'électeur. Par ordre de l'empereur, le margrave, pour se réunir aux troupes de la Westphalie et à celles des autres cercles, fit faire à son armée un mouvement rapide derrière les montagnes du pays de Wirtemberg, et vers Mayence. Cette marche força Villars à retourner vers le Rhin. L'arrivée des contingents n'ayant point porté le margrave à reprendre l'offensive, l'empereur offrit le commandement à George-Auguste, électeur de Hanovre, espérant, de la sorte, se procurer l'appui d'une maison puissante. On eut quelque peine à obtenir la démission du margrave, et lorsqu'il l'eut donnée, le duc de Hanovre se mit à la tête de l'armée. L'état avancé de la saison fut cause que ce changement produisit peu d'effet. Après quelques escarmouches sur l'une et sur l'autre rive du Rhin, les deux armées se retirèrent dans leurs quartiers d'hi- Juin. Le 15 Sept.

Digitized by Google

C. LXXIV. 1707.

ver. Les Français prirent les leurs en Alsace, et les Impériaux s'établirent le long du Rhin, du Mein et du Necker. (1)

Dans les Pays-Bas, on se tint constamment sur la défensive des deux côtés, quoique l'armée des alliés fût de soixante-et-quinze mille hommes, et que celle de la France se montât à plus de quatre-vingt mille. Le duc de Vendôme, en menaçant les villes ouvertes du côté de Bruxelles, empêcha Marlborough de suivre l'exécution du plan de conquête qu'il avoit commencé l'année précédente. Le général français, quoique son armée eût été affaiblie par les détachements qui en avoient été tirés pour renforcer l'armée qui défendoit les provinces méridionales, frustra tous les efforts que fit le général anglais pour le forcer à recevoir la bataille; et après une campagne peu fertile en événements, les deux armées entrèrent dans leurs quartiers d'hiver. (2)

La neutralité de l'Italie avoit permis à Louis XIV d'envoyer seize mille hommes de renfort en Espagne, et le duc d'Orléans étoit allé prendre le commandement de l'armée. Celle de l'archiduc Charles étoit toujours inférieure en nombre à l'armée ennemie. C'étoit une masse hétérogène, composée d'Allemands, d'Anglais, de Portugais

(1) Mémoires de Villars. — Barre. — Lamberty.

(2) A la mi-novembre. — *Life of Marlborough*.

Digitized by Google

et d'Espagnols, divisés entre eux par l'antipathie nationale et par les préjugés de religion. Les deux généraux qui la commandoient, Gallovay et Las-Minas, étoient toujours d'opinion contraire, et le comte de Péterborough, cet homme si singulier, étoit mécontent de l'un et de l'autre. Enfin le général Stanhope, l'envoyé britannique, augmentoit la désunion par son caractère impérieux. La cour étoit, encore plus que l'armée, agitée par l'intrigue. Le prince de Lichtenstein, qui avoit été gouverneur de Charles, et qui étoit alors grand-maître de sa maison, le duc de Moles, qui étoit chargé de la direction des affaires, et le comte de Stella, partageoient la confiance du jeune monarque. Quoique jaloux les uns des autres, ils se réunissoient pour enlever aux Espagnols toute part au gouvernement, et Oropesa, le seul homme que ses grandes relations et les services qu'il avoit rendus élevoient au-dessus d'eux, se retira en prétextant son âge et ses infirmités, mais, dans le fait, pour ne pas autoriser des mesures qu'il regardoit comme contraires aux intérêts de sa patrie.

Charles, lui-même, étoit peu propre à donner de la consistance à son parti. Ce prince avoit du courage et des connoissances en littérature; mais il n'avoit point de force d'esprit, et il étoit réservé, froid et hautain. N'étant qu'un instrument entre les mains de ceux qui avoient sa

Digitized by Google

C. LXXIV. 1707.

confiance, il lui étoit impossible deprendre un parti décisif, et il perdoit son temps en vains amusements, ou à des occupations littéraires. Il porta l'inconséquence jusqu'à faire commencer la construction d'un palais, sur ce sol même dont la possession lui étoit contestée par un adversaire redoutable, et il s'aliéna les cœurs de ses braves et fidèles Catalans, par les contributions qu'il exigea d'eux, pour achever un édifice qui attestoit l'extravagance de celui qui le faisoit élever. (1)

Ces divisions firent échouer tous les desseins des alliés. Le comte de Péterborough quitta l'armée, sous prétexte d'une contestation qui s'étoit élevée dans la discussion du plan d'opérations, et alla en Italie, d'où il fit passer en Espagne l'avis du prince Eugène, qui étoit conforme au sien, et qui conseilloit de se tenir sur la défensive. Charles, et quelques-uns de ses conseillers, allemands et espagnols, étoient enclins à s'y conformer. Mais Gallovay, Las-Minas, et surtout l'orgueilleux Stanhope, qui menaça de suspendre le paiement du subside, si le plan suggéré par Péterborough étoit suivi, s'y opposèrent.

Les généraux des alliés ayant réuni tous les corps de leur armée, qui se monta à vingt-six mille hommes, se portèrent vers les frontières

(1) Mémoires de Saint-Philippe, tom. II, p. 95.

Digitized by Google

du royaume de Murcie, dans l'espoir d'écraser en détail les troupes françaises, qui avoient pris leurs quartiers le long des frontières des royaumes d'Aragon et de Valence. Le duc d'Orléans, sous qui commandoit le maréchal de Berwick, s'étant replié, ils poussèrent en avant jusqu'à Almanza; mais comme ce prince n'avoit fait que les amuser jusqu'à ce qu'il eût concentré ses forces, ils se virent bientôt menacés par des troupes supérieures en nombre aux leurs. Se reposant toutefois sur le courage de leurs soldats, ils risquèrent une action où ils eurent d'abord l'avantage; mais la cavalerie portugaise, qui formoit l'aile droite, ayant plié, abandonna l'infanterie, et cette fuite honteuse entraîna une défaite qui fut presque aussi funeste pour les alliés que l'avoit été celle de Hochstet pour les Français. Cinq mille des leurs restèrent sur le champ de bataille. Huit mille hommes, Anglais et Hollandais, rendirent les armes après le combat; et les deux généraux furent blessés grièvement. Galloway, qui cependant se réfugia sous le canon de Tortose, ne put rassembler que cinq mille hommes. Le duc d'Orléans se réunit à l'armée française, le lendemain de la victoire, et acheva ce que l'habileté du maréchal de Berwick avoit commencé. La naissance d'un fils de Philippe V excita l'enthousiasme des fidèles Castillans; les royaumes de Valence et d'Aragon furent recou-

Digitized by Google

C. LXXIV. 1707.

vrés ; on les dépouilla de leurs priviléges, et on les rendit dépendants de la Castille. On soumit Lérida et la partie de la Catalogne qui en est voisine. Bientôt Charles ne posséda plus en Espagne que le reste de cette dernière province, avec les villes d'Alicante et de Denia. Pour compléter cette suite de revers, l'île de Minorque fut reprise, et la ville d'Alcantara soumise. Galloway et Las Minas, craignant l'invasion du Portugal, s'embarquèrent pour Lisbonne, avec les troupes qui étoient sous leur commandement ; et la défense de la Catalogne fut confiée aux restes découragés des troupes anglaises et hollandaises(1).

(1) Saint-Philippe. — Désormeaux. — Targe. — Rapin.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXV.

1708.

CAMPAGNE de 1708 — Surprise de Gand et de Bruges par les Français. — Affaire d'Oudenarde. — Siége de Lille. — Les alliés recouvrent Gand et Bruges. — État des affaires en Espagne. — JOSEPH I.er rend à l'électeur palatin les honneurs et les états qui avoient été enlevés à sa maison, pendant la guerre de trente ans. — Il fait rendre à la Bohême les droits attachés à la dignité électorale, et établir un neuvième électorat en faveur de la maison de Hanovre. — Il confisque les duchés de Mantoue et de la Mirandole. — Il humilie le pape.

Ch. LXXV.
1708.

LES revers que les armes autrichiennes éprouvèrent en Espagne, le mauvais succès de l'attaque qui avoit été faite contre Toulon, et l'inaction où les alliés se tinrent dans les Pays-Bas, furent les résultats du manque de concert et d'union, ainsi que de l'inquiétude que la présence de Charles XII en Allemagne donna à tous les états qui étoient entrés dans la grande alliance. Cependant la confiance fut rétablie entre eux par

Digitized by Google

Ch. LXXV. 1708.

la fermeté des puissances maritimes, qui rejetèrent les propositions de paix que l'ennemi leur avoit adressées; et la possession du royaume de Naples tranquillisa l'empereur. Tous les alliés se réunirent sincèrement, pour se concilier la bienveillance du roi de Suède. Avant l'ouverture de la dernière campagne, Marlborough lui-même s'étoit rendu à Alt-Randstadt près de ce prince, et y avoit usé de toute l'influence qu'un général qui étoit doué de si grands talents, et qui jouissoit d'une réputation si brillante, devoit avoir sur l'esprit d'un monarque pour qui la gloire que l'on acquiert par les armes avoit seule des charmes. Joseph I.er lui-même avoit fait tous les sacrifices qui pouvoient adoucir un prince dont la haine lui auroit été si funeste. Il avoit ajouté aux concessions dont nous avons déjà parlé, (1) la confirmation du pacte de famille qui nommoit à l'évêché de Lubeck six princes de Holstein-Gottorp, successivement, et il avoit dispensé Brême et la Poméranie de fournir des contingents pour la guerre de la succession. L'empereur avoit de la sorte délivré de la crainte d'une invasion ses états héréditaires, et l'Allemagne de celle d'une guerre civile; et Charles XII s'étoit éloigné de ce pays pour aller tenter de satisfaire sa ven-

(1) *Voyez* la fin du LXXII.e chap.

Digitized by Google

geance en détrônant le czar, comme il avoit détrôné le roi Auguste (1).

Il se fit aussi en Angleterre un changement favorable aux intérêts de la maison d'Autriche; les Torys, qui soutenus en secret par la reine, avoient traversé les opérations militaires, furent privés de toute part à l'administration, Harley, leur chef, exclus du ministère, et les Whigs rétablis dans les charges et dignités publiques. Marlborough et Godolphin, dont les ennemis avoient annoncé la disgrace, reprirent leur ascendant, et firent mouvoir avec une vigueur nouvelle toutes les forces de la Grande-Bretagne. Le ressentiment de la nation s'échauffa de plus en plus par les efforts que fit la France pour débarquer le prétendant en Écosse, où son parti s'étoit augmenté des mécontents que l'union avec l'Angleterre avoit faits. Cette tentative, que la vigilance de la flotte anglaise fit échouer, acheva de perdre les Torys; elle assura le crédit des Whigs, et accrut l'influence du parti autrichien.

L'empereur profita de ces circonstances heureuses, pour excuser l'espèce de relâchement qu'il avoit montré pendant la dernière campagne; et, quoiqu'il eût toujours à soutenir la guerre

(1) Voltaire, Vie de Charles XII. — Lagerbring, Histoire de Suède. — Lamberty, vol. XIV, *passim*. — Dumont. — *Heinrich*, *p.* 406 - 612.

Digitized by Google

Ch. LXXV. 1708.

en Hongrie, il se prépara à prêter, pour faire triompher la cause commune, tous les secours qui dépendoient de lui. Il engagea l'électeur de Saxe à fournir son contingent; et en offrant à l'électeur palatin de lui rendre la dignité et les états qui avoient été enlevés à sa maison pour les transférer à la maison de Bavière, il en tira la promesse de réunir toutes ses forces à celles des alliés. Le prince Eugène se rendit à La Haye pour y régler, avec les états-généraux et Marlborough, les opérations de la prochaine campagne. Il proposa d'agir lui-même sur la Moselle avec une armée de dix mille Autrichiens et de quatorze mille auxiliaires, Palatins, Hessois et Saxons, tandis que le général anglais continueroit à suivre son plan d'opérations dans les Pays-Bas; et il annonça que des renforts considérables seroient envoyés sur le Rhin et en Espagne. Il fut secondé par Marlborough, qui déclara que la reine d'Angleterre approuvoit le plan de campagne, et qui obtint sans peine l'acquiescement des états-généraux.

Ce plan toutefois n'avoit été tracé que pour tromper l'ennemi. Les deux généraux étoient convenus en secret que le prince Eugène, après avoir rassemblé ses troupes sur la Moselle, profiteroit de l'avantage de sa position, pour se réunir à l'armée des Pays-Bas, et concourir avec elle à frapper un coup décisif, avant que

Digitized by Google

l'ennemi eût pu tirer du Rhin des renforts suffisants pour maintenir l'équilibre. Après avoir fait ces arrangements, les deux généraux allèrent ensemble à Hanovre, et firent consentir l'électeur, qui devoit commander l'armée allemande, à se tenir sur la défensive. Marlborough retourna dans les Pays-Bas; et le prince Eugène, après être allé à Vienne pour recevoir les derniers ordres de l'empereur, se porta sur le Rhin. Il commença, dans les premiers jours de juin, à réunir les auxiliaires, et il auroit exécuté cette partie du plan dont il s'étoit chargé, si l'électeur palatin n'avoit retardé la marche de ses troupes, en refusant sa coopération jusqu'à ce qu'il eût reçu l'investiture formelle du cinquième électorat et du Haut-Palatinat.

La campagne s'ouvrit dans les Pays-Bas, sous des auspices défavorables pour les alliés. La France avoit fait les plus grands efforts pour résister aux attaques de ses ennemis. L'électeur de Bavière et le maréchal de Berwick allèrent sur le Haut-Rhin, observer les mouvements de l'armée impériale. Le maréchal de Villars fut envoyé dans le Languedoc et le Dauphiné, pour faire tête au duc de Savoie et contenir les Protestants des Cévennes. Comme c'étoit dans les Pays-Bas que la cour de France vouloit porter le théâtre principal de la guerre, elle n'avoit rien négligé pour y rassembler une armée formidable,

Digitized by Google

Ch. LXXV. 1708. qui devoit être commandée par le duc de Bourgogne, assisté des conseils du duc de Vendôme, général qui joignoit à de grands talents un esprit entreprenant.

Les deux armées se rassemblèrent au mois de mai. Celle des alliés, qui étoit forte de soixante-et-dix mille hommes, et étoit commandée par Marlborough et par le général hollandais Overkirk, se forma dans les environs de Bruxelles. L'armée française, qui se montoit à quatre-vingt mille hommes, se réunit près de Mons. L'une et l'autre avoient affoibli toutes les garnisons voisines, pour se renforcer. Le duc de Bourgogne ne fut pas plutôt arrivé, que les deux armées s'avancèrent du côté de Soignies, comme si elles vouloient ouvrir la campagne par une bataille. Mais le duc de Vendôme, qui avoit fait toutes ses dispositions pour surprendre les places principales de la Flandre, qui étoient sans défense, attira Marlborough à Louvain, en se portant tout à coup vers Nivelle et Braine-l'Alleu. Tandis qu'il tenoit ainsi les alliés en échec, ses détachements s'emparoient de Gand et de Bruges. Après avoir fait contre Dam une tentative infructueuse, il réduisit Plassendal, ville petite, mais importante à cause de sa situation sur le canal qui va de Bruges à Ostende. Vendôme ensuite décampa soudain, passa la Senne à Tubize et à Halle, et la Dendre à Ninove, puis il envoya un corps de

Le 26 Mai.

Le 5 Juin.

Le 5 Juill.

Digitized by Google

troupes investir Oudenarde, la seule place que les alliés eussent sur l'Escaut. Ce même corps devoit couvrir la Flandre et les opérations du siége, par le moyen duquel le général français vouloit s'emparer de la forte position de Lessines. Ch. LXXV. 1708.

Marlborough étonné détacha, mais trop tard, un corps de cavalerie pour sauver Gand, et envoya des renforts jusqu'à Bruxelles et Oudenarde. Comme tout le plan de campagne avoit été dérangé, il jugea que l'unique moyen de recouvrer sa supériorité, étoit de forcer l'ennemi à recevoir la bataille, et il envoya au prince Eugène courrier sur courrier, pour l'inviter à presser sa marche. Pour ne point donner aux Français le temps de mettre à profit leurs avantages, il les suivit de près, passa la Senne non loin de Bruxelles, le même jour qu'eux, et assit son camp sous Le 7 Juillet. les murs d'Ascha. Il fut joint là par le prince Eugène, qui, n'ayant plus le temps de réunir son armée à celle des alliés, l'avoit quittée à Mastricht, pour aller prendre part à l'action qui se préparoit. La présence de ce grand capitaine valoit seule une armée. Le 9, les alliés se remirent Le 9 Juillet. en marche. Leurs détachements passèrent la Dendre pendant la nuit, et le lendemain matin, Le 10 Juill. l'armée campa sous Lessines. Ce mouvement hardi fut favorisé par la dissension qui s'étoit mise entre le duc de Bourgogne et le duc de Vendôme. Ayant empêché qu'on n'assiégeât Ou- Le 11 Juill.

Digitized by Google

Ch. LXXV. 1708.

denarde, les alliés se portèrent avec rapidité vers l'Escaut, rivière du côté de laquelle l'armée française avoit dirigé sa marche.

Le lord Cadogan, qui précédoit avec un détachement considérable l'armée combinée, ouvrit les chemins, jeta des ponts sur l'Escaut, près d'Oudenarde, et dispersa deux corps que les Français, qui avoient effectué leur passage à Gavre, et se retiroient vers Gand, avoient laissés dans les villages de Heurne et de Mullem, pour couvrir leur retraite. A ce moment le corps d'armée qui avoit suivi de près le détachement, et fait une marche forcée de quinze milles en sept heures, commença à passer la rivière, et parut à la vue de l'ennemi. Le prince Eugène, qui conduisoit l'aile droite, la déploya dans la plaine au-delà de l'Escaut. Marlborough suivit avec l'infanterie, rangée sur le front de la cavalerie, et soutint le détachement qui avoit poussé en avant pour occuper les ravins, et éclairer les buissons qui se trouvoient entre les deux armées. Peu de temps après, l'aile gauche, qui avoit passé l'Escaut à Oudenarde et au-dessous de cette place, s'étendit derrière le village de Mooreghem. Les Français avoient suspendu leur retraite, et s'étoient mis en bataille, à la hâte et en désordre, au milieu d'une plaine marécageuse, embarrassée par des clôtures, et coupée par le petit ruisseau qui tombe dans l'Escaut au-dessus de Gavre. Ils

Digitized by Google

Ch. LXXV.

1708.

furent attaqués avec vigueur sur tous les points au même instant. L'action s'engagea à quatre heures. Le prince Eugène et Marlborough, qui conduisoient l'aile droite et le centre, surmontèrent tous les obstacles, et attaquèrent l'ennemi de front. Overkirk ayant gagné la plaine par un débouché au-dessus d'Oyke, rompit l'aile droite, qui étoit composée de la meilleure cavalerie française, et prit l'infanterie en flanc et en queue. La confusion se mit dans les rangs; plusieurs régiments rendirent les armes, et sans l'approche de la nuit, toute l'armée étoit anéantie. Cette victoire ne coûta que deux mille hommes aux alliés; mais la perte de l'ennemi fut de plus de quinze mille.

Les Français se retirèrent dans le plus grand désordre. Huit mille hommes dirigèrent leur marche ou leur fuite vers Courtrai. Le reste, mis à couvert par le duc de Vendôme, qui étoit à la tête d'un corps de cavalerie d'élite, et qui sauva la plus grande partie de l'artillerie et des bagages, prit le chemin de Gand. Arrivé dans cette place, le général fit rejeter les timides conseils du prince, qui demandoit qu'on se retirât en France. Vendôme, tant pour assurer ses conquêtes, que pour empêcher les alliés d'attaquer les forteresses de l'Escaut ou de la Lys, prit position sur le canal qui conduit de Gand à Bruges.

Le désordre, la défiance, le désespoir, la

Ch. LXXV.
1708.

consternation étoient dans tous les rangs de l'armée française. Les places fortes, qui n'avoient plus de garnisons, sembloient devoir être une conquête aisée; et rien alors ne pouvoit plus arrêter la marche d'une armée victorieuse. Mais le maréchal de Berwick, qui avoit suivi les Impériaux depuis le Rhin, et qui étoit arrivé sur la Sambre, le lendemain de l'affaire d'Oudenarde, travailla, avec une activité peu commune, à mettre la frontière hors d'insulte, à recueillir les troupes qui avoient fui vers Courtrai, à jeter des garnisons dans Lille, dans Tournai, et dans les places exposées le plus immédiatement à une attaque, et prit, avec le reste de ses troupes, position dans les environs de Douai.

Les choses en étoient là, lorsque les alliés commencèrent le siége de Lille. Vauban avoit épuisé tout son art pour fortifier cette place, la première et la plus brillante conquête que les Français eussent faite du côté des Pays-Bas. Elle renfermoit une garnison de plus de treize mille hommes, que commandoit le maréchal de Boufflers, général qui joignoit l'expérience à l'intrépidité. Comme les alliés avoient alors derrière eux une armée nombreuse, quoique mise en déroute, et qu'ils avoient en tête une autre armée qui se renforçoit considérablement, leur entreprise parut une folie à leurs amis et à leurs ennemis; et le duc de Vendôme se rit de leurs

Digitized by Google

efforts pour entreprendre un siége dans le temps où il étoit maître d'une position au moyen de laquelle il pouvoit intercepter leurs convois. Mais le prince Eugène et Marlborough étoient doués d'un génie fécond en ressources, qui renversoit tous les obstacles. Deux jours seulement après l'affaire d'Oudenarde, les lignes que les Français avoient tirées entre Warneton et Ypres furent forcées et comblées, l'armée des alliés passa la Lys, et les postes de Lens et de la Bassée furent occupés. Des corps de troupes furent détachés jusqu'à Oudenarde et Rousselart, pour couper à l'ennemi les vivres qu'il tiroit de Tournai et d'Ypres; et le gouverneur d'Ostende inonda les environs de cette place, afin d'enlever aux Français leur communication avec la côte de la mer. Comme la possession de Gand rendoit l'ennemi maître des rivières et des canaux principaux, les alliés furent obligés d'établir leur communication avec Bruxelles par un détour. Un train d'artillerie, et d'autres objets nécessaires pour un long siége, avoient été transportés par mer jusqu'au Sas-de-Gand et jusqu'au port d'Anvers; ils furent conduits à Bruxelles; et l'on tira de Mastricht un autre train d'artillerie. A l'arrivée de ces convois, Lille fut investie. Le prince Le 12 Août. Eugène, qui avoit trente mille hommes sous son commandement, dirigea les opérations que Marlborough couvrit avec le corps d'armée principal.

Digitized by Google

Ch. LXXV.
1708.

Les ducs de Bourgogne et de Vendôme, laissant le comte de la Mothe à Gand, avec huit mille hommes, firent leur jonction avec le maréchal de Berwick, passèrent l'Escaut à Tournai, et s'avancèrent vers la source de la Marque, dans le dessein de rompre la ligne de circonvallation. Marlborough, qui suivoit leurs mouvements, ayant pris une forte position entre la Deule et la Marque, ils se préparèrent à livrer bataille pour dégager la place. Mais comme les alliés avoient extrêmement fortifié leur position, tous les efforts des Français n'aboutirent qu'à l'attaque d'un avant-poste, et à une canonnade inutile. Leur projet ayant échoué, ils repassèrent l'Escaut, sur le bord duquel ils s'étendirent depuis Berken jusqu'à Sauchois, et ils se retranchèrent devant Oudenarde.

Pendant ces mouvements, le prince Eugène pressoit avec force les opérations du siége. S'exposant comme le dernier soldat, il fut blessé à la tête. Par bonheur, le coup qu'il reçut ne fut pas dangereux; mais il l'empêcha, pendant quelques jours, de diriger les attaques, et Marlborough le suppléa.

Les alliés manquant de munitions de guerre et de bouche, les deux armées firent les plus grands efforts, l'une pour assurer l'arrivée de ses convois, et l'autre pour les intercepter. Pour dernière ressource, le duc de Vendôme commença

Digitized by Google

une attaque régulière contre Laueffengen, place dont la possession étoit très-avantageuse, et il l'emporta après un siége de huit jours. Avant qu'il eût achevé cette conquête, la ville de Lille s'étoit rendue. Les assiégeants ayant poussé leurs ouvrages jusqu'au chemin couvert, avoient fait plusieurs brèches, et s'étoient préparés à donner l'assaut. Le commandant de la place avoit alors signé une capitulation, dont le prince Eugène l'avoit laissé maître de dicter les conditions, et il s'étoit retiré dans la citadelle, à la tête de cinq mille cinq cents hommes. Les alliés mirent dans Lille une garnison de sept mille hommes. On convint d'une suspension d'armes de quelques jours, et lorsqu'ils se furent écoulés, la tranchée fut ouverte contre la citadelle.

Ch. LXXV. 1708.

Le 22 Oct.

Les Français se flattoient encore de forcer les alliés à renoncer à leur entreprise, faute de vivres. L'électeur de Bavière, ayant quitté les bords du Rhin, marcha contre la ville de Bruxelles, qu'il attaqua dans les règles avec une armée de quinze mille hommes. Lorsque son projet fut connu, les troupes de Marlborough passèrent la Lys, et le prince Eugène partit de Lille, à la tête de quinze mille hommes. A la faveur d'un brouillard épais, ils attaquèrent l'ennemi sur trois points. Ils pénétrèrent dans ses retranchements et le harcelèrent dans sa retraite vers Gand et Tournai, et contraignirent l'électeur, qui avoit

Le 27 Nov.

Digitized by Google

Ch. LXXV. 1708.

ouvert la tranchée, à se retirer avec perte de son artillerie et de ses munitions. Après ce succès, Marlborough se tint au-delà de l'Escaut, pour protéger la marche des convois qu'on faisoit venir de Bruxelles, et le prince Eugène reprit les opérations du siége de la citadelle de Lille. Le brave maréchal de Boufflers ne se rendit que

Le 7 Déc.

lorsqu'il manqua de poudre, et sa garnison sortit, avec les honneurs de la guerre, d'une forteresse qu'elle avoit si courageusement défendue.

Les généraux de l'armée française, jugeant la saison trop avancée pour commencer quelque entreprise, mirent leurs troupes en quartiers d'hiver. Le prince Eugène et Marlborough ter-

Le 30 Déc.

minèrent cette glorieuse campagne par la prise de Gand, après un investissement de trois jours seulement. Bruges et Plassendal furent aussitôt abandonnés par l'ennemi. Les alliés ayant recouvré les postes qui leur étoient nécessaires, tant pour assurer leurs conquêtes que pour soutenir les opérations qu'ils projetoient, assignèrent à leurs troupes des quartiers sur l'Escaut et sur la Meuse (1).

La diète de l'Empire avoit pris, au commencement de l'année, les résolutions les plus posi-

(1) *Military History and Lives of Eugene and Marlborough.* — *Broderick.* — *Complete History of Europe.* — Rapin. — Mémoires de Berwick. — Targe.

Digitized by Google

tives pour mettre de bonne heure une puissante armée sur pied; mais quoiqu'elles eussent été soutenues par la menace de les faire exécuter militairement, ainsi que par les représentations de l'empereur, elles n'avoient pu faire sortir les princes allemands de leur inertie, ni calmer leurs inquiétudes. Leur lenteur et les renforts que les alliés et les Français avoient tirés des armées qu'ils avoient sur le Rhin, avoient été cause que la campagne s'étoit passée presque entièrement dans l'inaction, sur les rives de ce fleuve.

Du côté de l'Italie, la vigilance et l'activité du maréchal de Villars avoient empêché le duc de Savoie, qui étoit à la tête d'une armée composée de ses propres troupes et de celles des alliés, de pénétrer en France par le Dauphiné; mais ce prince s'en étoit dédommagé en prenant, à la vue même d'une armée française, Exilles, Fenestrelle et Pérouse, ce qui avoit fermé les avenues du Piémont (1).

La guerre, jusqu'à la campagne de 1708, n'avoit été soutenue, en Espagne, que par les puissances maritimes et par les Portugais, d'un côté, et par les Espagnols du parti de l'archiduc, de l'autre; mais, à cette époque, Joseph I.er y prit une part plus réelle, et envoya dans ce pays un

(1) Mémoires de Villars. — *Muratori.*

Digitized by Google

Ch. LXXV.
1708.

corps de troupes commandé par le comte de Staremberg. Cependant, malgré ce renfort et l'arrivée des troupes hessoises, les alliés, hors d'état de faire tête à l'ennemi, abandonnèrent Denia, Tortose et Alicante, et eurent beaucoup de peine à se maintenir dans la Catalogne. La réduction de la Sardaigne et de Minorque soutint, jusqu'à un certain point, l'honneur de leurs armes, et compléta la conquête de toutes les îles espagnoles de la Méditerranée, à l'exception de la Sicile et de l'île d'Elbe (1).

Les Français ayant été expulsés de l'Allemagne, Joseph I.er s'étoit vu en état de rendre, en récompensant ses partisans et en châtiant les princes qui s'étoient ligués contre lui, une partie de sa force et de son éclat à l'autorité impériale. Un décret du conseil aulique, publié à Vienne avec les formalités d'usage, avoit déclaré déchus de leur dignité et de leurs états, les électeurs de Cologne et de Bavière, et même avoit mis à prix la tête de ce dernier. Les représentations du roi de Suède et celles des princes allemands avoient empêché l'exécution de cet acte d'autorité, qui étoit contraire à la capitulation que l'empereur avoit signée. Mais, après l'éloignement de Charles XII, et l'heureux succès de la campagne, Joseph surmonta toute opposition. La diète pro-

(1) Saint-Philippe. — Targe. — Désormeaux.

Digitized by Google

1708.

Le 21 Juill.

mulgua un acte de proscription, et l'électeur palatin reçut formellement l'investiture du cinquième électorat, avec l'office de grand-échanson. L'empereur fit aussi rendre à la Bohême ses droits électoraux ou comitiaux. Enfin Joseph obtint des électeurs catholiques leur consentement à la création d'un nouvel électorat en faveur d'une maison protestante, à condition que si la dignité électorale palatine venoit à écheoir à un prince protestant, les Catholiques conserveroient toujours le même nombre de voix dans le collége électoral (1). Ce fut de la sorte que l'empereur parvint à engager la diète à confirmer la cession que son père avoit faite à la maison de Hanovre.

Joseph I.er accrut son influence en Italie, en faisant exécuter le décret de mise au ban de l'Empire, porté contre les ducs de Mantoue et de la Mirandole. Il s'empara de Mantoue, donna le Montferrat au duc de Savoie, et conféra à la maison de Guastalla (2) Sabionetta et Bozzolo.

(1) C'est-à-dire, que le suffrage du premier des électeurs catholiques seroit censé double, ou compté deux fois lorsqu'on recueilleroit les voix électorales. Pfeffel, an 1708. (*Note du traducteur.*)

(2) La maison de Guastalla réclamoit la succession de Charles IV, duc de Mantoue, qui étoit mort le 5 juillet 1708, très-peu de temps après avoir été mis au ban de l'Empire. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Ch. LXXV.

1708.

Quant au duché de la Mirandole, il le vendit au duc de Modène.

Clément XI, que la France avoit fait asseoir dans la chaire pontificale, avoit, quoiqu'en affectant de garder la neutralité, montré une grande partialité pour la maison de Bourbon. Son refus de reconnoître roi d'Espagne l'archiduc Charles, avoit blessé vivement l'empereur; et la mauvaise intelligence s'étoit accrue par une suite de contestations sur des sujets peu importants. Un gentilhomme romain, attaché à l'ambassade impériale, ayant été arrêté pour avoir frappé des officiers de justice, il en résulta une discussion qui s'aigrit, et finit par le brusque départ de l'ambassadeur de Joseph, et le renvoi du nonce qui résidoit à Vienne. Le pape contesta ensuite à l'empereur le droit des premières prières dans l'Empire, et défendit au chapitre d'Hidelsheim de recevoir un chanoine recommandé par ce prince. Ni ces tentatives infructueuses, ni les succès que les armes impériales avoient en Italie, ne purent empêcher Clément XI de continuer à montrer son opposition. Comme les troupes allemandes s'étoient répandues dans les états de l'Église, où elles avoient commis de grands désordres, et qu'elles avoient levé des contributions sur le clergé du duché de Parme, et arraché au duc une somme considérable pour l'exempter de leur assigner des quar-

Digitized by Google

1708.

tiers, le pape annulla la convention qui avoit été faite à ce sujet, et déclara que quiconque voudroit la faire exécuter, encourroit l'excommunication. Les agents de l'empereur à Rome, ayant écrit des lettres circulaires, pour qu'on n'eût aucun égard aux censures du Saint-Père, et soutenu la suzeraineté de l'Empire sur toutes les villes d'Italie, le courroux de Clément XI fut porté au plus haut degré. Encouragé par les promesses de la France, il voulut faire une ligue de religion. Il tira des contributions des cardinaux, ouvrit le trésor du château Saint-Ange, fit des préparatifs de guerre, et à l'exemple de Jules II, son belliqueux prédécesseur, il passa la revue de ses troupes. Se flattant d'intimider Joseph, il lui adressa un bref, écrit du style dont la cour de Rome avoit coutume de se servir dans les temps où elle jouissoit d'une autorité non contestée. Mais celui des anathèmes étoit passé. L'empereur, qui ne craignoit ni les armes spirituelles ni les armes temporelles de l'Eglise, saisit les deniers du pape dans le royaume de Naples et le Milanais; et le cardinal Grimaldi, vicaire-impérial, non-seulement déclara ce royaume indépendant du Saint-Siége, mais réclama Bénévent et Avignon. En même temps le comte de Daun dispersa les troupes du pape, prit Commachio, assiégea Ferrare, et marcha contre Bologne, tandis qu'un corps de troupes menaçoit Rome

Le 15 Janv. 1709.

Digitized by Google

Ch. LXXV. 1708.

du côté de Naples, et qu'une escadre, fournie par les puissances maritimes, bloquoit les ports des états de l'Église.

Cependant Clément XI, persistant dans sa résolution, quoiqu'il ne lui arrivât aucun secours de France ni d'Espagne, et qu'aucun état de l'Italie n'armât en sa faveur, assembla le sacré collége, et proposa une nouvelle translation du Saint-Siége dans la ville d'Avignon. Les cardinaux, ne voulant point renoncer aux agréments de l'Italie, pour se mettre dans la dépendance de la France, et craignant un nouveau sac de Rome, engagèrent sa Sainteté à se soumettre aux conditions prescrites par la cour de Vienne. Le pape consentit donc à ce que les troupes impériales qui tenoient garnison dans Commachio, y demeurassent, et à renvoyer devant des arbitres la contestation relative à Parme et à Plaisance. Il reconnut roi d'Espagne l'archiduc Charles, et promit de réduire son armée à cinq mille hommes, et de laisser aux Impériaux un libre passage dans les états de l'Eglise. (1)

(1) *Muratori*, *tom. XII*, *p.* 25, 34, 81. — Targe, tom. V, *passim*. — *History of Europe*. — *Struvius*. — Barre, *passim*.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVI.

1709.

Reprise et nouvelle rupture des négociations de paix. — Campagne de 1709 dans les Pays-Bas. — Bataille de Malplaquet. — Reddition de Mons. — Opérations militaires sur le Rhin et en Italie.

Marlborough lui-même avoit fait, dans le milieu de la campagne précédente, des propositions de paix, par l'entremise de son neveu, le maréchal de Berwick; (1) mais comme c'avoit été pendant le siége de Lille, où l'on supposoit l'armée combinée réduite aux dernières extrémités, la cour de Versailles les avoit rejetées avec mépris. Les succès des alliés, l'affreuse famine qui désoloit la France, et les fardeaux que la guerre forçoit d'accumuler sur les peuples, portèrent Louis XIV, tant pour gagner du temps, que pour détacher de la confédération quelques-uns des états qui la composoient, ou du moins pour ranimer la confiance de ses sujets par une

C. LXXVI.
1709.

(1) Mémoires de Berwick, tom. II, p. 51.

Digitized by Google

C. LXXVI. 1709. apparence de modération, à faire lui-même de nouvelles propositions dans le cours de l'hiver. Mais, en même temps, il suivit le plan dont il connoissoit si bien les avantages, et offrit séparément, aux Provinces-Unies, des priviléges de commerce, et la formation d'une forte barrière dans les Pays-Bas. Après différents pourparlers que ses agents eurent en Hollande, il chargea le président Rouillé d'aller négocier formellement, quoiqu'en secret, avec les états-généraux. Le roi de France répéta, et même étendit les offres qu'il avoit déjà faites; il feignit de consentir à un partage de la monarchie espagnole, partage en vertu duquel Philippe V n'auroit eu que les royaumes de Naples et de Sicile, et la Sardaigne; il proposa de renouveler les stipulations du traité de Riswick, annonça la disposition d'admettre les réclamations de l'Angleterre, et promit vaguement de donner satisfaction au roi de Portugal et au duc de Savoie. Enfin, il ne négligea rien de ce qu'il crut propre à gagner les Provinces-Unies, ou à leur fournir un prétexte d'abandonner la cause commune.

Les conférences ayant été interrompues par le refus que les états-généraux firent de les continuer sans le concours des autres alliés, le Mai. prince Eugène et Marlborough y furent admis, le premier, accompagné du comte de Sinzendorf, et le second, du lord Townshend, whig

Digitized by Google

zélé, et partisan déclaré de la maison d'Autriche. Cette intervention fit promptement évanouir l'espoir que Louis XIV avoit eu de dissoudre la confédération. Le prince Eugène déclara que l'empereur exigeoit la cession de toute la monarchie espagnole, et le renouvellement des stipulations du traité de Westphalie, qui concernoient la maison d'Autriche et l'Empire. Marlborough appuya cette déclaration, en assurant que l'Angleterre ne feroit la paix que lorsqu'on auroit eu égard aux justes prétentions de ses alliés. Les deux plénipotentiaires demandèrent ensuite le prompt renvoi du président Rouillé, à moins que la France n'acceptât positivement leurs propositions.

Louis XIV, ne pouvant parvenir à diviser les alliés, et voyant ses peuples en proie à tous les maux, et sa cour agitée par des cabales et des intrigues, feignit d'acquiescer à toutes les demandes qu'on lui avoit faites, et envoya en Hollande le marquis de Torcy, son principal ministre, qui s'y rendit sous un déguisement. Torcy, plus profondément versé dans l'art des négociations que le président Rouillé, suivit la même ligne, quoiqu'il mît beaucoup plus de finesse et de duplicité dans sa conduite. Il éluda, par des équivoques et des explications captieuses, les réclamations de l'empereur et du duc de Savoie, et tenta d'ébranler la résolution des

Digitized by Google

C. LXXVI.
1709.

puissances maritimes, en s'empressant d'accorder tout ce qui les concernoit particulièrement.

Le roi de France, tandis qu'il animoit ainsi les alliés, s'efforçoit de semer parmi eux les soupçons. Ses agents, en Angleterre et en Hollande, tâchèrent de faire revivre les inquiétudes qu'avoit données la maison d'Autriche, et travaillèrent à exciter la haine publique contre ceux qui demandoient la continuation des hostilités. Le duc de Savoie étoit mécontent de la cour de Vienne, et l'on chercha à le gagner. On tenta de corrompre le pensionnaire hollandais, Vander-Dussen, et l'on fit des offres énormes à Marlborough lui-même. (1)

Ces moyens n'ayant eu aucun succès, le marquis de Torcy demanda aux plénipotentiaires leur *ultimatum*, et l'on dressa des préliminaires de paix. Toute la monarchie espagnole de-

(1) Le marquis de Torcy offrit à Marlborough deux millions, s'il vouloit faire garantir, en faveur de Philippe V, le royaume de Naples et la Sicile, ou seulement le premier de ces états; il lui proposa la même somme pour la conservation de Dunkerque ou de Strasbourg, trois millions pour Naples avec Dunkerque, ou Strasbourg et Landau, ou Dunkerque et Strasbourg seulement, et quatre millions pour Naples et la Sicile, avec Dunkerque, Strasbourg et Landau. A peine est-il nécessaire d'ajouter que Marlborough ne daigna pas répondre à ces propositions. Torçy, tom. II, p. 238.

Digitized by Google

voit passer à la maison d'Autriche, et l'archiduc Charles être reconnu roi d'Espagne par Louis XIV. On demanda que si Philippe V n'avoit pas accédé au traité dans l'espace de deux mois, la France fournît des troupes pour le détrôner. La monarchie espagnole devoit demeurer intacte sous un prince de la maison d'Autriche, et jamais le trône d'Espagne ne devoit être rempli par un prince de la maison de Bourbon. Les Français devoient ne point faire de commerce dans les colonies espagnoles, et rendre toutes les places qu'ils occupoient dans les Pays-Bas. La France devoit céder à l'Empire Landau, Strasbourg et le fort de Kell. On lui laissoit l'Alsace, pour la posséder aux conditions portées par le traité de Munster. Elle devoit rendre Brisach à la maison d'Autriche, et raser les fortifications qui avoient été élevées sur le Rhin, depuis Bâle jusqu'à Philipsbourg. L'examen de l'article relatif à la religion, qui avoit été inséré dans le traité de Riswick, et avoit causé de si grands mécontentements, étoit renvoyé à la discussion de la paix générale. Quant à l'Angleterre, elle exigeoit que Louis XIV reconnût la succession dans la ligne protestante, qu'il lui cédât l'île de Terre-Neuve, qu'il rendît toutes les conquêtes qu'il avoit faites, qu'il fît combler le port et raser les fortifications de Dunkerque, et qu'il renvoyât le prétendant. Le roi de France

Digitized by Google

C. LXXVI.
1709.

devoit aussi confirmer les concessions qu'on avoit faites au roi de Portugal, reconnoître le roi de Prusse, et consentir à ce qu'il possédât Neuchâtel et Vallengin. On remettoit à l'Empire le droit de décider du sort des électeurs de Cologne et de Bavière. Les concessions faites à l'électeur palatin devoient être approuvées, et le neuvième électorat reconnu dans la maison de Hanovre. La France s'engageoit à céder aux Provinces-Unies, pour leur servir de barrière, Ambach, le fort de Kenoque, Menin, Ypres, Warneton, Commines, Warwich, Poperingue, Lille, Tournay, Condé et Maubeuge, et faire revivre les priviléges de commerce qui leur avoient été accordés par le traité de Riswick.

A la ratification des préliminaires, les troupes du roi de France devoient évacuer Namur, Charleroy, Luxembourg, Condé, Tournay, Maubeuge, Nieuport, Furnes, le fort de Kenoque et Ypres, et raser Dunkerque. Il devoit y avoir une suspension d'armes de deux mois, pour tenir à La Haye un congrès dont l'ouverture étoit fixée au 25 juin, et travailler sans relâche à une pacification générale.

Ces conditions peuvent paroître extrêmement dures; mais lorsque l'on examine attentivement la conduite que Louis XIV avoit tenue depuis la conclusion du traité de Westphalie, on reconnoît que les demandes des alliés étoient fondées

Digitized by Google

sur la justice. Quant à cette objection populaire, sur laquelle on a tant insisté en France, et que les Torys ont si souvent reproduite en Angleterre, que c'étoit une chose odieuse de demander à Louis XIV d'aider lui-même à détrôner son petit-fils, nous répondrons qu'il étoit évident qu'un seul ordre du roi de France auroit détruit toute opposition de la part de Philippe V. En se relâchant sur ce point, on auroit donné au monarque français la facilité de soutenir la guerre en Espagne, comme il l'avoit soutenue dans le Portugal après la paix des Pyrénées, et l'on auroit de la sorte engagé les alliés dans une contestation au loin, jusqu'à ce que ce monarque eût réparé ses pertes, et recouvré des forces pour recommencer les hostilités.

Cependant, on ne devoit pas attendre, à moins qu'il ne fût réduit aux dernières extrémités, qu'un souverain si ambitieux, et habitué depuis si longtemps à dominer, sacrifiât son petit-fils, et renonçât aux principaux avantages qu'il avoit retirés de ses armes et de sa politique. Louis XIV rejeta donc sur-le-champ les préliminaires, et dit : « Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux » la faire à mes ennemis qu'à mes enfants. » Il s'adressa de nouveau à ses peuples, et s'étendit sur la dureté et la honte des conditions qu'on vouloit lui imposer ; il releva l'esprit abattu de la nation française, et parvint encore à mettre

Digitized by Google

C. LXXVI. 1709.

sur pied des armées assez puissantes pour tenir du moins la victoire en suspens. (1)

Dans le cours de la négociation, Joseph I.er avoit insisté sur la nécessité d'arracher à la France tout ce qu'elle avoit enlevé à l'Empire dès avant le traité de Westphalie, et ses réclamations avoient été appuyées par quelques princes, qui avoient demandé que les frontières de l'Allemagne fussent reculées jusqu'à la Meuse. Même après que les plénipotentiaires eurent apposé leur signature aux préliminaires, l'empereur prétendit que les articles qui concernoient le corps germanique, n'étoient ni clairs ni satisfaisants, parce qu'il ne considéroit pas la barrière comme suffisante, parce que le duché de Lorraine n'étoit pas réuni à l'Empire, que la reconnoissance du neuvième électorat impliquoit le rétablissement de l'électeur de Bavière, et qu'on avoit arraché à ses propres ministres leur approbation. (2)

(1) Mémoires de Torcy, p. 236. Les auteurs des ouvrages français les plus récents, loin d'insister sur la bonne foi que Louis XIV auroit montrée dans cette négociation, disent, pour justifier sa conduite envers son petit-fils, qu'il ne se proposoit que d'amuser ses ennemis, et de contenter ses sujets en paroissant faire les plus grands sacrifices pour obtenir la paix. *Voyez* surtout Targe, Histoire de l'Avénement de la Maison de Bourbon au trône d'Espagne, tom. V, p. 358.

(2) Lamberty, tom. V, p. 301.

Digitized by Google

L'électeur de Bavière, désespérant de relever sa fortune à l'aide de Louis XIV, avoit proposé de se joindre à la confédération, et de livrer Luxembourg et les autres places qu'il tenoit encore, à condition qu'on lui rendroit ses états, ou qu'on lui donneroit un équivalent, pour lequel il demandoit le duché de Mantoue ou les Pays-Bas. Joseph I.er accueillit d'abord une proposition dont l'acceptation auroit donné la Bavière à sa maison; et Marlborough, qui sentoit que cette acquisition étoit presque l'unique moyen de contrebalancer le pouvoir de la France, promit le concours de l'Angleterre. Mais les Provinces-Unies, soit que l'agrandissement de la maison d'Autriche les inquiétât, soit qu'elles craignissent qu'un prince sans puissance ne régnât sur les Pays-Bas, firent rejeter l'offre de l'électeur, dont Louis XIV calma les craintes, en lui promettant de ne jamais l'abandonner, et dont il releva les espérances, en lui présentant la perspective d'amples dédommagements de ses pertes. (1)

Tout espoir de conciliation étant détruit, les alliés, selon l'expression du prince Eugène, « se » préparèrent à dicter les conditions de la paix,

(1) *Schmidt*, *V. XVI; p.* 41. — *Voyez* aussi dans les Mémoires de Torcy, tom. II, p. 245, une lettre curieuse, que Louis XIV a écrite à cette occasion.

Digitized by Google

C. LXXVI. 1709.

» aux portes de Paris, avec cent cinquante mille » plénipotentiaires armés. » Les avantages que Joseph I.er venoit de remporter en Hongrie, lui permirent d'en retirer un grand nombre de troupes, et l'on se proposa d'attaquer la France à la fois du côté de l'Italie, sur le Rhin et dans les Pays-Bas. On devoit se tenir sur la défensive en Espagne.

Dans les Pays-Bas, on entra en campagne au commencement du mois de juin. L'armée des alliés se montoit à cent dix mille hommes, pleins d'ardeur et de confiance, et bien munis de tout. Elle se réunit dans les environs de Courtrai, sous le commandement du prince Eugène et de Marlborough. Les Français, que commandoit le maréchal de Villars, le plus entreprenant et le plus heureux de leurs généraux, n'étoient pas inférieurs en nombre à leurs ennemis; mais ils manquoient de vêtements et de munitions de guerre et de bouche. Pour couvrir Douay et Arras, ils prirent position derrière des marais qui s'étendent depuis Lens jusqu'à la Bassée. Les alliés, qui s'en approchèrent, ayant jugé cette position trop forte pour l'attaquer, menacèrent Ypres, et feignirent de vouloir engager une action. Lorsque, par cette feinte, ils eurent porté le maréchal de Villars à réduire la force de ses garnisons, ils levèrent leur camp, de nuit et en silence, et le lendemain matin ils investirent

Le 9 Juin.

Digitized by Google

Tournay, où il ne restoit plus que huit mille hommes. En même temps, leurs détachements s'emparèrent de Saint-Amand et de Mortagne. Trente mille hommes furent employés aux opérations du siége, et pour les couvrir, les deux armées du prince Eugène et de Marlbourough se postèrent entre la Scarpe et l'Escaut. Dix mille hommes de troupes légères, qui avoient été laissés dans le Brabant, bloquèrent la place du côté de l'occident, et l'on fit redescendre l'Escaut à l'artillerie de siége, que, pour mieux tromper l'ennemi, on avoit envoyée jusqu'à Courtrai.

Le prince Eugène et Marlborough ayant fait échouer tous les efforts des Français pour jeter des troupes dans Tournay, le maréchal de Vilarsl tenta de détourner leur attention, en détachant dix mille hommes contre Warneton, position qui couvroit le passage de Menin à Lille; mais un corps de troupes très-considérable, qui arriva sous les murs de la place, à l'instant même où elle venoit d'être emportée d'assaut, l'enleva aux Français. La garnison de Commines, qui fut attaquée aussi, repoussa l'ennemi; et la marche d'un détachement, qui se porta vers Saint-Guilain pour menacer le Brabant, fut arrêtée par les inondations et d'autres moyens de défense. On nettoya le canal de l'Escaut, pour faciliter le transport des vivres; et les postes avancés de Marchiennes

Le 4 Juillet.

Digitized by Google

C. LXXVI.

1709.

et de Pont-à-Tressin, complétèrent la ligne de communication nécessaire pour assurer le passage des convois de Menin par Lille.

Le maréchal de Villars, que le manque de vivres et de fourrage empêchoit de faire aucun mouvement important, abandonna Tournay à son sort. Mais pour arrêter les progrès des alliés lorsque la place seroit prise, il se posta entre la Lys et l'Escaut. Il plaça sur la Haine, près de Saint-Guilain, un corps destiné à couvrir sa droite, et il en mit un autre sur la Lys pour protéger sa gauche. Il tira des lignes, fit des inondations, et eut recours à tous les moyens que l'art militaire indique pour fortifier une position. Il convoqua les milices de la Picardie et du Boulonnais, et fit venir de l'armée du Rhin dix mille hommes de renfort. Le 3 juillet, dans le temps où Villars faisoit ses dispositions, la ville de Tournay capitula, et le commandant de la place se retira dans la citadelle, qui étoit extrêmement forte, et où il prolongea sa défense jusqu'au 5 du mois de septembre.

La forte position que le maréchal de Villars avoit prise si judicieusement, empêchoit les alliés, quoiqu'ils fussent maîtres de Tournay, de suivre l'exécution de leur premier plan d'attaque. Ne voulant pas tenter d'assaillir un camp, que le maréchal fortifioit depuis six semaines, ils ne songèrent plus qu'à le lui faire abandonner. En

Digitized by Google

conséquence, le jour même où la citadelle de Tournay se rendit, ils décampèrent brusquement, détachèrent un corps de troupes pour écarter celui qui étoit posté sur la Haine, et investirent Mons, place qui n'étoit défendue que par une garnison peu nombreuse et malade, et qui, pour employer l'expression du général français, étoit « l'hôpital de l'armée. » (1)

Leur projet réussit. Le maréchal de Villars rassembla ses troupes sur le Honneau, passa l'Escaut à Valenciennes, fit venir des renforts des garnisons voisines, et occupa le village de Malplaquet, qui se trouve entre les sources de la Haine et la Sambre. Il se flatta, dans cette position, que rendoient très-forte les bois et les marais dont elle étoit environnée, d'arrêter les mouvements de l'ennemi, d'en borner les opérations à des attaques de villes, dont la prise seroit peu importante, et de mettre à couvert cette grande chaîne de places fortes, qui s'étendoit depuis la Lys jusqu'à la Meuse.

Les alliés, laissant un corps de troupes devant Mons, passèrent la Haine, et arrivèrent à Blangies, à l'instant même où le maréchal de Villars venoit de prendre position. Le jour tomboit, et ils demeurèrent sous les armes jusqu'au lendemain matin. On tint conseil de guerre. Le prince Le 9 Sept.

(1) Mémoires de Villars.

Digitized by Google

C. LXXVI.
1709.

Eugène fut d'avis qu'il falloit engager une action avant que l'ennemi eût pu rendre sa position aussi inexpugnable que l'étoit celle qu'il avoit quittée. Soutenu par Marlborough, il surmonta l'opposition des commissaires hollandais; mais, par malheur, il fut résolu d'attendre l'arrivée de dix mille hommes qu'on avoit laissés à Tournay. Comme ils ne rejoignirent l'armée que la nuit suivante, Villars eut le temps de se mettre en état de défense. La droite de l'armée française s'étendoit dans le bois de Lanière, et la gauche étoit flanquée par les bois de Taisnières et de Sars. Le centre étoit posté entre deux bois, dans une plaine de trois mille pas de largeur, où sont situés les villages de Malplaquet et d'Aulnois. Des retranchements, et des abattis d'arbres couvroient les deux flancs de cette partie de l'armée. Une ligne avoit été tirée au travers de la plaine derrière Aulnois. On en commençoit une seconde devant Malplaquet, afin de pouvoir prendre une nouvelle position où l'on présentât un front plus large, si la première ligne étoit forcée. L'infanterie française étoit placée, partie dans les bois, partie derrière les retranchements faits dans la plaine, où la cavalerie étoit rangée sur deux lignes. L'artillerie commandoit les approches, et tout l'ensemble de la position offroit plutôt l'aspect d'une forteresse que celui d'un camp.

Cependant, les alliés ne renoncèrent point à

Digitized by Google

leur résolution. Un de leurs détachements s'empara de Saint-Guilain, position qui pouvoit favoriser la retraite en cas de revers, et l'on disposa tout pour engager l'action. A la pointe du jour, les deux généraux, pour reconnoître le terrain, parcoururent, malgré une vive canonnade, qui abattit, en leur présence, un grand nombre d'hommes, l'espace qui séparoit les deux armées. Leurs troupes, rangées en bataille devant Aulnois et Blangies, s'étendoient depuis le bois de Lanière jusqu'au village de Sars, l'infanterie disposée, en avant, sur deux lignes, et la cavalerie derrière, dans le même ordre. Le prince Eugène ayant, le premier, proposé de livrer bataille, entreprit la tâche pénible de déloger les Français des bois de Sars et de Taisnières. Ses troupes, qui étoient composées d'Autrichiens et d'Allemands, prirent la droite, et les troupes anglaises et hollandaises, que Marlborough commandoit, eurent la gauche. L'artillerie de toute la ligne donna le signal du combat, auquel les troupes répondirent par de vives acclamations. Le prince Eugène, à la tête de son infanterie, soutenue par un corps de troupes anglaises, pénétra trois fois dans le bois de Sars. La nature du terrain, et la résistance désespérée de l'ennemi, lui opposèrent des obstacles presque insurmontables. Il rallia ses troupes, et s'exposant comme le dernier de ses soldats, il fut atteint

Digitized by Google

C. LXXVI. 1709.

d'une balle au front. Comme son sang couloit, on le pria de se retirer. « Qu'importe, » répondit-il, « de se faire panser, si nous devons mourir ici; si nous en revenons, il y aura assez de » temps pour cela ce soir. » Après une lutte terrible, ses troupes délogèrent l'ennemi, en forcèrent les ouvrages, et abordèrent les retranchements de la plaine. Mais comme les Français parvinrent encore à se rallier, et présentèrent de nouveau un front redoutable, le prince ne put sortir des taillis, et s'arrêta pour attendre le succès des attaques faites sur les autres points.

Le combat avoit commencé à l'extrémité de la gauche. Le jeune prince d'Orange, jaloux d'égaler la gloire de ses ancêtres, conduisit quarante bataillons hollandais contre quatre-vingts bataillons français, postés à la lisière du bois de Lanière, et força deux de leurs retranchements. Repoussé au troisième, il rallia ses troupes, et plaça, de sa propre main, son étendard sur les ouvrages. Quoique toute la valeur possible dût céder à des forces si supérieures, il dédaigna de faire retraite, et détourna l'attention de l'ennemi, en se tenant derrière les clôtures des environs.

Au centre, Marlborough suivoit les progrès de l'action, pour régler en conséquence ses propres mouvements. S'étant aperçu que, pour résister au prince Eugène, on avoit éclairci les rangs des troupes qui défendoient les ouvrages

de la plaine, il saisit cet instant favorable, pousse son infanterie en avant, et force le retranchement. Tandis que postée à la lisière du bois, l'artillerie autrichienne vomit la mort sur les rangs de l'ennemi, la cavalerie s'avance et se forme en ordre de bataille, protégée par l'infanterie. Fréquemment repoussée, elle se rallia chaque fois. A la fin, elle rompit les escadrons qui lui étoient opposés, et s'étant portée en avant, elle sépara la droite des Français de la gauche. La victoire, qui étoit restée long-temps indécise, se déclara alors en faveur des alliés. Le maréchal de Villars ayant été dangereusement blessé au commencement de l'action, le maréchal de Boufflers, à qui le commandement avoit passé, ordonna la retraite. Une partie de l'infanterie de la droite, qui bordoit le bois, se replia par Bavay sur Maubeuge. A la gauche, Boufflers lui-même, conduisant la cavalerie, couvrit les fuyards, et se retira avec l'artillerie jusqu'à Valenciennes, sans être inquiété par l'ennemi, qui étoit trop épuisé pour arrêter cette retraite. Ainsi se termina, au bout de sept heures, une des batailles les plus sanglantes qui aient été livrées dans la guerre de la succession. Le nombre des blessés et des morts s'éleva à quinze mille hommes du côté des Français, et à plus de vingt mille du côté des alliés. (1)

(1) Les Hollandais, dont les troupes furent celles qui

Digitized by Google

C. LXXVI.
1709.

Quoique la perte des alliés fût de beaucoup plus forte que celle de l'ennemi, une retraite, même volontaire, jette les troupes dans un si grand découragement, que les Français laissèrent s'écouler le reste de la campagne sans faire le moindre effort. Ils divisèrent leur armée en deux corps, pour couvrir Maubeuge, Valenciennes et le Quesnoy. Les vainqueurs rentrèrent dans leur ancien camp le lendemain de l'action. Ils pressèrent le siége de Mons sans interruption, et la ville capitula le 30 octobre. Comme des pluies continuelles avoient rompu les chemins, et que les fourrages devenoient rares, ils n'entreprirent point le siége de Maubeuge, qu'ils avoient projeté, et ils prirent leurs quartiers d'hiver, disposés à faire tous les préparatifs nécessaires pour commencer de bonne heure les opérations militaires l'année suivante. (1)

Les plans de campagne pour le Rhin et l'Italie avoient été tracés avec une hardiesse peu

souffrirent le plus dans cette action, accusèrent le prince Eugène et Marlborough de les avoir sacrifiées; mais leur perte fut causée par l'imprudence de leur général, qui fit, sans aucune nécessité, une attaque furieuse.

(1) Nous avons consulté, pour les opérations de cette campagne, les Vies et les Histoires Militaires du Prince Eugène et de Marlborough, Rapin, *Cunningham*, les Mémoires de Villars, et les autres ouvrages que nous avons cités précédemment.

Digitized by Google

1709.

commune; et si l'exécution avoit été couronnée du succès, ils auroient porté le dernier coup à la France. L'armée des cercles devoit entrer en Alsace, et les troupes de l'empereur et du duc de Savoie devoient pénétrer dans le Dauphiné. On s'étoit proposé de réunir les deux armées dans la Franche-Comté, dont les habitants étoient disposés à les recevoir. De là on se seroit avancé, l'année suivante, dans le cœur de la France, qui de ce côté n'étoit point défendue par une ligne formidable de places fortes, comme elle l'étoit du côté des Pays-Bas. Mais le corps germanique mit dans ses mouvements la même lenteur que les années précédentes, et les opérations militaires furent encore retardées par la répugnance que l'électeur de Hanovre montra à reprendre le commandement. En Italie, le duc de Savoie, mécontent de l'empereur, qui lui refusoit le territoire des Langues qu'il réclamoit, comme faisant partie du Montferrat, non-seulement renonça au commandement, mais empêcha le départ de ses troupes. Quoiqu'à la fin les instantes représentations des puissances maritimes l'eussent adouci, il ne voulut point se mettre lui-même en campagne; et en conséquence, ce fut le feld-maréchal, comte de Daun, qui commanda l'armée.

Ces retards donnèrent aux Français le temps de pourvoir à leur défense. Lorsque les armées

Juillet et Août.

Digitized by Google

C. LXXVI. 1709. se mirent en mouvement, les ducs d'Harcourt et de Berwick parvinrent, par leur vigilance et leur habileté supérieure, à arrêter les progrès de l'ennemi, et à le priver de l'avantage que lui donnoit la supériorité du nombre. Du côté de l'Alsace, l'électeur de Hanovre ne put s'assurer d'un passage sur le Rhin. En Italie, le comte de Daun s'embarrassa dans les montagnes des Alpes; et après avoir consumé deux mois en vains efforts, il se replia sur le Piémont, de peur que l'hiver, en fermant les passages, ne lui coupât les vivres, et n'empêchât son retour.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVII.

1710 — 1711.

Congrès de Gertruidenberg. — Opérations militaires dans les Pays-Bas. — Prise de Douay, de Béthune, d'Aire et de Saint-Venant. — Opérations militaires du côté de la Savoie.

C.LXXVII. 1710—1711.

Les succès qui avoient couronné les armes des alliés dans les Pays-Bas, la perte de Lille et de Tournay, l'épuisement des finances, et les cris qui s'élevoient de toutes parts en France pour demander la paix, portèrent Louis XIV à réitérer ses propositions. Après avoir fait en secret quelques tentatives pour obtenir une modification des préliminaires qu'on lui avoit présentés l'année précédente, il affecta de les considérer comme devant servir de base pour de nouvelles négociations, à l'exception d'un changement dans les articles qui concernoient l'évacuation des domaines espagnols. Ayant de la sorte obtenu des Hollandais la reprise des conférences, il envoya en Hollande, en qualité de ses plénipotentiaires, le maréchal d'Uxelles et l'abbé de

Digitized by Google

C.LXXVII. 1710—1711.

Polignac. La petite ville de Gertruidenberg fut rendue célèbre par la tenue du congrès.

Cet acquiescement simulé permit au roi de France d'amuser de nouveau les alliés, et de semer la défiance entr'eux. Comme les importunités des plénipotentiaires français parvinrent à arracher aux commissaires hollandais une sorte de consentement tacite à la demande de Naples et de la Sicile, ou au moins de cette île pour Philippe V, et que cette proposition trouva de l'appui dans les états-généraux, le comte de Sinzendorf, plénipotentiaire impérial, présenta au pensionnaire et à Marlborough deux mémoires, où il la combattit. Il soutint qu'elle étoit injuste, insidieuse et inadmissible, et déclara que son maître périroit plutôt les armes à la main, que d'accéder à un arrangement dont la ruine de la maison d'Autriche seroit la suite inévitable. (1)

Les raisonnements du plénipotentiaire impérial ayant été appuyés par le ministère britannique, les Hollandais s'y rendirent. Ils déclarèrent que c'étoit à Louis XIV à assurer, soit par persuasion, soit de vive force, l'évacuation de toutes les possessions espagnoles, et annoncèrent que les alliés, pour parvenir à s'indemniser des dépenses que leur avoit causées la

(1) Lamberty, tom. VI, p. 37 - 49.

Digitized by Google

C.LXXVII.

1710—1711.

continuation des hostilités depuis le rejet des préliminaires, se proposoient de faire de nouvelles demandes. Il paroît qu'on exigeoit une augmentation de places fortes, la cession de l'Alsace au duc de Lorraine, dont les états auroient fait partie intégrante de l'Empire, et la restitution des Trois-Évêchés. Louis XIV, ainsi pressé, offrit de donner pour garantie quatre places des Pays-Bas, de rendre l'Alsace, d'abandonner Valenciennes aux Hollandais, et même de fournir, par mois, un subside d'un million, pour servir à chasser d'Espagne Philippe V; mais il exigeoit en même temps qu'on rendît aux électeurs de Cologne et de Bavière leur dignité et leurs états, qu'on renonçât à de nouvelles demandes, et qu'on réduisît réciproquement le nombre des troupes. Le monarque déclara, en outre, qu'il ne pouvoit persuader à son petit-fils de renoncer au trône d'Espagne, et qu'il ne vouloit pas l'y forcer. (1) Comme les offres de la France n'étoient point conformes à la lettre ni à l'esprit des préliminaires, elles furent rejetées, et l'on mit fin aux conférences. Le 25 Juill.

(1) Torcy, tom. II. — *State of Europe, for* 1710. — Rapin, qui a donné un bon extrait de la négociation. — Smollett. — *Cunningham. — Hare's Letters to a Tory Member. — Bolingbroke's Letters on History, and lord Walpole's Answer. — Schmidt, V. XVI, B.* 12. — Lamberty, tom. VI.

Digitized by Google

C.LXXVII.
1710—1711.

Les états-généraux justifièrent la conduite de leurs plénipotentiaires par une résolution, où ils dirent que le roi de France s'étoit écarté de la base de la négociation, en éludant ce qui en étoit le point capital, la restitution entière de la monarchie espagnole, et qu'il n'avoit eu en vue que de désunir les alliés. La reine d'Angleterre, approuvant cette résolution, déclara de nouveau qu'elle étoit déterminée à pousser la guerre avec vigueur; et l'empereur fit connoître sa satisfaction aux états-généraux, dans une lettre où il leur donna le titre de « hauts et puissants », que depuis long-temps ils demandoient vainement à la chancellerie impériale.

Le congrès de Gertruidenberg ne retarda point les opérations de la campagne. Comme les années précédentes, les Français avoient déconcerté les plans des alliés, en prenant de fortes positions derrière les rivières et les ruisseaux qui arrosent les frontières de l'Artois et du Hainault, le prince Eugène et Marlborough conçurent le dessein de déranger ce système de défense, et d'occuper, avant que l'ennemi eût rassemblé ses forces, les lignes qu'il avoit tirées derrière la Deule et la Scarpe, pour couvrir les places fortes situées sur la Lys et l'Escaut. Les troupes qui avoient été mises en quartier d'hiver dans le Brabant furent rassemblées tout-à-coup dans les environs de Tournay, et les deux géné-

Digitized by Google

taux rejoignirent l'armée vers le milieu du mois d'avril. Dans la nuit du 20, les troupes, à qui l'on avoit distribué des vivres pour une marche forcée, et qui formoient deux colonnes, passèrent la Deule à Pont-à-Vendin et à Pont-Oby, avant que les Français eussent été instruits de leur approche. Elles repoussèrent au-delà de la Scarpe deux corps qui avoient été réunis à la hâte à Saint-Amand, et derrière les marais de Lens. Les alliés prirent position de chaque côté de Douai, ville qui communique, par des canaux navigables, avec la Lys et l'Escaut, et que sa situation et sa force rendoient extrêmement propre à être une place d'armes pour soutenir une invasion en France.

Les jours suivants furent employés à tirer les lignes de circonvallation, à faire les préparatifs du siége, et à s'emparer des positions nécessaires. Le château de Mortagne ayant été emporté par un détachement, et Saint-Amand et Marchiennes ayant été abandonnés par l'ennemi, la communication avec l'Escaut fut ouverte par Tournay. On répara les écluses de la Deule, et la communication avec Lille fut rendue facile. L'arrivée de vingt mille auxiliaires Prussiens, Palatins et Hessois, fit monter à quatre-vingt-dix mille hommes l'armée des alliés, et les deux divisions qu'elle formoit furent placées dans les positions les plus propres à favoriser le passage

Digitized by Google

C.LXXVII. 1710—1711.

des convois, et à couvrir les opérations du siége. Quarante bataillons, commandés par les princes d'Anhalt et de Nassau, furent chargés de l'attaque, et les batteries commencèrent à jouer le 11 mai. Les approches furent poussées avec cette vigueur qui caractérisoit toutes les opérations du prince Eugène et de Marlborough; et comme le manque des choses nécessaires fut cause que le maréchal de Villars ne put assembler son armée avant les premiers jours de mai, ces deux généraux prirent toutes les mesures propres à l'empêcher de secourir la place, qui se rendit le 26 juin.

Le 26 Juin.

Après avoir donné quelques jours de repos à leurs troupes, et fait mettre la ville de Douai de nouveau en état de défense, les alliés rappelèrent leurs détachements, et allèrent se poster entre Lens et la source de la Nave. Jugeant qu'il étoit impossible de forcer les lignes que le général Français avoit tirées pour couvrir Arras, ils renoncèrent au dessein qu'ils avoient conçu d'assiéger cette place, et marchèrent contre Béthune, qu'ils investirent, le 16 juillet, avec dix-huit mille hommes. La tranchée fut ouverte le 27, et le corps d'armée prit position à Berle pour couvrir le siége. Le maréchal de Villars ayant jeté dans la place une garnison de neuf mille hommes, commandée par Dupuy-Vauban, neveu du célèbre maréchal de ce nom, et ren-

Digitized by Google

C.LXXVII.

1710—1711.

forcé les garnisons de Saint-Venant, d'Aire et d'Ypres, abandonna Béthune à son sort. Il tira des détachements de Condé, de Valenciennes et de Cambrai; il suivit les mouvements des alliés, et se retrancha entre les sources de la Canche et la Scarpe. A la faveur de cette position, il couvrit Arras et Hesdin, et fut maître d'occuper quelque point que ce pût être d'une barrière formée par la nature et l'art, depuis la mer jusqu'à la Meuse, et soutenue par les places d'Hesdin, de Saint-Pol, d'Arras, de Bouchain, de Valenciennes, de Condé, de Maubeuge et de Charleroy. Il demeura dans cette situation formidable, sans risquer aucune action, si ce n'est quelques escarmouches ou quelques attaques de convois, jusqu'à la prise de Béthune, qui eut lieu après un siége de trente-sept jours. Le 29 Août.

Les alliés ne pouvant forcer les Français à recevoir la bataille, et n'osant les attaquer dans leurs lignes, ce qui eût été une entreprise insensée, employèrent le reste de la campagne à faire les siéges d'Aire et de Saint-Venant. (1) Cette dernière place se rendit, le 29 septembre, après

(1) Le maréchal de Villars quitta l'armée vers ce temps pour aller aux eaux de Bourbonne, et le commandement passa au duc d'Harcourt, qui demeura dans l'inaction tout le reste de la campagne.

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

CCLXXVII. 1710—1711. Le 8 Nov. trente jours de tranchée ouverte. La ville d'Aire, que sa situation entre des marais, et la force de ses ouvrages rendoit susceptible d'une plus longue défense, tint jusqu'au 8 novembre. Les alliés retournèrent ensuite dans les plaines de Lille; et, suivant l'exemple des Français, ils prirent leurs quartiers d'hiver. Le prince Eugène et Marlborough se rendirent à La Haye, où, après avoir pourvu à la subsistance de leurs troupes, ils allèrent l'un à Vienne, et l'autre à Londres(1), pleins d'espoir de compléter l'abaissement de la France dans la prochaine campagne.

La mésintelligence subsistant toujours entre l'empereur et le duc de Savoie, le commandement de l'armée d'Italie, qui se montoit à quarante-cinq mille hommes, fut de nouveau remis au comte de Daun. Seissen, protestant réfugié du Languedoc, devoit, tandis que le général Autrichien pénétreroit dans la vallée de Barcelonnette, débarquer à Cette avec un corps de troupes, et faire soulever les Religionnaires de la Provence et du Dauphiné, provinces où il n'y avoit point de troupes. Die devoit être le point de réunion de ces insurgents, dont la communication avec les alliés auroit été établie par la

(1) Mémoires de Villars. — *Lives of Eugene and Marlborough*, et les ouvrages cités pour les campagnes précédentes.

Digitized by Google

Drôme et le Vivarais, ce qui auroit interdit à toute armée française l'entrée de la Provence. Mais le maréchal de Berwick, en suivant le même plan de campagne que l'année précédente, empêcha Daun de s'établir au-delà des Alpes. Seissen n'eut pas plutôt pris terre, qu'il fut battu et forcé de se rembarquer; on contint les Protestants; et les alliés, après une campagne pénible, furent forcés de se retirer dans le Piémont. (1)

CLXXVII.

1710—1711.

Sur le Rhin, les deux armées demeurèrent, comme auparavant, entièrement sur la défensive.

(1) Mémoires de Bervick.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVIII.

1709 — 1711.

Affaires d'Espagne. — Succès des alliés. — Batailles d'Almenara et de Saragosse. — Courte résidence que l'archiduc Charles fait à Madrid. — Les armes de Philippe V recouvrent la supériorité. — Arrivée du duc de Vendôme en Espagne. — L'archiduc Charles retourne en Catalogne. — Affaire de Brihuega, où les Anglais sont faits prisonniers. — Bataille de Villa-Viciosa.

LXXVIII. 1709—1711. Les grands efforts que les alliés avoient faits contre la France avoient été cause que les opérations militaires avoient langui en Espagne. Depuis la perte de la bataille d'Almanza, l'archiduc Charles s'étoit soutenu dans la Catalogne. De l'autre côté de la péninsule, les troupes de l'Angleterre et du Portugal étoient restées sur la défensive, après avoir tenté vainement de s'em-
Mai 1709. parer de Badajoz. Cependant le départ de plusieurs corps de troupes françaises, qui coururent défendre leur propre pays, contribua, avec le mécontentement que les négociations de paix

Digitized by Google

excitèrent en Espagne, à empêcher Philippe V de profiter de la foiblesse de son rival. Ses embarras s'augmentèrent aussi par la division qui se mit dans sa cour. La princesse des Ursins, qu'il avoit renvoyée pour se concilier la bienveillance des Espagnols, avoit repris son ascendant; et soutenue par les conseils du ministre des finances, Amelot, elle gouvernoit l'Espagne. Elle élevoit et renvoyoit ministres et généraux. Le duc d'Orléans même fut privé du commandement, et l'on arrêta deux de ses agents pour une conspiration réelle ou supposée (1), dont l'objet étoit de supplanter Philippe V. La haine nationale se réveilla dans toute sa force, et l'on craignit un soulèvement général. Quelques grands d'Espagne conseillèrent au roi de déclarer la guerre à la France, et même les troupes espagnoles et les troupes françaises se considérèrent réciproquement d'un œil inquiet.

LXXVIII.
1709—1711.

Philippe V, pour recouvrer la confiance de ses sujets, assembla les cortez de Castille et d'Aragon à Madrid, et leur présenta Louis, son fils, comme prince des Asturies et comme héritier du trône. Il remit les rênes du gouvernement entre les mains du duc de Medina-Celi, seigneur

(1) Il paroît qu'elle étoit réelle. *Voyez* le Siècle de Louis XIV, chap. 22, p. 352, édit. stéréot.
(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

LXXVIII.
1709—1711.

extrêmement attaché à sa patrie; il confia le commandement des troupes nationales à des officiers Espagnols; et, suivant le conseil de Porto-Carrero mourant (1), il renvoya de sa cour tous les Français, à l'exception de la princesse des Ursins, qui avoit recouvré sa popularité en paroissant provoquer cette révolution. Philippe V profita aussi de la publication des préliminaires pour émouvoir, en sa faveur, la sensibilité de ses sujets, pour leur faire craindre le démembrement de la monarchie, pour déclarer que jamais il ne renonceroit à une couronne que l'affection de ses peuples lui rendoit chère, et pour jurer qu'il périroit plutôt à la tête des derniers Espagnols, que d'abandonner le sol chéri de la Castille.

Une déclaration si pathétique flatta l'orgueil et fit revivre les espérances des Castillans. Les seigneurs envoyèrent leur vaisselle à la monnoie, et se rangèrent sous l'étendard de Philippe, accompagnés de leurs vassaux. Le clergé prodigua ses trésors pour défendre, contre un

(1) Porto-Carrero, qui s'étoit montré partisan de la maison d'Autriche, se déclara ensuite en faveur de la maison de Bourbon. Il passa, avec la fortune, du côté de l'archiduc Charles, et il s'en sépara, avec elle, pour repasser du côté de Philippe V. Il mourut le 4 septembre 1709.

Digitized by Google

prince soutenu par des hérétiques, un monarque d'une piété exemplaire. La promesse que Louis XIV fit à son petit-fils de ne jamais abandonner sa cause, ranima le courage de Philippe, qui vit bientôt cesser la pénurie de ses finances à l'arrivée des galions. Mais la reprise des négociations, et la proposition que fit le roi de France de livrer l'Espagne à son sort, réveilla encore une fois la haine nationale. Philippe V se vit forcé de renvoyer, à une époque où leur discipline et leur courage les lui rendoient si nécessaires, le peu de troupes françaises qui restoient près de lui.

Cependant le parti Autrichien commençoit à se relever. L'archiduc Charles, dont les troupes avoient reçu des renforts, marcha, accompagné du comte de Staremberg, contre Philippe V, et reprit Balaguer, dont les alliés s'étoient emparés à la fin de la campagne précédente. Stanhope étant arrivé d'Italie avec de nouveaux secours, Charles suivit de près l'ennemi dans sa retraite, et l'atteignit peu de temps après avoir passé la Nogara aux environs d'Almenara ou Almenares. Le 27 Juill. 1710.
Soit indécision, défaut qui lui étoit naturel, soit déférence pour les conseils de Staremberg, l'archiduc auroit laissé échapper l'ennemi; mais Stanhope menaça de se retirer avec les troupes qui étoient à la solde de la Grande-Bretagne, si l'on évitoit d'engager une action. Charles s'étant

Digitized by Google

LXXVIII. 1709—1711. rendu à cet avis, Stanhope attaqua un corps qui avoit été détaché pour s'assurer d'un passage sur la Nogara, tua de sa propre main, à la première charge, un des principaux officiers Espagnols, et mit le détachement en déroute. L'approche de la nuit sauva seule le corps d'armée, et Philippe V se réfugia dans Lérida. L'ennemi fut poursuivi dans sa retraite; et malgré la chaleur extrême du temps, le mauvais état des chemins et le manque de vivres et d'eau, on le joignit peu de temps après qu'il eut passé

La 20 Août l'Ebre à Saragosse. Les alliés le passèrent aussi sur-le-champ. Ils s'approchèrent d'une éminence sur laquelle les troupes de Philippe V étoient postées. Ils restèrent toute la nuit sous les armes; et, à la pointe du jour, ils engagèrent l'action. Après un combat peu long, mais très-vif, les alliés remportèrent une victoire complète sur des troupes qui, bien qu'elles eussent l'avantage du nombre, avoient été surprises, et se croyoient sacrifiées à la politique de la cour de France. Le nombre des prisonniers et des morts fut très-considérable, et l'armée espagnole fut totalement dispersée. Une partie s'enfuit vers Lérida, ayant à sa tête le marquis de Bay, son commandant. Philippe V lui-même se retira en toute diligence à Madrid. L'archiduc Charles entra dans Saragosse au milieu des acclamations des citoyens, dont il obtint l'affection, en leur rendant la cons-

Digitized by Google

titution et les priviléges que son adversaire leur avoit enlevés.

Si l'on avoit su profiter de cette victoire, on auroit pu faire recouvrer la monarchie espagnole à la maison d'Autriche ; mais la division qui avoit occasionné les revers de l'archiduc, se mit de nouveau entre Staremberg et Stanhope, qui se disputèrent le commandement. Le dernier étoit franc, impétueux, entreprenant et dominateur ; l'autre étoit froid, réservé, attaché aux règles, se prévaloit de son expérience et de la faveur de son souverain, et s'indignoit de voir son rival lui disputer la prééminence. Dans les conseils qui se tinrent pour régler la suite des opérations militaires, Staremberg proposa de soumettre d'abord les provinces voisines, et d'assiéger Pampelune, pour fermer, par la prise de cette place, le passage principal par lequel les troupes françaises pouvoient pénétrer en Espagne. Les importunités et les menaces de Stanhope prévalurent ; et Charles, quoiqu'à regret, dirigea sa marche vers Madrid. A son entrée dans cette capitale, la solitude et le silence régnèrent sur son passage, ou du moins ceux des habitants qui furent payés pour joindre leurs cris aux acclamations des soldats, furent considérés, par leurs compatriotes, comme des traîtres, comme des ennemis du souverain légitime et de la patrie ; et si quelques seigneurs, forcés par le besoin 28 Sept.

Digitized by Google

LXXVIII. 1709—1711. ou excités par le mécontentement, présentèrent leur hommage à l'archiduc, la masse du peuple lui prouva, par des signes non équivoques, son éloignement pour sa personne et pour sa cause. On avoit compté sur les secours des Portugais; mais Stanhope se transporta vainement jusqu'à Tolède, pour faciliter leur jonction avec l'armée des alliés. Il ne put les engager à s'avancer au-delà de leurs frontières; et même le roi de Portugal refusa d'envoyer les troupes qui étoient à la solde des puissances maritimes.

Tandis que l'archiduc Charles demeuroit de la sorte en suspens, Philippe V travailloit avec ardeur à réparer ses pertes : il transféra les conseils et les tribunaux à Valladolid, envoya la reine et le prince des Asturies à Vittoria, concentra ses forces et fit de nouvelles levées d'hommes. Soutenues par les habitants, les troupes, qui avoient trouvé un refuge à Lérida, coupèrent la communication de Barcelone avec Madrid. Cette jalousie que, dans la prospérité, la nation espagnole avoit conçue contre la France, se dissipa dans l'adversité. Les grands d'Espagne eux-mêmes se réunirent à Philippe V pour prier Louis XIV de leur envoyer des secours, et surtout le duc de Vendôme, dont ils admiroient les talents, et des services duquel ils conservoient le souvenir. Cette prière, qu'on attendoit avec impatience, fut exaucée sans délai. Le duc de

Digitized by Google

Noailles se prépara à pénétrer dans le Roussillon avec les troupes qu'il commandoit. Vendôme, à la tête d'un corps de trois mille chevaux, joignit Philippe V à Valladolid, et réveilla l'enthousiasme des troupes, qui bientôt se montèrent à trente mille hommes. S'étant avancé jusqu'à la ville d'Almarès, sur le Tage, il se vit maître du seul point par lequel les Portugais pussent communiquer avec les alliés.

Cependant Charles voyoit se fondre son armée, qui manquoit de tout, et dont les Espagnols assassinoient les soldats chaque fois qu'ils pouvoient le faire avec impunité. Des partisans poussoient leurs courses jusqu'à Madrid. On tint conseil pour délibérer sur le parti qu'il convenoit de prendre. Quelques membres proposèrent de se maintenir au cœur de la Castille, d'autres de regagner la Catalogne, et tous exhortèrent l'archiduc à ne point exposer sa personne au milieu d'un peuple dont les dispositions lui étoient extrêmement contraires, et à se retirer à Barcelone. Il hésitoit à le faire, lorsqu'un déserteur lui apporta une lettre, par laquelle la princesse son épouse lui annonçoit que le duc de Noailles s'avançoit à la tête de quinze mille hommes, et pouvoit lui couper la retraite. Cet avis, joint à l'approche de Philippe V et du duc de Vendôme, firent consentir Charles à se retirer. La ville de Madrid fut évacuée au milieu des

Digitized by Google

LXXVIII. imprécations d'un peuple dont on avoit blessé les préjugés, et à la religion de qui l'on avoit insulté. Le prince fugitif entendit le son des cloches et les acclamations qui annoncèrent l'entrée triomphante de son adversaire. Après être resté quelque temps entre Madrid et Tolède pour réunir ses troupes et assurer son passage, Charles prit, avec une escorte de deux mille chevaux, le chemin de Barcelone. Son armée le suivit de près. Staremberg en conduisoit l'avant-garde et le corps principal. Quatre mille Anglais, commandés par Stanhope, composoient l'arrière-garde; mais leurs communications n'étoient assurées que par quelques détachements qui ne connoissoient point le pays, et auxquels les habitants refusoient de servir de guides. Tandis que Staremberg entroit dans Cifuentes, Stanhope faisoit reposer ses troupes à Brihuega, autre ville située sur le Tage, au nord-est de Guadaxalara. Il se proposoit de continuer sa route le lendemain matin, quand il vit paroître l'ennemi, qui avoit passé le fleuve, et qui prit position au-dessus de lui. Quoique renfermé, sans vivres, sans artillerie et presque sans munitions, dans une petite ville qui n'étoit entourée que d'un simple mur, il résolut de défendre son poste, jusqu'à ce que Staremberg, à qui il dépêcha courrier sur courrier, eût pu venir à son secours. Il soutint durant trois jours les assauts multipliés

(Marginal notes: 1709—1711. Le 11 Nov. — Le 9 Déc. 1711.)

Digitized by Google

de toute l'armée espagnole, et il ne céda que lorsqu'il eut épuisé tous ses moyens de défense, que l'ennemi eut pénétré dans la place, et que les habitants se furent soulevés contre ses troupes.

La soirée étoit déjà fort avancée, lorsqu'on apprit à Cifuentes le danger auquel Stanhope étoit exposé. Staremberg fit, pendant la nuit, ses préparatifs pour se mettre en marche; mais ayant été obligé d'attendre ses détachements, il ne put partir que vers le milieu du jour suivant. Ce retard et la difficulté des chemins furent cause que la nuit surprit ses troupes. Elles la passèrent sous les armes, et, le lendemain matin, elles allèrent en avant, et arrivèrent à une lieue de Brihuega. Comme on ne répondit point à leurs signaux, elles reconnurent que la place s'étoit rendue. Staremberg vit l'armée espagnole rangée en bataille sur les éminences qui bordent la plaine de Villa-Viciosa. Quoique ses troupes fussent fatiguées par une longue marche, et qu'elles n'eussent point l'avantage du nombre, il jugea qu'il étoit trop tard pour se retirer. A peine avoit-il fait ses dispositions, que l'attaque commença. Les Espagnols, conduits par Vendôme, et animés par la présence de Philippe V, chargèrent avec furie, taillèrent en pièces l'aile gauche des alliés, et en prirent les bagages. Cependant le centre et la droite soutinrent tous les assauts qui leur furent livrés, et

Le 10 Déc.

Digitized by Google

LXXVIII. 1709—1711.

que la nuit seule fit cesser. Ils conservèrent leur poste, et enlevèrent à l'ennemi une partie de son artillerie. Staremberg passa le jour suivant sur le champ de bataille. Mais ayant perdu une partie de ses bagages, et voyant son armée qui étoit réduite à neuf mille hommes, harcelée par la cavalerie de l'ennemi, qui le menaçoit d'une nouvelle attaque, il mit hors de service l'artillerie que le manque de chevaux ne lui permit point d'emmener, et prit le chemin de Saragosse. On réclama des deux côtés l'honneur de la victoire, et l'on chanta le *Te Deum* à Barcelone et à Madrid. Staremberg, après une marche extrêmement pénible, gagna la Catalogne avec sept mille hommes découragés, foibles débris d'une armée qui, quelques mois auparavant, sembloit maîtresse de l'Espagne.

Chaque parti rejeta sur l'autre le blâme de cette malheureuse expédition, dont les causes réelles furent le refus que les Portugais firent de s'avancer au-delà de leurs frontières, la division qui s'étoit mise entre les généraux, le manque de munitions, et pardessus tout l'aversion marquée des Espagnols, aversion dont une armée, qui ne s'élevoit pas à plus de dix-huit mille hommes, ne pouvoit arrêter les effets. (1)

(1) Nous avons consulté et comparé, pour tracer le tableau de cette mémorable campagne, les Mé-

Digitized by Google

moires de Saint-Philippe, tom. II, p. 329-349. — Targe, Liv. VI, chap. 5 et 6.] — *Complete History of Europe, for* 1710, *passim.* — Rapin, vol. XVII, p. 286-307. — Histoire de Charles VI, p. 119-129. — *Schirach's Leben Karls VI, ch.* 2. — Mémoires de Berwick, tom. II, p. 109 et 514, où le lecteur trouvera une lettre curieuse que Louis XIV a écrite à Philippe V, au sujet de la bataille de Villa-Viciosa.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIX.

1705 — 1711.

AFFAIRES de Hongrie. — Négociations entamées avec les insurgents. — Ils déclarent JOSEPH I.er déchu du trône, et élisent Ragotsky pour chef. — Succès des armes impériales en Hongrie. — Dissolution de la confédération formée par les insurgents. — Pacification de Zatmar. — Exil volontaire de Ragotsky. — Mort, portrait et postérité de JOSEPH I.er

C. LXXIX. 1705—1711.

JOSEPH I.er avoit vu et déploré les funestes effets que l'intolérance et la mauvaise politique de son père avoient produits en Hongrie. Il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il songea à mettre fin à une révolte qui divisoit ses forces, et qui exposoit aux attaques ou aux machinations de ses ennemis, ceux de ses états dont les frontières étoient le plus ouvertes. Il fit déclarer en son nom, par le Palatin, que conformément à son serment, il n'avoit pris aucune part aux mesures du gouvernement, tant que Léopold avoit vécu, et qu'en conséquence on ne pouvoit lui imputer

Digitized by Google

les persécutions qui avoient été exercées. Il convoqua une diète, pour y faire travailler au redressement des griefs; et en disgraciant les ministres qui avoient conseillé les mesures que son père avoit prises, et en les remplaçant par des hommes plus enclins à la tolérance, Joseph prouva qu'il étoit de bonne foi. Il enleva même, malgré les services signalés que ce général avoit rendus, le commandement à Heister, pour le remettre à Herbéviller, seigneur lorrain, qui étoit doué d'un caractère plus doux et plus conciliant.

Ces dispositions, qu'ils ne jugeoient point sincères, produisirent peu d'effet dans l'esprit des mécontents, qui se crurent assez forts pour contraindre Joseph à souscrire aux préliminaires qu'ils avoient présentés à Léopold. Ragotsky convoqua, à Setzim, une diète, où se rendirent les magnats, les prélats et les députés des provinces soulevées. L'assemblée se tint dans une vaste tente, plantée entre les deux rangs que formoit l'armée; et lorsque l'archevêque de Gran eut célébré la messe, on institua une confédération semblable à celle de Pologne. La direction des affaires fut remise à un sénat de vingt-quatre membres et à Ragotsky, qui reçut le titre de duc. Les principaux magnats l'ayant élevé sur un bouclier, tous les membres de la diète prêtèrent serment de fidélité au gouvernement qu'on venoit

Digitized by Google

C. LXXIX.
1705—1711.

d'instituer provisoirement, et s'engagèrent à ne faire la paix que lorsque leurs anciens priviléges auroient été rétablis. Pour réponse aux offres de l'empereur, les insurgents demandèrent la cession de la Transilvanie en faveur de leur chef, l'abolition de l'hérédité de la couronne, le rétablissement du serment de Saint-André, et de leurs autres immunités, soit dans l'ordre civil, soit en matière de religion. Ils affectèrent de consentir à ce que Joseph conservât la couronne de Hongrie, à titre de monarque électif, et en donnant une garantie pour qu'à sa mort le droit d'élection fût exercé par la nation. L'empereur, quelque désir qu'il eût de diriger toutes ses forces contre la France, ne voulut point accepter ces conditions humiliantes, et l'on courut aux armes des deux côtés.

Les affaires des insurgents étoient dans la situation la plus favorable. S'étant relevés de la défaite qu'ils avoient éprouvée sous les murs de Tirnau, ils avoient forcé une armée autrichienne de douze mille hommes à se réfugier dans l'île de Schutt. Ils avoient bloqué Léopoldstadt, Pest, Bude, Peter-Waradin et le Grand-Waradin, et s'étoient répandus le long des frontières de l'Autriche, de la Stirie et de la Moravie. Dans la Transilvanie, ils n'avoient laissé à Rabutin qu'Hermanstadt et quelques postes voisins. Leurs hordes indisciplinées étoient conduites par des

Digitized by Google

seigneurs qui n'avoient que peu ou point d'expérience, il est vrai; mais elles avoient de grands avantages dans leurs habitudes et dans la connoissance du pays; et leur nombre, qui se montoit à soixante-et-quinze mille hommes, les rendoit très-formidables.

Dans cette position critique, les ministres de Joseph I.er lui conseillèrent d'abandonner la Transilvanie, à cause de son éloignement. Mais, comme c'étoit là le foyer de la révolte, et que cette province procuroit aux insurgents la plus grande facilité pour communiquer avec les Turcs, l'empereur rejeta ce conseil, et donna l'ordre à Herbéviller de faire les plus grands efforts pour la recouvrer. Ce général l'exécuta avec une promptitude et une habileté dignes d'admiration. Il longea le Danube jusqu'à Bude, franchit ce fleuve à Pest, effectua, quoique harcelé par des partis d'insurgents, le passage de la Teysse à Ségedin, fit lever le blocus du Grand-Waradin, trompa, par des feintes, la vigilance de Ragotsky, accouru pour défendre la chaîne de montagnes qui sépare la Transilvanie de la Hongrie, força le passage retranché de Sibo, et pénétra, avec une armée renforcée par un grand nombre de Rasciens et d'autres hordes qui demeuroient attachées à la maison d'Autriche, dans la province qu'il vouloit soumettre. Après avoir dégagé Hermanstadt, et fait sa jonction avec Le 22 Nov. 1705.

Digitized by Google

C. LXXIX.
1705—1711.

Rabutin, Herbéviller conquit tout le pays, et rétablit le gouvernement autrichien.

Tandis que l'armée impériale étoit occupée de l'expédition que nous venons de retracer, l'Autriche, la Stirie et la Moravie étoient ravagées par les hordes des insurgents, qui poussèrent leurs courses jusqu'aux portes de Vienne, et répandirent la terreur dans les provinces voisines, où des bandes de paysans, attirés par l'espoir du butin, se joignirent à elles. Joseph rassembla des troupes de toutes parts, et fit tirer des lignes de défense sur les parties de la frontière les plus menacées. En même temps il redoubla d'efforts pour appaiser les insurgents. Il entama, par l'entremise des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande, une nouvelle négociation à Tirnau, et tenta de gagner Ragotsky, en lui offrant pour équivalent de la Transilvanie, le margraviat de Burgaw, la restitution de son patrimoine en Hongrie, et le titre de prince de l'Empire. Il eut aussi recours à l'intervention de la femme et de la sœur du magnat, auxquelles il rendit la liberté. Joseph reconnut même la confédération de Hongrie, et renouvela la promesse de confirmer tous les droits et les priviléges dont, à son couronnement, il avoit juré le maintien. Ces offres et les instances des puissances médiatrices, lui
Mai 1706. firent obtenir une suspension d'armes, qui lui permit de jeter des munitions dans les places

Digitized by Google

bloquées; mais rien ne put engager Ragotsky à conclure un accommodement séparé, et la confédération refusa de faire la paix à d'autres conditions que celles qu'elle avoit déjà proposées.

C. LXXIX.
1705—1711.

En conséquence de ce refus, on rompit les conférences et l'on reprit les armes. Le climat malsain de la Transilvanie, une irruption faite sans succès dans la haute Hongrie, et le rappel d'une partie des troupes pour mettre l'Autriche à couvert, ayant considérablement réduit l'armée impériale, les insurgents recouvrèrent la supériorité. Les Impériaux furent confinés de nouveau dans les environs d'Hermanstadt, et Ragotsky fut reconnu solennellement prince de Transilvanie, par les états assemblés dans Albe-Julie. Tout espoir d'accommodement s'étant évanoui, et la France refusant de soutenir les confédérés, tant qu'ils reconnoîtroient l'empereur pour roi, Ragotsky rentra en Hongrie, tint à Onod une diète en plein air, selon l'ancienne coutume; et en vertu des suffrages unanimes de tous les membres, il déclara Joseph un usurpateur et un tyran, qui ne se conduisoit que par l'esprit despotique particulier aux princes de la maison d'Autriche; il proclama ensuite un interrègne, et dit qu'on traiteroit en ennemis de la patrie, tous ceux qui, dans l'espace de deux mois, ne se seroient pas réunis à la confédéra-

Juin 1707.

Digitized by Google

tion, et n'auroient pas reconnu le gouvernement établi d'un commun accord.

Ces procédés violents ne purent porter Joseph I.er ni à rien retrancher de ses prétentions, ni à s'écarter du système de modération qu'il s'étoit proposé de suivre. Il déclara nulles les opérations de l'assemblée tenue à Onod; et, dans le dessein de diviser les mécontents, il convoqua, dans les formes ordinaires, une diète à Presbourg. Les magnats et les députés des villes qui reconnoissoient son autorité, s'y rendirent; mais les 1708. invitations, ni les promesses ne purent déterminer les confédérés à en faire autant. Cette assemblée refusa d'accorder la tolérance aux Protestants, quoique la proposition qui en fut faite eût été fortement soutenue au nom de l'empereur même. Après avoir perdu beaucoup de temps en discussions concernant la religion, la diète de Presbourg termina la session en composant une liste de demandes, à la plupart desquelles l'empereur acquiesça. Jugeant que toute tentative près des insurgents seroit inutile, Joseph eut de nouveau recours aux armes. Il tira des renforts des Pays-Bas et du Rhin, fit des levées forcées dans ses états héréditaires, et envoya ses officiers les plus habiles commander en Hongrie. Les insurgents n'étant point accoutumés à faire la guerre méthodiquement, étant peu unis entre eux, frustrés de l'espoir d'obtenir des se-

Digitized by Google

cours de la France, et découragés par une bulle d'excommunication que le Pape avoit fulminée contre eux, les efforts de l'empereur furent couronnés du succès.

Le feld-maréchal Heister, à qui le commandement fut rendu, étant parti tout à coup de l'île de Schutt, passa le Waag et surprit Ragotsky, qui commandoit le principal corps d'armée des mécontents, et avoit investi Trentschin pour s'ouvrir un passage dans la Silésie et la Moravie, où il espéroit être joint par un grand nombre de partisans. Les bandes tumultuaires des insurgents, qui s'étoient postés désavantageusement, et qui n'avoient point de confiance dans leurs officiers, furent enfoncées au premier choc. Le combat fut court, mais sanglant. Six mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et autant furent faits prisonniers. Ragotsky, qui fut étourdi d'une chute de cheval, eut beaucoup de peine à s'échapper, et toute son armée fut dispersée. Des régiments entiers passèrent du côté des Impériaux. Les villes et le pays des mines furent les premiers fruits de la victoire. Toute la Basse-Hongrie fut soumise ensuite. Un corps de troupes impériales rétablit le gouvernement autrichien dans la Transilvanie, dont les habitants étoient mécontents de leur nouveau prince. Un corps de partisans, que Berchiny avoit levé non sans une peine extrême, et qui étoit le dernier

Le 17 Août 1708.

Digitized by Google

C. LXXIX. 1705—1711. Le 22 Janv. 1710.

espoir du parti, fut défait, par Seckingen, à Zadock, sur les confins de la Pologne. Neuhausel se rendit avant la fin de l'année; et Ragotsky et Berchiny se réfugièrent alors en Pologne, laissant sous le commandement de Caroly sept mille hommes découragés.

Joseph I.er, après ces succès, se conduisit avec autant de vigueur que de prudence et de modération. Il déclara que si Ragotsky et ses partisans n'étoient pas rentrés dans le devoir, à une époque déterminée, ils seroient considérés comme atteints du crime de haute trahison. Il chercha à gagner les insurgents en leur offrant les mêmes conditions que lorsqu'ils étoient tout-puissants. Caroly écouta ses propositions, et l'on conclut à Zatmar une convention célèbre, qui accorda une amnistie générale, la restitution de tous les biens confisqués, la liberté des prisonniers, l'exercice de la religion protestante, ainsi qu'il étoit réglé par les constitutions du royaume, la confirmation de tous les droits et priviléges que Joseph I.er avoit juré de maintenir, et la faculté de demander le redressement d'autres griefs, à la diète prochaine (1).

Janv. 1711.

(1) La confédération étant alors entièrement dissoute, et tout espoir d'en former une nouvelle étant évanoui, Ragotsky passa en France. Il y reçut, sous le titre honorable de subside, une pension de cent mille

Digitized by Google

L'empereur, qui estimoit les talents de Ragotsky, et qui admiroit son courage, offrit de

francs, du gouvernement français, qui, en outre, assigna annuellement une somme de quarante mille francs pour l'entretien de ceux qui avoient suivi ce seigneur dans sa fuite. En 1718, il alla en Espagne, où, selon toute apparence, Alberoni lui promit des secours pour opérer une nouvelle révolution en Hongrie. De là il se rendit à Constantinople, pour engager les Turcs à continuer les hostilités contre Charles VI; mais il trouva la cour ottomane découragée par la défaite que ses troupes avoient essuyée sous les murs de Belgrade, et près de conclure le traité de Passarovitz. Par un article de ce traité, il fut permis à Ragotsky, à Berchiny, et à plusieurs autres chefs des insurgents, d'établir leur résidence en Turquie, à une distance convenable des frontières de Hongrie.* Depuis cette époque, Ragotsky demeura tranquille, au château de Rodosto, sur la mer de Marmora, quoiqu'on se soit servi de son nom dans une conspiration qui fut tramée contre le gouvernement, en 1723.

Ragotsky a laissé des mémoires de sa vie, qui sont curieux. Quoique très-attaché à sa religion, il prêchoit la tolérance, et il offrit le spectacle extraordinaire d'un chef de parti qui agissoit par des principes d'honneur et par esprit de patriotisme. Sa femme avoit autant de force d'âme que lui. Lorsque Joseph I.er l'eut envoyée vers son époux pour le gagner, elle l'engagea, au contraire, à ne point trahir sa cause; et à son retour en Autriche, elle fut renfermée de nouveau. Etant parve-

* *Windisch*, p. 195.

C. LXXIX. 1705—1711.

le traiter comme un ennemi avec qui l'on a fait la paix, et non comme un rebelle à qui l'on a accordé son pardon. Soit honneur, soit orgueil, Ragotsky refusa d'approuver un traité qui avoit été conclu sans la participation du sénat; et il passa dans l'exil le reste de ses jours, plutôt que de devoir ses biens et son rang à un prince

---

nue à s'échapper, elle se réfugia au quartier-général de Charles XII, qui étoit alors en Saxe. Elle passa ensuite en Pologne, puis en France, et mourut à Paris en 1722.

Ragotsky employa la plus grande partie du temps où il vécut dans la retraite, à pratiquer des actes de dévotion, et à écrire des méditations, des hymnes, des soliloques, et un commentaire sur le Pentateuque, commentaire dont, selon l'*Art de vérifier les Dates*, l'original se trouvoit dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Ragotsky eut deux fils, François et George, qui furent élevés à la cour de Vienne, mais à qui l'on ne permit point de porter le nom de leur père. François fut créé marquis de Saint-Charles dans le royaume de Naples, et George, marquis de Sainte-Elisabeth en Sicile. Le premier mourut en 1728, sans avoir été marié; le second finit ses jours à Paris, sans laisser d'enfants de son mariage avec Suzanne de Bois-Lippe, dame de Clère en Vexin.

Account of Hungary, *p.* 253. — Sacy, T. II, p. 419-429. — *Palma*, *Notitia rerum Hung.*, *p.* 487. — Mémoires de François Ragotsky, dans les Révolutions de Hongrie, tom. V et VI. — *Benko*, *V. I*, p. 321.

Digitized by Google

contre qui il s'étoit révolté, mais qui désiroit et qui méritoit d'obtenir son amitié (1).

Joseph I.er goûtoit à peine la satisfaction d'avoir rendu la tranquillité à un pays depuis si long-temps troublé par des dissensions civiles, lorsque la mort vint le surprendre. La petite vérole et l'ignorance de ses médecins (2) le firent périr, le 17 avril 1711, dans la trente-troisième année de son âge.

Ce prince étoit de moyenne taille, et avoit un maintien rempli de grace et de dignité. Dans sa jeunesse, ses yeux bleus, son teint délicat et ses

---

(1) *Windisch, p.* 474 - 480. — *Palma, tom. III, p.* 267 - 291. — *Novotny, p.* 220. — Histoire des Révolutions de Hongrie, et Mémoires de François Ragotsky, *passim* — *Schmidt, V. XV* et *XVI.* — *Heinrich, V. VII, p.* 602 - 606. — *Schroech Leben des Kaysers Josephs, in his Allegmeine Biographie, V. VI, p.* 262, 292, 313, 350. - Lamberty, *passim.* — *Complete History of Europe, from* 1705 *to* 1711, *passim.* — *Benko, vol. I, p.* 308.

(2) Le feu prince d'Auersperg, qui étoit page de Joseph I.er, à la mort de ce monarque, a rapporté, à M. Wraxall, que les médecins, selon la coutume du temps, non-seulement bannirent l'air de l'appartement du malade, mais qu'ils l'enveloppèrent de plusieurs aunes d'écarlate, dans le temps où le mal étoit au plus haut degré de violence. *Memoirs of the Courts of Berlin, etc., vol. II, p.* 288.

Digitized by Google

C. LXXIX.
1705—1711.

cheveux blonds donnoient à sa physionomie une expression qui n'annonçoit point la force de son ame ; mais les travaux de deux campagnes, et l'exercice violent qu'il faisoit à la chasse, lui enlevèrent cet air efféminé, et lui en donnèrent un plus conforme à son caractère. Généreux et compatissant, il n'avoit pas de plus grand plaisir que de soulager les malheureux. Il avoit une si grande aversion pour la flatterie, qu'il faisoit supprimer tout ce qui étoit à sa louange dans les morceaux qu'on chantoit devant lui, le jour de sa naissance, et il avoit coutume de dire : « Je » suis venu pour entendre de la musique et non » un éloge. » Quoiqu'il eût été élevé sous les yeux d'un père extrêmement dévot, il étoit tolérant par principe, et il se fit un devoir d'adoucir la rigueur des lois que ses prédécesseurs avoient portées contre leurs sujets protestants. Il bannit de sa présence les ministres qui avoient conseillé les persécutions, et défendit aux prêtres catholiques d'attaquer les autres cultes dans leurs sermons. Cependant sa tolérance ne provenoit point de tiédeur dans ses sentiments religieux; et jamais il ne montra de négligence dans l'exercice des devoirs que lui prescrivoit sa religion. Il donna une preuve de jugement et de modération, bien rare dans un jeune monarque d'un caractère ardent et passionné pour la gloire. Quoiqu'il eût déjà signalé ses talents

Digitized by Google

en deux campagnes, jamais, depuis son avènement au trône, il ne se mit à la tête de ses armées, ni se mêla de la conduite des opérations militaires. Il en laissa la direction à ses grands capitaines, les feld-maréchaux Heister, Staremberg, et le prince Eugène, s'occupant plus utilement lui-même à introduire la justice et l'ordre dans toutes les branches du gouvernement.

Joseph I.er suivit l'exemple de ceux de ses prédécesseurs qui avoient le plus protégé les sciences et les arts. Ce prince, sans avoir la pédanterie de son père, avoit ces connoissances générales et ce goût pur qui conviennent à un souverain. Il savoit plusieurs langues étrangères, le français, l'espagnol, le bohémien, le hongrois, qu'il parloit couramment. Joseph possédoit aussi les divers dialectes de l'italien, et écrivoit en latin avec élégance et facilité. Il connoissoit à fond l'histoire et la constitution des pays sur lesquels il régnoit. Enfin il étoit grand musicien et très-expert dans l'architecture militaire et civile, et excelloit dans tous les exercices du corps.

Cependant les bonnes qualités de Joseph I.er n'étoient pas sans mélange. Quoiqu'il eût fait, pour sa maison et pour l'administration de l'état, plusieurs réglements conseillés par l'économie, il arrivoit trop souvent que sa libéralité dégénéroit en profusion. Il poussoit à l'excès la pas-

Digitized by Google

C.{LXXIX. 1705—1711.

sion de la chasse et le goût du faste; et ses plaisirs nuisoient quelquefois aux affaires. Il se laissoit tellement emporter par la fougue de son caractère, qu'il se voyoit fréquemment réduit à s'excuser envers ceux auxquels il avoit manqué. Son plus grand défaut étoit une passion désordonnée pour les femmes; et quoique jamais il n'ait été gouverné par ses maîtresses, cette passion ruina sa santé, et lui fit jouer un rôle en des scènes contraires à sa dignité et à la noblesse de son caractère.

Mais les défauts de Joseph I.er furent ceux de son âge et de sa constitution. Le temps et l'expérience auroient perfectionné ses heureuses qualités, et l'auroient corrigé. Lorsque l'on considère ses talents, ses principes, la situation où il laissa sa maison et ses états, et la position politique des puissances belligérantes, on ne peut disconvenir que la mort d'un prince qui étoit doué d'un esprit si généreux, si conciliant, si vigoureux, si actif et si souple, n'ait été une perte irréparable pour sa famille, pour ses sujets et pour l'Europe.

Guillelmine-Amélie, femme de Joseph I.er, étoit fille de Jean-Frédéric, duc de Hanovre, et de Bénédicte-Henriette, princesse palatine de la branche de Simmerin. Elle naquit à Hanovre en 1678, et fut élevée dans la religion catholique, que son père avoit embrassée en voya-

Digitized by Google

geant en Italie. Elle le perdit en 1679, et fut conduite, par sa mère, en France, où elle résida près de la princesse de Condé, sa tante. En 1695, elle trouva un autre asile à Modène, sous la protection d'une autre tante, qui avoit épousé Reginald, le duc régnant. Sa beauté, sa sagesse et ses talents la firent rechercher par plusieurs princes, auxquels fut aisément préféré l'héritier de la monarchie autrichienne. Ce mariage fut célébré en 1699.

Ni ses dispositions particulières, ni les principes de son époux ne permirent point à Guillelmine-Amélie de prendre part aux affaires d'état. Cette princesse se distingua par sa douceur et sa grande affabilité. Dans les premières années de son veuvage, elle habita le palais de Schœnbrunn; mais depuis l'année 1722, elle fit sa résidence dans un couvent de religieuses qu'elle avoit fondé près de Vienne, et où elle pratiqua les plus grandes austérités. Elle eut la douleur de voir priver ses deux filles de l'héritage paternel; et cependant elle fit tous ses efforts pour gagner l'électeur de Bavière, son gendre, et prévenir la guerre qu'alluma la succession d'Autriche. Lorsque la ville de Vienne fut menacée d'un siége, elle se retira à Closter-Neubourg, où elle mourut en 1742.

En 1700, Guillelmine-Amélie avoit mis au monde un fils, qui avoit été nommé Léopold-

C. LXXIX.
1705—1711.

Joseph. A la joie que cette naissance avoit fait éprouver au père et à l'aïeul, succéda la douleur qu'ils ressentirent de la mort de cet enfant, qui ne vécut pas un an.

Marie-Josephe, fille aînée de Joseph I.er et de Guillelmine-Amélie, naquit en 1699, et épousa Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne. Marie-Amélie, la seconde fille, fut unie à Charles-Albert, électeur de Bavière et empereur d'Allemagne. Par le pacte de famille conclu sous le règne de Léopold I.er, et confirmé par Joseph et par Charles, son frère, la monarchie autrichienne devoit, en cas d'extinction de la ligne masculine, passer à ces deux princesses; mais la mort de leur père fit évanouir leurs espérances; et Charles VI, en les mariant, les força de renoncer, en faveur de ses propres filles, à la succession des états autrichiens. Elles n'en conservèrent pas moins une vive affection pour leur famille, et ce furent elles principalement qui détachèrent de l'alliance de la France les électeurs de Saxe et de Bavière. Elles eurent, l'une et l'autre, à éprouver de singulières vicissitudes. Marie-Josephe vit son époux forcé de fuir en Pologne, et la ville de Dresde occupée par les Prussiens, au commencement de la guerre de sept ans. Elle mourut en 1757, du chagrin et de l'agitation que lui causèrent les mauvais traitements qu'elle éprouva de la part du roi de Prusse.

Digitized by Google

Marie-Amélie, après avoir partagé les honneurs de la royauté avec son époux, qui prit le titre de roi de Bohême, le vit aussi chassé de sa capitale, et, souverain de nom, vivre dans la dépendance réelle de la France. Ce prince étant mort, elle engagea son fils à faire sa paix avec Marie-Thérèse, sa cousine; et le reste de sa vie, elle jouit d'une parfaite tranquillité. Marie-Amélie est morte en 1756 (1).

(1) *Gebhaerdi, vol II, p.* 537 - 557. — Outre les historiens d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême et d'Autriche, que nous avons cités ci-devant, et les écrivains qui, comme Lamberty, ont recueilli les monuments historiques de leur temps, nous avons consulté et comparé entre eux *Wagner*, *Rink*, *Schroeck*, et d'autres biographes de Joseph I.er

Digitized by Google

Digitized by Google

CHARLES VI.



CHAPITRE LXXX.

1685 — 1712.

PARTAGE des états autrichiens, ordonné par LÉOPOLD I.er — Naissance et éducation de CHARLES VI. — Ce prince est proclamé roi d'Espagne. — Il débarque sur la côte de Catalogne, et prend Barcelone. — Les Français l'assiégent dans cette place. — Belle défense qu'il y fait. — Il est secouru par une flotte anglaise. — Succès qu'il obtient et revers qu'il éprouve. — Il succède aux états de la maison d'Autriche, à la mort de Joseph I.er — Il part de Barcelone, est élu empereur, et arrive à Vienne. — Il pacifie la Hongrie.

A la mort de Joseph I.er, toutes les espérances de la maison d'Autriche reposèrent sur l'archiduc Charles, qui en étoit le dernier rejeton en ligne masculine. Par un principe d'une politique fausse, la succession aux états héréditaires de cette maison n'avoit jamais été réglée d'une manière invariable. On n'avoit pas déterminé clairement si les princes des branches collatérales

Digitized by Google

Ch. LXXX.
1685—1712.

devoient être préférés aux princesses de la ligne directe, et il en étoit résulté un grand nombre de contestations. Léopold I.er, pour en prévenir de nouvelles, avoit fait lui-même le partage de sa succession. Il avoit assigné la Hongrie, la Bohême et les autres états héréditaires à Joseph, et la couronne d'Espagne, avec toutes ses dépendances, à Charles. Il avoit ordonné que si le premier mouroit sans postérité masculine, la succession passeroit au second, qui, s'il ne laissoit point non plus d'enfants mâles, devoit avoir pour héritières les filles de son frère, de préférence aux siennes propres. Ce pacte fut signé par les deux archiducs, en présence de leur père (1).

On a vu, au chapitre précédent, que Joseph I.er est mort sans postérité masculine, et qu'il a laissé deux filles, auxquelles il auroit pu être tenté de transmettre son héritage. Mais la justice et la prudence l'emportèrent en lui sur la tendresse paternelle. Reconnoissant le danger qu'il y auroit eu à placer la couronne sur la tête de sa fille aînée, qui n'avoit pas encore douze ans accomplis, il confirma le pacte de famille, et remit à sa mère l'administration temporaire des affaires.

Charles, à qui échut alors la monarchie autrichienne, étoit fils de Léopold I.er et d'Eléonore-

(1) *Struvius, tom. II, p. 1442.*

Digitized by Google

Madelaine, princesse palatine de la branche de Neubourg. Cet archiduc étoit né en 1685, et avoit été élevé à la cour de son père, par Antoine Florien, prince de Lichtenstein, qui fut son gouverneur, et par Lavigny, ecclésiastique, qui joignoit à des mœurs pures une profonde connoissance des belles-lettres. (1) Le prince autrichien avoit été, le 12 septembre 1703, proclamé, à Vienne, roi d'Espagne, sous le nom de Charles III. Il étoit parti de cette capitale le 19, et s'étoit rendu en Angleterre par la Hollande. Il avoit abordé à Portsmouth, où les ducs de Marlborough et de Sommerset étoient venus le recevoir, et le prince George de Danemarck l'avoit conduit à Windsor, où la reine l'attendoit. Un historien s'exprime ainsi au sujet de cette réception : « La cour étoit très-nombreuse et très-brillante. La reine reçut le jeune » roi d'une manière aussi gracieuse que noble. » Ce prince enchanta tous les courtisans. Il avoit » une gravité au-dessus de son âge, et accompagnée de beaucoup de modestie. Sa conduite » fut si régulière en tout point, qu'on ne trouva » rien à blâmer en lui. Il témoigna, tout en conservant la dignité de son rang, beaucoup de » respect à la reine. Il eut l'art de paroître satisfait de tout, sans cependant laisser échapper

(1) *Struvius, tom. II, p.* 1481.

Digitized by Google

Ch. LXXX. 1685—1712. » un sourire, pendant les trois jours qu'il passa » à la cour. Il parloit peu, et tout ce qu'il disoit » étoit judicieux et obligeant. » (1)

1704. Le 16 janvier 1704, le jeune monarque étoit parti de Portsmouth avec une grande flotte, qui étoit conduite par sir George Rooke, et qui portoit un corps de troupes de terre considérable, que commandoit le duc de Schomberg. Cette flotte ayant été repoussée sur les côtes d'Angleterre par la tempête, Charles n'avoit pu arriver à Lisbonne qu'après la mort de la princesse dont la main lui avoit été promise. Il avoit fait ensuite plusieurs tentatives infructueuses pour descendre sur les côtes d'Espagne, puis il avoit débarqué, à la tête de douze mille hommes, commandés par le brave comte de Péterborough, en Catalogne, où il avoit un parti considérable. Après la descente, on avoit fait les préparatifs nécessaires pour mettre le siége devant Barcelone. On s'étoit flatté d'être soutenu puissamment par les Catalans. Mais, selon le général anglais, au lieu de dix mille hommes sous les armes pour protéger le débarquement, on n'avoit vu arriver que des vivandiers au camp; au lieu d'une ville mal fortifiée et prête à se rendre à l'apparition de l'ennemi, on avoit trouvé une place défendue par une garnison qui étoit pres-

(1) *Tindal, vol. XV, p. 509.*

Digitized by Google

que aussi forte que l'armée des assiégeants. (1) Vu cet état désespéré des choses, il avoit été résolu, en plusieurs conseils de guerre, de faire embarquer les troupes. Charles, s'opposant à cette résolution, avoit déclaré « qu'il vouloit » vivre et mourir avec ses braves Catalans. » (2) En conséquence, on avoit commencé les opérations du siége, et le Mont-Joui avoit été emporté d'assaut. Charles étoit entré dans Barcelone en triomphe, et y avoit été proclamé roi. Le 13 Oct. 1705. La Catalogne avoit reçu avec joie son nouveau souverain, et ses troupes avoient parcouru les royaumes d'Aragon et de Valence. Mais le parti contraire ayant repris le dessus, une armée combinée de troupes françaises et de troupes espagnoles, conduite par Philippe V en personne, et commandée par le duc de Noailles, avoit repoussé les troupes de Charles et assiégé Barcelone.

A l'approche de l'ennemi, le comte de Péterborough alarmé du danger que couroit l'archiduc qui étoit resté dans la place, y avoit jeté un corps de sept ou huit cents hommes. La garnison de Girone et un grand nombre de Miquelets y avoient aussi pénétré. Le général anglais s'é-

(1) *An account of the earl of Peterborough's conduct in Spain*, p. 10.

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

toit porté avec deux mille cinq cents hommes sur les hauteurs qui environnoient le camp des assiégeants; il leur enlevoit leurs convois, et même il leur avoit coupé la communication par terre avec Madrid.

Malgré tous les renforts qu'elle avoit reçus, la garnison de Barcelone ne se montoit pas à plus de deux mille cinq cents hommes de troupes réglées. Les assiégeants, qui étoient au nombre de vingt mille hommes, tentèrent d'emporter d'assaut le Mont-Joui. Ayant été repoussés avec une grande perte, ils procédèrent par des approches régulières, et ce ne fut qu'après un siége de vingt-deux jours, qu'ils contraignirent les six cents Anglais qui défendoient ce fort à capituler.

Avril 1706.

La longueur du siége du Mont-Joui donna le temps à la garnison de Barcelone de relever les fortifications et de remonter les batteries. Les Français poussèrent leurs approches avec peu d'art et beaucoup de circonspection. Cependant par le moyen de leur formidable artillerie, ils firent, en trente-cinq jours, deux brèches, dont l'une étoit praticable; et ils s'avancèrent jusqu'au chemin couvert. La garnison, qui étoit réduite à deux mille hommes, fut placée tout entière derrière ces brèches, et les habitants, enflammés par l'exemple de Charles, gardèrent les autres ouvrages. La situation de la place n'en

Digitized by Google

étoit pas moins désespérée. Les assiégeants menaçoient à toute heure de livrer l'assaut; une flotte de vingt-huit vaisseaux de ligne bloquoit le port; et la flotte anglaise, de l'arrivée de laquelle dépendoit la conservation de Barcelone, étoit retenue par des vents contraires. Elle parut enfin. Comme elle étoit composée de cinquante vaisseaux de ligne, la flotte française se retira à son approche. Les troupes de débarquement furent mises à terre avec la plus grande promptitude, et passèrent la nuit sous les armes, derrière les brèches. Le lendemain matin, les Français levèrent le siége. Telle fut la précipitation de leur retraite, qu'ils abandonnèrent leurs blessés, leurs malades, une grande partie de leur artillerie et des magasins immenses. Le comte de Péterborough les poursuivit quelque temps, et une éclipse totale les ayant surpris dans leur marche, les gens superstitieux qui étoient attachés à la maison d'Autriche, prétendirent que c'étoit le soleil de la maison de Bourbon qui se couchoit pour toujours. Le 11 Mai.

Ce courage et cette activité, que Charles avoit montrés et qui avoient fait un si grand contraste avec sa froideur habituelle, avoient disparu lorsque le siége avoit été levé, et ce prince avoit perdu le temps en cérémonies religieuses. Il répondit à Stanhope qui lui adressa des représentations sur son retard, que son équipage n'étoit

Digitized by Google

pas prêt. « Sire, » répliqua l'anglais, « Guillaume III est entré dans Londres dans un simple » carosse avec une valise, et quelques semaines » après, il a été couronné roi. » (1)

La levée du siége de Barcelone avoit été suivie d'un mélange de succès et de revers. Charles étoit entré deux fois dans Madrid, et avoit été obligé d'en sortir deux fois. A une époque, il s'étoit vu maître de toutes les provinces orientales d'Espagne, et à une autre il avoit été réduit à la seule Catalogne. Dans le temps où il éprouva ces vicissitudes, il épousa Élisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbuttel. (2) Il faisoit sa résidence à Barcelone, et se flattoit de réaliser

(1) *M.r Walpole to M.r Robert Walpole, Barcelona, june 23, N. S.* 1706.

Nous avons principalement consulté, pour ce tableau du siége de Barcelone, le rapport qui en a été fait par le comte de Péterborough. — Mémoires de Noailles, an 1706. — Mémoires pour servir à l'Histoire d'Espagne, sous le règne de Philippe V, par le marquis de Saint-Philippe, tom. II, p. 7-25. — *Memoirs of lord Walpole, p. 5. — M.r Walpole's letters to his brother, from Barcelona*, 1706, *passim*.

(2) Charles avoit offert sa main à Guillelmine-Caroline de Brunswick-Blanckenbourg, qui la refusa par attachement pour la religion protestante. Cette princesse épousa ensuite George II. *Memoirs of sir Robert alpole, ch. XXXI.*

Digitized by Google

ses espérances, bien plus par l'effet des grands succès que les alliés obtenoient en Allemagne, en Flandre et en Italie, que par les efforts de sa propre armée, masse hétérogène, que commandoient des officiers qui différoient d'opinion et de langage.

Ce fut en cet état des choses que Charles apprit la mort de Joseph Ier. L'impératrice, sa mère, s'étant conformée aux intentions du feu empereur, avoit pris en main les rênes du gouvernement, et proclamé roi de Hongrie et de Bohême, et archiduc d'Autriche, son second fils. Elle en avoit fait notifier l'avénement à toutes les cours de l'Europe; et de concert avec le prince Eugène, elle avoit pris toutes les précautions possibles pour lui faire obtenir la couronne impériale. C'étoit à Nuremberg, qu'Eugène, qui alloit prendre le commandement de l'armée en Flandre, avoit appris la mort de l'empereur. A cette nouvelle, il s'étoit transporté vers le Haut-Rhin, puis il avoit gagné les électeurs de Mayence et de Trèves et l'électeur palatin. Il étoit ensuite allé à La Haye, et après avoir concerté le plan de campagne avec les ministres d'Angleterre et de Hollande, il étoit retourné en Allemagne, pour donner l'impulsion aux cercles de l'Empire. Ayant rassemblé un grand nombre de troupes dans les environs du Rhin, il en avoit pris le commandement en qua-

Digitized by Google

Ch LXXX.
1685—1712.

lité de généralissime, et avoit choisi une position propre à prévenir l'intervention de la France, et à contenir la diète d'élection. En même temps, il avoit expédié un courrier à Charles, pour le presser de se rendre en Allemagne. (1)

Charles sanctionna tous les actes de sa mère, et prolongea même la durée de la régence. Il envoya au prince Eugène ses pleins pouvoirs, pour ménager ses intérêts près de la diète. Il établit un conseil pour conduire, sous la surveillance de la reine son épouse, les affaires en Espagne, et promit à ses fidèles Catalans de leur envoyer de puissants secours. Il s'embarqua à Barcelone, le 27 septembre, et prit terre près de Gênes. Il eut avec le duc de Savoie, une entrevue publique, près de Pavie; et à son arrivée à Milan, il reçut l'heureuse nouvelle du choix qui venoit d'être fait de lui, pour monter sur le trône impérial. De cette ville, où toutes les puissances d'Italie le firent complimenter, le nouvel empereur se rendit par Inspruck à Francfort, où il fut couronné le 22 décembre. Aux titres d'empereur, de roi des Romains, et de roi de Hongrie et de Bohême, il ajouta celui de roi d'Espagne; et pour prouver qu'il avoit résolu de soutenir ses prétentions sur le royaume de

(1) *Wagner, Historia Josephi*, p. 423.

Digitized by Google

ce nom, il conféra à plusieurs seigneurs l'ordre de la Toison d'or.

L'élection de Charles VI est l'époque d'un changement notable dans la constitution politique de l'Allemagne. Jusqu'à ce prince la capitulation signée par chaque empereur n'avoit pas lié son successeur; mais les actes despotiques de Léopold Ier. et de Joseph Ier. ont donné naissance à ce qu'on a appelé la capitulation perpétuelle. Il fut arrêté qu'elle seroit souscrite par tout prince qui seroit élevé à l'Empire. Elle a confirmé les priviléges du corps germanique, et limité l'autorité de l'empereur; et il fut décidé qu'il ne pourroit y être apporté aucun changement que du consentement de la diète. (1).

Par la capitulation perpétuelle, l'empereur ne pouvoit assembler aucune diète, ni aucun conseil pour délibérer sur les affaires de l'Empire, sans en convoquer les princes et états. Il ne pouvoit faire ni la paix, ni la guerre, ni conclure des alliances sans leur consentement. Il lui étoit interdit de mettre au ban de l'Empire, de sa propre autorité, et de s'approprier ou de donner à des princes de sa maison, les terres confisquées. Il fut stipulé qu'on n'éliroit plus de roi des Romains, du vivant de l'empereur régnant, à

(1) *Struvius, tom. II, p.* 1483. — Lamberty, tom. VI, *passim.* — Pfeffel, tom. II, p. 508.

Ch. LXXX.
1685— 712.

moins qu'il ne fût long-temps éloigné de l'Allemagne, ou que des infirmités ne l'empêchassent de tenir le timon des affaires. Le privilége d'élection, attribué aux électeurs par la bulle d'or, fut ratifié. On inséra aussi dans l'acte que le chef de l'Empire ne pourroit conférer que du consentement du collége électoral un électorat vacant, et que tous les princes et états jouiroient du droit de conclure soit entre eux, soit avec les puissances étrangères, toute alliance qui ne seroit point contraire aux intérêts de l'Empire. (1)

Charles étant couronné, s'empressa d'aller prendre possession de ses états héréditaires. Après avoir fait dans sa capitale une résidence de deux mois, pendant lesquels il promulgua toutes les lois nécessaires dans le commencement d'un règne, il porta son attention vers la Hongrie. En conséquence, il se rendit à Presbourg, tant pour y être couronné, que pour ratifier la pacification de Zatmar, et étouffer ces semences de révolte, que ne peuvent manquer de répandre deux siècles de dissensions intestines.

Le 21 Mai.

Les Hongrois considérèrent l'arrivée de Charles, comme le gage de leur prochaine tranquillité. Après son couronnement, le monarque, jaloux de se concilier leur affection par tous les moyens

(1) *Wahl, Capitulation, Carls VI.*

Digitized by Google

compatibles avec sa dignité, leur remit la couronne de saint Étienne, pour lesquels ils avoient une grande vénération. En réglant avec la diète tout ce qui concernoit la politique et la religion, ce prince agit avec beaucoup de modération. Il rejeta l'avis de ceux de ses conseillers qui trouvoient qu'il étoit au-dessous d'un empereur et d'un roi d'Espagne, de laisser mettre des bornes à son autorité, et ils s'empressa de confirmer toutes les immunités qui avoient été accordées par la pacification de Zatmar. Répondant aux représentations que le clergé catholique lui adressa au sujet de l'édit de tolérance, il dit : « Bien que j'applaudisse à votre zèle, et que je » sois prêt à défendre l'église de Rome, au péril » de mes jours, la justice, la politique et l'inté- » rêt public exigent que je ne quitte point mes » sujets protestants, sans leur laisser quelque » consolation. » (1)

Depuis cette époque il se fit une révolution dans les sentiments des Hongrois. Ce peuple qui, dans toutes les guerres contre les Ottomans, avoit toujours levé l'étendard de la révolte, non-seulement leur opposa la plus forte barrière, mais sauva plus d'une fois la maison d'Autriche, de la ruine dont elle étoit menacée du côté de l'Europe ; et ce sang qui, jusque-là, répandu en

(1) Mémoires de Lamberty, tom. VII, p. 561.

Digitized by Google

Ch. LXXX.
1685—1712

des guerres civiles, avoit teint les eaux du Danube et de la Save, ne fut plus versé que pour la défense du souverain, sur les rives du Rhin, de l'Escaut et du Pô. (1)

---

(1) Nous avons consulté, pour composer cette partie du règne de Charles VI, *Struvius*, vol. II, art. Charles VI. — *Schirach's Biographie*. — *Kayser's Carls des Sechsten*. — Histoire de l'Empereur Charles VI, Amsterdam, 1741. — Lamberty, *passim*. — *Heiss*, Histoire de l'Empire. — Pfeffel, Histoire d'Allemagne. — Evénements remarquables sous Charles VI. — Sacy, Histoire générale de Hongrie, tom. II, p. 411.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXI.

1711 — 1714.

PRÉPARATIFS de guerre que fait CHARLES VI. — Changement qui s'opère dans les sentiments des alliés. — Situation désespérée où se trouve la France. — Vues de la reine Anne. — Changement de ministère. — Négociations. — Voyage du prince Eugène en Angleterre. — Disgrace du duc de Marlborough. — Campagne de 1712. — L'Angleterre rappelle ses troupes. — Négociation et conclusion de la paix d'Utrecht. — L'empereur continue la guerre. — Campagne de 1713. — Conférences de Rastadt. — Traités de Rastadt et de Bade.

CHARLES VI, ayant achevé de pacifier la Hongrie, retourna à Vienne, dans le dessein de faire les plus grands préparatifs pour pousser avec vigueur les opérations militaires; et tout parut annoncer que la maison d'Autriche alloit recouvrer son ascendant. C. LXXXI. 1711—1714.

Tous les fléaux s'étoient réunis pour désoler la France; les saisons même y faisoient la guerre

Digitized by Google

C. LXXXI.
1711—1714.

au monarque et à ses sujets. Des révolutions soudaines, opérées dans l'atmosphère, y détruisirent tout espoir de récolte; toutes les provinces étoient menacées de la famine; le commerce et les manufactures, ces nerfs d'un état, étoient presque anéantis, et les combats enlevoient la fleur de la nation. Les finances, qui s'épuisoient de plus en plus par la guerre, ne pouvoient plus suffire aux dépenses énormes qu'elle entraînoit. La circulation forcée d'une monnoie fictive, et l'anticipation des revenus, faite par toutes sortes de moyens, compromettoient au-dedans l'honneur du souverain, et détruisoient au-dehors le crédit de la nation. La vente des grades militaires, la prostitution des honneurs jusque-là réservés au mérite, et une foule d'expédients qui ne pouvoient manquer d'humilier un peuple délicat, prouvoient et sa propre détresse et celle de son gouvernement. Au milieu de ces calamités, la cour étoit un théâtre d'intrigues; la division s'étoit glissée même dans la famille de Louis XIV; et ce monarque qui, dans la première partie de son règne, avoit, comme le soleil, auquel on s'étoit plu à le comparer, ébloui tous les yeux, et qui avoit répandu au loin la terreur, se vit, sur la fin de ses jours, extrêmement déchu dans l'estime de ses sujets et dans celle des autres peuples de l'Europe, par l'irrésolution où flottoient ses conseils, par le mau-

Digitized by Google

vais succès de ses mesures, le mauvais choix de ses ministres, et les effets de son union humiliante avec madame de Maintenon, sa maîtresse en public, et sa véritable épouse dans le secret de ses appartements.

Les revers qui s'étoient multipliés dans cinq campagnes successives, et surtout les défaites de Ramillies, d'Oudenarde et de Malplaquet, avoient rompu cette barrière qui avoit résisté aux efforts de toute l'Europe. Ces places, qui avoient été élevées à force d'art, de travaux et de dépenses, devoient céder au torrent de la guerre. Cette armée qui, semblable à l'hydre de la fable, s'étoit relevée après chaque défaite, et ces généraux qui avoient épuisé vainement toutes les ressources de l'art militaire, avoient été repoussés jusqu'à la dernière ligne de cette frontière si formidable. La base du colosse qui avoit jeté l'épouvante dans toute l'Europe, et qui l'avoit couverte de son ombre, étoit minée. La perte d'une seule bataille, ou la prise d'une seule forteresse auroit ouvert un passage pour pénétrer jusqu'au cœur de la France, et auroit laissé à peine un refuge au monarque qui, pendant un demi-siècle, avoit donné la loi à toutes les nations.

Il suffisoit que les alliés continuassent encore, pendant une seule campagne, à mettre de l'activité et de l'accord dans leurs opérations, pour

Digitized by Google

C. LXXXI.
1711—1714.

qu'ils recueillissent tous les fruits de la grande alliance et tous les avantages pour lesquels ils avoient fait tant de sacrifices et de si grands efforts. Mais par malheur, leur espoir fut détruit par ce principe de dissolution qui est inhérent aux grandes confédérations; et c'est avec la douleur la plus vive que nous sommes forcés de convenir que l'Angleterre fut la cause principale de ce changement dont on déplore encore les funestes effets.

Quoique ce fût la révolution qui eût mis la couronne sur la tête d'Anne, elle en détestoit les principes, et avoit des sentiments contraires à l'établissement de la succession dans la maison de Hanovre. Elle s'étoit fait même une sorte de scrupule de monter sur un trône d'où son père avoit été forcé de descendre. Dominée par l'opinion nationale, et éblouie par les victoires remportées sur l'ennemi naturel de l'Angleterre, elle avoit jusque-là soutenu les Whigs en public; mais, au fond de l'ame, elle étoit indignée de la dépendance où la tenoient ses ministres; et le caprice et l'insolence de sa première favorite, la duchesse de Marlborough, ne firent que l'aigrir de plus en plus. Elle transporta sa confiance à madame Masham, qui insensiblement supplanta la duchesse, dont cependant elle étoit parente. Les scrupules de la reine se réveillèrent, et elle laissa un libre cours à cette affection pour son

Digitized by Google

frère, qu'on lui avoit représentée en quelque sorte comme criminelle. Anne désira de rendre l'exercice de l'autorité aux Torys, à l'aide desquels elle pensoit écarter la maison de Hanovre, et faire déclarer le prétendant, son successeur, à condition qu'il embrasseroit la religion protestante, pour le maintien de laquelle cette princesse avoit un zèle ardent.

Madame Masham qui étoit attachée, en secret, à la maison de Stuart, et qui étoit conduite par les Torys, approuva les sentiments de sa maîtresse, et la pressa de secouer le joug humiliant des Whigs. Par l'entremise de cette dame, la reine entra dans une négociation secrète avec Harley, qui bientôt fut mis à tête de l'adminis- 1710.
tration. Le parlement fut dissous, et les Torys eurent un avantage marqué dans les nouvelles élections. La nation elle-même favorisa ce changement; car, malgré les succès éclatants des alliés, les fardeaux que la guerre obligeoit d'imposer, causoient beaucoup de mécontentement. On accusoit Godolphin et Marlborough de ne la continuer que pour leur propre intérêt; et leur chute fut accélérée par l'accusation absurde que le parlement intenta contre Sacheverel, qui dans un sermon avoit soutenu la doctrine de l'obéissance passive, doctrine qui étoit celle des Torys.

Anne et toute la nation commencèrent alors

Digitized by Google

C. LXXXI.
1711—1714.

à regarder la France d'un œil moins ennemi. Le nouveau ministère intrigua à la cour de Saint-Germain, cabala avec les Jacobites, et renouvela en secret les négociations de paix. Le parti de l'Autriche déclina sensiblement, et la mort de Joseph Ier. fournit un prétexte pour rompre la grande alliance. On exagéra les dangers qui pouvoient résulter de la réunion de la couronne impériale, et des couronnes de Bohême, de Hongrie, d'Autriche et d'Espagne sur la même tête; et l'on feignit de craindre qu'un pouvoir aussi formidable que celui de Charles-Quint, ne fût remis entre les mains du nouvel empereur. Le cabinet britannique offrit donc à la France de reprendre les conférences de La Haye; mais cette proposition fut rejetée par Louis XIV, qui redoutoit l'influence de Marlborough et celle du grand pensionnaire Heinsius, et l'on continua de négocier en secret, à Paris et à Londres. (1)

Il y eut, en conséquence, un grand relâchement dans les opérations militaires; et Marlborough, affoibli par les corps de troupes que le prince Eugène avoit emmenés pour couvrir Francfort, se borna à s'emparer de Bouchain. Du côté de l'Italie, le maréchal de Berwick arrêta les efforts que fit le duc de Savoie pour

Le 13 Sept. 1711.

(1) *Macpherson's State Papers*, *vol. II.* — Torcy. — *Tindal.*

Digitized by Google

pénétrer en France. En Espagne, les armes impériales n'eurent aucun succès; et Philippe V réduisit l'impératrice et les partisans de l'Autriche à se renfermer, à peu près, dans les murs de Barcelone.

Le 8 Oct. 1711.

En cet état des choses, le ministère anglais pressa les négociations de paix. Le 8 octobre, on signa à Londres des préliminaires, par lesquels Louis XIV, promit, en termes généraux, de prendre des mesures pour empêcher la réunion des deux couronnes de France et d'Espagne sur la même tête. Ce prince consentit à l'établissement de deux barrières de places fortes, l'une en faveur des Provinces-Unies, et l'autre en faveur de l'Autriche, du côté de l'Allemagne, et il s'engagea à donner une satisfaction raisonnable aux autres membres de la grande alliance.

Charles VI, qui avoit appris qu'on négocioit, fit les plus grands efforts pour empêcher la conclusion des préliminaires, et adressa aux différentes cours de l'Europe des représentations contre une défection si honteuse. Il dépêcha des circulaires aux électeurs, qu'il exhorta à persister à remplir leurs engagements, et il pressa les états-généraux de se joindre à lui pour faire à la reine d'Angleterre les représentations convenables. (1) Le comte de Gallas, son ministre près

(1) *Tindal, vol. XVII, p. 413.*

Digitized by Google

C. LXXXI
1711—1714.

de la cour de Londres, fit même insérer dans les papiers publics, avec un commentaire très-violent, les préliminaires dont on lui avoit remis officiellement une copie. La reine, irritée de cet appel à la nation, et des intrigues du comte avec les Whigs, lui ordonna de quitter l'Angleterre; mais elle adoucit cette marque de son ressentiment, en faisant déclarer à l'empereur qu'elle recevroit un autre ambassadeur. (1)

1712. Charles VI, soutenu par les Hollandais et encouragé par les cris que poussoient les Whigs, envoya le prince Eugène à Londres, soit pour engager Anne à continuer les hostilités, soit pour prévenir, contre la paix, l'esprit de la nation. Les visites amicales qu'Eugène fit au duc de Marlborough et aux chefs du parti des Whigs offensèrent la reine; et les Torys l'accusèrent de tramer contre le gouvernement des complots qui, s'ils avoient été réels, auroient été aussi ridicules qu'odieux. Il avoit proposé, disoit-on, qu'on fît assassiner le comte d'Oxford, (2) et qu'on mît,

(1) *Tindal. — Lord Bolingbroke's Correspondence, vol. II, p.* 146.

On trouve, dans l'Histoire du duc de Marlborough, qui est sortie récemment des presses de l'Imprimerie Impériale, que la reine se contenta d'interdire l'accès de la cour au comte de Gallas. Tom. III, p. 344, note.

(*Remarque du traducteur.*)

(2) C'étoit le ministre dont il a été question dans les

Digitized by Google

pendant la nuit, le feu dans la ville de Londres, et surtout au palais, afin qu'à la faveur du désordre qui s'ensuivroit, le duc de Marlborough pût, à la tête d'une troupe de gens armés, s'emparer de la Tour, de la Banque et de l'Échiquier, et se saisir de la personne de la reine. (1) C'étoit ainsi qu'on transformoit en un chef de brigands, un prince, qui n'étoit pas moins recommandable par ses sentiments d'honneur que par ses grands talents. La frayeur et la fermentation des esprits allèrent si loin, qu'Eugène fut insulté par

pages précédentes, sous le nom de Harley. La reine l'avoit créé pair du royaume, sous le titre de comte d'Oxford et de Mortimer. (*Note du traducteur.*)

(1) Swift, en traçant le tableau des quatre dernières années du règne d'Anne, n'a pas eu honte de rapporter ces fables absurdes; et Macpherson n'a pas rougi non plus de les insérer dans son histoire, vol. II, p. 531. Ils citent l'un et l'autre le marquis de Torcy, dont l'autorité est respectable, mais qui est loin de s'exprimer positivement, puisqu'il commence ainsi sa phrase : « Si » l'on en croyoit des gens, peut-être mal informés, » tom. III, p. 268. Dans le fait, l'accusation ne repose que sur la déclaration de Plunkett, espion jacobite. Elle est contenue dans un écrit qui a pour titre : « *Jack Roger's Dream*, songe de Jacques Roger, » écrit qui se trouve dans les *Macpherson's State Papers*, *vol. II*, *p.* 451. Les ministres eux-mêmes n'ajoutèrent aucune foi à ces rapports; mais ils les laissèrent répandre, pour inquiéter la reine.

Digitized by Google

C. LXXXI. 1711—1714. la populace. Il s'en retourna, après avoir eu la mortification d'être témoin de la disgrace de Marlborough et de la ruine du parti autrichien, et d'avoir échoué dans les efforts qu'il avoit faits pour empêcher la tenue du congrès d'Utrecht, qui s'ouvrit au commencement de l'année 1712.

Le 29 Janv. 1712.

L'empereur, quoiqu'abandonné par l'Angleterre, résolut de continuer la guerre. Il envoya le comte de Sinzendorf, son chancelier, à Utrecht, pour tâcher de faire rompre ou du moins tirer en longueur la négociation. Ce ministre demanda, au nom de son maître, l'exécution de tous les articles du traité de la grande alliance; il réclama, non-seulement la possession entière de la monarchie espagnole, mais aussi la restitution de tout ce qui avoit été cédé à la France, par les traités de Munster, de Nimègue et de Riswick; et il engagea les autres plénipotentiaires des alliés à faire des réclamations aussi exagérées. (1) Cette conduite, qui ralentit les conférences générales, accéléra la négociation particulière que la cour de Versailles avoit entamée avec celle de Londres. Elle alloit être terminée par un traité de paix, lorsque le second dauphin descendit au tombeau, où le duc de Bretagne, son fils aîné, le suivit bientôt. Il ne restoit donc plus entre le

Le 12 Fév. 1712.

(1) Lamberty, tom. VII, p. 20.

Digitized by Google

trône de France et Philippe V, que le duc d'Anjou, enfant d'une santé délicate. Ces événements jetèrent dans un grand embarras le ministère britannique. Il n'y avoit plus, pour prévenir l'union des deux couronnes de France et d'Espagne, d'autre moyen que d'obtenir une renonciation de Philippe V, soit à l'une, soit à l'autre. Par bonheur, le grand âge et les infirmités de Louis XIV, qui ne vouloit point laisser le royaume engagé dans une guerre, pendant une minorité, lui faisoient désirer la paix. Il consentit donc à la proposition de l'Angleterre, et arracha à Philippe V un acte de renonciation à la couronne de France.

Cependant Charles VI, qui se flattoit de faire rompre la négociation, si ses armes obtenoient des succès éclatants dans les Pays-Bas, faisoit les plus grands préparatifs pour pousser avec vigueur les hostilités. Les états-généraux et ses autres alliés, à qui les conditions de la paix déplaisoient, le secondèrent avec ardeur. Au commencement du printemps le prince Eugène prit le commandement de l'armée combinée, qui se montoit à cent vingt mille hommes; et, peu de temps après, il fut joint par le duc d'Ormond, qui avoit succédé à Marlborough dans le commandement des troupes britanniques.

Les effets de la négociation que l'on avoit entamée avec la France, furent bientôt sensibles.

Digitized by Google

C. LXXVI.
1711—1714.

Le prince Eugène ayant proposé d'attaquer l'armée française, commandée par le maréchal de Villars, le duc d'Ormond, qui avoit reçu l'ordre secret de ne point risquer de combat, et de n'entreprendre aucun siége, refusa de se prêter à l'exécution de ce dessein. Le général impérial investit ensuite le Quesnoy; et, par ses instantes sollicitations, il obtint du général anglais, pour couvrir le siége, un corps de troupes auxiliaires qui étoit à la solde de la Grande-Bretagne. La place alloit se rendre, lorsque le duc d'Ormond conclut une suspension d'armes avec le maréchal de Villars, et déclara au prince Eugène qu'il lui avoit été enjoint de se séparer des alliés. Il se disposa ensuite à marcher vers Dunkerque, ville qui avoit été remise aux Anglais, pour sûreté des engagements que la France avoit pris envers eux.

L'empereur et les états-généraux se plaignirent vivement de sa défection à la reine d'Angleterre. Les derniers refusèrent au duc d'Ormond le passage par Douay et Tournay. Toutes les troupes auxiliaires, à l'exception de deux régiments, abandonnèrent le général anglais. Les princes à qui elles appartenoient, déclarèrent qu'ils en paieroient la solde pendant un mois, et qu'ensuite ils concourroient avec l'empereur et les Provinces-Unies, pour la fournir. Le duc d'Ormond accrut l'indignation générale, en sai-

Digitized by Google

sissant, au nom de sa souveraine, les villes de Bruges et de Gand, ce qui porta un coup mortel à la grande alliance. Malgré ce honteux abandon, l'empereur et les autres alliés rejetèrent, avec mépris, la proposition de leur faire obtenir une suspension d'armes, que leur adressèrent les plénipotentiaires britanniques, et ils résolurent unanimement de continuer les hostilités.

Le prince Eugène ayant pris le Quesnoy, investit Landrecie. Ce fut alors que la retraite des troupes britanniques se fit regretter vivement. Le maréchal de Villars, s'étant avancé pour secourir la place, attaqua un corps de troupes commandé par le comte d'Albemarle, et posté près de Denain pour couvrir les convois. Il en força les lignes, et, après un combat sanglant, il fit prisonniers de guerre dix-sept bataillons avec tous leurs officiers et le général même. Le prince Eugène courut vers le champ de bataille pour dégager Albemarle; mais l'ennemi ayant rompu un pont, l'empêcha de passer; et il n'arriva sur le bord de l'Escaut, que pour être témoin de cette défaite, qui le contraignit à lever le siége de Landrecie, et qui fut suivie de la prise de Denain, de Marchiennes, de Saint-Amand, de Douay, du Quesnoy, et de Bouchain. (1)

(1) Vie du prince Eugène. — *Tindal.* — *Schirach.* — *Heinrich.* — Mémoires de Villars.

Digitized by Google

C. LXXXI.
1711—1714.

Durant le cours de ces événements, la suspension d'armes, qui avoit été conclue entre la France et l'Angleterre, fut prolongée, et l'on engagea le roi de Portugal et le duc de Savoie à se détacher de la confédération. Leur exemple fut suivi par les Hollandais, qu'effrayèrent le progrès des armes des Français et la menace que l'Angleterre leur fit de conclure une paix séparée, et que séduisirent les conditions favorables du traité de la Barrière. On pressa tellement les négociations, que les traités de paix entre la France et les puissances belligérantes, à l'exception de l'empereur, furent signés le 11 avril 1713. L'Espagne y accéda le 13 juillet suivant (1).

Par le traité d'Utrecht, Louis XIV reconnut le titre de la reine Anne à la couronne de la Grande-Bretagne, et la succession au trône dans la ligne protestante. Il promit de renvoyer de France le prétendant, de faire raser les fortifications de Dunkerque, de rendre à l'Angleterre la baie d'Hudson, et de lui céder, à l'exception de l'île du cap Breton, l'Acadie ou la Nouvelle-Écosse, et les îles de Terre-Neuve et de Saint-Christophe. L'Espagne renonça aussi à Gibraltar et à Minorque. Par un autre traité, qui fut appelé l'*Assiento*,

(1) Dumont. — Koch, abrégé de l'Histoire des Traités de Paix. — *Tindal.* — *Heiss.*

Digitized by Google

cette puissance accorda aux Anglais, pour trente ans, le droit d'importer des nègres dans les colonies espagnoles, droit dont les Français avoient joui auparavant.

La France et l'Angleterre réglèrent entre elles, par le traité d'Utrecht, l'importante question de la succession d'Espagne. Il fut stipulé que la couronne de ce royaume ne seroit jamais réunie à celle de France, à laquelle Philippe V renonça. Le droit de ce prince sur les Indes fut reconnu, et il fut stipulé que s'il mouroit sans postérité, elles appartiendroient à la maison de Savoie, dont le chef obtint la Sicile avec le titre de roi. (1) Les Pays-Bas, le duché de Milan et le royaume de Naples furent assignés à l'empereur. Cependant les Provinces-Unies devoient conserver la possession des Pays-Bas, jusqu'à ce que les conditions du traité de la Barrière (2) eussent été arrêtées. Le roi de France offroit à l'Empire de lui céder Landau, de faire raser le fort Louis du Rhin, et de lui restituer Kell et Brisach. En retour de ces concessions, on demandoit à l'empereur de rétablir les électeurs de Bavière, et les princes d'Italie dans les états qui leur avoient été enlevés dans le cours de la guerre.

(1) Paix d'Utrecht, tom. I.

(2) L'analyse du traité de la Barrière se trouve au chapitre suivant.

Digitized by Google

C. LXXXI.
1711—1714.

L'empereur, indigné des conditions que la France et l'Angleterre vouloient lui imposer, et consultant moins ses forces que son courage, persista à rejeter avec dédain toutes les propositions qu'on lui fit. S'étant assuré de la coopération du corps germanique, il résolut de continuer, avec cet unique secours, la guerre contre la France, qui avoit, durant douze années consécutives, soutenu les efforts de la plus grande partie de l'Europe. Sachant toutefois que, privé d'alliés, il lui seroit impossible de faire face à l'ennemi sur tous les points, il conclut, avec cette puissance et l'Angleterre, un traité de neutralité pour l'Espagne, l'Italie et les Pays-Bas. En conséquence, les troupes autrichiennes évacuèrent la Catalogne et les îles de Majorque et d'Iviça; et l'empereur concentra ses forces sur les rives du Rhin. Il espéroit que, conduites par le prince Eugène, ses troupes valeureuses feroient toujours des merveilles, qu'une victoire éclatante lui obtiendroit des conditions plus avantageuses, et, qu'à tout événement, il seroit plus honorable pour lui de traiter séparément avec la France, et sans renoncer à ses droits sur la couronne d'Espagne, que de devoir la paix à des alliés qui l'avoient abandonné, et qui vouloient lui prescrire la condition humiliante de reconnoître Philippe V.

Toute la campagne s'écoula sans qu'il s'enga-

Digitized by Google

geât une seule action générale. Les grands talens du prince Eugène ne pouvant compenser la supériorité du nombre des Français commandés par le maréchal de Villars, la prise de Landau, l'épuisement des finances de l'Autriche, et l'intention où étoient les princes allemands de ne pas pousser plus loin les hostilités, forcèrent Charles VI à entrer en négociation. Le 26 novembre 1713, Eugène et le maréchal de Villars ouvroient des conférences (1) à Rastadt; et le 6 mars 1714, on signa des préliminaires de paix, et l'on fit choix de Bade, en Suisse, pour y tenir un congrès. Charles VI, irrité de la conduite de l'Angleterre, refusa d'admettre des plénipotentiaires de cette puissance. Les ministres du Pape, du duc de Lorraine et des électeurs de Cologne et de Bavière furent également refusés; et comme l'empereur étoit revêtu des pleins-pouvoirs de la diète de l'Empire, il régla seul, avec la France, les conditions de la paix, qui fut signée le 7 septembre.

Le traité de Riswick fut la base de celui de Bade. La possession du royaume de Naples, des

(1) *Voyez*, pour les détails de ces conférences, les Mémoires de Villars, tom. II, p. 297, les Actes et Mémoires de la paix d'Utrecht, l'Histoire du congrès d'Utrecht, les Mémoires de Torcy, et le Corps Diplomatique de Dumont.

Digitized by Google

C. LXXXI.
1711—1714.

duchés de Milan et de Mantoue, de la Sardaigne et des Pays-Bas, fut garantie à l'empereur, à condition qu'il ratifieroit le traité de la Barrière. Ce prince obtint la restitution du Vieux-Brisach, de Fribourg et de Kell. Il s'obligea à réintégrer dans leurs dignités et états, les électeurs de Cologne et de Bavière. Il consentit à laisser aux princes d'Italie la paisible jouissance des domaines qu'ils possédoient alors effectivement. Enfin il abandonna à la France l'importante forteresse de Landau.

Ainsi, dit avec raison le maréchal de Villars, après une guerre de quatorze ans, pendant laquelle l'empereur et le roi de France avoient été près de quitter leur capitale, pendant laquelle l'Espagne avoit vu, dans Madrid, deux rois rivaux, pendant laquelle presque tous les petits états d'Italie avoient changé de souverains, et dont, excepté la Suisse, toute l'Europe et ses possessions dans les autres parties du monde avoient ressenti les horreurs, on se remit précisément au point où l'on étoit en la commençant. (1)

(1) Mémoires de Villars, Mémoires de Torcy, Mémoires de Saint-Simon.—*Schirach, Struvius, Tindal, Lord Bolingbroke's Correspondence.*

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXII.

1706 — 1719.

ORIGINE et progrès des négociations au sujet de l'établissement d'une barrière de places fortes dans les Pays-Bas. — Stipulations du traité. — Effets qu'il produit.

PARMI les points les plus difficiles qui restoient encore à régler, étoient la remise des Pays-Bas à l'empereur, et la ratification du traité de la Barrière. Quoique les bases en eussent été posées à Utrecht, la jalousie que les intérêts de son commerce inspiroit à la nation anglaise, et la répugnance que l'empereur montroit à recevoir ces provinces aux conditions dictées par les puissances maritimes, opposoient à cet arrangement des obstacles presque insurmontables. Les Espagnols avoient laissé tomber en ruine les fortifications des places frontières. Les Français parcouroient donc à leur gré les Pays-Bas, et plus d'une fois ils avoient menacé la Hollande. En conséquence, les Hollandais demandoient l'établissement d'une barrière qui pût les mettre

Digitized by Google

C.LXXXII.
1706—1719.

à couvert, et dont l'existence ne dépendît point du caprice ou de la négligence d'un souverain. Ce fut pour cette raison qu'en concluant la grande alliance en 1701, on se proposa de conquérir les Pays-Bas; mais la formation d'une barrière étoit une chose si difficile en elle-même, qu'il n'y eut, pour cet objet, de traité conclu qu'en 1709, après la tenue du congrès de Gertruidenberg.

Lorsque les armées combinées eurent soumis la plus grande partie des Pays-Bas, l'Angleterre et la Hollande instituèrent une régence qui publia, il est vrai, ses décrets au nom de Charles III, mais qui ne lui avoit point prêté serment de fidélité, et qui étoit entièrement subordonnée aux volontés des commissaires anglais et hollandais.(1) En 1709, le duc de Marlborough et le lord Townshend conclurent, avec les états-généraux, un traité par lequel ceux-ci garantirent la succession dans la ligne protestante, et l'Angleterre promit de faire établir, dans les Pays-Bas, une barrière qui seroit composée des villes de Nieuport, de Furnes, du fort de Kenoque, d'Ypres, de Menin, de Lille, de Tournay, de Condé, de Valenciennes, et d'autres places qu'on se proposoit d'enlever à la France. Il fut stipulé, en outre, qu'on prélèveroit, sur les revenus du pays, une somme suffisante pour l'entretien des garnisons

(1) Mémoires Historiques des Pays-Bas, p. 131.

que les états-généraux auroient le droit de tenir dans les places de la Barrière. Mais, en conséquence du renvoi du ministère whig, et de la nomination de ministres torys, le traité fut censuré publiquement par le parlement d'Angleterre, et il n'eut aucun effet. Un autre traité, moins avantageux pour les Hollandais, (1) quoique toujours très-défavorable à l'empereur, fut conclu entre l'Angleterre et les Provinces-Unies, le 19 janvier 1713, et en même temps confirmé par la France, avec qui les états-généraux avoient négocié séparément. Il fut arrêté que les Pays-Bas seroient transférés à la maison d'Autriche, à titre de propriété héréditaire et inaliénable, et « que sous aucun prétexte, ils ne pour- » roient être transmis, par vente, par échange, » par mariage ou autrement, à un prince ou à » une princesse de la maison de Bourbon. » Enfin, ils devoient être possédés avec les mêmes prérogatives et les mêmes restrictions, tant dans l'ordre civil que pour le commerce, qu'ils l'avoient été par les rois d'Espagne, conformément aux articles du traité de paix de Munster. 1713.

La négociation avoit été conduite jusque-là

(1) Les places importantes de Lille et de Maubeuge, qui devoient compléter la barrière, furent rendues à la France. Nieuport, Lierre et Halle n'en firent point partie non plus, et la ville de Mons seule y fut ajoutée.

Digitized by Google

C.LXXXII. 1706–1719.

sans la participation de l'empereur ; et quoiqu'il eût été convenu que les états-généraux feroient, avec la cour de Vienne, un arrangement préalable, la notification formelle n'eut lieu que le 16 juillet 1714. Charles VI ne fut pas moins piqué de ce dédaigneux silence, que mécontent des conditions qui portoient atteinte à ses droits de souveraineté. En conséquence, il rejeta le projet qui lui avoit été soumis ; et après la paix de Bade, il se tint, pour cet objet, des conférences dans la ville d'Anvers, sous la médiation de l'Angleterre. La mort de la reine Anne, qui arriva sur ces entrefaites, quoiqu'elle eût opéré un grand changement dans la conduite du cabinet britannique, n'en apporta aucun dans les sentiments de l'empereur ; et ce fut en vain que George I.er fit partir pour Vienne les généraux Stanhope et Cadogan, qui avoient beaucoup de crédit dans le cabinet autrichien.

Plusieurs motifs portoient Charles VI à refuser sa ratification. Sur la fin du règne d'Anne, il s'étoit persuadé que le parti du prétendant dominoit en Angleterre ; il avoit même écouté la proposition qui lui avoit été faite de donner une de ses nièces en mariage à ce prince. (1) L'avénement de George I.er n'ayant pas dissipé cette illusion, l'empereur ne voulut point s'engager à

(1) *Macpherson's State Papers, vol. II, p. 523.*

Digitized by Google

C.LXXXII. 1706—1719.

garantir le droit de succession dans la ligne protestante. Convaincu de la foiblesse du gouvernement hollandais, voyant le ministère anglais embarrassé par la rébellion de 1715, qu'on faisoit passer pour une nouvelle révolution, et encouragé par des propositions que la France lui avoit adressées en secret, il envoya son *ultimatum* au congrès d'Anvers, et menaça de faire entrer ses troupes dans les Pays-Bas, si dans six semaines on n'avoit pas accepté ses propositions. Ces débats retardèrent la conclusion du traité jusqu'à ce que la défaite totale des rebelles en Angleterre, jointe à la mort de Louis XIV, et à la crainte d'avoir à soutenir la guerre contre les Turcs, eussent fait changer de sentiment à Charles VI. Le prince Eugène, piqué contre les députés des Pays-Bas, qui demandoient pour gouvernante une archiduchesse, (1) contribua infiniment aussi à ce changement. En conséquence, le traité fut signé le 15 novembre 1715. Eugène fut nommé gouverneur des Pays-Bas, dont les Hollandais mirent en possession, le 4 février 1716, le comte de Konigseck, plénipotentiaire impérial. 1716.

Par le traité de la Barrière, les états-généraux s'engagèrent à remettre à l'empereur toutes les provinces et places fortes des Pays-Bas, tant

(2) *Sir Lake Schaub to Mr Walpole, March 28, 1716.*

C.LXXXII. 1706—1719.

celles qui avoient été possédées par le roi d'Espagne, Charles II, que celles que la France avoit cédées par le traité d'Utrecht. Il fut stipulé qu'ils y entretiendroient un corps d'armée de trente mille à trente-cinq mille hommes, dont l'empereur auroit à fournir les trois cinquièmes. En cas de guerre ou d'attaque, ce corps devoit être porté à quarante mille hommes. Il fut réglé, en outre, que les états-généraux auroient seuls le droit de mettre des garnisons dans les villes et châteaux de Namur, de Tournay, de Menin, de Furnes, de Warneton et d'Ypres, et dans le fort de Kenoque; que la garnison de Dendermonde seroit mi-partie, et que l'empereur nommeroit le gouverneur qui, cependant, prêteroit aux états-généraux le serment qu'il ne seroit rien fait au préjudice de leur service, et qu'il n'empêcheroit jamais le passage de leurs troupes; que les états-généraux nommeroient les gouverneurs et les commandants des places où ils auroient leurs garnisons particulières, et que ces officiers feroient serment à l'empereur, qu'ils les conserveroient fidèlement pour la maison d'Autriche; que les troupes hollandaises pourroient exercer leur culte dans tous les lieux où elles seroient en garnison, mais que ce seroit seulement en des endroits spéciaux que les magistrats indiqueroient, et sans que rien l'annonçât à l'extérieur; que les états-généraux pourroient, à leurs

Digitized by Google

frais et dépens, mettre en état de défense les places de la barrière, mais qu'ils ne pourroient y faire de nouvelles fortifications sans le concours du gouverneur-général; qu'ils percevroient, sur les revenus des Pays-Bas, une somme de 500,000 couronnes pour l'entretien de leurs troupes, et que l'empereur acquitteroit les dettes que Charles II avoit contractées envers les Provinces-Unies; que les droits et priviléges de commerce demeureroient sur le pied où ils avoient été établis par le traité de Munster; et qu'enfin aucune province, ville ou place des Pays-Bas, ne pourroit être cédée à la couronne de France, ni à aucun prince ou princesse de la maison de Bourbon.

L'Angleterre se rendit garante du traité, et s'engagea à fournir, si les Pays-Bas étoient attaqués, dix mille hommes et vingt vaisseaux de ligne.

La bonne intelligence ne se rétablit point entre Charles VI et les Provinces-Unies, quoique l'échange des ratifications eût eu lieu. L'empereur se plaignit de la dureté des conditions qui lui avoient été imposées, et parut décidé à ne point les exécuter. Les états-généraux, de leur côté, retinrent les places qui avoient été rendues par la France. La consternation se répandit aussi parmi les habitants des Pays-Bas. Ils prétendirent que les Hollandais vouloient leur enlever

Digitized by Google

C.LXXXII. 1706—1719. tout commerce. Les états de Brabant et de Flandre envoyèrent à Vienne des députés qui représentèrent le traité de la Barrière comme contraire à la dignité de l'empereur, et aux intérêts de ses sujets. Ils dirent qu'il étoit impossible de le mettre à exécution sans violer leurs priviléges, parce que, selon leur constitution, aucun impôt ne devoit être levé que du consentement des états. (1) L'empereur entra de nouveau en négociation avec les Provinces-Unies; mais les conférences traînèrent si long-temps,
1718. que ce fut seulement le 22 décembre 1718 que les plénipotentiaires respectifs signèrent, à La Haye, une convention qui circonscrivit considérablement les limites des Provinces-Unies dans la Flandre autrichienne.

La simple lecture du traité de la Barrière doit suffire pour démontrer qu'il devoit semer la division entre la maison d'Autriche et les puissances maritimes, et qu'en cas de guerre sur le continent, aucune des parties contractantes ne devoit remplir ses engagements. L'empereur ne se considérant plus que comme prince titulaire des Pays-Bas, sentit le danger d'exposer ses états héréditaires pour défendre des possessions éloignées et précaires, et se reposa de leur conservation sur les puissances maritimes, qui étoient

(1) Mémoires des Pays-Bas, p. 152.

Digitized by Google

les plus intéressées à l'état des choses qui venoit d'être établi. Ce principe se grava profondément dans l'esprit de Charles VI et dans celui de ses successeurs. Dans les guerres subséquentes, les Pays-Bas, à moins qu'ils n'aient été mis à couvert par un traité de neutralité, ont été soumis par les armées françaises, aussi rapidement que si le traité de la Barrière n'avoit pas existé. Sans produire le moindre avantage, ce traité a été la source d'une infinité de contestations; il a fini par occasionner le mal qu'on vouloit prévenir, qui étoit que la maison d'Autriche ne séparât point ses intérêts de ceux des puissances maritimes; et peut être même a-t-il, plus que toute autre chose, contribué à la conquête définitive de ces provinces par les Français. (1)

(1) Nous avons consulté, pour le contenu de ce chapitre, *History of the Barrier Treaty by M.r Poyntz.*— *Lord Walpole's Answer to Bolingbroke.* — Dumont. — Roussel.—Koch.—*Struvius.* —Pfeffel. —*Schirach.* — *Tindal.* — Histoire du Système des Barrières, dans le tom. IX du Tableau de l'Histoire des Provinces-Unies.—Mémoires des Pays-Bas. — *Lord Bolingbroke's Correspondence.*

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXIII.

1715 — 1718.

Guerre contre les Turcs. — Batailles de Peter-Waradin et de Belgrade. — Paix de Passarowitz.

LXXXIII. 1715—1718. Dans le cours des négociations dont nous venons de rendre compte, il se passoit en Hongrie des événements d'une grande importance pour la maison d'Autriche.

Les Turcs, en 1715, rompirent le traité de paix de Carlowitz, déclarèrent la guerre aux Vénitiens, conquirent la Morée, et assiégèrent Corfou. La rapidité de leurs succès, qui rappeloient ceux par lesquels la puissance ottomane avoit été fondée et s'étoit accrue, répandit l'alarme en Europe. Le roi de Sardaigne conçut alors le projet d'une confédération des états d'Italie, qui auroit été sous la conduite et la protection de la France. (1) L'empereur, qui crai-

(1) *Memoirs of sir Robert Walpole, vol. II, p. 65, in-4.°*

Digitized by Google

gnit que cette ligue ne fît prendre aux maisons de Bourbon et de Savoie un ascendant trop marqué, traversa l'exécution du projet; mais aussitôt que Venise eut réclamé la garantie du traité de Carlowitz, Charles fit des préparatifs de guerre. Après avoir offert sa médiation à la Porte, qui la rejeta avec hauteur, il envoya en Hongrie le prince Eugène, à la tête d'une armée, non pas très-nombreuse, il est vrai, mais enflammée par les victoires qu'elle avoit remportées dans les Pays-Bas et sur le Rhin. Eugène passa le Danube à la vue de l'armée ottomane, forte de cent cinquante mille hommes, et campa près de Peter-Waradin, derrière les retranchements qu'il avoit faits dans sa première campagne, et que les Turcs avoient négligé de détruire. Sans perdre de temps, il marche à l'ennemi, et met en déroute leurs hordes indisciplinées, qui ne peuvent opposer qu'une valeur aveugle au courage réfléchi et mesuré de l'armée impériale. Le grand-visir et trente mille Turcs restèrent sur le champ de bataille. On prit cinquante drapeaux et deux cent cinquante pièces de grosse artillerie, et l'on fit un butin immense. Le combat fut livré près de Carlowitz, sur le champ même où, dix-sept ans auparavant, les Turcs avoient signé la trêve de vingt ans, qu'ils avoient rompue en attaquant les Vénitiens. La prise de Temeswar, la dernière place que les Ottomans eussent gardée

Le 15 Août 1716.

Digitized by Google

en Hongrie, garantit à l'Autriche la possession
LXXXIII. du Bannat, et lui facilita la conquête de la Va-
1715—1718. lachie.

Ces avantages ne furent que le prélude de succès plus grands. L'année suivante, au mois
1717. de juin, le prince Eugène investit Belgrade. Cette place, la clef de l'empire ottoman, du côté de la Hongrie, renfermoit une garnison de trente mille hommes. Elle soutint un blocus de deux mois, à l'expiration desquels l'arrivée d'un nouveau grand-visir, avec une armée immense, rendit l'espoir aux assiégés, et inspira de justes craintes aux assiégeants. Les Turcs se retranchèrent sur une ligne en forme de demi-cercle, depuis le Danube jusqu'à la Save; et de la sorte ils renfermèrent l'armée impériale dans le terrain marécageux qui se trouve au milieu. Dans cette position critique et malsaine, il périt journellement un grand nombre d'hommes par le feu de l'ennemi, et surtout par les ravages d'une maladie contagieuse. Les troupes, qui espéroient que la disette obligeroit les Turcs à lever leur camp, supportoient leurs maux avec une patience exemplaire. Cet espoir fut trompé par la persévérance de l'ennemi, qui poussa ses lignes et ses batteries jusqu'à une éminence qui commandoit le pont de la Save. Bientôt il fut à la portée du mousquet, et se prépara même à forcer les lignes des Autrichiens. Le prince Eu-

Digitized by Google

gène sentit alors qu'il n'y avoit qu'une victoire décisive qui pût tirer l'armée de la situation dangereuse où elle étoit, et sauver la Hongrie et la Transilvanie. Il convoque un conseil de guerre, et tous les avis étant conformes au sien, il donne ses ordres pour engager une action générale. Durant la nuit, il fait la visite de ses postes, exhorte les soldats, et leur distribue, de sa propre main, les aliments propres à les prémunir contre la fatigue du combat. Partout sur son passage il entend ces cris : « Marchons à l'ennemi ! » Eugène est à notre tête ! la patrie et la religion » sont en danger ! Il faut vaincre ou mourir ! »

L'armée impériale se montoit à soixante mille hommes; mais comme il en falloit vingt mille pour tenir en échec la garnison de Belgrade, et que plusieurs détachements étoient postés sur le bord opposé de la Save, il ne restoit pas plus de quarante mille hommes pour assaillir des retranchements garnis d'une artillerie formidable, et défendus par une armée de deux cent mille hommes, la plus puissante que la Porte eût mise sur pied depuis le siége de Vienne. Le prince Eugène monta à cheval avant minuit. Trois bombes ayant été lancées pour donner le signal, l'armée s'ébranle aussitôt. Sur les deux heures, et par une nuit sombre, la droite, qui s'étoit avancée en bon ordre et en silence, fond sur les ouvrages de l'ennemi, et surprend la garde qui

Digitized by Google

LXXXIII. 1715—1718. étoit endormie. L'obscurité, qui avoit favorisé l'attaque, s'accrut tellement par un brouillard épais, qu'une partie des troupes donnèrent par méprise contre quelques retranchements que les Turcs venoient de faire. La résistance opiniâtre qu'elles éprouvèrent mit le désordre parmi elles. Comme elles ne connoissoient point le terrain, et qu'elles avoient à soutenir des attaques continuelles, elles souffrirent extrêmement. Mais le soleil, à son lever, dissipa le brouillard. Eugène voit alors une partie de l'aile droite séparée du centre, prise en flanc et à revers, et exposée au péril le plus éminent. Voir le danger et le réparer, ce fut l'affaire d'un instant. S'étant placé à la tête de la seconde ligne, et se faisant suivre par un corps de volontaires, il charge les Turcs, et quoique blessé, il s'ouvre un passage à travers leurs rangs, couchant à terre tout ce qui se présente devant lui. Les troupes impériales, qui jugent en danger les jours de leur intrépide général, poussent en avant, redoublent d'efforts, et chassent les ennemis derrière leurs retranchements. A ce moment, Eugène porte un œil inquiet sur ses lignes. Reconnoissant que l'ardeur de l'armée l'a conduite à précipiter l'attaque, il s'efforce d'en arrêter l'impétuosité, pour donner une direction plus juste à ses mouvements. Mais son propre exemple invite à la désobéissance. L'impulsion est donnée, et rien ne peut retenir

Digitized by Google

la valeur bouillante des troupes. L'infanterie fait une attaque furieuse, force les lignes, enlève les batteries, et tourne contre les Turcs leurs propres canons, et ils sont mis complétement en déroute. Avant midi, les Impériaux sont maîtres des retranchements, de l'artillerie et du camp de l'ennemi, dont les troupes prennent la fuite avec tant de désordre et de précipitation, que les fuyards, qui sont derrière, tuent ceux qui sont devant pour qu'ils ne les gênent point dans leur course. (1)

La suite immédiate de cette défaite fut la reddition de Belgrade. L'année suivante, on conclut la paix à Passarowitz, petite ville de Servie, où le prince Eugène et le grand-visir tinrent des conférences sous la médiation de la Grande-Bretagne et des Provinces-Unies, et signèrent, le 21 juillet 1718, les articles préliminaires. Le traité établit une trève de vingt-cinq ans, et donna à la maison d'Autriche le Bannat de Temeswar, la partie occidentale de la Valachie et de la Servie, avec la ville et le territoire de Belgrade, et une partie de la Bosnie. (2)

(1) Relation de la victoire remportée sous les murs de Belgrade. — Lamberty, tom. X, p. 260. — Vie du prince Eugène.

(2) Rousset, vol. II, p. 411. — *Struvius*, *vol. II*, *p.* 1505. — Koch, vol. IV, p. 47.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXIV.

1715 — 1720.

NÉGOCIATIONS entre l'empereur et la Grande-Bretagne. — Traité de Westminster. — Mort de Louis XIV, et conclusion de la triple alliance. — Vues et situation de la cour d'Espagne. — Philippe V épouse Elisabeth Farnèse. — Prétentions de cette princesse à la Toscane et aux duchés de Parme et de Plaisance. — Elévation et projets d'Albéroni. — Quadruple alliance. — Succès des armes des alliés. — Paix avec l'Espagne. — CHARLES VI acquiert la Sicile. — Ce prince établit la Pragmatique-Sanction.

LXXXIV. 1715—1720. QUOIQUE les puissances principales de l'Europe eussent été comprises dans les traités d'Utrecht et de Bade, la paix n'étoit point encore conclue entre les deux souverains qu'ils intéressoient le plus. L'empereur ne reconnoissoit point Philippe V pour roi d'Espagne, et Philippe V ne renonçoit pas à ses droits sur le royaume de Naples, sur le Milanais et sur les Pays-Bas. On ne

Digitized by Google

pouvoit donc considérer la paix que comme une trêve; et avant que toutes les contestations relatives à la succession d'Espagne eussent été terminées, il s'écoula seize ans, espace de temps durant lequel l'Europe fut constamment agitée.

Philippe V ayant, en 1714, perdu Marie-Louise de Savoie, sa première femme, épousa, la même année, Élisabeth Farnèse, princesse de Parme. La nouvelle reine d'Espagne prit un ascendant prodigieux sur l'esprit d'un prince que son caractère portoit à la mélancolie et son tempérament à l'amour. Non-seulement elle fomenta la haine que Philippe V avoit conçue contre l'empereur; mais elle éloigna, par les prétentions qu'elle annonça à la possession de la Toscane et des duchés de Parme et de Plaisance, tout espoir d'accommodement. Ses projets furent favorisés par Albéroni, qu'elle avoit élevé au rang de premier ministre, et qui, donnant aux conseils de l'Espagne une vigueur qui leur étoit inconnue, fit, avec la plus grande activité, des préparatifs de guerre et sur terre et sur mer. L'empereur, qui en fut alarmé, et qui craignit en outre que Louis XIV ne soutînt les entreprises de son petit-fils, sentit que l'alliance de l'Angleterre étoit le seul contre-poids qu'il pût opposer à la puissance de la maison de Bourbon. En conséquence, il reconnut les droits que George Ier., en sa qualité d'électeur de Hano-

Digitized by Google

LXXXIV. 1715—1720.

vre, avoit sur les duchés de Lawenbourg, de Brême et de Verden, et pressa la conclusion d'une alliance défensive, qui fut signée à Westminster, le 5 mai 1715.

La mort de Louis XIV, qui arriva l'année suivante, apporta un grand changement dans la situation des affaires. Ce monarque eut pour successeur un enfant d'une constitution délicate. Le duc d'Orléans, qui gouverna la France, d'abord comme régent, puis en qualité de premier ministre, désira de cicatriser les blessures que les guerres nombreuses, entreprises par le feu roi, avoient faites à la France, de contenir cet esprit de conquête qui s'étoit emparé de la nation, et d'assurer le droit de succéder à la couronne, qui lui avoit été garanti par le traité d'Utrecht, dans le cas où le roi de France mourroit sans laisser, en ligne masculine, d'autre héritier que Philippe V. La cour et le royaume même furent divisés en deux partis, dont l'un soutenoit les droits du duc d'Orléans, et l'autre favorisoit les prétentions du roi d'Espagne, qui malgré sa renonciation aspiroit à la couronne de France. (1) Le régent rechercha donc l'alliance de l'Angleterre, qui avoit le même intérêt que lui. Le cabinet britannique ne sentit pas moins combien elle lui seroit utile pour faire échouer

(1) Mémoires de Montgon.

Digitized by Google

LXXXIV.

1715—1720.

les intrigues que le prétendant nouoit au dehors, et au sein même du royaume. Dans cet état des choses on fut promptement d'accord; et l'on conclut à La Haye, entre la Grande-Bretagne, la France et la Hollande, une triple alliance, dont l'objet fut de maintenir l'ordre de succession aux couronnes de France et d'Angleterre, qui avoit été réglé par le traité d'Utrecht. Le 4 Janv. 1717.

Dans le cours des négociations, l'empereur avoit fait représenter, par son ministre près de la cour de Londres, qu'une telle alliance annulleroit de fait le traité de Westminster, et l'on avoit modifié quelques articles. (1) Mais comme on n'en avoit pas fait assez pour appaiser son mécontentement, il n'accorda l'adhésion qui lui fut demandée, que lorsqu'il eut arraché de la France et de l'Angleterre, la promesse de faire échanger la Sardaigne contre la Sicile, n'ignorant pas que tant que Victor-Amédée conserveroit la seconde de ces îles, la possession de Naples seroit très-précaire.

Quelque secrets qu'eussent été tenus ces arrangements, ils ne purent échapper à Philippe V et au duc de Savoie, et ces deux princes concertèrent leurs efforts pour en prévenir l'exécution.

Quoique l'Espagne eût à peine réparé les

(1) Lamberty, tom. IX, p. 560-564.

Digitized by Google

LXXXIV. 1715—1720. maux que lui avoit faits une guerre longue et sanglante, Philippe V céda aux sollicitations de la reine son épouse, qui désiroit d'assurer ses droits sur les duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance.

Depuis deux siècles, la maison Farnèse possédoit Parme et Plaisance; mais la ligne masculine sembloit prête à s'éteindre. Ranuccio II, sixième duc de cette maison, étoit mort en 1694. Ce prince avoit eu trois fils : Édouard, qui étoit l'aîné, mourut avant son père, laissant une fille, Élisabeth Farnèse, cette même princesse qui épousa Philippe V. François, second fils de Ranuccio, lui succéda; mais ce prince n'avoit point d'enfants, non plus qu'Antoine son frère. Comme les duchés de Parme et de Plaisance avoient été possédés, tantôt par les empereurs, tantôt par le Saint-Siége, ils étoient réclamés par Charles VI, comme formant des fiefs masculins de l'Empire, et par le pape, comme étant de la mouvance du Saint-Siége. Enfin Elisabeth Farnèse les demandoit comme l'héritage de sa maison.

Le grand duché de Toscane étoit dans le même cas. Le grand-duc régnant étoit Côme III. Jean Gaston, son fils unique, n'avoit point d'enfants, et étoit séparé de sa femme. La succession étoit réclamée par Charles VI, qui considéroit aussi la Toscane, comme un fief de

Digitized by Google

l'Empire, et par Anne-Marie-Louise, sœur de Jean-Gaston, et femme de Jean-Guillaume, électeur palatin. Quant à Élisabeth Farnèse, elle tiroit ses prétentions de Marguerite, fille de Côme et femme d'Édouard, premier duc de Parme. La reine d'Espagne désiroit d'autant plus de faire confirmer ses droits, qu'elle venoit de mettre au monde un fils, don Carlos, à qui elle réservoit cette succession, et qu'elle vouloit s'assurer une retraite dans le cas où elle viendroit à perdre le roi son époux.

Albéroni, dont le génie vaste et entreprenant aspiroit à réaliser de plus grands projets que l'acquisition de deux petites souverainetés en Italie, avoit gagné Victor-Amédée par l'offre du Milanais en échange de la Sicile. Ce ministre avoit, par l'entremise du baron de Gortz, négocié la paix entre Charles XII et Pierre-le-Grand, qui l'un et l'autre étoient irrités contre George Ier. Il avoit engagé le roi de Suède à faire, à la tête d'une armée composée de Suédois et de Russes, une descente en Angleterre, à réunir les Jacobites autour de son étendard, et à marcher contre la capitale. Il avoit excité les Turcs à continuer les hostilités contre l'empereur, et négocié même avec le prince Ragotsky et les mécontents de Hongrie. Enfin il avoit amusé la cour de Londres, en demandant la main de la princesse Anne pour le prince des Asturies; et en

Digitized by Google

LXXXIV. 1715—1720. même temps il avoit cherché à faire soulever les Jacobites, et promis au prétendant le secours de toutes les forces de l'Espagne.

En France, Albéroni intrigua avec les mécontents de Bretagne, et tenta de fomenter des troubles dans les Cévennes, en excitant les Calvinistes à la révolte. Il prétendit que la renonciation de Philippe V étoit nulle de plein droit, parce qu'elle étoit contraire à la loi salique, qu'aucun acte ne pouvoit annuller, et que c'étoit son maître, et non le duc d'Orléans, qui devoit hériter de la couronne, si Louis XV mouroit sans postérité masculine. Par ses intrigues et son argent, il forma dans le royaume un parti considérable, composé de Jésuites et de seigneurs attachés au système de Louis XIV, et à la tête desquels étoient le duc et la duchesse du Maine. Il envoya même en France des émissaires, chargés de s'emparer de la personne du duc d'Orléans, et de le conduire en Espagne. Enfin, voulant couvrir son dessein sous l'apparence du bien public, il fit proposer la convocation des États-Généraux pour nommer un nouveau régent, corriger les abus, et éteindre la dette nationale.

Les préparatifs que fit Albéroni ne furent pas inférieurs à ce projet gigantesque; et comme on ne savoit sur quel point fondroit l'orage, toute l'Europe attendit dans une inquiétude extrême.

Digitized by Google

L'exécution du plan commença par l'attaque de la Sardaigne. Le marquis de Léede débarqua le 22 août, à la tête d'un corps de troupes, près de Gagliari, et parvint promptement à soumettre l'île entière. L'année suivante, il prit terre en Sicile avec des forces considérables, et en peu de temps il se rendit maître des forteresses principales, à l'exception de Syracuse, qu'il tint bloquée. 1717.

Ces actes d'hostilité portèrent l'empereur, la France et l'Angleterre à se réunir pour leur sûreté commune. La victoire que le prince Eugène avoit remportée sous les murs de Belgrade, ayant délivré Charles VI, de toute inquiétude du côté de la Turquie, il s'empressa d'envoyer des troupes à Naples, et hâta la conclusion du traité de paix de Passarovitz. Il renonça, mais à regret, à ses prétentions à la monarchie espagnole, et conclut avec la France et la Grande-Bretagne, un traité à qui l'accession probable des Provinces-Unies fit donner le nom de quadruple alliance. L'empereur s'engagea à reconnoître roi d'Espagne, Philippe V, et à donner à don Carlos la Toscane avec l'investiture éventuelle des duchés de Parme et de Plaisance. En retour, la Sicile devoit être cédée par Victor-Amédée à Charles VI en échange de la Sardaigne; et Philippe V devoit renoncer à ses prétentions aux Pays-Bas, au Milanais et au royaume Le 2 Août 1718.

Digitized by Google

LXXXIV. 1715—1720.

des Deux-Siciles. Les trois puissances alliées prirent, par un article séparé, l'engagement de forcer l'acceptation de ce traité ; et on n'accorda aux rois d'Espagne et de Sardaigne, que trois mois pour notifier leur adhésion. Victor-Amédée donna la sienne le 2 novembre ; mais Philippe V rejeta avec dédain toute proposition, quoique sa flotte eût été presqu'entièrement détruite à la hauteur des côtes de Sicile, par la flotte anglaise aux ordres de l'amiral Bing. (Le 11 Août.)

Vers le commencement de l'année suivante, une armée française, commandée par le maréchal de Berwick, passa les Pyrénées et pénétra en Espagne. Les côtes de la Galice furent ravagées par les escadres anglaises ; et les débris de la marine espagnole furent anéantis à Vigo. La flotte qui portoit le prétendant vers les côtes d'Écosse, fut dispersée par la tempête. Le duc d'Orléans étouffa la conspiration tramée en France par l'Espagne. Pierre-le-Grand fut retenu par l'apparition d'une flotte anglaise dans la Baltique ; et Charles XII, sur la coopération de qui Albéroni fondoit son principal espoir, fut tué au siége de Fridéricks-Hall. (Le 3 Nov.)

La flotte anglaise ayant *empêché les* Espagnols de renforcer leur armée de Sicile, le comte de Mercy fit une descente dans l'île, à la tête de treize mille Impériaux. Ayant reçu un renfort de dix mille hommes, il assiégea Messine,

Digitized by Google

qu'il prit après une défense opiniâtre, qui dura trois mois. Ensuite il reconquit la plus grande partie de la Sicile, et il ne laissa guère à l'ennemi que l'enceinte des murs de Palerme.

Ces succès rapides donnèrent du poids aux demandes des alliés. La chute d'Albéroni fut le prélude de la pacification de l'Europe; et le 25 janvier 1720, Philippe V accéda à la quadruple alliance, qu'on transforma en un traité de paix qui fut signé à La Haye, le 17 février. Il fut stipulé que les duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance ne seroient jamais réunis à la couronne d'Espagne, et l'empereur promit d'expédier, dans les deux mois qui suivroient la ratification, les lettres d'investiture éventuelle. (1) 1720.

Charles VI promulgua, peu de temps après la signature de la quadruple alliance, sous le nom de pragmatique-sanction, une nouvelle loi de succession pour les états de la maison d'Autriche. Selon le pacte de famille, qui avoit été fait par Léopold Ier., et confirmé par Joseph et Charles, ses fils, les états héréditaires devoient passer aux filles de Joseph, de préférence à

(1) Nous avons consulté, pour le contenu de ce chapitre, Dumont.—Lamberty, tom. IX et X.—*Memoirs of sir Robert Walpole.* — Rousset. — Mémoires de Montgon. — Saint-Philippe. — *Struvius.* — Désormeaux. — *Heiss.* — Hénault. — Pfeffel. — Koch. — *Tindal.* — *Schirach's Biographie.*

Digitized by Google

LXXXIV.
1715—1720.

celles de Charles, si ces deux princes venoient à mourir sans héritier en ligne masculine. Cependant Charles, qui n'avoit point alors d'enfants, fut à peine monté sur le trône, qu'il dérangea l'ordre établi par son père. Il ordonna que s'il ne laissoit point de postérité masculine, sa succession seroit dévolue, en premier lieu, à sa fille aînée et à ses descendants, en second lieu, à ses autres filles et à leurs descendants, selon le droit d'aînesse, en troisième lieu, aux archiduchesses ses nièces, filles de Joseph, et à leurs descendants, et en quatrième lieu à la reine de Portugal et aux filles de l'empereur Léopold Ier. Quelque temps après la promulgation de ce décret, l'impératrice mit au monde un fils qui mourut dans l'enfance ; elle eut ensuite trois filles, Marie-Thérese, Marie-Anne et Marie-Amélie. En mariant ses nièces aux électeurs de Saxe et de Bavière, Charles VI les força à renoncer à leurs prétentions ; mais sachant qu'on a peu d'égard aux actes de ce genre, il fit reconnoître par les différents états de ses possessions la pragmatique-sanction, qui a été l'affaire la plus importante de sa vie, et à laquelle, dans la vue d'obtenir la garantie des puissances de l'Europe, il a sacrifié toute autre considération. (1)

---

(1) *Struvius, tom. II, p.* 1528. — Histoire de Marie-Thérèse.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXV.

1718.

États et puissance de CHARLES VI à la conclusion de la quadruple alliance. — Projets que forme ce prince. — Son caractère. — Ascendant, intrigues et mort du comte Altheim. — Le prince Eugène, le marquis de Realp, le comte de Sinzendorf et le comte de Staremberg.

AVANT de continuer à tracer le tableau du règne de Charles VI, nous examinerons quelle étoit au-dedans et au-dehors la situation des affaires de ce prince. C.LXXXV. 1718.

C'est au moment de la conclusion de la quadruple alliance, que Charles VI atteignit au plus haut degré de puissance où il soit parvenu. A ne considérer que l'étendue de ses possessions, on l'auroit pris pour le plus puissant monarque de la chrétienté. Il étoit empereur d'Allemagne et souverain héréditaire de la Hongrie, de la Transilvanie, de la Bohême, de l'Autriche, de la Stirie, de la Carinthie, de la Carniole, du Tirol et du Brisgaw; et il venoit d'acquérir les royaumes de Naples

Digitized by Google

C.LXXXV.
1718.

et de Sicile, le Milanais et les Pays-Bas. La population de tous ces états ne s'élevoit pas à moins de vingt-quatre millions d'ames. Cependant ces nouvelles acquisitions, vu leur peu de force effective et la distance où elles se trouvoient de ses anciennes possessions, étoient plus à charge qu'utiles à Charles VI. Une partie des revenus des Pays-Bas étoient affectés à l'entretien des places fortes et des garnisons Hollandaises; et ce qui en restoit ne pouvoit suffire à la défense du pays. D'ailleurs l'autorité du prince étoit extrêmement circonscrite par les états de chaque province qui toutes avoient des priviléges particuliers. Ayant voulu introduire quelques changements dans la forme du gouvernement et dans la levée des impôts, Charles avoit été forcé récemment, pour étouffer l'esprit de révolte, de recourir à des châtiments exemplaires, et à déployer l'appareil militaire. (1)

Outre les anciennes causes d'inimitié, qui subsistoient entre les maisons d'Autriche et de Bourbon, la possession des Pays-Bas, par la première, devenoit, en conséquence, de la proximité, une autre source de contestations entre elles.

Nous avons déjà fait observer que le traité de la Barrière renfermoit des semences de divi-

(1) Mémoires des Pays-Bas autrichiens, p. 157.

Digitized by Google

sion; et le titre, auquel les Pays-Bas étoient possédés, donnoit lieu sans cesse à des querelles entre leur souverain et les puissances maritimes qui, jalouses de leur commerce, avoient exigé que ces provinces n'en fissent aucun qui pût porter préjudice au leur. Ainsi cette acquisition relâcha, loin de la resserrer, l'union de la maison d'Autriche avec l'Angleterre et la Hollande.

Les royaumes de Naples et de Sicile, que Charles VI avoit obtenus en échange de la Sardaigne, ne pouvoient suffire à leur propre défense. En conséquence, ils devoient offrir des points d'attaque à la France et à l'Espagne; et l'empereur ne pouvoit leur envoyer des secours de ses états d'Allemagne, sans le concours des puissances maritimes.

Le pays des Grisons et les états vénitiens séparoient des états autrichiens, les duchés de Milan et de Mantoue. Mantoue, la seule place qui pût soutenir un long siége, exigeoit une garnison très-forte et des magasins immenses; les revenus du Milanais, quoiqu'ils fussent plus que suffisants pour les frais d'administration, ne pouvoient fournir des ressources en temps de guerre; et ce pays étoit exposé aux attaques de la France et de l'Espagne, tant qu'il n'étoit pas protégé par le roi de Sardaigne qui tenoit en sa puissance les clefs de l'Italie.

Digitized by Google

C.LXXXV. 1718. C'étoit donc, dans ses états héréditaires seuls, que Charles VI pouvoit trouver constamment des ressources ; mais elles étoient loin de répondre à l'étendue de ses projets.

Les armées autrichiennes auroient été extrêmement formidables sous le rapport du nombre, si le trésor du souverain avoit pu suffire à leur entretien. En temps de paix, l'état militaire étoit de cent mille hommes. Ce n'étoit pas trop pour garder un grand nombre de places fortes, assurer la tranquillité des possessions éloignées, fournir dix-huit mille hommes de contingent dans les Pays-Bas, et contenir les mécontents de Hongrie. La solde étoit très-foible, parce que, lorsque les troupes n'étoient point en campagne, les états héréditaires leur fournissoient des munitions de tout genre.

Durant tout le règne de Charles VI, l'état militaire ne fut jamais de plus de cent soixante mille hommes, en temps de guerre. Il n'auroit pas été possible d'en rendre disponibles plus de soixante-et-dix mille, que même il auroit été extrêmement difficile d'entretenir, sans les subsides des puissances étrangères, excepté en cas de guerre contre les Turcs, où l'armée tiroit ses munitions de la Hongrie.

Les revenus de Charles VI se montoient à 30,000,000 de florins, ce qui étoit peu de chose à considérer l'étendue de ses états. Ses finances

Digitized by Google

étoient dans un désordre presque irréparable, ce qui provenoit principalement des guerres dans lesquelles Léopold et Joseph avoient été engagés pour la succession d'Espagne. Les sommes que l'empereur tiroit pour son compte particulier, des diverses provinces qui lui étoient soumises, et qu'il appliquoit soit à gagner les cours étrangères, soit à se faire des partisans en Espagne et en Italie, soit enfin à acheter des choses de prix, qu'il aimoit plus passionnément encore que ne l'avoit fait aucun de ses prédécesseurs, contribuoient infiniment aussi à la ruine des finances.

La dignité impériale, dont son chef étoit revêtu, donnoit de l'éclat à la maison d'Autriche; mais Charles VI, comme empereur d'Allemagne, jouissoit d'une autorité plutôt nominale que réelle. En cette qualité, il n'avoit ni revenu fixe, ni troupes à sa disposition. Dans une guerre, à laquelle l'Empire prenoit part, les princes et états lui fournissoient, il est vrai, des contingents en hommes et en argent; mais les mois romains,(1)

(1) Les subsides étoient appelés *mois romains*, parce qu'autrefois les princes et états de l'Empire étoient obligés de fournir à l'empereur une armée de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, lorsqu'il devoit se rendre à Rome. Ceux qui ne vouloient pas lui envoyer des troupes, payoient, pour équivalent, une certaine somme par mois. Ce genre de

Digitized by Google

C.LXXXV. 1718.

étoient médiocres et mal payés, et l'armée qui, selon le récez de la diète, auroit dû être forte de cent mille hommes effectifs, se montoit rarement à vingt mille. Elle ne consistoit guère qu'en recrues, n'agissoit que selon les vues particulières des princes qui l'avoient formée, et ne pouvoit entrer en campagne que vers le mois d'août. (1) Lorsque les états différoient d'opinions entre eux, et surtout en cas de guerre contre la France, l'empereur n'étoit que foiblement soutenu, et une partie du corps germanique gardoit la neutralité, ou s'armoit contre son propre chef.

Dans cet état des choses, l'intérêt du prince qui régnoit sur les possessions autrichiennes, devoit être de conserver la paix au-dedans et au-dehors, d'encourager les arts utiles, de suppléer par une sage économie à la modicité de ses

contribution s'est étendu ensuite à tous les cas où l'Empire ordonnoit la levée des contingents soit en hommes, soit en argent ; et de là la qualification de mois romains a été appliquée à tous les subsides en général. Heiss, Histoire de l'Empire, liv. VI, ch. 6, et Pfeffel, vol. II, p. 186.

(1) Comme rarement ces troupes entroient en campagne avant le mois d'août, on les appeloit, par un jeu de mots, qui avoit trait au nom de ce mois, et au titre d'Auguste qu'on donnoit aux empereurs, *troupes augustes*.

Digitized by Google

revenus, et de fermer les plaies que la guerre et les dissensions intestines avoient faites au corps de l'état. Mais Charles VI ne consultoit point ses forces pour agir. Sa conduite étoit dirigée, bien plus par le souvenir d'une grandeur qui n'étoit plus, que par le sentiment de sa foiblesse réelle. Ce prince, que la nature n'avoit pas doué des mêmes talents que Joseph Ier., n'avoit pas reçu non plus une aussi bonne éducation. Il étoit d'un caractère tranquille et froid, et l'on prétend qu'il gardoit un air sérieux, même en souriant. Cependant il ne manquoit pas de bonnes qualités, soit naturelles, soit acquises. S'il n'avoit pas la conception vive, il l'avoit claire. Ses connoissances en politique étoient très-étendues, et il s'exprimoit dans plusieurs langues d'une manière élégante et facile. Ses intentions étoient droites ; et il désiroit de gouverner ses sujets avec justice et sagesse. Sa dévotion étoit beaucoup moins minutieuse dans la pratique, que celle de Léopold, son père, ou de Joseph, son frère. Quoique sa foi fût sincère et qu'il fût extrêmement attaché au Saint-Siége, il n'a jamais permis au clergé de se mêler des affaires d'état. Ses moeurs étoient très-pures, et il mettoit beaucoup de décence et de dignité dans ses manières. Dans le feu même de l'âge, il ne fit jamais aucun excès ; mais ses bonnes qualités étoient obscurcies par beaucoup de défiance, par

C.LXXXV. 1718.

l'amour de la flatterie, et par une extrême obstination, défauts qui s'accrurent par l'ascendant qu'un favori sut prendre sur son esprit.

Ce fut un grand malheur pour Charles VI que de tous les ministres et de toutes les personnes qui le suivirent en Espagne à une époque où il étoit dans l'âge où l'on reçoit les impressions les plus durables, il n'y en ait eu aucun qui ait été digne de lui servir de modèle. Le prince de Lichtenstein, son gouverneur, qui l'accompagna en qualité de grand-maître de sa maison, avoit peu de jugement, peu d'instruction, et étoit entièrement livré à l'alchimie. (1) Ce fut alors que Charles conçut pour le comte Altheim cette vive amitié, qui a si puissamment influé sur les événements de son règne. (2)

(1) Mémoires de La Torre.

(2) Ce portrait de Charles VI, et ce tableau des intrigues du comte d'Altheim, sont tirés de la « Relation » secrète de la cour de Vienne, du 6 juin 1721, » envoyée au lord Townshend, pour être mise sous les yeux de George I.er; de la « Relation de l'état de la cour de » Vienne, et de ses forces et finances, 1727 »; et d'une « lettre écrite au mois d'avril 1728, à la reine, sur la » situation des affaires de l'Europe, et en particulier » sur les intérêts de la Grande-Bretagne. » Ces écrits, qui sont très-curieux, et qui se trouvent dans les Mémoires de Waldegrave, de Walpole et de Hardwicke, ont été composés par Saint-Saphorin, Suisse de naissance, qui étoit agent de l'Angleterre à Vienne.

Digitized by Google

Le comte Altheim, neveu du prince de Lichtenstein, s'attira par l'extrême opposition de sentiment qu'il y avoit entre son oncle et lui, l'attention de Charles, que séduisirent bientôt l'esprit insinuant et les manières élégantes de ce jeune seigneur. Sous un air ouvert et franc, Altheim cachoit beaucoup de finesse et d'esprit d'intrigue. Pour assurer son crédit, il fit concevoir à Charles des préjugés contre la cour de Vienne. Il s'efforça de lui persuader que Joseph I.er et ses ministres vouloient, pour joindre le Milanais aux états autrichiens, lui faire perdre la couronne d'Espagne, ne lui laisser que le royaume des Deux-Siciles et les Pays-Bas, et le tenir dans une dépendance absolue.

Lorsque Charles fut devenu chef de la maison d'Autriche, l'artificieux favori se prévalut de la vanité de son maître pour lui faire croire que sa gloire étoit intéressée à n'avoir pas de premier ministre. Il lui dit qu'il devoit, en supportant seul tout le poids du gouvernement, se montrer supérieur à son père et à son frère, et que c'étoient principalement ceux qui lui étoient redevables de leur élévation, et qui ne songeoient qu'à le servir, qu'il devoit consulter. Altheim, en professant de tels principes, et en paroissant subordonner entièrement sa volonté à celle de l'empereur, prit sur l'esprit défiant de ce prince un ascendant marqué. Mais

Digitized by Google

CLXXXV. quoiqu'il eût pu aspirer au poste de premier ministre, ce favori sentit si bien sa propre incapacité, que jamais il n'accepta aucun office qui eût pu le mettre en évidence. Il refusa d'être membre du conseil du cabinet; mais, sous le titre de maître de la cavalerie, ce fut un véritable ministre, qui se contentant de la réalité du pouvoir, en laissoit l'ombre à d'autres. Insensiblement il disposa de toutes les places, excepté de celles de l'armée, et remplit de ses créatures la plupart des ministères. La prédilection que Charles VI conserva toujours pour l'Espagne, et le désir qu'il avoit d'en recouvrer la couronne, Altheim les mit à profit pour faire instituer un conseil qui fut entièrement composé d'Espagnols et d'Italiens, et qui, bien qu'il ne dût s'occuper que du gouvernement du royaume de Naples, du Milanais et des Pays-Bas, dirigea toutes les affaires de la monarchie autrichienne. Le favori eut soin également d'entretenir la mésintelligence qui s'étoit élevée entre les comtes de Sinzendorf et de Staremberg, qui étoient ministres d'état; et, soutenant tantôt l'un, tantôt l'autre, il les empêcha de se réunir contre lui. (1) Le prince Eugène seul pouvoit lui faire ombrage. En conséquence, Altheim n'épargna aucune intrigue pour miner son crédit, et lui faire perdre la

1718.

(1) Saint-Saphorin.

Digitized by Google

place de président du conseil aulique de guerre, et celle de membre du conseil du cabinet. C.LXXXV. 1718.

François Eugène descendoit en ligne directe de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, et étoit quatrième fils d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et d'Olimpia-Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il naquit à Paris, en 1663, et on le destina à l'Église. A l'âge de sept ans il fut pourvu des abbayes de Casa-Nova, et de Saint-Michel de Cluse; et on l'appeloit ordinairement l'abbé de Savoie. (1) On lui fit faire les études convenables à l'état auquel il étoit destiné; mais ses progrès n'y furent pas considérables. Quinte-Curce et César étoient ses auteurs favoris. La lecture de leurs ouvrages et celle de plusieurs autres, qui traitoient de l'art militaire, échauffèrent sa jeune imagination, et le dégoûtèrent bientôt de l'état ecclésiastique. Louis XIV n'ayant pas voulu lui donner un régiment, il quitta la

(1) « Le roi le nommoit en badinant le *petit abbé*, » nom que MM. les états-généraux changèrent en celui » de grand abbé de Hollande, lorsque les victoires de » ce prince eurent mis leur république en état de ne » plus appréhender les invasions de la France. Et ce » n'est pas là un vain titre, puisqu'il y a des revenus » considérables qui y sont attachés. » Histoire du prince Eugène de Savoie, etc., tom. I.er, Liv. I, p. 8.

(*Citation du traducteur.*)

Digitized by Google

C. LXXXV. France, se rendit à Vienne, entra, en qualité de volontaire, dans l'armée impériale qui agissoit en Hongrie contre les Turcs, et dans laquelle Philippe, son frère, commandoit un régiment. Eugène apprit l'art de la guerre sous Jean Sobiesky, sous Charles V, duc de Lorraine, et sous Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière. Il signala sa bravoure en plusieurs rencontres, et particulièrement aux siéges de Vienne, de Neuhausel et de Bude. Peu de temps après le siége de Neuhausel, le prince Louis de Bade le présenta à l'empereur, en disant : « Ce jeune » Savoyard sera, avec le temps, le premier ca- » pitaine de son siècle. »

1718.

Eugène, qui tous les ans donnoit de nouvelles preuves de ses talents et de sa valeur, fit des progrès rapides au service de l'empereur. S'étant signalé de la manière la plus éclatante, contre les Français en Italie, il fut, à l'âge de trente-quatre ans, mis à la tête de l'armée impériale, destinée à combattre les Turcs. Dans sa première campagne, il remporta la victoire décisive de Zenta, quoique l'empereur lui eût défendu de livrer bataille. A son retour à Vienne, il déposa entre les mains de Léopold le sceau de l'empire ottoman, et lui rendit compte de tout ce qu'il avoit fait. L'empereur, à qui les ennemis d'Eugène avoient persuadé que des succès ne pouvoient justifier une désobéissance à des ordres po-

Digitized by Google

sitifs, ne lui adressa aucune parole. Peu de temps après, un officier vint lui demander son épée. « La voilà, » répond Eugène, « elle est encore » teinte du sang des ennemis, et je consens de ne » plus la reprendre, si je ne puis continuer à en » faire usage pour le service de sa majesté. » La nouvelle de cet acte de rigueur s'étant répandue dans toute la ville, les citoyens accoururent en foule autour du palais du prince, et lui envoyèrent une députation pour lui jurer qu'ils le défendroient au péril de leur vie. « Je vous remercie » de votre zèle et de votre affection pour moi, » répondit Eugène aux députés. « Je ne veux » d'autres garants de ma sûreté que la droiture » de ma conduite, et le peu que j'ai fait pour le » service de sa majesté impériale. Elle est trop » éclairée pour ne pas démêler la vérité d'avec la » calomnie, et trop équitable pour ne pas me » rendre bientôt la justice que je crois m'être » due » De ce jour il recouvra toute la confiance de l'empereur; et les ennemis d'Eugène ayant pressé le monarque de le faire comparoître devant le conseil aulique de guerre, Léopold leur dit : « A Dieu ne plaise que je traite comme un » malfaiteur, un prince par qui le ciel m'a comblé de tant de faveurs, sans que je les eusse » méritées! Comment pourroit-il être coupable, » lui qui a été l'instrument dont Dieu s'est servi » pour châtier les ennemis de son fils? »

Digitized by Google

C.LXXXV.

1718.

Eugène ne témoigna jamais aucun ressentiment de cette affaire; et son zèle pour la maison d'Autriche, bien loin d'être refroidi, ne fit que s'enflammer davantage. Mais ce prince ne voulut point reprendre le commandement de l'armée, si ses opérations devoient être encore contrariées par les ordres du conseil aulique. Il sollicita et obtint la permission, signée de la propre main de l'empereur, de faire tout ce qu'il jugeroit le plus à propos pour son service. Depuis cette époque, Eugène reçut de Léopold toutes sortes de témoignages d'estime et d'affection. Il fut fait président du conseil aulique, et eut exclusivement la direction des opérations de la guerre de la succession. Les succès que les armes impériales obtinrent en Allemagne et en Italie, et qui ajoutèrent à la dignité, à la puissance et à l'éclat de la maison d'Autriche, furent les effets de cette confiance.

Quoique, par un sentiment de fidélité, le prince Eugène n'eût point voulu accepter l'offre du bâton de maréchal de France, et du gouvernement de Champagne, que lui avoit faite Louis XIV pour l'engager à passer à son service, il n'avoit point pour Charles VI un attachement personnel. Il avoit même coutume de dire à ses amis intimes, que de trois empereurs qu'il avoit servis, le premier avoit été son père, le second son frère, et le troisième son maître.

Digitized by Google

La modestie du prince Eugène étoit si grande, que le plus foible compliment qu'on pût lui adresser sur ses talents éminents, le faisoit extrêmement souffrir. Telle étoit son aversion pour tout ce qui sentoit la flatterie, qu'il ne témoignoit pas assez de déférence pour l'empereur, qui étoit accoutumé à recevoir les hommages empressés de tous ceux qui approchoient de sa personne. La moindre apparence de fausseté lui faisoit horreur, au point qu'il supprimoit les termes de civilité les plus ordinaires. L'abord d'Eugène étoit froid, et annonçoit une réserve extrême; mais ce prince étoit connu pour ne promettre rien qu'il ne pût tenir. Il offensa de la sorte la plupart de ceux dont il auroit dû chercher à se concilier l'affection; et ce qu'il y eut de plus recommandable en lui, le fit haïr des courtisans, qui aiment mieux des promesses trompeuses qu'un refus exprimé franchement.

Passionné pour les belles-lettres, et doué d'un goût exquis pour les arts libéraux, le prince Eugène n'avoit point la patience nécessaire pour se livrer à des détails, et quoiqu'il fût président du conseil aulique de guerre, et membre du cabinet, il étoit impossible, à moins que le cas ne fût très-urgent, de l'engager à s'occuper d'affaires, si ce n'étoit depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Le reste de

Digitized by Google

CLXXXV. son temps, il le consacroit à la littérature, aux beaux-arts, à examiner des tableaux, dont il avoit fait une collection précieuse, et à la société d'amis, à la tête desquels étoit la comtesse de Bathiani, dame pour laquelle il avoit beaucoup d'attachement. (1) Cette sorte de négligence lui faisoit tort dans l'esprit de Charles VI, qui affectoit une grande application aux affaires. Altheim ne manqua pas de la présenter sous un jour défavorable, et quoiqu'il ne pût faire soupçonner l'incorruptibilité d'Eugène, il peignit des plus vives couleurs la vénalité scandaleuse de la comtesse de Bathiani, et des personnes qui avoient le plus de part à la confiance de ce prince.

1718.

Les conseils que donnoit Eugène étoient toujours dictés par la modération et le désintéressement. En conséquence, ils deplaisoient souvent aux hommes qui avoient des desseins particuliers. Quelque grands que fussent ses talents pour la guerre, et quoiqu'il fût passionné pour la gloire qu'on acquiert par les armes, le prince Eugène, loin d'engager à continuer des hostilités, conseilloit toujours d'accepter la paix à des conditions honorables. Dans la dernière guerre contre les Turcs, il savoit qu'on se proposoit de le déplacer lorsqu'elle seroit terminée, et cepen-

(1) Saint-Saphorin, Relation secrète. — *Earl Waldegrave's and M.r Robinson's Dispatches.*

Digitized by Google

dant il usa de ses pleins pouvoirs pour forcer les négociateurs impériaux à conclure le traité. Enfin il se reposoit tellement sur sa conscience, qu'il ne daignoit pas se mettre en garde contre les intrigues des cours, et qu'il faillit presque à succomber sous les efforts d'Altheim.

Ce favori, sous prétexte de faire une réforme dans les départements divers du gouvernement, représenta adroitement à l'empereur, que le pouvoir du prince Eugène étoit trop grand pour un sujet, et qu'il circonscrivoit même l'autorité souveraine. En conséquence il proposa, pour le département de la guerre, l'établissement d'un comité indépendant du conseil aulique. Il savoit bien que la fierté d'Eugène ne pourroit dévorer cet affront, et il jugeoit que ce prince feroit à l'empereur des représentations, qui amèneroient sa démission volontaire ou forcée. Il ne se trompoit qu'en partie. Eugène ne fut pas plutôt informé qu'on se proposoit d'altérer l'organisation du conseil aulique, qu'il déclara que si l'on en congédioit un seul valet, il se retireroit sur-le-champ.

Les efforts d'Altheim furent secondés par ceux du comte de Nimpsch, son beau-frère, qui faisoit tous les jours à l'empereur des rapports désavantageux à Eugène. Avant que le complot fût entièrement formé, un valet du comte déroba quelques minutes de ces rapports, et courut

Digitized by Google

C.LXXXV. 1718.

les remettre au prince, qui s'empressa d'aller trouver son souverain. Charles VI, qui étoit alors sur le point d'entrer en guerre contre l'Espagne, ne put refuser d'entendre son général. Le comte de Nimpsch fut arrêté, mis en jugement, dépouillé de tous ses emplois, et condamné à être renfermé dans la citadelle de Gratz. L'abbé Todeschi, un de ses principaux agents, fut banni, après avoir été fouetté en public de la main du bourreau.

Quoique le prince Eugène eût triomphé de cette cabale, il n'obtint jamais la confiance entière, ni l'amitié de Charles VI. Le souvenir de ses services, la honte qu'il y auroit eu à le renvoyer, et la crainte qu'il ne passât en France, le maintinrent dans son poste; quoique souvent son autorité fût plus apparente que réelle. (1) En

(1) « Il influe peu ici, hormis dans les choses qui » sont purement de son département, » dit Saint-Saphorin. « Il y influe d'autant moins, qu'ils sont toujours » en gardé (l'empereur et lui) lorsqu'ils se parlent; car » ils se défient souverainement l'un de l'autre. Quoiqu'il » préside dans toutes les conférences, il n'y influe pres» que plus, puisque si les comtes de Sinzendorf et de » Staremberg sont du même avis, il les suit; car il se » détermine rarement sur aucune chose, avant d'avoir » entendu le sentiment de ces deux ministres; et s'ils » sont d'avis différent, la plupart du temps, il se range » à celui du comte de Staremberg, en qui il a plus de » confiance que dans le comte de Sinzendorf. »

Digitized by Google

temps de guerre, il régloit avec un pouvoir absolu les opérations militaires, mais en temps de paix, ses conseils avoient peu de poids. Comme ils se défioient l'un de l'autre, les audiences que lui accordoit l'empereur étoient toujours froides et courtes. Eugène donnoit son avis avec franchise, lorsqu'on le lui demandoit; mais jamais il n'appuyoit sa propre opinion, il ne daignoit pas solliciter l'approbation de son souverain, ni le concours des autres ministres. C.LXXXV. 1718.

Peu de temps après l'issue de l'intrigue dont nous venons de parler, le comte Altheim mourut, au grand regret de l'empereur, qui témoigna son attachement pour ce favori, en se déclarant tuteur des enfants qu'il avoit laissés. 1722

Après la mort du comte d'Altheim, les principaux membres du cabinet furent le prince Eugène, le comte Gundaker-Staremberg, le comte de Sinzendorf et le marquis de Réalp, qui étoit à la tête du conseil d'Espagne.

Le marquis de Réalp étoit un Catalan, qui s'étoit attaché à la fortune de Charles, et qui devoit son avancement au comte Altheim. Il étoit visionnaire, indiscret; il n'avoit pas la moindre notion du système politique de l'Europe, et ne savoit point négocier; mais l'empereur le consultoit sur les affaires de commerce. Lorsqu'Altheim fut mort, Réalp fut celui de ses ministres que Charles VI accueillit le plus favorablement.

Digitized by Google

Il l'admit dans cette société d'Espagnols et d'Ita-
C.LXXXV. liens, qui s'étoient dévoués à son service, et au
1718. sein de laquelle il perdoit cette gravité qu'il conservoit toujours en public.

Le comte de Sinzendorf, chancelier et secrétaire d'état, pour le département des affaires étrangères, avoit été recommandé principalement par le marquis de Réalp, qui vouloit l'opposer au prince Eugène. Réalp connoissant bien le caractère défiant de l'empereur, ne présenta point Sinzendorf comme un homme doué de grands talents; il lui dit seulement qu'il avoit beaucoup d'expérience dans les affaires. Le protégé finit par supplanter son protecteur, et obtint la confiance la plus illimitée, en approuvant les projets chimériques de Charles et en affectant de déférer en tout à son avis. Le caractère de ce ministre offroit de singuliers contrastes. Sinzendorf étoit à la fois flatteur et brusque à l'excès, opiniâtre et souple, calme et impétueux, arrogant et humble. Un regard favorable de son maître lui enfloit le cœur, et le moindre désagrément le jetoit dans l'abattement. Son amour pour la bonne chère l'a fait, à juste titre, appeler par le monarque-historien, l'Apicius de la cour impériale. Le temps qu'il perdoit au jeu et à goûter les charmes de la société, nuisoit extrêmement à l'expédition des affaires, ce qui ne faisoit qu'ajouter de nouveaux retards à la lenteur

Digitized by Google

ordinaire du cabinet de Vienne. Le luxe de Sinzendorf l'entraînoit dans des dépenses qui surpassoient de beaucoup ses revenus; mais il ne rougissoit pas de recevoir les présents que les cours étrangères lui faisoient pour prix de ses bons offices. Il est vrai qu'il y étoit autorisé par l'empereur même, qui consacroit une partie des sommes obtenues par cette voie à gagner les ministres des autres puissances ou à suivre l'exécution de ses projets. C.LXXXV. 1718.

Le comte Gundaker-Staremberg avoit l'ame élevée, une grande intégrité et une connoissance profonde du département des finances, dont la direction lui étoit confiée. Dédaignant l'art de la flatterie que Réalp et Sinzendorf employoient pour capter la bienveillance de leur maitre, il exprimoit toujours son opinion avec franchise. Sinzendorf étoit froid, réservé, mais bassement jaloux du prince Eugène, et méprisoit ses autres collègues. Il avoit obtenu l'estime de l'empereur, mais il ne possédoit pas sa confiance, et il avoit peu de crédit hors de son département.

Tels étoient les ministres de Charles VI. L'opposition de leurs caractères et de leurs projets augmentoit encore la difficulté de traiter avec une cour qui depuis long-temps étoit remarquable par sa conduite dilatoire et impérieuse. Le changement qui s'opéra dans les habitudes de

Digitized by Google

C.LXXXV. 1718.

l'empereur contribua toujours plus à multiplier les embarras.

Charles VI, au commencement de son règne, s'appliquoit assiduement aux affaires. Il assistoit constamment aux conseils du cabinet, examinoit les notes diplomatiques, et même composoit une infinité de dépêches, pour être adressées à ses ambassadeurs. Son ardeur se refroidit insensiblement. Il finit par employer la plus grande partie de son temps à faire de la musique et à se livrer au plaisir de la chasse ; et il perdoit le temps en vaines cérémonies ou dans la compagnie de ses favoris. Cependant il affectoit toujours d'apporter une grande attention aux affaires, et il ne souffroit pas qu'on prît aucune mesure sans qu'il l'eût autorisée. Le comte de Sinzendorf lui présentoit le résumé de ce qui s'étoit dit dans chaque conseil du cabinet, et souvent ses autres ministres lui remettoient des contre-mémoires. Il résultoit de cette manière de conduire les affaires, que les pièces s'accumuloient, et que les négociations les plus importantes étoient négligées. Le traité de la quadruple alliance demeura quatre mois sur le bureau de l'empereur, avant qu'on eût pu le résoudre à le signer. (1)

(1) *M.r Robinson's Dispatches.*

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXVI.

1718 — 1722.

SITUATION politique des diverses puissances de l'Europe, à la conclusion de la quadruple alliance. — Querelles de religion. — Troubles du Mecklenbourg. — Puissance de la maison de Brandebourg. — Caractère de Frédéric-Guillaume.

LXXXVI.
1718—1722.

LA conclusion de la grande alliance changea essentiellement les relations extérieures de la maison d'Autriche.

Une guerre sanglante, qui avoit duré dix-huit ans, avoit opéré un changement total dans la situation politique du nord. Dans l'origine, il ne s'agissoit que de la possession de la Livonie, qui avoit été occupée alternativement par les Polonais et par les Russes, et que le traité d'Oliva avoit assignée à la Suède. Auguste II, roi de Pologne, avoit, dans l'espoir de recouvrer cette province, conclu avec la Russie et le Danemarck une ligue que Charles XII avoit dissipée. Ce prince avoit forcé Auguste à descendre du trône de Pologne, pour faire place à Stanislas Lec-

Digitized by Google

LXXXVI. 1718—1722. sinsky; il avoit battu le czar en plusieurs rencontres, et l'avoit menacé de le détrôner aussi; mais la malheureuse journée de Pultava avoit fait perdre à Charles XII le fruit de tous ses succès, et l'avoit réduit à passer en Turquie plusieurs années en suppliant.

Durant cette sorte d'exil du roi de Suède, Auguste II étoit remonté sur le trône de Pologne. La confédération s'étoit formée de nouveau, et s'étoit accrue par l'accession des électeurs de Brandebourg et de Hanovre. L'empereur, qui désiroit d'empêcher le fléau de la guerre de s'étendre dans tout l'Empire, s'étoit joint aux autres membres de la grande alliance, pour assurer la neutralité des provinces suédoises en Allemagne. La proposition en fut rejetée avec mépris par le roi de Suède; et les confédérés soumirent la Poméranie, et les duchés de Brême et de Verden. Le duc de Holstein, son neveu, fut enveloppé dans le malheur de Charles XII, qui ne rentra dans ses états que pour éprouver de nouvelles défaites, et être témoin de la perte de ses plus belles provinces. Quoique réconcilié, à la fin, avec le czar, il ne respiroit que guerre et vengeance. Ayant conduit son armée en Norwège, il y périt victime de sa propre imprudence, à une époque où il se préparoit à seconder l'exécution des vastes projets d'Albéroni, et à tourner ses armes contre l'empereur,

Le 11 Déc. 1718.

Digitized by Google

et les autres puissances qui avoient conclu la quadruple alliance. La mort de Charles XII fit prendre une face nouvelle aux affaires de la Suède. Un parti formé dans la noblesse exclut du trône Charles-Frédéric, duc de Holstein, neveu et héritier de Charles XII, et conféra la couronne à Ulrique-Éléonore, la plus jeune des sœurs du feu roi. Cette princesse ne l'accepta que pour la transmettre à son époux, Frédéric Ier., qui gagna les nobles en confirmant la forme de gouvernement qu'on venoit d'instituer, et qui avoit fait du gouvernement le plus despotique de l'Europe, la monarchie la plus limitée qu'il y eût. LXXXVI. 1718—1722.

La Suède, depuis cette époque, a été constamment agitée par les factions, et elle n'a plus été d'aucun poids dans la balance politique de l'Europe. La paix de Nystadt compléta bientôt l'humiliation de cette puissance. La Livonie, 1721. l'Estonie, partie de l'Ingrie et de la Finlande furent cédées à la Russie. L'électeur de Hanovre eut Brême et Verden. Le roi de Prusse obtint Stettin et son territoire. Enfin, de toutes les provinces que les armes victorieuses de Gustave Adolphe avoient acquises au delà de la mer Baltique, la Suède ne conserva plus qu'une partie de la Poméranie.

Pierre-le-Grand avoit, en travaillant à civiliser les peuples de son vaste empire, en créant

Digitized by Google

LXXXVI. 1718—1722. une marine, en introduisant la discipline dans ses armées, et en concentrant ses forces du côté de la mer Baltique, fait de la Russie, qu'auparavant on ne considéroit que comme une puissance asiatique, une puissance européenne. Quoique les craintes que lui inspiroient les Turcs, eussent porté ce prince à rechercher l'alliance de la maison d'Autriche, il étoit très-irrité contre Charles VI, qui non-seulement soutenoit la noblesse du Mecklenbourg, révoltée contre Charles-Léopold, son souverain, époux de la nièce du czar, mais qui, dans les affaires de Suède, avoit pris parti contre le duc de Holstein, à qui la main d'Anne, fille du monarque russe, étoit destinée. C'étoit là ce qui avoit engagé Pierre Ier. à entrer dans les vues d'Albéroni, et à se réunir à Charles XII, son ancien ennemi, pour tirer vengeance de l'empereur.

Le 5 Janv. 1719. Charles VI, effrayé, avoit conclu une alliance défensive avec les rois d'Angleterre et de Pologne, en qualité, l'un d'électeur de Hanovre, et l'autre d'électeur de Saxe. La disgrace d'Albéroni et la mort de Charles XII, avoient fait échouer les desseins du czar qui, toutefois, fit, même après la paix de Nystadt, les plus grands préparatifs sur terre et sur mer, pour intervenir dans les affaires du Mecklenbourg, et placer sur le trône de Suède le prince auquel il réservoit la main de sa fille.

Digitized by Google

Frédéric IV régnoit sur le Danemarck. Ce prince avoit eu le bonheur de rendre la paix à son pays épuisé. Il avoit obtenu la réunion du duché de Sleswick à ses autres états, et la garantie des droits qui se perçoivent au passage du Sund, et que lui contestoient la Suède et d'autres puissances. Quoique doué d'un grand courage, il préféroit la paix à la guerre, et donnoit tous ses soins à faire fleurir les sciences et les arts. Il avoit concouru à exclure du trône de Suède le duc de Holstein, qui possédoit une souveraineté au cœur même du Danemarck, et il craignoit l'exécution des projets que Pierre Ier. avoit conçus pour dominer sur la mer Baltique. Ce que Frédéric se proposoit principalement, c'étoit de maintenir la paix dans ses états et la balance politique dans le nord. En cas de guerre générale, il étoit disposé à se déclarer en faveur de la maison d'Autriche.

La Pologne étoit extrêmement déchue de son ancienne splendeur, depuis que la couronne avoit été déclarée élective. Le règne brillant de Jean Sobiesky lui avoit fait recouvrer, il est vrai, sa supériorité; mais ce prince étant mort, elle étoit retombée dans la nullité. C'étoit principalement à l'influence de la maison d'Autriche, qu'Auguste II, électeur de Saxe, avoit été redevable du trône de Pologne. Charles XII l'en avoit fait descendre, avons-nous dit; mais la

Digitized by Google

LXXXVI. 1718—1722.

bataille de Pultawa le lui avoit rendu. Auguste II n'étoit pas un prince sans talents; mais il étoit impossible qu'il dirigeât vers un objet utile les efforts de ses courageux et indociles sujets. En conséquence, la Pologne n'avoit d'autre importance en Europe, que de servir de barrière entre l'Autriche et la Russie, et d'interdire aux Turcs l'approche des frontières septentrionales de la Hongrie.

Les Ottomans, humiliés par la paix de Passarowitz, étoient tenus en des alarmes continuelles par les Russes et par les troubles qui s'étoient élevés dans la Perse. Sultan Achmet III, qui avoit échangé contre les douceurs du sérail, la vie active de ses ancêtres, n'avoit ni la volonté ni le pouvoir de rompre le traité qu'il avoit conclu avec l'empereur.

La balance du pouvoir sembloit pencher en faveur de Charles VI, en Italie. Les républiques de Venise et de Gênes, l'état de l'Église, les possessions du roi de Sardaigne, et les duchés de Modène, de Parme et de Toscane, étoient les seules parties qui ne fussent point soumises à la maison d'Autriche.

La république de Gênes, qui avoit été la rivale de Venise, sous les rapports de l'étendue des possessions territoriales, de la marine et du commerce, n'avoit plus qu'une existence précaire. Durant les guerres que la France et l'Es-

Digitized by Google

pagne s'étoient faites, après la mort de Charles-Quint, et pendant la guerre de la succession, elle avoit gardé une sage neutralité, et acquis de l'empereur le marquisat de Final, dont la possession avoit été garantie à cette république par le traité de la quadruple alliance. Mais, en 1715, les Génois ayant offensé Charles VI, en arrêtant un officier autrichien qui portoit son épée malgré les réglements de l'état, un corps de troupes impériales s'avanca jusqu'aux portes de Gênes, força le gouvernement à mettre en liberté le prisonnier, à payer une somme de 300,000 dollars, et à députer vers l'empereur un sénateur chargé de lui faire des excuses. L'Etat de Gênes, à cause de sa position naturelle, étoit attaché à la France, et redoutoit le roi de Sardaigne, qui avoit des droits sur le marquisat de Final; mais les Génois, instruits par l'expérience, craignoient d'irriter Charles VI.

Le traité de Passarowitz qui avoit enlevé la Morée à la république de Venise, lui avoit garanti la possession de la Dalmatie et des îles importantes de Corfou, de Céphalonie, de Zante et de Cérigo. Depuis cette époque, Venise avoit renoncé à faire des conquêtes dans la Grèce, et avoit gardé invariablement la neutralité dans les guerres que s'étoient faites les puissances de l'Europe. La sagesse de ses conseils et la dignité de son gouvernement lui attiroient toujours une

Digitized by Google

LXXXVI.
1718—1722.

grande considération. La position de ses états sur la mer Adriatique, le voisinage du Milanais, et la crainte des Turcs avoient formé une liaison étroite entre cette république et la maison d'Autriche, et elle étoit traitée par l'empereur avec les égards dus à une ancienne alliée, qui pouvoit lui être encore utile.

Depuis long-temps les foudres du Vatican avoient cessé d'épouvanter les princes de l'Europe; et le pape, dont les possessions étoient renfermées entre le royaume de Naples et le Milanais, avoit encore moins de puissance, comme prince temporel, que comme chef de l'Église. Clément XI, qui avoit un caractère foible et timide, n'avoit point su prendre un parti fixe, durant la guerre de la succession; et les armées ennemies avoient tour à tour parcouru ses états. Outre les affronts que Joseph I[er]. lui avoit fait dévorer, il avoit reçu de nouvelles mortifications de la part de Charles VI, qui, irrité des retards que le Saint Père apportoit à lui accorder l'investiture du royaume de Naples, et du refus qu'il avoit fait de lui payer des subsides dans la guerre contre les Turcs, avoit renvoyé ses nonces, de Vienne, de Bruxelles, et de Naples, (1) et avoit menacé de ne plus

(1) *Muratori, Annali d'Italia*, et l'Abrégé de l'Histoire des Papes, tom. II, p. 486.

Digitized by Google

reconnoître la suzeraineté du Saint-Siége sur le royaume auquel cette dernière ville donne son nom. Innocent XIII, qui succéda à Clément XI, et fut élu en 1721, étoit plus éclairé et avoit un esprit plus délié; mais il étoit également hors d'état de soutenir contre l'empereur, ou contre la puissance qui domineroit en Italie, les prétentions de la cour pontificale.

Victor-Amédée, roi de Sardaigne, étoit, tant à cause de l'étendue de ses possessions, que parce qu'elles opposoient une barrière à la France, le souverain le plus puissant de l'Italie, après l'empereur. Ce prince avoit le courage, l'ambition et les talents qui avoient fait monter les ducs de Savoie au rang des puissances secondaires de l'Europe. Il étoit parvenu à reculer les frontières de ses états, en tenant la balance égale entre les maisons d'Autriche et de Bourbon, en Italie, et en vendant ses services au plus offrant. Par le traité d'Utrecht, il avoit acquis Exilles, Fénestrelle, les vallées d'Oulx, Sézanne, Bardonache et Château-Dauphin, ainsi que la confirmation de la promesse que, pour prix de son accession au traité de la quadruple alliance, Léopold Ier. avoit faite de lui céder plusieurs parties du Milanais, promesse que Charles VI n'avoit remplie que partiellement et qu'à regret. Les domaines, que le roi de Sardaigne obtint de la sorte, étoient une partie du Montferrat, l'A-

Digitized by Google

lexandrin, Valence, la Laumeline et le val de Sessia. Ce n'étoit pas encore assez pour satisfaire son ambition; il aspiroit à la possession de tout le duché de Milan, avec le titre de roi de Lombardie; il étoit mécontent de l'empereur, qui refusoit de seconder l'exécution de ce dessein, et qui retenoit les fiefs des Langues et le Vigevanasque. Il étoit encore plus irrité d'avoir été contraint d'échanger la Sicile contre la stérile Sardaigne. Les finances de ce prince étoient en bon état, et il avoit une armée bien disciplinée, dont il étoit adoré. En conséquence la maison d'Autriche avoit un grand intérêt à le ménager. Mais Charles VI n'avoit vu qu'avec indignation que lé traité d'Utrecht eût garanti, de préférence à ses propres descendants, la réversion de la couronne d'Espagne à ceux de Victor-Amédée. Il ressentoit aussi un déplaisir extrême, des efforts que faisoit le cabinet britannique pour procurer au prince de Piémont la main d'une des filles de Joseph Ier., ce qui pouvoit donner à la maison de Savoie, des droits sur la monarchie autrichienne. (1)

Le duché de Parme n'auroit point attiré l'attention de l'Europe, s'il n'avoit donné une reine

(1) *Lord Bolingbroke's Correspondence.* Victor-Amédée avoit coutume de dire : « J'aurai le Milanais » pièce à pièce, comme je mange un artichaut. »

Digitized by Google

à l'Espagne, et s'il ne s'étoit élevé des contestations pour la possession de cette petite souveraineté. La couronne ducale étoit sur la tête de François, septième prince de la maison de Farnèse. Ni lui, ni Antoine, son frère, n'avoient des enfants; et ces deux princes étoient entièrement soumis aux conseils d'Espagne.

La Toscane qui, sous les premiers princes de la maison de Médicis, avoit jeté un si grand éclat, étoit tombée dans un état de décadence, sous Côme III, prince avancé en âge et très-bigot. Jean Gaston, le seul fils qui lui restât, et qui menoit une vie indolente et licencieuse, paroissoit ne devoir point avoir d'enfants. Côme III avoit une fille, Anne-Marie-Louise, qui avoit épousé l'électeur palatin.

Leur position entre la Toscane, Parme, Mantoue et l'état de l'Église, donnoit, en temps de guerre, de l'importance aux duchés de Modène, de Reggio et de la Mirandole. Renaud d'Est, qui en étoit souverain, avoit été constamment attaché à la maison d'Autriche, durant toute la guerre de la succession; et les Français s'étoient emparés plusieurs fois de ses états. Pour récompense de sa fidélité, ce prince reçut de Joseph I[er]. l'investiture du duché de la Mirandole; et il étoit extrêmement attaché aux intérêts de Charles VI.

Les rapports de la maison d'Autriche avec l'Angleterre dépendoient de la situation où cette

Digitized by Google

LXXXVI. 1718—1722.

dernière puissance étoit vis-à-vis de la France. La reine Anne, en renonçant aux principes qui avoient servi de base à la grande alliance, avoit, la première, rompu les nœuds de l'amitié qui avoit uni les deux cours de Vienne et de Londres. L'avénement de George Ier. avoit, jusqu'à un certain point, cicatrisé la plaie qu'avoit faite cette rupture, et l'intérêt que les deux puissances avoient de s'opposer aux desseins ambitieux d'Élisabeth Farnèse les avoient réunies. Cependant il restoit toujours de la froideur entre elles. L'alliance que la Grande-Bretagne venoit de contracter avec la France, offensoit Charles VI, qui sentoit que sa coopération en devenoit moins importante. Les conditions onéreuses que le traité de la Barrière imposoit à ce prince, lui donnoient aussi beaucoup de mécontentement; et des discussions de peu d'importance, qui s'étoient élevées au sujet des intérêts du roi d'Angleterre, comme électeur de Hanovre, concouroient à augmenter le dépit de l'empereur. La Grande-Bretagne, quoiqu'elle désirât de conserver la bonne intelligence avec le chef de la maison d'Autriche, songeoit bien plus à ne pas se priver du commerce lucratif qu'elle faisoit avec l'Espagne. Elle étoit trop attentive à ses intérêts pour ne pas exiger la stricte exécution de ceux des articles du traité de la quadruple alliance, qui concernoient l'investi-

Digitized by Google

ture éventuelle du duché de Parme et de Plaisance, en faveur de don Carlos, articles que Charles VI désiroit d'éluder.

La république des Provinces-Unies étoit livrée à l'anarchie. Il n'y avoit point de stathouder, et le gouvernement étoit accablé de dettes et incapable de faire un effort vigoureux. Après la mort du pensionnaire Heinsius, dont l'ascendant l'avoit emporté long-temps, cette république s'étoit vue déchirée par divers partis, qui craignoient également la maison d'Autriche et la maison de Bourbon. Les infractions que l'empereur venoit de faire au traité de la Barrière, leur objet favori, avoient donné beaucoup de mécontentement aux états-généraux, qui agissoient conformément aux vues de la France et de la Grande-Bretagne réunies.

Le duc d'Orléans, qui tenoit en France les rênes du gouvernement, avoit déjà, en promettant solennellement d'unir Louis XV à l'infante Marie-Anne, fille aînée de Philippe V, et d'Élisabeth Farnèse, et en donnant la main d'Élisabeth, sa quatrième fille, au prince des Asturies, fait un pas pour se rapprocher de la cour de Madrid. Cependant cela n'altéra point l'union de la France et de l'Angleterre, ni ne changea point essentiellement la situation de la première de ces puissances, à l'égard de la maison d'Autriche; car l'infante, n'étant âgée que de quatre

Digitized by Google

LXXXVI. 1718—1722.

ans, la consommation de son mariage avec Louis XV étoit éloignée, et l'ordre de succession au royaume de France, restoit toujours dans le même état.

L'Espagne, quoiqu'affligée de la perte de sa flotte et du mauvais succès de ses projets, conservoit un orgueil et une ambition démesurés. Philippe V étoit attaqué d'une mélancolie profonde, et entièrement gouverné par la reine son épouse, qui désiroit d'assurer la réversion de la couronne de France en faveur des enfants qu'elle auroit de ce prince. Cependant comme l'exercice de ce droit pouvoit être éloigné, elle mettoit beaucoup d'empressement à obtenir la réversion des duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance, par le concours de la France et de la Grande-Bretagne.

Jean V, prince orgueilleux et d'un caractère violent, mais qui avoit plus de talents que les souverains de la maison de Bragance, qui l'avoient précédé, régnoit sur le Portugal. Il étoit attaché à la maison d'Autriche, tant parce qu'il étoit ennemi de la France et de l'Espagne, que parce qu'il avoit épousé Marie-Anne, sœur de Charles VI.

L'Allemagne étoit alors agitée par des querelles de religion. C'étoit en vain qu'on avoit tenté d'y mettre fin par les traités de Westphalie et de Nimègue. Le mal s'étoit accru par l'effet d'un arti-

Digitized by Google

cle que la France avoit fait insérer dans le traité de Riswick. Cet article portoit que la religion catholique continueroit à être exercée dans toutes les villes où elle avoit été rétablie par cette puissance. Les Protestants l'avoient rejeté; et il s'étoit élevé de grands débats dans la diète. Ces disputes, que la guerre de la succession avoit suspendues, recommencèrent après la conclusion du traité de Bade, qui ne révoqua point l'article qui les avoit causées. Les Protestants furent persécutés par l'électeur palatin, qui leur enleva un grand nombre de temples; et le roi de Prusse et l'électeur de Hanovre usèrent de représailles contre les Catholiques. (1)

Les prétentions opposées des électeurs de Bavière, palatin, et de Hanovre jetoient aussi la diète dans une grande agitation.

La dignité électorale avoit été possédée, soit alternativement, soit conjointement, par les deux branches de Bavière et Palatine. L'empereur Charles IV avoit conféré cette dignité à la seconde de ces branches avec la charge de grand-maître du palais, lorsque, par la bulle d'or, il eut borné à sept le nombre des électeurs. Elle les avoit conservées, jusqu'à Frédéric V qui, comme on l'a vu, en avoit été dépouillé par 1565.

(1) *Puetter's Development of the Germanic constitution.* — Pfeffel, *passim.*

Digitized by Google

LXXXVI. 1718—1722. Ferdinand II, pour avoir accepté la couronne de Bohême; et elles avoient été transférées à Maximilien, électeur de Bavière. A la paix de Westphalie, un huitième électorat avoit été créé en faveur de Charles-Louis, fils de Frédéric V; et il avoit été stipulé que cette dignité seroit supprimée, si l'une des deux branches bavaroise et palatine venoit à s'éteindre. En 1706, Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, qui avoit pris le parti de la France, contre les alliés, avoit été mis au ban de l'Empire, et le cinquième électorat, avec la charge de grand-maître, avoit été rendu à l'électeur palatin. Maximilien ayant été rétabli dans tous ses droits par le traité de paix de Bade, l'électeur palatin avoit réclamé le huitième électorat, avec l'office d'archi-trésorier. L'électeur de Hanovre, qui possédoit l'un et l'autre, s'y étoit opposé. Cette contestation avoit occasionné une interruption des séances de la diète. Jointe aux querelles de religion, elle affoiblissoit le corps germanique, en le divisant, et elle avoit fait échouer tous les efforts de la maison d'Autriche pour traiter, d'une manière uniforme et régulière, les affaires de l'Empire. (1)

Les troubles du Mecklenbourg concoururent aussi à semer la division parmi les états d'Alle-

(1) *Puetter's Development, B. X, ch. I.* — Pfeffel, tom. II, p. 532.

Digitized by Google

magne, et à donner beaucoup d'embarras à Charles VI. Des contestations violentes s'étoient élevées entre Charles-Léopold, le duc régnant et les états du duché. Elles avoient pour objet la levée des impôts et le droit de mettre garnison dans la ville de Rostock. Les états interjetèrent appel à l'empereur et furent appuyés fortement par l'électeur de Hanovre. La ville de Rostock fut mise sous la protection de l'Empire, et on lança contre Charles-Léopold un décret de séquestre dont l'exécution fut confiée à l'électeur que nous venons de nommer, et au duc de Brunswick. Le duc de Mecklenbourg, qui fut soutenu par Pierre-le-Grand, dont il avoit épousé la nièce, (1) rassembla des forces considérables. Le roi de Prusse qui avoit des droits de réversion sur le Mecklenbourg, et qui étoit directeur du cercle de Basse-Saxe, se plaignit de ce qu'on ne l'avoit pas chargé d'exécuter le décret; et le czar déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'on opprimât un prince qu'il avoit admis dans sa famille.

L'empereur, que cette déclaration embarrassa extrêmement, soumit l'affaire à la diète. Cependant le duc de Mecklenbourg ne retira pas de

(1) Charles-Léopold avoit épousé, en secondes noces, Catherine, fille du czar Ivan, frère aîné de Pierre-le-Grand.

Digitized by Google

LXXXVI.
1718—1722.

son alliance avec le czar les avantages qu'il s'en étoit promis; et les Russes ne firent qu'accroître le nombre de ses ennemis, sans le mettre en état de leur résister avec succès. Il licencia donc ses troupes et se retira à Dantzick. L'armée d'exécution parcourut le duché, y établit une administration au nom de l'empereur, mit en séquestre le revenu ducal, et rendit aux seigneurs leurs biens et leurs priviléges. Mais bientôt les troubles recommencèrent; et les affaires du Mecklenbourg ont occupé Charles VI durant un partie considérable de son règne (1).

L'ascendant que l'électeur de Hanovre avoit pris en montant sur le trône de la Grande-Bretagne, et la puissance que la maison de Brandebourg avoit acquise étoient au nombre des causes qui concouroient le plus à circonscrire l'autorité impériale.

La maison de Brandebourg descend des petits comtes de Hohenzollern, de Souabe, l'un desquels obtint, l'an 1200, le bourgraviat de Nuremberg. Frédéric, qui fut le second, ou selon quelques auteurs, le troisième bourgrave, est connu dans l'histoire d'Allemagne, comme ayant extrêmement contribué à porter sur le trône im-

(1) Affaires de Mecklenbourg, dans Rousset, tom. VII. — Pfeffel, *passim*. — Mémoires de Brandebourg. — — *History of Mecklenbourg, p.* 340.

Digitized by Google

périal, Rodolphe de Hapsbourg, son oncle. Étant parvenu, par des alliances, des acquisitions, et en recevant plusieurs investitures, à se faire une souveraineté dans la Franconie, il jeta les fondements de la grandeur future de sa maison. Frédéric IV, l'un de ses descendants, possédoit les principautés de Culembach et de Bareith, ainsi que le margraviat d'Anspach. Ce fut ce prince qui acheta de l'empereur Sigismond, la Marche ou le marquisat de Brandebourg, avec la dignité électorale. Il en reçut, en 1417, l'investiture, dans la ville de Constance; et depuis cette époque sa maison a été appelée maison électorale de Brandebourg (1).

LXXXVI.
1718—1722.
1273.

Sous les successeurs de Frédéric IV, les margraviats d'Anspach et de Bareith appartinrent aux branches cadettes de la maison de Brandebourg, qui n'acquit une grande importance que dans le commencement du dix-septième siècle. Les principaux événements qui la lui ont procurée, furent d'abord la réforme qui fit séculariser et joindre au domaine électoral, les évêchés de Brandebourg et de Havelberg, puis l'acquisition de la Prusse, qui étoit un fief de la couronne de Pologne, et enfin, la mort de Jean-Guillaume, dernier duc de Juliers, dont une sœur (Anne) avoit épousé Sigismond, électeur

(1) Mémoires de Brandebourg.

Digitized by Google

LXXXVI. 1718—1722.

de Brandebourg, et reçut, pour sa part de la succession de son frère, les comtés de la Marck et de Ravenstein.

La puissance de la maison de Brandebourg s'accrut et se consolida sous Frédéric-Guillaume, que ses talents dans l'art de la guerre et dans l'administration civile ont fait appeler le Grand électeur. Frédéric, son fils et son successeur, prit le titre de roi. Ce prince s'affranchit de la dépendance où, jusqu'à lui, l'Autriche avoit tenu les princes allemands. Après beaucoup de difficultés l'empereur Léopold, qui désiroit de se procurer les secours de Frédéric dans la guerre de la succession, consentit à lui donner le titre de roi, exemple que suivirent, les unes après les autres, les diverses puissances de l'Europe. Frédéric n'avoit point cette force de corps et d'esprit qui distinguoient son père, et même il étoit difforme en sa personne. La protection qu'il accorda aux lettres rendit sa cour célèbre. Son amour pour la magnificence lui fit dissiper ses revenus, et avoir recours aux subsides des puissances étrangères; mais il conserva le système d'administration intérieure, établi par Frédéric-Guillaume, et maintint aussi les mêmes relations politiques. Il mourut en 1713. Frédéric-Guillaume, son fils, qui lui succéda, fit de l'économie la base de son gouvernement. Le premier soin du nouveau roi fut de supprimer

Digitized by Google

les charges nombreuses que son père avoit créées à sa cour; et il vendit les joyaux, les chevaux et les ameublements de Frédéric. Ce prince améliora l'agriculture, en supprimant les tenures féodales, et doubla ses revenus, en simplifiant la manière de recueillir les impôts. Il institua aussi une forme de gouvernement plus simple quoique plus despotique. Il réduisit les ministres à n'être plus que de simples secrétaires, et dirigea tous les départements avec le même ordre et la même facilité qu'un colonel conduit son régiment.

Ce que Frédéric-Guillaume se proposoit essentiellement, étoit de se rendre puissant en tenant sur pied une armée formidable. Il avoit appris, par l'exemple de George-Guillaume, son aïeul, qu'un prince qui n'a point de troupes, est opprimé par ses amis comme par ses ennemis. Ce n'avoit été qu'avec indignation qu'il avoit vu son père recevoir des subsides, et les troupes prussiennes agir conformément aux ordres des souverains qui les avoient prises à leur solde. Pendant la campagne qu'il avoit faite en Flandre, on l'avoit entendu déclarer qu'avec des finances en bon ordre, un roi de Prusse pourroit entretenir une armée de quarante mille hommes. Il prouva cette assertion; car la première année de son règne, il porta son armée de vingt-huit huit mille à cinquante mille hommes, quoiqu'il

LXXXVI.

1718—1722.

eût augmenté les appointements des officiers. Il fit des réglements pour tous les grades, et introduisit une discipline sévère dans ses troupes. Il inspectoit une fois l'an chaque régiment; il dirigeoit les évolutions dans les grandes revues, et faisoit le service de sous-officier dans les parades ordinaires. Son attention aux moindres mouvements du soldat, lui a fait donner ironiquement le nom de roi-sergent. Toutefois, cet esprit de détail n'étouffa point son génie, et ne le détourna point de soins plus importants. Il conçut un système militaire, inconnu jusqu'alors en Europe, et que toutes les puissances se sont efforcées d'imiter. C'est lui qui, le premier, a introduit dans l'infanterie cette organisation dans laquelle toutes les parties se correspondent parfaitement, et ne font qu'un tout bien ordonné et facile à mouvoir. Frédéric-Guillaume fit, dans toutes ses provinces, de grands magasins de blé, soit pour la subsistance de ses troupes, soit pour subvenir aux besoins de ses sujets, dans les temps de disette, et remplit ses arsenaux de trains d'artillerie et de toutes sortes de munitions de guerre. Par le moyen de son armée, ce prince devint l'arbitre de l'Europe, et son alliance fut recherchée avec empressement par les plus grandes puissances. Soit inclination, soit politique, il avoit constamment agi de concert avec George Ier., dont il avoit

Digitized by Google

épousé la fille. (1) Il avoit soutenu la cause des Protestants; et naturellement jaloux de la maison d'Autriche, il avoit évité toute liaison qui auroit pu en faciliter l'agrandissement en Allemagne. (2) Mais son caractère capricieux, et son aversion pour la réalité de la guerre, quoiqu'il en aimât l'image, l'ont empêché de suivre un système de politique bien lié.

LXXXVI.
1718—1722.

(1) Sophie-Dorothée.
(2) Mémoires de la Maison de Brandebourg.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXVII.

1718 — 1727.

Contestations que fait élever la quadruple alliance. — Répugnance que montre Charles VI à conférer à don Carlos l'investiture des duchés d'Italie. — Union inopinée de la maison d'Autriche et de l'Espagne. — Mission de Ripperda. — Traités de Vienne et de Hanovre. — Élévation et disgrace de Ripperda. — Embarras de Charles VI. — Préliminaires de Paris. — Accession de l'Espagne. — Disgrace du duc de Bourbon, et élévation du cardinal de Fleury au ministère.

LXXXVII. 1718—1727.

C'étoit le désir ardent que Charles VI avoit d'obtenir la Sicile, qui l'avoit fait accéder à la quadruple alliance, et consentir à soumettre à la décision d'un congrès qui devoit être tenu à Cambrai, ses contestations avec l'Espagne; mais il ne fut pas plutôt en possession de cette île, qu'il témoigna de la répugnance à remplir ses engagements. Il craignoit que ses états d'Italie ne fussent exposés au plus grand danger, s'il permettoit à un prince de la maison de Bourbon de

Digitized by Google

LXXXVII.

1718—1727.

régner sur la Toscane, et sur Parme et Plaisance. Il n'avoit fait, qu'avec l'intention de l'éluder, et que dans l'espoir que l'Angleterre auroit le même intérêt que lui d'en empêcher l'exécution, la promesse d'accorder l'investiture de ces duchés. Lorsqu'il eut reconnu que George I.er demeuroit fidèle à sa parole, il ne put réprimer son courroux, et non-seulement il retarda, tant qu'il lui fut possible, la formation du congrès, mais il conçut le projet de nuire au commerce des puissances maritimes; et, contre l'esprit et la lettre du traité de la Barrière, il institua, dans le port d'Ostende, une compagnie des Indes orientales. Le 19 Déc. 1722.

Philippe V n'étoit pas plus disposé à satisfaire aux stipulations de la quadruple alliance. Trois années s'écoulèrent en délais et en discussions ridicules sur les titres que prenoient les deux monarques. Le comte de Sinzendorf, le plénipotentiaire impérial, épuisa tout l'art de la chicane diplomatique, où il étoit si consommé. Mais les prétentions du roi d'Espagne étant soutenues avec force par la France et par la Grande-Bretagne, l'empereur ne put, au commencement de l'année 1724, refuser d'accorder l'acte d'investiture, et le congrès s'ouvrit dans les premiers jours du mois d'avril (1). Les opérations en furent arrêtées soudain par l'abdication de 1724.

(1) Rousset, tom. III, p. 417.

LXXXVII.
1718—1727.

Philippe V, qui, le 10 février 1724, résigna la couronne en faveur de don Louis, son fils, et se retira à St.-Ildephonse. Nous n'examinerons point si cette résolution extraordinaire doit être attribuée à la mélancolie, à des scrupules, ou au désir de monter sur le trône de France, après la mort de Louis XV, qui venoit d'être attaqué d'une maladie dangereuse. Quoi qu'il en soit, cet événement introduisit la division dans le gouvernement espagnol. Philippe V en tenoit encore les rênes dans sa retraite, et les ordres qui devoient ou pacifier, ou bouleverser l'Europe, étoient toujours donnés par Elisabeth Farnèse. Quoique le nouveau roi, dans le commencement, montrât beaucoup de soumission aux volontés de son père, il n'avoit pas tant de déférence pour celles de sa belle-mère. Ses courtisans le pressèrent de secouer le joug de la cour de St.-Ildephonse, et de ne plus se contenter de l'ombre de l'autorité. Les choses ne pouvoient subsister long-temps en cet état, et tout annonçoit une convulsion qui seroit terminée par la déposition du fils ou l'emprisonnement du père, lorsque don Louis fut attaqué de la petite vérole, maladie qui le mit au tombeau, dans la dix-huitième année de son âge, et le huitième mois d'un règne nominal. Philippe V, qui avoit fait vœu de ne plus monter sur le trône, affecta quelques scrupules, qu'on leva sans peine; et les rênes du

Le 31 Août.

Digitized by Google

gouvernement passèrent entre les mains de la reine son épouse (1).

La mort de don Louis parut écarter un des obstacles principaux qui arrêtoient les travaux du congrès, et l'on reprit les conférences sous la médiation de la France et de la Grande-Bretagne. Philippe V requit l'empereur de renoncer au titre de roi d'Espagne, et à la grande maîtrise de l'ordre de la Toison-d'Or, de laisser décider les contestations qui subsistoient encore relativement à la succession aux duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance, et de rendre à leurs légitimes souverains les états de Mantoue et de la Mirandole, le Montferrat et Sabionnetta, dont Joseph I.er s'étoit emparé, et qu'il avoit conférés de sa propre autorité. De son côté, Charles VI vouloit garder le titre de roi d'Espagne, quoiqu'il exigeât que Philippe V quittât celui d'archiduc d'Autriche. Il prétendoit que la grande maîtrise de l'ordre de la Toison-d'Or, qui avoit été institué par les anciens ducs de Bourgogne, dont il descendoit en ligne directe et étoit l'héritier, ne devoit appartenir qu'à lui. Enfin il sou-

---

(1) *M.r Stanhope's* (depuis lord Harrington) *Dispatches*. Ces dépêches, qui vont depuis le 16 janvier jusqu'au 9 septembre 1724, renferment des détails curieux sur l'abdication de Philippe V, et son second avénement à la couronne.

Digitized by Google

LXXXVII. 1718—1727. tenoit que les prétentions du duc de Parme et des autres princes italiens n'avoient aucun rapport avec les stipulations de la quadruple alliance, et que la décision en devoit être renvoyée au conseil aulique, ou à la diète de Ratisbonne (1).

Les puissances médiatrices, en s'efforçant de régler les intérêts de l'Autriche et de l'Espagne, leur déplurent également. Les deux monarques se firent respectivement des propositions de paix, et la cour de Madrid envoya en secret le baron
1724. de Ripperda négocier avec la cour de Vienne.

Cet homme extraordinaire étoit né à Groningue. Ayant servi en qualité de colonel dans les troupes hollandaises, durant la guerre de la succession, il étoit personnellement connu du prince Eugène. A la paix d'Utrecht, Ripperda alla en Espagne, avec le titre d'envoyé des états-généraux. Il se concilia la faveur d'Albéroni, se fit catholique, et fixa sa résidence à Madrid, où il fut employé en des affaires délicates et secrètes. Avide et vénal, il recevoit en même temps des présents de l'Angleterre et une pension de la cour de Vienne. Il paroît qu'il conçut de bonne heure le dessein de réunir Charles VI et Philippe V, et qu'il flatta la reine d'Espagne de l'es-

(1) Pièces et dépêches relatives au congrès de Cambrai, insérées dans les *Walpole Papers* (Mémoires de Walpole).

Digitized by Google

poir d'obtenir la main d'une archiduchesse pour un de ses fils. Il donna de l'ombrage à Albéroni, vers la fin de son ministère, et fut disgracié ; mais il reparut après la chute de ce ministre. Recommandé fortement par la duchesse de Parme, sur l'invitation de la cour impériale, il facilita la correspondance de la reine avec sa mère. Il trouva le moyen, dans les audiences particulières qu'il eut de Philippe V, d'éblouir l'esprit romanesque de ce prince par de brillants projets d'amélioration pour les finances, et pour l'augmentation de l'armée ; et il obtint la confiance la plus entière d'Élisabeth, en affectant beaucoup de zèle pour procurer à un des fils de cette princesse une souveraineté en Italie.

Ripperda, arrivé à Vienne, se logea dans un faubourg, et prit le nom de baron de Pfaffenberg. Assez long-temps il ne fut connu que de l'empereur, du marquis de Réalp et du comte de Sinzendorf, qui étoit chargé de la négociation. Les conférences se tenoient de nuit, et avec tant de mystère, que les ministres des cours étrangères n'en furent instruits que fort tard. Charles VI, qui désiroit de désunir les deux branches de la maison de Bourbon, promettoit à don Carlos, avec la main de l'aînée des archiduchesses, et la réversion des états autrichiens, une souveraineté considérable en Italie. Selon toute apparence, il y avoit peu de sincérité dans cette promesse ; et

Digitized by Google

LXXXVII. 1718—1727. il s'écoula beaucoup de temps en instances d'un côté, et en évasions de l'autre. La fin de cette pénible négociation fut accélérée par un événement qu'on n'avoit pu prévoir. Tant que le duc d'Orléans avoit vécu, l'infante avoit été traitée comme devant être reine de France; mais lorsqu'il ne fut plus, le duc de Bourbon, son successeur, qui se conduisoit par d'autres motifs, et qui désiroit de voir naître un héritier de la couronne, renvoya la jeune princesse en Espagne, et fit épouser à Louis XV Marie Leczinsky, fille de Stanislas, roi titulaire de Pologne. Cet affront irrita au dernier point la cour orgueilleuse de Madrid. La reine, dans le premier transport de sa colère, arracha un de ses bracelets qui étoit orné du portrait du roi de France, et le foula aux pieds. Philippe V s'écria qu'il ne pourroit jamais verser assez de sang français pour laver l'outrage fait au sien. Il déclara qu'il vouloit détacher pour toujours la France de l'Espagne, et qu'il remettroit à l'Angleterre seule la décision des différents qui subsistoient entre l'empereur et lui. George I.er n'ayant pas accepté cette proposition, le monarque espagnol, irrité contre ce prince, fit rompre le congrès de Cambrai, et donna l'ordre à Ripperda de terminer à tout prix, et sur-le-champ, avec la cour de Vienne (1). Tout obs-

(1) Mémoires de Montgon, tom. I, *passim*. — Mé-

Digitized by Google

tacle au succès de la négociation paroissoit levé; mais il restoit encore à vaincre l'opposition des ministres de Charles VI, et celle de l'impératrice même. Le prince Eugène se permit des plaisanteries sur cette conduite de l'empereur, qui nouoit, avec quelques-uns de ses ministres, des intrigues dont il faisoit mystère aux autres. Staremberg dit avec vivacité que le marquis de Réalp ruineroit son maître par ses projets chimériques, et témoigna sa surprise de ce que Sinzendorf, qui étoit né autrichien, sembloit vouloir faire de l'Autriche une province d'Espagne (1). Le comte de Windischgraetz, président du conseil aulique, accusa presque de trahison les partisans du traité. Enfin l'impératrice, qui voyoit échouer son projet favori d'unir Marie-Thérèse, sa fille, au duc de Lorraine, ne put contenir son indignation, et fit de sanglants reproches au comte de Sinzendorf. Pour vaincre cette opposition, Charles VI, dérogeant à l'étiquette qu'il avoit établie, témoigna une déférence

moires de Saint-Philippe, tom. IV, p. 210. — Compte rendu, par deux abbés siciliens, de l'élévation et de la chute du duc de Ripperda, *in Walpole's Papers*. — Relation secrète de la cour de Vienne, par Saint-Saphorin. — *Memoirs of sir Robert Walpole, ch. XXXV*.

(1) Saint-Saphorin au lord Townshend, le 11 mai 1725.

Digitized by Google

LXXXVII. 1718—1727. extraordinaire à Staremberg; il parla lui-même au prince Eugène, et pour obtenir son consentement, il gagna la comtesse de Bathiani; il séduisit Windischgraetz, en lui représentant que les subsides de l'Espagne le mettroient en état de donner la loi à l'Empire, et rendroient irrésistibles les décrets du conseil aulique; il éblouit l'impératrice par la perspective d'un établissement brillant pour ses filles, dont les descendants pourroient un jour réunir sur leurs têtes, outre la couronne impériale et celle des états héréditaires, les couronnes de France et d'Espagne. Après le succès de ses démarches, l'empereur, montrant une vanité puérile, déclara que le plan qu'il avoit tracé feroit revivre la splendeur et la puissance de la maison d'Autriche (1).

Les conditions de l'alliance conclue à Vienne entre l'empereur et le roi d'Espagne furent ren-
1725. fermées en trois traités séparés. Le premier, qui fut signé le 30 avril 1725, confirma les articles de la quadruple alliance. Charles VI renonça à toute prétention à la couronne d'Espagne; et ses droits sur les Pays-Bas, sur le duché de Milan, et sur les royaumes de Naples et de Sicile, furent reconnus par Philippe V, qui garantit aussi la pragmatique-sanction, objet

(1) Saint-Saphorin, Relation secrète de la cour de Vienne.

Digitized by Google

que l'empereur ne perdoit jamais de vue. Les deux souverains convinrent de conserver les titres qu'ils avoient pris, et il fut stipulé, en outre, que les honneurs que durant la guerre ils avoient conférés à leurs sujets respectifs, seroient maintenus, chose qui flatta extrêmement la vanité des favoris espagnols et italiens de Charles VI, qui en avoit créé plusieurs grands d'Espagne et chevaliers de l'ordre de la Toison-d'Or.

Les deux autres traités furent signés le premier mai. Le second étoit un traité de commerce qui ouvroit les ports d'Espagne aux sujets de l'empereur, qui confirmoit l'établissement de la compagnie d'Ostende, et accordoit aux villes anséatiques les priviléges dont jouissoient les négociants anglais et les Hollandais. Par le troisième traité, une alliance défensive fut conclue entre les deux monarques. L'empereur y promit d'employer ses bons offices pour faire recouvrer Gibraltar à l'Espagne. On fixa les contingents que devoit fournir chacune des parties contractantes qui s'engagèrent à s'entr'aider de toutes leurs forces, s'il étoit nécessaire (1). On convint par des articles secrets, qui furent joints aux traités, d'unir les deux archiduchesses à don Carlos et à don Philippe, de recouvrer

(1) Dumont, Rousset, Koch.

Digitized by Google

LXXXVII. 1718—1727.

de vive force Gibraltar, et de rétablir le prétendant sur le trône de la Grande-Bretagne, si George I.er refusoit son adhésion.

Le premier traité fut seul rendu public. On connut successivement les deux autres; mais les articles secrets ne furent jamais divulgués formellement; et l'empereur et ses ministres en nièrent hautement l'existence, que prouvèrent cependant la conduite des deux cours et l'aveu du roi d'Espagne (1)

Charles VI s'étoit persuadé que cette alliance donneroit infiniment d'inquiétude aux autres puissances de l'Europe. Son illusion s'accrut par la prompte adhésion de Catherine I.ere, qui désiroit de placer sur le trône de Suède le duc de Holstein, son gendre, et qui, ayant reçu d'Espagne des sommes considérables, fit sur terre et sur mer de grands préparatifs pour attaquer l'Angleterre, concurremment avec les alliés. L'empereur espéroit aussi que la France, agitée par des factions, surchargée de dettes, et régie par le duc de Bourbon, qui ne tenoit que d'une main débile les rênes du gouvernement, ne voudroit point s'engager en des hostilités, d'un côté contre l'Espagne, et de l'autre contre tout

(1) La preuve de ce fait se trouve dans les *Memoirs of sir Robert Walpole, ch. XXVII, and of lord Walpole, p.* 139.

Digitized by Google

LXXXVII.

1718—172.

le corps germanique, à qui Charles se flattoit de faire embrasser sa cause. Il jugeoit que l'Angleterre, retenue par l'intérêt de son commerce, craindroit aussi d'entrer en guerre contre l'Espagne, et que cette puissance renonceroit à Gibraltar et à Minorque, et consentiroit à l'établissement de la compagnie d'Ostende. Enfin il croyoit n'avoir rien à redouter de la part des Provinces-Unies, qui, dans l'état de foiblesse et de confusion où elles se trouvoient, ne pouvoient agir sans l'impulsion de la France et de la Grande-Bretagne.

Cette dernière puissance, à la demande de restituer Gibraltar que lui adressa Philippe V, se prépara à la guerre; et comme c'étoit principalement contr'elle que devoient être dirigées les forces de la confédération, elle fit des efforts proportionnés au danger qu'elle couroit. George I.er ayant obtenu l'appui de son parlement et la coopération de la France, se rendit à Hanovre, et fit échouer les desseins de l'empereur dans le nord de l'Allemagne. Il détacha de la ligue la Suède et le Danemarck, gagna le roi de Prusse et d'autres princes du corps germanique. Un traité d'alliance défensive entre l'Angleterre, la France et la Prusse, fut signé à Hanovre, d'où il a tiré son nom. Les Provinces-Unies, la Suède et le Danemarck y accédèrent ensuite.

Digitized by Google

LXXXVII. 1718—1727.

Cette confédération formidable n'intimida point Charles VI. Les sommes considérables que Philippe V lui fit toucher d'abord entretinrent ses espérances. Son orgueil fut extrêmement flatté de la réception que l'on fit, à Madrid, au comte de Konigseck, son ambassadeur, qui dirigea souverainement les conseils de l'Espagne. Voyant donc sans aucune inquiétude les préparatifs des alliés, il se vanta d'écraser les Protestants en Allemagne, et de faire de la branche cadette de la maison de Bourbon une nouvelle maison de Bourgogne, qui humilieroit aussi l'orgueil de la branche aînée. Il traita de compagnie de colporteurs et de marchands le gouvernement des Provinces-Unies, et déclara que si George I.er ne restituoit Gibraltar et Minorque, il exciteroit entre ce monarque et son parlement des dissensions qui le feroient descendre du trône. (1) La conduite de l'empereur répondit à cette déclaration. Dans le temps où il témoignoit une froideur extrême, et du mépris même à l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, il accordoit de fréquentes audiences au duc de Wharton, l'envoyé du prétendant. Il fit intriguer avec le parti de l'opposition en Angleterre, et donna l'ordre au comte de Palme, son ministre, de

(1) Saint-Saphorin.

Digitized by Google

présenter à George I.er un mémoire (1) contre le discours que ce prince avoit prononcé du haut du trône, et de le publier comme un appel interjeté à la nation. LXXXVII. 1718—1727.

L'empereur ne se bornant point à cette insulte, fit les plus grands efforts pour susciter de nouveaux ennemis à la maison de Hanovre. Il avoit déjà conclu avec le roi de Portugal un traité de commerce, en vertu duquel ses négociants devoient jouir, au Brésil, d'avantages supérieurs à ceux des autres nations. Il signa un traité d'alliance défensive avec Catherine I.ere, impératrice de Russie, traité par lequel les deux parties contractantes s'engagèrent à fournir l'une à l'autre trente mille hommes en cas d'attaque. En outre, l'empereur obtint de cette princesse son adhésion au traité de Vienne, et une nouvelle garantie de la pragmatique-sanction. Charles VI gagna aussi les électeurs de Trèves, de Mayence et de Cologne, et l'électeur palatin. Il arracha à la Saxe la promesse de garder la neutralité, et engagea le duc de Wolfenbuttel à recevoir dans la ville de Brunswick garnison impériale, ce qui lui ouvroit l'électorat de Hanovre. Mais ce qui renforça le plus le parti de l'empereur, ce fut l'accession du roi de Prusse. Des contestations

(1) L'existence des articles secrets fut niée dans ce mémoire.

Digitized by Google

LXXXVII. 1718—1727. au sujet du recrutement, et des prétentions à quelques domaines peu considérables, situés sur les frontières du Hanovre, avoient aliéné depuis long-temps l'esprit irascible de Frédéric-Guillaume; et la supériorité que George I.er affectoit sur ce prince, avoit accru la mésintelligence entr'eux. Le roi de Prusse craignoit en outre d'exposer ses états à être attaqués par les Russes, s'il persistoit dans l'alliance de la maison de Hanovre. L'empereur lui promit de soutenir ses prétentions au reste de la succession de la maison de Juliers (1) à la mort de l'électeur palatin, ou de lui donner un équivalent, si cet héritage venoit à écheoir à la branche collatérale de Sultzbach. Le comte de Seckendorf, qui avoit servi en Flandre avec Frédéric-Guillaume, fut envoyé en secret à Berlin; et en caressant l'humeur du capricieux monarque, il lui fit signer le traité de Wosterhausen. Le roi de Prusse garantit la pragmatique-sanction, et Charles VI promit, ainsi que nous venons de le dire, de faire tomber dans la maison de Brandebourg les domaines de la succession de Juliers, ou un équivalent; et les deux parties contractantes s'engagèrent à fournir l'une à l'autre, en cas d'attaque, un secours

Le 12 Oct. 1726.

(1) *Memoirs of sir Robert Walpole*, c. *XLVI*. — Affaires de la Succession de Berg et Juliers. — Rousset, tom. VII, p. 224.

Digitized by Google

de dix mille ou de douze mille hommes (1).

Le 22 Fév. 1727.

Ce fut l'Espagne qui commença les hostilités, en mettant le siége devant Gibraltar. La czarine assembla ses forces de terre et de mer, et Charles VI réunit dans les Pays-Bas une puissante armée, qu'il destinoit à conquérir la Hollande. Un concours de circonstances défavorables prévint l'exécution de ce dessein. L'empereur s'efforça vainement de concilier les intérêts opposés des princes Allemands, et d'engager l'Empire dans la contestation. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut le renouvellement de l'union des quatre cercles d'Autriche, de Franconie, de Souabe et du Rhin. (2)

En Angleterre, tous les partis furent indignés contre l'empereur, et le parlement prêta son appui au roi. Une flotte anglaise pénétra dans la Baltique et contint la Russie; une autre menaça les côtes d'Espagne; et une troisième bloqua les galions dans les ports d'Amérique. La Grande-Bretagne prit à sa solde une armée de quarante-deux mille hommes, Danois, Suédois et Hessois; et la France rassembla des forces considé-

(1) Mémoires de Brandebourg. — *Leben beschreibung des Gr. von Seckendorf, vol. III, p. 4.* — Rousset, tom. III, p. 187.

(2) Pfeffel, tom. II, p. 556.

LXXXVII. 1718—1727. rables sur les frontières d'Espagne et d'Allemagne.

1727. La mort de la czarine frustra, du côté du nord, l'attente de l'empereur; et cet événement fit chanceler le roi de Prusse dans sa résolution. Plusieurs états d'Allemagne, intimidés par les forces de la ligue, à la tête de laquelle la maison de Hanovre étoit placée, abandonnèrent la cause de la maison d'Autriche. Le blocus des galions empêcha la cour de Madrid de payer à Charles VI des subsides aussi grands que ceux que lui avoient fait espérer les promesses exagérées de Ripperda. Les revenus de ce prince étoient trop foibles, et ses finances en trop mauvais état, pour qu'il lui fût possible de tenir sur pied la quantité de troupes nécessaires pour résister à ses ennemis; et ses états héréditaires étoient menacés d'une attaque. Les obstacles qu'il avoit surmontés dans sa propre cour, s'étoient élevés de nouveau. L'impératrice même, lorsque la première illusion avoit été dissipée, avoit senti prévaloir son affection pour le duc de Lorraine; et elle ne voyoit qu'avec déplaisir régner la mésintelligence entre les maisons d'Autriche et de Brunswick. Enfin Sinzendorf, quoiqu'il n'osât désavouer hautement son ouvrage, étoit effrayé de la situation critique où étoit son maître, et désiroit de l'en tirer, en traversant en secret cette alliance, pour la conclusion de laquelle

Digitized by Google

il avoit lui-même montré tant d'ardeur (1). LXXXVII. 1718—1727.

Ripperda, après avoir prodigué de la part de sa cour les présents à l'empereur et à ses ministres, étoit parti de Vienne, le 29 novembre 1725, avoit gagné Gênes, où il s'étoit embarqué, et avoit pris terre à Barcelone. Là, il déclara hautement que le roi d'Espagne et l'empereur réunis feroient la loi à toute l'Europe. « L'empereur, » dit-il, « a cent cinquante mille hommes sous « les armes, et dans six mois il pourra en mettre « autant, et même plus en campagne; la France « sera livrée au pillage; le roi de Prusse sera « écrasé en une seule campagne, et George I.er « chassé d'Angleterre et d'Allemagne (2). » A son arrivée à Madrid, Ripperda fut nommé ministre et secrétaire d'état, et revêtu d'une autorité sans bornes. Ses caprices et sa vanité choquèrent promptement tous les partis. Son arrogance et son indiscrétion blessèrent surtout le comte de Konigseck, l'ambassadeur impérial, qui gouvernoit l'esprit de la reine. Ayant ainsi perdu la confiance de cette princesse, Ripperda fut chassé honteusement quatre mois après son élévation, et remplacé par Patinho, qui s'engagea à exécuter le traité de Vienne, et à payer les subsides

(1) Saint-Saphorin.

(2) *Memoirs of sir Robert Walpole, ch. XXXV.* — Mémoires de Montgon.

Digitized by Google

LXXXVII.

1718—1727.

qu'on avoit promis à l'empereur. Ripperda craignant d'être arrêté, se réfugia dans la maison de l'ambassadeur d'Angleterre, Stanhope, avec lequel il correspondoit en secret depuis quelque temps, et il lui révéla les engagements que les cours de Vienne et de Madrid avoient pris à l'égard l'une de l'autre. Ayant été tiré de force de cette retraite, il fut transféré au château de Ségovie.

La prôtection que l'ambassadeur d'Angleterre avoit accordée à Ripperda, jeta la cour de Vienne dans la consternation; et la révélation des articles secrets força l'empereur à recourir à d'indignes subterfuges. Le projet d'unir les deux archiduchesses aux deux fils du roi d'Espagne, n'avoit été que soupçonné. Lorsqu'il fut avéré, on se récria, dans toute l'Europe, sur le danger de confondre, pour ainsi dire, dans une même famille, les possessions autrichiennes et espagnoles. Charles VI, pour tranquilliser le roi de Prusse, l'électeur de Bavière et les autres princes de l'Empire, qui craignoient de voir un jour un infant s'asseoir sur le trône impérial, nia hautement les engagements qu'il avoit pris; et en même temps il continua de flatter la reine d'Espagne de l'espoir de cette double union, dont le projet lui avoit seul procuré l'appui de cette princesse. (1) La scandaleuse vénalité de

(1) Il nous paroît probable, après l'examen des pièces

Digitized by Google

la cour impériale fut aussi dévoilée. Ripperda avoit, dans ses compte, porté à 400,000 florins les sommes qu'il avoit données aux ministres de l'empereur. Philippe II, justement surpris, fit écrire à la cour de Vienne, qui reconnut le fait, mais sans entrer dans aucune particularité, parce que Charles VI lui-même avoit pris sa part de ce don. (1) Aucun événement du règne de ce prince ne l'a jeté dans un plus grand embarras, ne lui a causé plus d'humiliation que cette divulgation de ses desseins. Dans toutes les négociations qu'il a faites ensuite, il a été forcé d'avoir recours au mensonge, et d'affirmer d'un côté ce qu'il nioit positivement de l'autre.

LXXXVII.

1718—1727.

Charles VI ayant vu déranger ainsi tous ses projets, sacrifia l'Espagne à sa propre sûreté, et son plénipotentiaire signa à Paris, le 31 mai 1727, les préliminaires de la paix entre l'Autri- 1727.

nombreuses qui sont relatives à cette négociation, que Charles VI ne cherchoit qu'à tromper la reine d'Espagne. Jamais il ne prit envers elle d'engagement par écrit, quoiqu'il la fît assurer formellement par ses ministres, les comtes de Sinzendorf et de Konigseck, qu'il étoit entièrement disposé à se rendre à ses vœux. — *M.r Robinson's Dispatches.*

(1) *Lord Waldegrave to lord Townshend, Vienna, october* 9, 1728. — *Waldegrave's Papers.* — Saint-Saphorin, Relation secrète de la cour de Vienne.

Digitized by Google

LXXXVII. 1718—1727. che, la France, l'Angleterre et les Provinces-Unies. On convint d'une suspension d'armes de sept ans, espace de temps durant lequel l'exécution de la chartre accordée à la compagnie d'Ostende devoit être suspendue. Il fut arrêté que les différens qui subsistoient entre les maisons d'Autriche et de Hanovre et leurs alliés respectifs, seroient réglés dans un congrès général. Le roi d'Espagne, ainsi abandonné par l'empereur, accéda aux préliminaires le 31 du mois de juin, et la tranquillité parut sur le point d'être rendue à l'Europe. (1)

Durant le cours de ces événements, il s'étoit fait, dans le ministère de France, un changement important. Le duc de Bourbon, qui s'étoit flatté de gouverner l'esprit du jeune roi par le crédit de la reine, s'étoit vu supplanter par l'ancien évêque de Fréjus, Fleury, qui, bientôt après, fut promu au cardinalat. Quoique cet événement, qui amena le rétablissement de la bonne intelligence entre la France et l'Espagne, n'ait rien changé d'abord à la situation de la maison d'Autriche, il a fini par la rapprocher de l'Angleterre.

(1) Saint-Saphorin, Relation secrète de la cour de Vienne. — *Lord Waldegrave's Dispatches.* — Dumont. — Rousset. — Mémoires de Montgon. — Lamberty. — *Memoirs of sir Robert and of lord Walpole.*

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXVIII.

1727 — 1731.

La mort de George I.er, roi d'Angleterre, retarde l'exécution des préliminaires de paix signés à Paris. — Accession de l'Espagne. — Congrès de Soissons. — L'empereur s'efforce de traverser les négociations. — Mésintelligence entre ce prince et l'Espagne. — Traité de Séville. — Préparatifs de guerre faits par la cour impériale. Charles VI parvient à détacher la Grande-Bretagne de l'alliance de la France, et s'unit de nouveau avec les puissances maritimes. — Second traité de Vienne. — Mort du duc de Parme. — Charles VI fait de vains efforts pour établir une marine dans la Méditerranée. — Renouvellement des contestations au sujet de l'investiture des duchés de Parme et de Toscane.

Comme l'empereur et le roi d'Espagne avoient concilié tous leurs différens par le traité de Vienne, et qu'ils avoient accédé aux préliminaires de paix conclus entre la France, la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies, on croyoit que Philippe V alloit lever sur-le-champ LXXXVIII. 1727—1731.

Digitized by Google

LXXXVIII. 1727—1731. le siége de Gibraltar, et que Charles VI alloit accorder à don Carlos l'investiture des duchés de Parme et de Toscane, et suspendre le commerce de la compagnie d'Ostende. Cette attente fut trompée par la mort de George Ier, qui, en allant à Hanovre, mourut subitement le 22 juin 1727.

Cet événement ranima les espérances chimériques de l'empereur, qui se persuada que George II seroit assez occupé à se défendre contre les Jacobites, qu'il supposoit devoir être soutenus par le cardinal de Fleury, ou, à tout événement, que le timon des affaires seroit enlevé au lord Townshend et à sir Robert Walpole, auxquels il imputoit la mésintelligence qui subsistoit entre l'Angleterre et lui, et que ces ministres seroient remplacés par des hommes mieux disposés en faveur de la maison d'Autriche. Les conseils de l'Espagne étant guidés par les mêmes motifs, Philippe V différa, sous divers prétextes, de lever le siége de Gibraltar, et les deux monarques reprirent leurs préparatifs de guerre avec une nouvelle ardeur. Mais l'avénement de George II ne fut point troublé. Le cardinal de Fleury refusa de prêter des secours aux Jacobites; et par l'entremise de son ami, le lord Walpole, (1) qui étoit ambassadeur de la Grande-Bretagne près de la cour de Ver-

(1) *Memoirs of lord Walpole, ch. XV.*

Digitized by Google

sailles, il recommanda instamment au nouveau roi de ne point changer le ministère, et le fit assurer que son maître étoit entièrement disposé à maintenir l'harmonie qui subsistoit entre les deux couronnes. L'empereur et le roi d'Espagne n'en persistèrent pas moins dans leur résolution; et les alliés de la maison de Hanovre furent, au sujet de la paix ou de la guerre, dans le même état d'incertitude qu'avant la signature des préliminaires. LXXXVIII. 1727—1731.

La France et la Grande-Bretagne, irritées de la conduite de l'empereur, résolurent de le prévenir et de l'attaquer en Allemagne. George II conclut, avec le duc de Brunswick-Wolfenbuttel, un traité de subside; et, par ce moyen, il mit le Hanovre à couvert. (1) L'Espagne, ne pouvant soutenir l'effort de la France et de la Grande-Bretagne réunies, ratifia, par un acte daté du Pardo, maison royale située près de Madrid, les préliminaires de paix; et il s'ouvrit, le 14 juin, un congrès à Soissons. Les ministres de l'empereur, de Philippe V, de la maison de Hanovre et de ses alliés, se rassemblèrent dans cette ville, où les négociations furent dirigées par le cardinal de Fleury, qui s'y rendoit quelquefois de Paris. Le 25 Nov. 1727. Le Mars 1728.

Dans le cours des conférences, Charles VI

(1) *Memoirs of sir Robert Walpole, ch. XXXIII.*

Digitized by Google

LXXXVIII. 1727—1731. montra de nouveau de la répugnance à supprimer la compagnie d'Ostende, et à donner l'investiture des duchés d'Italie. Les difficultés qu'il faisoit avoient pour objet d'obtenir, des puissances de l'Europe, une garantie de la pragmatique-sanction. Le cardinal de Fleury s'opposoit à ce qu'on l'accordât, et l'empereur insistoit. Tant qu'il avoit pu se flatter de recevoir des subsides de l'Espagne, il avoit craint d'en offenser la reine, et avoit affecté d'être retenu par les engagements qu'il avoit pris. Lorsque la France et la Grande-Bretagne l'eurent menacé de lui faire la guerre, et que l'espoir qu'il avoit conçu se fut affoibli, il changea de conduite. La défiance s'éleva insensiblement entre les cours de Vienne et de Madrid; et la reine d'Espagne demanda, pour mettre à l'épreuve la sincérité de Charles VI, que des garnisons espagnoles fussent substituées aux garnisons neutres, dans les places qui devoient en recevoir en vertu de la quadruple alliance. L'empereur s'efforça d'écarter cette demande; mais n'ayant pu y parvenir, il tenta de diviser les alliés, en leur faisant séparément des propositions. Le comte de Sinzendorf présenta un projet de traité provisoire, qui avoit pour base les préliminaires, et pour objet, de régler tous les différens sans l'intervention de l'Espagne. Les alliés le transmirent à la cour de Madrid, qui le rejeta. Il fut

Digitized by Google

combattu à Vienne même, par le prince Eugène, par Staremberg et par le marquis de Réalp. Charles VI, séduit par de nouvelles propositions que l'Espagne lui avoit faites, le désavoua, et rappela Sinzendorf. On croyoit que ce ministre alloit être disgracié; mais son souverain le reçut d'une manière affectueuse, et s'excusa près de lui; et le plénipotentiaire lui-même se réunit à ceux qui décrioient le traité qu'il avoit conclu. (1) Cependant l'empereur évitoit de s'engager positivement. La France et la Grande-Bretagne, ayant entretenu habilement les soupçons de la reine d'Espagne, lui firent demander à Charles une déclaration positive de ses intentions, au sujet du projet d'unir une archiduchesse à don Carlos. Irritée de la réponse équivoque qu'elle reçut, elle engagea le roi son époux à conclure, avec la France et l'Angleterre, un traité séparé, qui fut signé à Séville, le 9 novembre 1729, et auquel les Provinces-Unies accédèrent le 21 du même mois. (2)

LXXXVIII.

1727—1731.

1729.

Ainsi finirent les relations passagères de la maison d'Autriche avec l'Espagne, relations qui,

(1) Le lord Waldegrave au lord Townshend, le 26 décembre 1728, et 1.er janvier 1729. *Waldegrave Papers.*

(2) Rousset. — *Tindal.* — *Memoirs of sir Robert Walpole, ch. XXXIII.*

Digitized by Google

LXXXVIII. 1727—1731.

malgré les subsides que reçut l'empereur, et les largesses que fit Ripperda, ne servirent qu'à augmenter de seize millions de florins les dettes de ce prince. (1)

Le traité de Séville confirma le traité d'Utrecht; et les parties contractantes se garantirent respectivement leurs possessions dans toutes les parties du monde. Elles s'engagèrent à soutenir les prétentions de don Carlos aux duchés de Parme et de Toscane; et il fut convenu qu'au lieu de troupes neutres, six mille Espagnols occuperoient les places de Livourne, de Porto-Ferraio, de Parme et de Plaisance. Le roi d'Espagne révoqua les privilèges accordés aux sujets de l'empereur par le traité de Vienne, et rendit aux Anglais et aux Hollandais les droits exclusifs dont ils avoient joui en vertu du cinquième article du traité de Munster. Enfin, il renonça à Gibraltar et à Minorque. (2)

---

(1) Le prince Eugène en fit l'aveu au lord Waldegrave.

(2) Pour tous ces faits, nous avons consulté principalement, outre les dépêches qui ont été adressées au comte de Waldegrave, et celles qu'on a reçues de lui, « l'Etat de la négociation entre les alliés de la maison » de Hanovre et ceux de la cour de Vienne, depuis l'ou» verture du congrès de Soissons, au mois de juin 1728, » jusqu'au mois de juin 1733, » dans les *Grantham Papers*. — « Extraits de différentes négociations et traités

Charles VI ne fut pas moins indigné de la manière dont le traité de Séville fut conçu, et de la demande qu'on lui fit d'y accéder sur-le-champ, que des stipulations qu'il contenoit. Il reprocha aux alliés d'y avoir omis jusqu'à son nom. Ses ministres demandèrent quelle réponse leur maître devoit faire, lorsqu'on ne lui adressoit aucune proposition, et quelles étoient les mesures auxquelles on l'invitoit à concourir. Le comte de Sinzendorf prétendit que la conduite qu'on venoit de tenir envers la cour de Vienne, étoit pour elle un affront inoui, un affront dont les peuples les plus barbares (1) n'avoient pas donné l'exemple. En conséquence, l'empereur répondit qu'il s'en tiendroit à ses traités, et qu'il enverroit des instructions à ses plénipotentiaires au congrès de Soissons. En même temps il fit passer à ses troupes l'ordre de se tenir prêtes à marcher au premier signal. Dans son désespoir, il

» conclus en Europe, qui ont quelque rapport avec la » guerre actuelle (1733), » dans les *Walpole Papers*. — Dumont. — Rousset. — Lamberty. — *Struvius*. — Pfeffel, et les biographes de Charles VI.

(1) Dépêche intéressante du lord Waldegrave au lord Townshend. Le rédacteur de cette pièce, qui est datée du 1.er janvier 1730, retrace les effets que la communication du traité de Séville produisit sur la cour impériale.

Digitized by Google

LXXXVIII. 1727—1731

déclara qu'il aimeroit mieux lutter seul contre toutes les puissances de l'Europe, que de souscrire aux conditions humiliantes qui lui étoient imposées. Il menaça de retirer ses troupes des Pays-Bas, et de mettre sur pied une armée de plus de cent soixante mille hommes, dont une partie inonderoit l'Italie. Il requit le contingent que la Russie s'étoit engagée à lui fournir, et tira du roi de Prusse la promesse d'un secours de dix mille hommes. Il représenta au corps germanique qu'on avoit porté atteinte à ses droits, en aliénant, sans le concours de la diète, les duchés de Parme et de Toscane, qui étoient, disoit-il, des fiefs de l'Empire. Enfin, il eut recours à ses artifices accoutumés pour désunir les alliés, et se persuada que le peuple anglais ne voudroit pas soutenir son roi dans une querelle qui ne concerneroit que l'Allemagne.

Mais les menaces et les artifices de l'empereur furent vains. Les Anglais, à qui le traité de Séville avoit rendu un commerce très-lucratif, le soutinrent, et les alliés formèrent le projet d'opérer une descente dans la Sicile, île à la défense de laquelle on avoit peu pourvu. Charles VI n'obtint que de foibles secours des princes et états de l'Empire, et il fut abandonné par le roi de Sardaigne, qui se réunit au parti contraire. Enfin, le roi de Prusse refusa de prendre part à la contestation, et la Russie ne voulut point s'engager

Digitized by Google

dans une guerre au commencement d'un règne.

LXXXVIII.

1727—1731.

Si l'on excepte les missions momentanées des lords Stanhope, Cadogan et Cobham, la cour de Londres n'avoit point eu, depuis l'avénement de George I.er, d'ambassadeur près de la cour de Vienne. Elle n'y avoit entretenu qu'un chargé d'affaires : c'étoit Saint-Saphorin, Suisse de naissance, qui avoit des talents et de la probité, mais qui étoit caustique et rempli de présomption, et qui, par ses rapports exagérés, avoit accru la mésintelligence entre les deux puissances. (1) La douceur et les manières engageantes du lord Waldegrave étoient propres à la diminuer. Charles VI, il est vrai, reçut avec une froideur extrême ce négociateur, qui parvint cependant à s'insinuer dans l'esprit du prince Eugène, malgré sa réserve, du comte de Staremberg, malgré sa brusquerie, et du comte de Sinzendorf, malgré ses caprices. Le lord Waldegrave ne réussit pas moins près des Espagnols qui jouissoient de la faveur du monarque, et principalement près du marquis de Réalp. C'est donc ce ministre qui a préparé l'union de l'Autriche et de l'Angleterre, que M. Robinson a ensuite opérée. (2)

(1) *Lord Waldegrave's and M.r Robinson's Dispatches.*

(2) On trouve, dans les *Memoirs of sir Robert Wal-*

Digitized by Google

LXXXVIII.
1727—1731.

George II étant solidement assis sur le trône de la Grande-Bretagne, reconnut qu'il n'étoit plus nécessaire qu'il cultivât l'amitié de la France, pour contenir les mécontents. D'un autre côté, la naissance d'un dauphin ayant anéanti l'espoir que Philippe V avoit conçu de monter sur le trône de ses pères, le cardinal de Fleury avoit rapproché l'une de l'autre, les deux branches de la maison de Bourbon; et quoiqu'il désirât de maintenir le système politique de l'Europe, selon les bases posées par la quadruple alliance, il se proposoit de détacher l'Espagne de l'Angleterre. De là, l'irrésolution et la lenteur qui se faisoient remarquer dans les conseils des alliés. La cour de Madrid, dans l'impatience où elle étoit de se mettre en possession des duchés de Toscane et de Parme, insistoit pour qu'on attaquât l'empereur. La France désiroit que la Flandre fût le théâtre des opérations militaires, et l'Angleterre et la Hollande s'y opposoient. Le cardinal, profitant de cette contrariété de vues, traversa tous les plans qu'on traça pour attaquer l'Autriche, et fit entendre à la reine d'Espagne, que si l'on n'avoit pas recours à la force des armes pour exécuter le traité de Séville,

pole, ch. XXXVIII, des détails sur la personne du lord Waldegrave.

Digitized by Google

elle ne devoit en accuser que l'Angleterre et la Hollande.

En cet état des choses, les ministres de Charles VI firent, sans l'autorisation formelle de leur maître, quoiqu'il en eût connoissance, des propositions secrètes à la cour de Londres. Ils rappelèrent avec une sorte d'humilité qui ne leur étoit point ordinaire, les nœuds de l'amitié qui avoit uni les deux puissances, et dirent que sans doute la Grande-Bretagne ne voudroit pas, pour donner à la maison de Bourbon l'ascendant en Europe, concourir à la ruine d'un ancien allié. Ils firent entendre que l'empereur sacrifieroit la compagnie d'Ostende, et permettroit que des garnisons espagnoles fussent substituées aux troupes neutres, si l'Angleterre vouloit garantir la pragmatique-sanction, qui étoit nécessaire au maintien de l'équilibre en Europe.

Dans cette conjoncture, la cour de Madrid, qu'impatientoit tout délai, se déclara libre des engagements qu'elle avoit contractés par le traité de Séville. L'Angleterre, craignant de priver son commerce des avantages qu'il venoit d'obtenir, accepta les propositions de l'empereur, et entama une négociation avec ce prince, qui ne voulant point reconnoître les prétentions de George II en Allemagne, différa long-temps la conclusion. La discussion de ce point ayant été remise à un temps indéterminé, Charles VI ac-

Digitized by Google

LXXXVIII. 1727—1731. corda son consentement; et il fut conclu entre l'Autriche et la Grande Bretagne, un traité qui est connu sous la dénomination de second traité de Vienne. (1) L'empereur s'engagea à ne point s'opposer à l'entrée de six mille Espagnols dans les forteresses des duchés de Toscane et de Parme, et à supprimer la compagnie d'Ostende. La Grande-Bretagne garantit la pragmatique-sanction, à condition que l'archiduchesse, qui hériteroit des possessions autrichiennes, n'épouseroit ni un prince de la maison de Bourbon, (2) ni aucun autre prince assez puissant pour détruire l'équilibre.

Le 20 Janv. 1731. Antoine Farnèse étoit mort dans le cours de la négociation, et sa veuve s'étoit déclarée enceinte. L'empereur avoit, sur-le-champ, pris possession du duché de Parme; mais à la conclusion du traité, il déclara qu'il ne s'étoit proposé que de maintenir la tranquillité en Italie, et qu'il remettroit cet état à don Carlos, si la duchesse donnoit le jour à une fille, où si elle n'étoit point grosse.

La cour de Madrid, ayant révoqué la déclaration qu'elle avoit faite, au sujet du traité de Séville, accéda, le 6 juin, au second traité de Vienne. Le 22 juillet suivant, il en fut signé un

(1) *Memoirs of sir Robert Walpole, vol. II, p.* 33-101.
(2) Rousset. — Koch.

Digitized by Google

troisième, dans cette même ville, entre l'empereur, la Grande-Bretagne, l'Espagne et les Provinces-Unies; et ce dernier traité mit fin aux contestations que la succession d'Espagne avoit fait naître. Charles VI ne retira de toutes ses intrigues et de ses grands préparatifs, d'autres fruits que la garantie de la pragmatique-sanction, et sa réconciliation avec les puissances maritimes, avantages qu'il auroit pu obtenir plutôt, s'il s'étoit rendu aux instances réitérées que lui avoit faites la Grande-Bretagne d'accéder au traité de Séville.

Dans le cours des contestations qui s'étoient élevées entre ce prince et les puissances maritimes, Charles VI, irrité contre elles, avoit conçu le projet chimérique de fonder une puissante marine dans la Méditerranée. Il avoit visité lui-même les ports de Trieste et de Fiume, fait aplanir des rades, construire de vastes magasins, et élever de magnifiques lazarets. Il avoit donné l'ordre, en même temps, d'armer la flotte de Naples, pour laquelle, dans les douze années précédentes, il avoit dépensé quatre millions cinq cent mille ducats. Cette flotte, qui manquoit de matelots exercés, se trouva dans un tel délabrement, qu'elle n'étoit plus propre à aucun service. L'empereur n'en persista pas moins dans l'exécution de son dessein, ce qui ne fit qu'accroître l'embarras de ses finances et le mé-

LXXXVIII. 1727—1731.

contentement des puissances maritimes. Il n'y renonça que lorsqu'il se fut réconcilié avec la Grande-Bretagne. Alors il déclara qu'il n'avoit plus besoin d'une marine, puisqu'il pouvoit compter sur celle de l'Angleterre et de la Hollande, dont l'amitié devoit, dit-il, être aussi précieuse pour lui que l'inimitié dangereuse. (1)

Quoique les traités de Séville et de Vienne eussent réglé tout ce qui concernoit Parme et la Toscane, et semblé, par là, prévenir tout sujet de contestation, la cour impériale et la cour de Madrid se livrèrent, l'une contre l'autre, à de nouveaux soupçons. La dernière montra beaucoup de mécontentement du retard que Charles VI apportoit à expédier les investitures, et l'empereur étoit, avec raison, alarmé de la conduite de Philippe V, qui avoit envoyé à Livourne cinq mille cinq cents hommes, avec des munitions pour vingt mille. Don Carlos prit même le titre de grand prince de Toscane, insista pour qu'on le déclarât majeur, et demanda que l'investiture de Parme et de Plaisance lui fût adressée, au lieu de l'être à ses tuteurs.

(1) *Lord Waldegrave's Dispatches to lord Townshend, in august, september and october* 1728. — *Waldegrave Papers, and M.*[r] *Robinson and lord Cherlerfield, april* 2, *N. S.* 1731.—*Memoirs of sir Robert Walpole, vol. II, p.* 106.

Digitized by Google

La Grande-Bretagne tenta vainement de concilier ces différens qui étoient fomentés par la France. Rien ne put engager l'empereur à passer par-dessus quelques formalités, et la reine d'Espagne repoussa tout expédient qui auroit pu modérer ses prétentions.

Les puissances principales de l'Europe se trouvoient dans cet état indécis, lorsque la mort d'Auguste II, roi de Pologne, devint le signal d'une guerre entre les maisons d'Autriche et de Bourbon. (1)

---

(1) *Walpole Papers.* — Rousset, tom. IV, p. 18-109.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXIX.

1731 — 1733.

Efforts que fait Charles VI pour obtenir des autres puissances de l'Europe, et particulièrement du corps germanique, la garantie de la pragmatique-sanction. — Elle lui est accordée par l'Empire, malgré l'opposition de plusieurs électeurs. — Situation politique de l'Europe à la mort d'Auguste II.

LXXXIX.
1731—1733.

Lorsque l'empereur eut obtenu de l'Espagne, de la Prusse, de la Russie, de l'Angleterre et de la Hollande, la garantie de la pragmatique-sanction, il redoubla d'efforts pour la faire confirmer aussi par les autres puissances de l'Europe, et surtout par les membres du corps germanique. Comme il avoit toujours favorisé la cause des Catholiques, il pouvoit compter sur leur approbation; l'alliance qu'il venoit de conclure avec le roi d'Angleterre le rendoit sûr de l'appui de ce prince, comme électeur de Hanovre; et il parvint aussi à obtenir le concours du roi de Prusse.

Depuis l'établissement d'une commission im-

Digitized by Google

LXXXIX. 1731—1733.

périale dans le Mecklenbourg, les troubles s'y étoient renouvelés avec force. Le duc avoit méprisé les décrets du conseil aulique, s'étoit remis en possession d'une partie du duché, et avoit recommencé ses exactions. En conséquence, il avoit été déposé par un rescript provisoire; l'administration avoit été confiée à Christian-Louis, frère de ce prince; et le roi de Prusse, en sa qualité de directeur du cercle de Basse-Saxe, lui avoit été adjoint. L'opposition des princes de l'Empire, soutenus par la France, avoit forcé l'empereur à révoquer son rescript; mais il avoit conservé l'administration à Christian-Louis, en le nommant commissaire impérial. Peu de temps après, le duc fut chassé de ses états par les troupes hanovriennes; et le roi de Prusse profita des troubles pour introduire les siennes dans le Mecklenbourg. (1) L'empereur réitéra aussi la promesse de soutenir les prétentions de Frédéric-Guillaume à la succession de Juliers, que l'âge avancé de Philippe-Guillaume, électeur palatin, faisoit juger ne devoir pas être éloignée. Charles VI étant donc parvenu à gagner l'électeur de Hanovre et le roi de Prusse, obtint de tout le corps germanique, à l'exception des électeurs de Bavière, palatin et de Saxe, la garantie de

Le 11 Janv. 1732.

(1) Affaires de Mecklenbourg, dans Rousset, vol. VI. — Pfeffel, *passim.*

Digitized by Google

LXXXIX. 1731—1733.

la pragmatique-sanction. Les trois princes opposants firent une protestation, et leur opposition fut entretenue par la France, qui engagea les électeurs de Saxe et de Bavière à conclure entre eux une ligue qu'ils signèrent le 4 août 1733. Cette conduite annonçoit que la guerre ne tarderoit pas à éclater entre les maisons d'Autriche et de Bourbon, et Charles VI, qui fut soutenu avec force par le roi d'Angleterre, chercha de toutes parts des alliés.

Auguste II, persistant dans le refus qu'il avoit fait de confirmer la pragmatique-sanction, l'empereur s'opposa vivement au projet que ce prince avoit conçu de rendre la couronne de Pologne héréditaire dans sa maison; et pour avoir un prétexte d'intervenir dans les affaires de la république, il renouvela l'alliance que la maison d'Autriche avoit faite avec elle. La Pologne étoit alors plongée dans l'anarchie. Le roi qui avoit conféré à des Saxons la plupart des emplois, avoit perdu sa popularité. La diète avoit même annullé l'acte par lequel il avoit désigné Maurice, comte de Saxe, son fils naturel, pour succéder au duché de Courlande, si Ferdinand, le duc régnant, venoit à mourir sans postérité. Elle déclara ce duché fief de la république, et annonça le dessein de le réunir à la couronne, à la mort du titulaire. Cependant Auguste finit par gagner une partie de ceux qui lui étoient con-

Digitized by Google

traires. Ayant convoqué, pour le mois de janvier, une diète où il se proposoit de faire déclarer la couronne héréditaire en faveur de sa famille, il partit de Dresde par un froid rigoureux, et quoique sa santé fût très-chancelante. Il répondit aux représentations de ses médecins et des personnes qui lui étoient attachées: « Je connois » le danger auquel je m'expose; mais je dois » plus à mes sujets que je ne dois à moi-même. » Peu de temps après son arrivée à Varsovie, la fatigue du voyage, et la gangrène qui s'étoit déclarée à une de ses jambes, le mirent au tombeau, dans la soixante-quatrième année de son âge.

Cet événement fit éclater l'orage qui s'amassoit depuis quelque temps; et, vu les dispositions des puissances de l'Europe, il mit la maison d'Autriche dans une situation à la fois nouvelle et critique.

Le Danemarck étoit gouverné par Christian VI, prince qui cultivoit les sciences et les arts, détestoit la guerre, et aimoit la magnificence. Toutefois le désir d'acquérir le duché de Sleswick l'avoit porté à contracter avec l'empereur et la Russie, le 26 mai 1732, un traité d'alliance défensive, qui fut renouvelé et modifié au mois de décembre suivant. Par ce traité, il avoit garanti la pragmatique-sanction, et s'étoit engagé à fournir un contingent de quatre mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, et, s'il

Digitized by Google

LXXXIX. 1731—1733.

étoit nécessaire, à mettre toutes ses forces à la disposition des alliés. En retour, Charles VI et la Russie promirent de rompre leurs engagements avec le duc de Holstein, si, dans l'espace de deux ans, ce prince n'avoit consenti à recevoir du Danemarck un million de risdales pour équivalent du duché de Sleswick.

La Suède continuoit, sous le règne de Frédéric I.er, à être déchirée par les factions, et le poids qu'elle mettoit dans la balance politique étoit si foible, que son inimitié étoit à peu près aussi indifférente que son amitié.

La Russie avoit changé de dynastie; mais sa situation étoit toujours la même au-dedans et au-dehors. Ses démêlés avec la Turquie l'attachoient invariablement à la maison d'Autriche, et depuis la mort de Catherine I.re, Charles VI avoit trouvé en cette puissance son plus solide appui. Pierre II, qui succéda à Catherine, étoit proche parent de l'impératrice d'Allemagne (1). Son règne, qui fut si court, fut remarquable par la chute de Menzikoff et la faveur des Dolgoroucky. A la mort de ce prince, événement qui arriva en 1730, la couronne fut placée sur la tête d'Anne, fille d'Ivan et nièce de Pierre-le-

(1) Elisabeth-Christine, princesse de Brunswick-Blanckenbourg, et femme de Charles VI, étoit sœur de Charlotte-Christine, mère de Pierre II.

Digitized by Google

Grand. Cette princesse obtint la préférence sur Catherine, duchesse de Mecklenbourg, sa sœur aînée, en consentant à la limitation de l'autorité souveraine, qu'à l'aide de sa garde elle recouvra ensuite en son entier.

Charles VI, par le traité d'alliance qu'il avoit conclu avec Catherine I.re, en 1726, avoit obtenu de la Russie la garantie de la pragmatique-sanction, sous la condition qu'il concourroit à faire restituer au duc de Holstein (1) le duché de Sleswick. Pierre II étant peu disposé à soutenir les droits du duc, on annulla l'article qui renfermoit cette stipulation, et l'on y en substitua un nouveau portant que l'empereur, le czar et le roi d'Espagne feroient au duc de Holstein une pension de 300,000 florins, jusqu'à ce qu'il eût reçu un équivalent pour ses prétentions. Anne négligea les intérêts de ce prince qu'elle redoutoit. En conséquence, elle promit, en termes généraux, de remplir les engagements que ses prédécesseurs avoient pris au sujet de la pragma-

(1) Par le II.e article de ce traité, la czarine accéda à celui que l'empereur avoit conclu avec l'Espagne, le 30 avril 1725, et garantit les possessions de ce prince selon la teneur du XII.e article de la pragmatique-sanction. La cour de Vienne ne considéra pas la défection subséquente de l'Espagne, comme ayant annullé l'obligation. *M.r Robinson to M.r Walpole, Sept.* 1736.

Digitized by Google

LXXXIX. 1731—1733.

tique-sanction ; et l'empereur, satisfait de cette déclaration, ne sollicita pas un autre traité (1).

La Porte Ottomane, entièrement occupée des progrès que faisoit Thamas-Kouli-Khan, qui avoit pris Bassora et investi Bagdad, désiroit d'entretenir la paix avec les puissances de l'Europe.

Louis XV ne songeoit guère alors qu'à ses plaisirs. Ce prince étoit gouverné par le cardinal de Fleury, sous la sage administration de qui la France avoit recouvré en grande partie ses forces. La nation, charmée d'avoir vu se renouveler ses relations avec l'Espagne, commençoit à reprendre ses anciens projets de conquête ; et l'esprit ardent de la noblesse, qui considéroit comme honteux le rôle secondaire que cette puissance avoit joué depuis la mort de Louis XIV, désiroit une guerre qui pût lui rendre son premier ascendant. La France étoit donc à la tête de la ligue qui s'opposoit à la garantie de la pragmatique-sanction ; et dans cette conjoncture importante, elle agitoit toutes les cours de l'Europe par les intrigues de Chauvelin, qui étoit à la fois chancelier du royaume et secrétaire d'état pour le département des affaires étrangères, et qui avoit une grande influence sur les résolutions du vieux cardinal (2).

---

(1) *M.r Robinson's Dispatches.*

(2) *Memoirs of sir Robert and lord Walpole, passim.*

Digitized by Google

Il n'y avoit que le bruit des armes et les travaux de la guerre qui pussent tirer Philippe V de sa mélancolie habituelle. Ce prince avoit renoncé à l'espoir de succéder à la couronne de France, et il ne songeoit qu'à seconder les desseins de la reine son épouse, qui, pour procurer à un autre de ses fils un établissement en Italie, désiroit avec ardeur de voir la guerre déclarée contre la maison d'Autriche. La France et l'Espagne faisoient les plus grands préparatifs, tant sur mer que sur terre, et sembloient n'attendre qu'un prétexte pour commencer les hostilités.

L'Espagne et le Portugal, par le mariage de Joseph, prince du Brésil, et de Marie-Anne, infante d'Espagne, et par celui de Marie Barbara, princesse de Portugal, et de Ferdinand, prince des Asturies, avoient, en apparence, étouffé cette vieille inimitié qui les avoit si long-temps désunies. Mais la haine nationale en fut très-peu diminuée. D'ailleurs, le caractère hautain des deux souverains n'étoit pas propre à entretenir l'harmonie entre eux. Jean V, roi de Portugal, qui étoit beau-frère de Charles VI, avoit toujours la même partialité pour la maison d'Autriche, et avoit conçu la plus grande aversion pour la maison de Bourbon.

Le 19 Janv. 1729.

Dans le cours des contestations qui s'élevèrent pour la succession aux duchés de Toscane et de Parme, le roi de Sardaigne se vit recherché par

Digitized by Google

LXXXIX. 1731—1733. les maisons d'Autriche et de Bourbon. Victor-Amédée, séduit par l'offre qui lui fut faite d'une partie du Milanais, conclut, au mois de juin 1730, un traité avec l'empereur; mais à peine l'eut-il signé, que de plus grands avantages le portèrent à faire alliance avec l'Espagne. Peu de temps après, ce monarque ambitieux surprit l'Europe par son abdication volontaire. Les motifs qui ont déterminé cette résolution inopinée n'ont jamais été parfaitement connus. On l'a attribuée à l'embarras où des engagements contradictoires avoient jeté Victor-Amédée, au déclin de sa santé, et à un accès de dévotion, ou au désir de déclarer son mariage avec la comtesse de Saint-Sébastien, qui avoit été long-temps sa maîtresse, et qu'il venoit d'épouser.

1. 3 Sept. 1730. Ce fut dans son château de Rivoli, où il se plaisoit infiniment, que le roi de Sardaigne fit son abdication. Le jour suivant, il partit pour Chambéry, où il passa plusieurs mois, dans la compagnie de la comtesse de Saint-Sébastien, qu'il avoit créée marquise de Sphingy, et qu'il avouoit pour son épouse. Il sembloit goûter une grande satisfaction dans cette retraite. Il ne tarda pas, cependant, à regretter l'autorité dont il s'étoit démis. La marquise entretint ses regrets; et une attaque d'apoplexie ayant altéré ses facultés intellectuelles, il ne fut pas difficile de l'engager à tenter de remonter sur le trône. Sous

Digitized by Google

prétexte de changer d'air, il se rendit à Montcallier, château situé près de Turin; et son fils, en l'y recevant, lui témoigna beaucoup de respect. Peu de temps après son arrivée, Victor-Amédée fit venir le marquis del Borgo, premier ministre, et lui commanda de lui apporter le papier, voulant dire l'acte de son abdication. Lorsque le marquis se fut retiré, le prince parut extrêmement agité. S'étant relevé à minuit, il s'écria : « Ma résolution est prise! » Il monte à cheval aussitôt, et court, suivi d'une seule personne, à la citadelle de Turin. Le gouverneur refuse de le laisser entrer; et, transporté de fureur, le prince retourne à Montcallier.

Les membres du conseil ayant été convoqués par le roi, lui firent sentir la nécessité de s'assurer de la personne de Victor-Amédée; et Charles-Emmanuel signa, non sans regret, l'ordre d'arrêter son père. Ce prince, épuisé par l'agitation où il s'étoit mis, étoit plongé dans un profond sommeil, lorsqu'on força les portes de son appartement. Après une résistance inutile, il fut séparé de la marquise, et conduit avec une escorte à Rivoli. Pendant le chemin, il descendit plusieurs fois de voiture, sous divers prétextes, et tenta d'exciter la compassion des soldats, en leur rappelant les périls qu'il avoit partagés avec eux, et les victoires qu'ils avoient remportées sous son commandement. Victor-Amédée fut

Digitized by Google

LXXXIX. 1731 – 1733.

extrêmement affecté en revoyant les lieux qui avoient été témoins de sa grandeur passée, et où il avoit signé son abdication Quoiqu'on lui eût rendu son épouse, la violence de son caractère, que redoubloit la solitude, affoiblit sa raison. A sa demande, il fut reconduit à Montcallier, où il mourut le 20 octobre 1732 (1).

Charles-Emmanuel étoit âgé de trente ans lorsqu'il monta sur le trône. Son éducation avoit été extrêmement négligée, et l'on avoit pris soin de l'éloigner des affaires. Mais il montra bientôt qu'il avoit les talents de son père, quoiqu'il n'en eût pas l'ardeur. Ayant trouvé un habile ministre dans le marquis d'Ormea, le Richelieu du Piémont, il suivit, avec autant d'adresse que de jugement, les projets d'agrandissement que ses prédécesseurs avoient conçus. En mettant à profit la mésintelligence qui régnoit entre les maisons d'Autriche et de Bourbon, et en se rangeant du côté d'où il espéroit retirer les plus grands avantages, il parvint à tenir la balance en Italie. Depuis le peu de temps qu'il régnoit, il avoit considérablement amélioré ses finances. Il avoit à ses ordres une armée bien disciplinée; et à l'exemple de son père, il brûloit

(1) *M.r Allen's Dispatches, from Turin, from Sept. 29, 1730 to Oct. 31, 1732.*

Digitized by Google

du désir de cueillir des lauriers dans les champs de la gloire.

L'adhésion du roi de Sardaigne importoit infiniment à l'empereur, soit pour empêcher la guerre de s'allumer en Italie, soit pour y donner la supériorité aux armes autrichiennes. Mais comme les deux souverains se défioient l'un de l'autre, l'Angleterre s'efforça de les rapprocher. Charles-Emmanuel, pour prix de son accession et de la garantie qu'il donneroit au sujet de la pragmatique-sanction, ce qui devoit l'exposer au ressentiment de la France et de l'Espagne, demanda, entr'autres choses, le paiement des sommes qui, depuis l'année 1703, étoient dues au Piémont, pour l'entretien des troupes impériales en Italie, la faculté d'élever des forteresses dans les contrées qui lui avoient été cédées, et la cession de plusieurs parties du Milanais, du pays des Langues et du marquisat de Final. En cas de guerre, il vouloit avoir aussi Parme et Plaisance, si don Carlos étoit forcé de les abandonner; et si l'infant les conservoit, Charles-Emmanuel exigeoit qu'on y substituât Novarre, Tortone et Vigevano, avec leurs dépendances. Ces demandes furent remises, par M. Robinson, aux ministres de l'empereur, au mois de décembre 1732; mais la lenteur ordinaire de la cour de Vienne, la défiance de Charles VI, et la proposition de céder le pays des Langues, qui étoit

Digitized by Google

LXXXIX.
1731—1733.

un fief de l'Empire, furent cause que la réponse fut différée; et l'on ne fit aucun effort réel pour contre-balancer les offres de la France, et gagner un prince dont l'alliance étoit si importante (1).

Les Provinces-Unies étoient en proie aux factions. Les états-généraux ne songeoient guère qu'à faire prospérer le commerce; et quoiqu'ils eussent garanti la pragmatique-sanction, ils s'inquiétoient peu de la sûreté des possessions autrichiennes, à l'exception des Pays-Bas. Les contestations qu'ils avoient eues avec l'empereur, au sujet du traité de la Barrière, et la conduite hautaine des ministres de la cour de Vienne, leur avoient donné beaucoup de mécontentement, et ils craignoient d'être, par l'effet de l'union de la maison d'Autriche et de l'Angleterre, entraînés dans une guerre contre la France.

Après l'avénement de la maison de Brunswick, la Grande-Bretagne avoit vu s'accroître son commerce et ses richesses; et depuis le règne d'Elisabeth, elle n'avoit pas joui d'un état de paix aussi long. Elle en étoit redevable, tant à l'établissement d'un parlement septennal, ce qui avoit permis au gouvernement d'avoir un système de conduite permanent, qu'aux principes pacifiques du ministère.

(1) *M.r Robinson's Dispatches.* — *Muratori*, 1732, 1733. — M. Denina, Révolutions d'Italie.

Digitized by Google

George II, qui étoit dans sa cinquantième année, étoit un prince rempli d'honneur et ami de la vérité. Il avoit un jugement solide; mais il étoit irascible, il ne recevoit qu'avec impatience les représentations qu'on lui adressoit, et il n'étoit pas facile de l'appaiser. Comme Charles VI, il étoit attaché à l'étiquette, et il aimoit aussi la guerre et tout ce qui s'y rapportoit. Il avoit une juste idée des intérêts généraux de l'Europe, quoique son attachement à ses états d'Allemagne fût cause que souvent il étoit dominé par les préjugés d'un électeur, et il n'apprécioit pas assez les grands principes de marine et de commerce sur lesquels repose le gouvernement britannique. A son avénement, il trouva la Grande-Bretagne en bonne intelligence avec la France, et en contestation avec la maison d'Autriche. Tant par politique que par prudence, il suivit un système qui assuroit la tranquillité de l'Angleterre. Cependant il n'oublioit pas que la maison d'Autriche en étoit l'alliée naturelle, et il s'empressa de conclure le traité de Vienne, aussitôt que l'empereur eut promis de faire droit à ses prétentions, en qualité d'électeur de Hanovre. Depuis cet instant, il fut constamment d'accord avec Charles VI, et s'indigna des efforts que fit la France pour abaisser ce prince et sa maison.

Quoiqu'il ne souffrît point la contradiction,

Digitized by Google

LXXXIX. 1731—1733.

et qu'il ne voulût point se laisser gouverner, George II déféroit aux conseils de la reine Caroline, son épouse, dont la prudence et la douceur étoient plus analogues au caractère de la nation. Cette princesse entretenoit correspondance avec l'impératrice, (1) de qui elle étoit parente éloignée; et dans ses lettres, elle déclaroit constamment que, comme le sien, le vœu du roi, son époux, étoit de cimenter l'union des deux puissances. Cependant, comme elle avoit principalement pour but d'assurer la tranquillité et la prospérité de l'Angleterre, elle se conduisoit par les avis de sir Robert Walpole, dont elle avoit empêché le renvoi lorsque George II étoit monté sur le trône, et qu'elle continuoit à soutenir de tout son crédit.

Sir Robert Walpole s'étoit élevé, d'une condition privée, au rang de premier ministre, par les talents qu'il avoit montrés comme orateur de la chambre des communes, et par ses connoissances en finance. Il étoit entré de bonne heure dans la carrière de la politique, et durant tout le règne d'Anne, il s'étoit signalé par l'appui qu'il avoit prêté à la maison d'Autriche, et par sa haine contre la maison de Bourbon. Il avoit blâmé la paix d'Utrecht, et montré beaucoup de zèle pour la succession dans la ligne

(1) *Memoirs of sir Robert Walpole, ch. XLIV.*

Digitized by Google

LXXXIX.
1731—1733.

protestante. Peu de temps après l'avénement de George I.er, il avoit été mis à la tête de l'échiquier. Il avoit résigné cette place en 1717, lorsque la division s'étoit mise dans le ministère whig, et il étoit resté dans le parti de l'opposition, jusqu'à ce qu'après la chute de la compagnie du Sud, le vœu du monarque et la voix de la nation, l'eussent rappelé au poste qu'il avoit quitté.

Depuis cette époque, l'administration intérieure du royaume fut confiée à ses soins, et la principale direction des affaires étrangères fut remise au lord Townshend, son beau-frère, qui étoit secrétaire d'état; mais une différence d'opinion, survenue entre eux en 1730, ayant porté ce lord à résigner sa place, sir Robert Walpole fut créé premier ministre, et dirigea en chef les conseils de l'Angleterre, tant pour les affaires intérieures que pour celles du dehors.

Perpétuer dans la maison de Hanovre la succession au trône d'Angleterre, et favoriser les intérêts du commerce de son pays, tels étoient les deux grands mobiles de Walpole. Ce fut en conséquence de ce système, et pour empêcher que la France n'épousât la cause du prétendant, qu'il fit entrer la Grande-Bretagne dans une alliance avec cette puissance. Lorsque l'empereur se fut ligué avec l'Espagne, qu'il eut paru disposé à prêter des secours à la maison de Stuart,

LXXXIX.
1731—1733.

et que, contre les intérêts du commerce de l'Angleterre, Charles VI eut établi la compagnie d'Ostende, Walpole n'hésita pas à faire rompre les liens qui attachoient, depuis si long-temps, la maison d'Autriche aux puissancces maritimes. La situation politique de l'Europe ayant changé, ce ministre fut un des plus zélés parmi ceux qui proposèrent de renouveler les anciennes liaisons, et d'assurer, pour maintenir l'équilibre de l'Europe, l'indivisibilité de la succession des états autrichiens. Ce fut principalement à ses conseils qu'on dut le traité qui fut conclu à Vienne en 1731; et quoiqu'il eût reconnu tout le danger qu'il y avoit à donner, à un prince de la maison de Bourbon, une souveraineté en Italie, il avoit soutenu, tant pour l'honneur de son pays, que pour ne pas le priver du commerce de l'Espagne, la quadruple alliance, qui cependant avoit été conclue contre son avis.

Le duc de Newcastle et le lord Harrington étoient à la tête du département des affaires étrangères, l'un pour le nord et l'autre pour le midi. Mais le premier n'avoit guère de ministre que le titre. Le lord Harrington étoit attaché particulièrement au roi. Il en avoit pris toutes les idées de guerre et de gloire, et pensoit qu'il étoit de l'honneur de l'Angleterre de soutenir la maison d'Autriche, au risque même d'une rupture avec la France. Comme il accompagnoit

Digitized by Google

ordinairement George II dans ses voyages à Hanovre, il influoit infiniment sur les affaires étrangères, et principalement sur les négociations avec la cour de Vienne, qui étoient de son département; et il faisoit les plus grands efforts pour animer les conseils du cabinet britannique.

Walpole étoit aussi contrarié par un parti nombreux et très-violent, qui blâmoit ses mesures pacifiques comme contraires à l'honneur national, et comme ne tendant qu'à l'agrandissement de la maison de Bourbon, et à la ruine de la maison d'Autriche, qu'ils considéroient, l'une comme l'ennemie, et l'autre comme l'alliée naturelle de l'Angleterre. (1)

(1) *Memoirs of sir Robert Walpole, ch. XXIV.*

Digitized by Google

CHAPITRE XC.

1733 — 1734.

COMPÉTITEURS au trône de Pologne. — La France soutient Stanislas Leczinsky, et l'Empereur, de concert avec la Russie, Auguste, électeur de Saxe. — Élection de Stanislas et contre élection d'Auguste. — Stanislas est chassé de Pologne. — Auguste est reconnu roi. — L'Empereur est abandonné de tous ses alliés, à l'exception de la Russie. — Il est attaqué par les rois de France, d'Espagne et de Sardaigne. — Il perd le Milanais. — Le corps germanique lui fournit des secours. — Campagne de 1734 en Italie. — Conquête de Naples par don Carlos. — Campagne d'Allemagne.

Chap XC.
1733—1734.

PLUSIEURS prétendants se mirent sur les rangs pour obtenir la couronne de Pologne ; mais le nombre en fut promptement réduit à deux, Stanislas Leczinsky, et Auguste, électeur de Saxe, fils du feu roi.

Stanislas Leczinsky, fils du grand-trésorier de Pologne, étoit né en 1677. Ce prince avoit été placé sur le trône par Charles XII, lorsqu'il en eût fait descendre Auguste II ; mais après

Digitized by Google

la journée de Pultava, il s'étoit retiré dans la Poméranie suédoise. Frédéric I.er, roi de Prusse, que les succès des Russes avoient alarmé, avoit conçu le projet d'une ligue entre Charles XII, Auguste II et lui, ligue que devoit cimenter l'abdication de Stanislas, du consentement duquel il s'étoit assuré. Stanislas, pour obtenir l'adhésion du roi de Suède, résolut d'aller le trouver. Ayant été arrêté sur les confins de la Moldavie, il fut conduit à Bender, d'où l'on venoit d'enlever Charles, qui lui fit dire de ne jamais traiter avec Auguste. Stanislas fut bientôt remis en liberté, et se rendit à Deux-Ponts, ville que le roi de Suède lui avoit assignée pour résidence, en lui abandonnant le revenu entier du duché. La mort de Charles XII ayant fait passer cette souveraineté à une autre branche, Stanislas fut forcé de chercher un asile ailleurs. Il se retira à Weissembourg en Alsace, où il vécut dans un état voisin de l'indigence, d'où le tira le mariage de sa fille avec Louis XV, qui lui fit alors une pension considérable. Stanislas eut une cour brillante, et reçut tous les honneurs dus aux souverains; et la mort d'Auguste II ayant rendu vacant le trône de Pologne,

(1) *Lengnich, Historia Poloniæ.* — Voltaire, Histoire de Charles XII.

Digitized by Google

Chap. XC.
1733—1734.

il se mit sur les rangs, soutenu par un parti puissant et appuyé du crédit de la France.

Auguste III s'étant montré disposé à garantir la pragmatique-sanction, Charles VI épousa la cause de ce prince, et lui concilia la bienveillance de la Russie, qui étoit intéressée à faire rejeter Stanislas, le protégé de la France. L'empereur annonça, dans une déclaration, qu'il falloit procéder à une élection, en se conformant à la constitution de la Pologne, qu'il avoit garantie, et dit qu'il soutiendroit celui qui pourroit être le plus agréable à la république et aux puissances voisines. Charles VI, dans cette déclaration, qui donnoit l'exclusion à Stanislas, fit mention des engagements qu'il avoit pris pour le maintien de l'indépendance de la Pologne avec la czarine et le roi de Prusse. En même temps il envoya des renforts dans la Silésie, et témoigna la résolution de se réunir à ses alliés, pour faire exclure Stanislas, de vive force, s'il en étoit besoin.

Cette conduite et le langage que les ministres de l'empereur tinrent dans toutes les cours de l'Europe, portèrent le roi de France à déclarer qu'en sa qualité de garant du traité d'Oliva, il s'opposeroit à l'intervention des puissances étrangères dans l'élection d'un roi de Pologne; et ses agents prodiguèrent l'or et les promesses pour faire élire Stanislas. Charles VI,

Digitized by Google

qui comptoit sur le concours de la Russie, de la Prusse et des puissances maritimes, publia un contre-mémoire, où il accusa la France de chercher à gêner les suffrages des Polonais, et prétendit que la déclaration de cette puissance étoit conçue en des termes peu mesurés, et avoit été répandue, avec une affectation indécente, dans toute l'Europe.

Cependant la diète convoquée par le primat, que la France avoit gagné, forma une confédération, qui s'engagea à n'élire qu'un Polonais; et la pluralité des membres se montrèrent favorables à Stanislas. Pour s'opposer à ce parti puissant, l'empereur, la czarine et le roi de Prusse voulurent faire entrer leurs armées en Pologne. Mais l'indifférence de l'Angleterre, la défection des Provinces-Unies, et celle même de Frédéric I.er, qui changea tout à coup de sentiment, portèrent Charles VI à rappeler de la Silésie la plus grande partie de ses troupes, et à déclarer qu'il ne vouloit point employer la force contre la diète d'élection. Toutefois les représentations de la Russie, et le désir que l'empereur avoit de favoriser les intérêts de l'empereur de Saxe, firent qu'il donna l'ordre à six mille hommes d'aller renforcer les troupes qu'il tenoit campées dans la province que nous venons de nommer; et quoique le roi de Prusse eût déclaré qu'il vouloit rester neutre, le ministre de Char-

Le 24 Mai 1733.

Digitized by Google

Chap. CX. 1733—1734.

les VI accompagna l'ambassadeur de Russie, lorsqu'il notifia au grand-maréchal de la diète que sa souveraine avoit résolu d'exclure Stanislas par la force des armes.

Le 30 Août.

Cette menace et l'approche d'une armée russe ne firent qu'animer de plus en plus les Polonais, loin de les intimider. La diète d'élection se forma dans la plaine de Wola, et élut Stanislas, le 12 du mois de septembre. Ce prince, suivi d'une seule personne, avoit bravé les plus grands dangers pour traverser l'Allemagne, étoit arrivé le 9 à Varsovie, avoit paru dans le champ de l'assemblée, et avoit été reçu avec des acclamations redoublées.

Ainsi qu'il arrivoit toujours dans les élections pour la ouronne de Pologne, il y eut scission dans l'assemblée; un parti de nobles, qui étoit conduit par le prince Viesnovitzki, se sépara de la diète, passa la Vistule, et se joignit à l'armée russe, qui marchoit contre Varsovie. Sous la protection de cette armée, les dissidents formèrent à Kamien, (1) dans les environs de Praga, une autre diète d'élection; et le 5 octobre, ils choisirent pour roi l'électeur de Saxe, qui prit le nom d'Auguste III. Cependant Stanislas, qui avoit quitté Varsovie, s'étoit retiré à

(1) Praga est un faubourg de Varsovie, et Kamien un village célèbre par l'élection de Henri de Valois, qui ensuite a été roi de France.

Digitized by Google

Dantzick, où les troupes russes et saxonnes l'assiégèrent. La Pologne se soumit presque sans résistance; et le 25 décembre, Auguste fut couronné à Cracovie. (1)

Les déclarations des ministres de l'empereur, le traité que ce prince avoit conclu avec l'électeur de Saxe, et son opposition évidente à l'élection de Stanislas, l'engagèrent dans une guerre contre la France, l'Espagne et la Sardaigne, bien qu'il n'eût pas envoyé un seul homme en Pologne, et qu'il eût laissé la conduite de l'affaire à la czarine.

Charles VI s'étoit persuadé que la circonspection et la timidité naturelle du cardinal de Fleury empêcheroient ce ministre de faire déclarer la guerre à la maison d'Autriche, soutenue par de si grandes alliances; et quoiqu'il pût arriver, l'empereur se croyoit assuré du concours des puissances maritimes, et de celui de la Russie, du Danemarck, de la Prusse et de la Sardaigne. Mais il fut trompé dans cette attente. Walpole ne voulut point engager l'Angleterre en des hostilités, à la veille d'une élection parlementaire, et à une époque où l'établissement de l'excise causoit beaucoup de mécontentement. La Hollande, gagnée par la France, refusa d'entrer dans une guerre où il ne s'agissoit que de

(1) *Lengnich, Historiæ Poloniæ.*

Digitized by Google

Chap. XC. 1733—1734.

l'élection d'un roi de Pologne. Le roi de Prusse, qui avoit conçu une aversion personnelle contre Auguste III, et qui d'ailleurs craignoit de voir les Français conquérir ses états de Westphalie, et avoit peu de confiance dans les promesses que l'empereur lui avoit faites au sujet de la succession de Juliers, se détacha de la ligue et demeura neutre. La Russie étoit assez occupée à contenir les Polonais, et à repousser les incursions des Turcs; et le Danemarck étoit hors d'état d'envoyer des troupes à ses alliés.

Cependant Charles VI comptoit toujours sur la coopération du roi de Sardaigne ; mais il ne vouloit pas en acheter l'alliance à un prix qu'il jugeoit exorbitant. Sous prétexte de consulter le conseil aulique et le sénat de Milan, il ne fit que des réponses évasives. Charles-Emmanuel s'indigna de ces délais; et pour le gagner, les cours de Versailles et de Madrid lui proposèrent des conditions bien plus avantageuses que les demandes qu'il avoit faites à l'empereur. Elles s'engagèrent à lui prêter des secours pour faire, à son profit, la conqnête du Milanais, qui seroit érigé en royaume de Lombardie, et à lui remettre le commandement de leurs armées en Italie. La négociation fut si secrète, que la cour de Vienne vit, avec satisfaction, les préparatifs que fit Charles-Emmanuel, et que le comte de Daun, gouverneur de Milan, fournit au roi de

Digitized by Google

Sardaigne des munitions de guerre et de bouche. Cet officier offrit même de lui envoyer un corps de troupes pour repousser l'armée française, qui passoit les Alpes sous le commandement du maréchal de Villars. Enfin, la cour impériale ne fut détrompée que lorsqu'elle eut vu Charles-Emmanuel joindre ses troupes à celles des alliés, et fondre sur le Milanais. (1) En moins de trois mois, ce prince parcourut la Lombardie autrichienne; il s'empara de l'artillerie et des magasins; et à la fin de la campagne, Mantoue fut, dans cette partie de l'Italie, la seule place qui restât à l'empereur.

A l'instant même où les troupes françaises passoient les monts pour se réunir aux troupes sardes, une autre armée s'emparoit de la Lorraine, et prenoit possession du fort de Kell. Pour calmer les alarmes du corps germanique, le ministre de Louis XV déclara à la diète que la mesure qui venoit d'être prise n'avoit pas moins pour objet d'empêcher que le chef de l'Empire n'en opprimât les membres, que d'attaquer la maison d'Autriche, contre qui seule la France étoit en guerre. Le 29 Oct.

L'approche de l'hiver empêchant l'ennemi de pénétrer en Allemagne, l'empereur profita de

(1) *Muratori, Annali d'Italia, tom. XII, P. I, p. 247.*

Digitized by Google

Chap. XC. 1733—1734. ce délai pour faire travailler aux lignes d'Etlingen, qui couvroient Philipsbourg et défendoient le passage du Rhin. Il adressa aussi des représentations très-fortes à la diète, au sujet de cette aggression de la France. Les Catholiques se déclarèrent sans peine en sa faveur, et il gagna les Protestants, en leur promettant de faire révoquer l'article qui les choquoit dans le traité de Riswick. En conséquence, malgré les représentations des électeurs de Cologne, de Bavière et palatin, qui déclarèrent qu'ils se proposoient de garder une stricte neutralité, l'assemblée vota la mise sur pied d'une armée de cent vingt mille hommes, et des contingents considérables en argent.

Charles VI, profondément affligé de l'état désastreux de ses affaires en Italie, dirigea ses premiers et ses principaux efforts vers la conservation de l'importante forteresse de Mantoue. En conséquence, il fit passer dans la Lombardie la plus grande partie des troupes qu'il avoit levées dans ses états héréditaires, et conféra le commandement au feld-maréchal comte de Mercy, le plus entreprenant de ses généraux, auquel il donna l'ordre positif de prendre l'offensive. Mercy marcha vers Mantoue avec six mille hommes. Après avoir reconnu la position de l'ennemi, il retourna à Roveredo pour presser la marche des troupes qu'on rassembloit dans

Fév. 1734.

Digitized by Google

l'évêché de Trente et dans le Tirol. Dans cette conjoncture critique, il eut sur les yeux une inflammation, qui le priva presque entièrement de la vue. Bientôt après il fut frappé d'un coup d'apoplexie. Ses opérations en furent retardées jusqu'au commencement du mois de mai. Etant alors en convalescence, il se mit à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et s'avança vers l'Oglio et le Pô.

Les troupes sardes étoient postées sur l'un et l'autre bord de l'Oglio, et les troupes françaises sur la rive méridionale du Pô, depuis Guastalla jusqu'à Revero. Mercy atteignit à la rive septentrionale, et par une manœuvre hardie et savante, il parvint à passer le fleuve près de San-Benedetto. Ayant surpris les troupes françaises, il leur enleva leurs magasins et leurs bagages, les repoussa jusqu'à Parme, et occupa les villes de Guastalla, de Novellara, de la Mirandole et de Reggio. Mais une nouvelle attaque d'apoplexie vint l'arrêter au milieu de ses succès, et il fut obligé de se retirer quelque temps à Padoue. (1) Pendant son absence, les généraux autrichiens tentèrent d'enlever aux Français la forte position de Colorno. Ils y parvinrent après une action très-chaude; mais ils en furent ex-

(1) *Muratori, annali d'Italia, vol. XII, P. I, p.* 257-259.

Digitized by Google

Chap. XC.
1733—1734.

pulsés eux-mêmes, avec une perte considérable, par le roi de Sardaigne. Le mauvais succès de cette entreprise, qui s'étoit faite sans ordre, excita l'indignation du feld-maréchal, et il n'eut pas plutôt rejoint l'armée, qu'il se retira à San-Martino, où il passa plusieurs jours. S'étant appaisé, il se rendit au camp, et résolut d'y signaler son retour par une action d'éclat. Le roi de Sardaigne étant allé à Turin, près de la reine son épouse, qui étoit malade, avoit donné l'ordre de se tenir sur la défensive pendant son absence. Le maréchal de Villars (1) avoit été forcé, par son grand âge, à quitter aussi l'armée, et le commandement des troupes françaises avoit passé au maréchal de Coigny, que fatiguoient les intrigues des comtes de Broglie et de Maillebois. Empressé de mettre cette conjoncture à profit, Mercy s'avança jusqu'à San-Prospero, fit halte pendant quelques jours; et, le 28 juin, ayant passé la rivière de Parme au midi de la ville, il campa entre cette rivière et la Braganza.

Les alliés n'étoient point dans l'inaction. Le maréchal de Coigny, devinant les intentions de l'ennemi, avoit pris une forte position. Ses troupes s'étendoient le long de la chaussée qui conduit à Plaisance. Son aile gauche s'appuyoit à la

(1) Ce grand capitaine mourut à Turin, le 17 juin 1734, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Digitized by Google

ville de Parme, et son aile droite étoit couverte par le village de Crocetta, et par des marais qui se prolongeoient jusqu'au Taro. Il fit élargir ses fossés, auxquels il donna vingt-sept pieds de profondeur; il fortifia sa position par des abattis et de nouveaux retranchements, et logea des troupes dans les maisons de plaisance, qui étoient élevées le long de la chaussée. Cette position avoit été parfaitement choisie, la nature du terrain et la profondeur des tranchées rendant entièrement inutile la nombreuse cavalerie de l'ennemi.

Le 29 juin au matin, le comte de Mercy passa la Braganza, et laissant la ville de Parme au levant, s'avança jusqu'à Crocetta, son armée étant divisée en deux colonnes. Après avoir adressé une courte harangue à ses soldats, il confie le commandement de la colonne gauche au prince de Wirtemberg, et lui-même, à la tête de la colonne droite, marche vers la chaussée. Sans attendre la colonne gauche, il ordonne à deux régiments d'infanterie de commencer l'attaque. Ces deux corps se présentèrent avec intrépidité devant le fossé. Déjà même ils y jetoient des fascines, lorsqu'ils furent repoussés par le feu habilement dirigé de l'ennemi, qui leur tua tous leurs grenadiers et un grand nombre d'officiers. Le feld-maréchal fit avancer d'autres régiments, qui, étant soutenus par la colonne gauche,

Digitized by Google

Chap. XC.
1733—1734.

comblèrent le fossé avec les corps morts de leurs camarades, lorsque les fascines leur manquèrent, et ils furent sur le point de forcer le retranchement. A ce moment, le comte de Mercy fut blessé mortellement d'un coup de mousquet, et ses troupes, découragées par la perte de leur général et par le feu continuel de l'ennemi, furent mises dans un désordre extrême. L'arrivée du prince de Wirtemberg, qui prit le commandement, leur rendit le courage. Elles gagnèrent le haut de la chaussée, et poussèrent jusqu'au second fossé, qu'elles comblèrent en y jetant les corps des Français et des Sardes qui avoient été tués durant l'action. Le prince de Wirtemberg eut deux chevaux tués sous lui, et une forte contusion le contraignit de quitter le champ de bataille. Les Autrichiens, demeurés sans chef une seconde fois, combattirent cependant avec une fureur inconcevable. Ils forcèrent les alliés dans six retranchements successifs. Après un combat de dix heures sans interruption, l'ennemi se retira en bon ordre sous les murs de Parme. Les Impériaux restèrent maîtres du champ de bataille; mais n'ayant plus de général, manquant de vivres, affoiblis par les pertes qu'ils avoient faites, et craignant d'être attaqués sous peu de temps, ils se replièrent sur San-Prospero, et le jour suivant, sur Reggio.

Ainsi finit cette action mémorable, dans la-

Digitized by Google

quelle dix mille hommes perdirent la vie, et, chose jusque-là sans exemple, où l'on ne fit, de part ni d'autre, pas un seul prisonnier, et où l'on n'enleva pas un seul drapeau. Les alliés eurent à regretter la mort d'un grand nombre de leurs officiers les plus braves, et les Impériaux, celle de leur commandant en chef, de sept généraux et d'une foule d'officiers. (1)

Quoique le comte de Mercy eût ordonné cette attaque malgré les représentations de ses officiers, et que la manière dont il la dirigea ait été considérée comme une inconcevable témérité, (2) il est probable que s'il n'avoit pas été tué, les alliés auroient été expulsés du duché de Parme, et que les affaires de l'empereur se seroient relevées. Les Impériaux, pour conserver leurs communications avec Mantoue et la Mirandole, se retirèrent derrière la Secchia; mais la garnison de Guastalla, qui se montoit à douze cents hommes, ayant été laissée sans artillerie, et sans munitions de guerre et de bouche, se rendit au roi de Sardaigne, qui rejoignit

(1) Nous avons tiré le récit de cette action du rapport que le consul anglais Skinner en a fait à Reggio, le 1.er juillet 1734. *Oxford Papers.* — *Muratori, Annali d'Italia.*

(2) Il avoit laissé ses canons en arrière. *Consul Skinner's account.*

Chap XC. 1733—1734.

son armée le lendemain du combat. Les Français prirent position à la gauche de la rivière, et Charles-Emmanuel établit son quartier-général à San-Benedetto. Les alliés, occupant Modène, Carpi, Ribiera et Reggio, commandèrent tout le duché, et confinèrent les Impériaux entre Mantoue et la Mirandole; mais la perte qu'ils avoient essuyée à la bataille de Parme, et la division qui commençoit à se mettre entre les Français et les Sardes, les réduisirent à l'inaction.

Au mois de juillet, les Impériaux reçurent des renforts considérables; et le comte de Konigseck, qui prit le commandement, s'avança jusqu'à Quingentolo. Il ne fut séparé de l'ennemi que par la Secchia, jusqu'au 14 du mois de septembre, qu'il commença ses opérations par une action brillante. Tandis qu'un détachement tenoit en échec un corps de troupes françaises, dix mille hommes passent la rivière au gué, dans le silence de la nuit, et surprennent le quartier du maréchal de Broglie. Ce général n'eut que le temps de s'échapper. Les alliés se replièrent sur Guastalla, et se postèrent entre le Crostolo et le Pô. Les Impériaux les attaquèrent le 19 septembre; mais après un combat de huit heures, ils furent repoussés par les efforts du roi de Sardaigne, qui ramena plusieurs fois les troupes à la charge. Les Français perdirent trois de leurs généraux, et les Impériaux, le prince

Digitized by Google

de Wirtemberg, le général Colmenero, et le prince de Saxe-Gotha, outre un grand nombre d'officiers d'un grade inférieur. Quant aux soldats, la perte fut considérable et presque égale des deux côtés.

Les Impériaux, qui se retirèrent en bon ordre et sans être poursuivis, prirent une forte position au nord de l'Oglio et du Pô. Le reste de la campagne s'écoula sans aucun autre événement que la levée du siége de la Mirandole, place qu'avoit investie le maréchal de Maillebois, qui fut repoussé avec perte de toute son artillerie. Les Impériaux demeurèrent sous leurs tentes jusqu'au commencement du mois de janvier. Les troupes des alliés, qui campoient entre des marais, souffrirent considérablement de maladies épidémiques, jusqu'à ce que le roi de Sardaigne les eût mises en quartier d'hiver. Les Allemands passèrent ensuite l'Oglio, et se mirent en possession de Bozzolo, de Castel-Maggiore, de Sabionetta, et d'autres places situées entre cette rivière et le Pô. (1)

Durant le cours de ces opérations, don Carlos se déclara majeur, et prit en main le gouvernement des duchés de Parme et de Plaisance. Une armée espagnole, que le comte de Montemar commandoit sous ce prince, s'assembla dans 1734.

(1) *Muratori, Annali d'Italia.*

Digitized by Google

Chap. XC. 1733—1734.

la Toscane, traversa l'état de l'Eglise, et s'avança vers la frontière septentrionale du royaume de Naples. En même temps, une escadre espagnole, qui portoit un grand nombre de troupes, parut devant Civita-Vecchia. Une partie de la flotte demeura dans le port; l'autre fit

Le 20 Fév.

voile vers Baïa, et se mit en possession des îles d'Ischia et de Procida. L'armée impériale étoit dispersée en diverses forteresses, et il n'en restoit, pour tenir la campagne, que deux divisions peu considérables. L'un de ces corps, qui étoit de six mille hommes, étoit retranché sous les murs de Sant'-Angelo della Canina, sur la frontière septentrionale, et l'autre étoit posté dans la Pouille. Le premier étoit commandé par les généraux comtes de Traun et Caraffe, qui différèrent d'opinion entre eux. Caraffe proposa de réunir toutes les garnisons, et de décider du sort de Naples par une action générale, plutôt que de laisser l'ennemi s'avancer vers la capitale, et détruire l'armée en détail. L'autre général, au contraire, vouloit qu'on se tînt sur la défensive (1) jusqu'à l'arrivée d'un renfort de vingt mille hommes qu'on attendoit

(1) Selon Muratori, l'empereur avoit donné l'ordre de risquer une action générale, et une lettre du conseil aulique enjoignoit de se tenir sur la défensive. *Tom. II, P. I.*

Digitized by Google

d'Allemagne. Par malheur, son avis prévalut. L'armée espagnole ayant forcé les lignes de Sant'-Angelo, laissa en arrière deux corps destinés à bloquer Gaëte et Capoue, où les troupes impériales s'étoient retirées, et marcha contre Naples. Don Carlos, en s'approchant d'Averse, reçut les clefs de la capitale, où trois mille hommes de troupes espagnoles entrèrent, sans coup férir, le 10 avril. En moins d'un mois, les forts qui défendoient la ville de Naples et le port de Baïa se rendirent, et les deux mille hommes qui en composoient les garnisons furent faits prisonniers de guerre. Le 10 mai, don Carlos, qui prit le nom de Charles III, fit dans Naples, aux grandes acclamations des habitants, son entrée triomphante; et, le 27, le comte de Montemar défit, après une résistance opiniâtre, un corps de neuf mille hommes, qui avoit pris position sous les murs de Bitonto. Ce corps laissa deux mille cinq cents hommes sur le champ de bataille. Il se partagea ensuite en deux parties, dont l'une se retira dans la ville de Bitonto, et l'autre dans celle de Bari, places qui furent enlevées promptement. Gaëte se rendit le 6 août; et Capoue, que défendit le comte de Traun, tint jusqu'au 24 novembre. Enfin, Montemar, qui, en reconnoissance de ses services, avoit été créé duc de Bitonto, prit terre dans les environs de Palerme, à la tête d'un corps de troupes consi-

Digitized by Google

Chap. XC. 1733—1734. dérable, le 24 août; et dans le cours de l'année suivante, il soumit toute la Sicile, à l'exception de Messine et de Syracuse. (1)

Cependant Charles VI leva, dans ses états héréditaires d'Allemagne, beaucoup de troupes et d'argent. Ce prince s'étoit persuadé que le corps germanique feroit les plus grands efforts en sa faveur; mais son espoir fut déçu. Les sommes que la diète avoit votées étoient tellement au-dessous de ce qu'auroit exigé la mise sur pied d'une armée de cent vingt mille hommes, que le duc de Bevern n'en trouva que douze mille lorsqu'il en prit le commandement.

1734. L'armée française, commandée par le maréchal de Bervick, ouvrit la campagne le 9 avril. Après avoir forcé Trarbach à capituler, elle passa le Rhin sur trois colonnes, et dirigea sa marche de façon à tourner les lignes d'Etlingen. Le duc de Wirtemberg, jugeant qu'elles n'étoient pas tenables, se replia précipitamment sur Hailbron, et remit le commandement de l'armée au prince Eugène, qui arrivoit de Vienne.

Ce grand capitaine se flattoit peu de relever les affaires de son souverain. Persuadé que l'empereur seroit abandonné, ou du moins qu'il ne seroit secouru que foiblement par ses alliés, et qu'il se verroit exposé seul au ressentiment de

(1) *Muratori*, *Annali d'Italia*, 1734, 1735.

Digitized by Google

la maison de Bourbon, il avoit désiré que ce prince n'intervînt point dans l'élection d'un roi de Pologne. Il eut le chagrin d'être témoin de la retraite précipitée des troupes allemandes et de la prise de Philipsbourg. Malgré la résistance courageuse du baron de Wütgenau, qui en étoit commandant, cette place, dont la garnison n'étoit que de quatre mille hommes, se rendit, le 18 juillet, au marquis d'Asfeld, le maréchal de Berwick ayant été tué d'un coup de canon pendant le siége. L'arrivée du prince Eugène ranima momentanément le courage de l'armée impériale; mais elle étoit si peu nombreuse, que ce général, malgré ses grands talents, fut réduit à se tenir sur la défensive. Lorsqu'il étoit arrivé au quartier-général, elle n'étoit pas forte de plus de vingt-cinq mille hommes, et durant toute la campagne, elle ne se monta jamais à plus de soixante mille, quoique plusieurs princes, et même le roi de Prusse, accompagné du prince héréditaire son fils, qui a été Frédéric II, y eussent amené leurs contingents en personne, et servissent sous les ordres d'Eugène. Cette armée ressembloit peu aux vieilles bandes que ce général avoit si souvent conduites à la victoire. C'étoit un ramas de jeunes paysans qui ne connoissoient aucune manœuvre, d'étrangers qui ne désiroient que le pillage; et la plupart de ceux qui la commandoient s'occupoient bien moins

Digitized by Google

Chap. XC. 1733—1734.

du succès des opérations que de la préséance. (1) La position d'Eugène devenoit toujours plus difficile par la perfidie du duc de Bevern, qui faisoit entendre à l'empereur que ce grand capitaine n'étoit plus que l'ombre de lui-même, que la mémoire commençoit à lui manquer, qu'il étoit affoibli de corps et d'esprit, qu'il se laissoit gouverner par des hommes de peu de mérite, et qu'il tenoit l'armée impériale dans une inaction honteuse. (2) En conséquence, Charles VI fit partir un agent chargé de surveiller la conduite du général, qui, bien qu'il fût profondément affligé de tant d'injustice, ne voulut point commettre au hasard le salut de la maison d'Autriche, en attaquant une armée bien supérieure en nombre à la sienne, et surtout bien mieux composée. Elle lui suffit cependant pour tenir les Français en échec, et ce fut la prise de Philipsbourg qui termina la campagne.

Renfermant son indignation en son sein, et sachant, par le passé et le présent, que sans les secours des puissances maritimes, l'empereur ne pourroit résister long-temps aux efforts de la ligue formidable qui l'attaquoit, le prince Eugène, pour tirer l'Angleterre de l'indifférence

(1) *Seckendorf's Lebenbeschreibung*, *vol. I*, *p.* 181.

(2) *M.r Robinson to lord Harrington*, *september* 4, 1734.

Digitized by Google

où il la voyoit, tenta d'user de l'influence qu'il avoit sur l'esprit de George II. Il adressa au général Diémar, qui avoit sa confiance, et qui étoit à Londres, plusieurs lettres destinées à être mises sous les yeux du roi. Il y retraçoit la situation de la maison d'Autriche, et y représentoit avec force combien la Grande-Bretagne étoit intéressée à lui prêter des secours. Ce fut vainement. George II reconnut, il est vrai, la solidité des raisonnements d'Eugène ; mais l'opinion de sir Robert Walpole prévaloit. Le cabinet britannique ne voulut point engager la nation dans une guerre, et l'empereur fut délaissé.

Digitized by Google

CHAPITRE XCI.

1733 — 1739.

Vains efforts que fait l'Empereur pour tirer des secours de l'Angleterre. — Négociations pour le rétablissement de la paix. — Campagnes de 1735 en Allemagne et en Italie. — Revers qu'essuient les troupes impériales, et abattement de Charles VI, de sa famille et de ses ministres. — Signature des préliminaires de paix avec la France. — — Accession des rois de Sardaigne et d'Espagne. — Opposition que le duc de Lorraine fait à la cession de ses états. — Paix.

Chap. XCI. 1733—1739.

Le cabinet britannique persistant dans ses résolutions pacifiques, Charles VI feignit d'entrer en négociation séparée avec l'Espagne; et le comte de Kinsky, son ambassadeur près de la cour de Londres, déclara que si son maître ne recevoit point les secours qu'il réclamoit, il ne lui resteroit de parti à prendre, pour prévenir la ruine totale de sa maison, que de donner sa seconde fille en mariage à don Carlos. Ce prince fut cruellement déçu, lorsqu'une lettre du lord Harrington annonça qu'il étoit impossible à l'An-

Digitized by Google

gleterre de se rendre aux vœux de la cour de Vienne, et que, dans la situation où les affaires de l'empereur étoient réduites, S. M. britannique ne pouvoit, avec justice, faire aucune objection contre le mariage de la jeune archiduchesse et de l'infant. Lorsque M. Robinson leur communiqua cette réponse, les ministres de Charles VI lui témoignèrent le plus grand étonnement et la plus profonde indignation. Ils prétendirent que l'union dont parloit la dépêche étoit un prétexte inventé pour colorer la défection et l'injustice de l'Angleterre. L'empereur lui-même désavoua positivement son ministre, et dans un mémoire écrit d'un style très-animé, il justifia sa conduite au sujet des affaires de Pologne, et reprocha vivement au cabinet britannique d'avoir violé les promesses les plus solennelles. Peu de temps après, l'Angleterre et les états-généraux offrirent à Charles VI leurs bons offices pour opérer un accommodement, et s'efforcèrent de l'engager à souscrire au traité de neutralité que, l'année précédente, les Provinces-Unies avoient conclu pour les Pays-Bas. Il rejeta cette proposition avec dédain, et menaça même de porter la guerre en Flandre, en attaquant la France du côté de Luxembourg. Une légère augmentation de forces que l'Angleterre fit dans sa marine, et l'envoi de M. Walpole à La Haye pour y contrebalancer l'influence

Fév. 1734.

Digitized by Google

Chap. XCI.
1733—1739.

du cabinet de Versailles, rendirent quelque espoir à l'empereur. Cependant l'été s'écoulant en vaines négociations, et toutes les demandes de secours que faisoit Charles VI ne recevant que des offres de médiation pour réponse, l'indignation de ce prince monta au plus haut degré, surtout lorsqu'il eut conçu le soupçon que les puissances maritimes et la France travailloient à un plan de pacification. Il imputa aux deux Walpole la conduite de l'Angleterre; et comptant sur les inclinations secrètes du roi, et sur la division qui existoit dans le cabinet britannique, il tenta de renouveler ce projet chimérique qu'il avoit conçu en 1726, d'interjeter appel à la nation contre le ministre, en faisant publier un précis des négociations. N'ayant pu parvenir à intimider Walpole par ce moyen, il essaya de le faire disgracier. Il dépêcha donc en Angleterre un anglais nommé Strickland, qui étoit catholique romain, et attaché au prétendant, à la recommandation de qui il avoit obtenu une abbaye en Normandie. Cet agent, durant la contestation qui, en 1726, s'étoit élevée entre l'empereur et George I.er, avoit entretenu une correspondance avec le parti de l'opposition, et Charles VI l'avoit nommé évêque de Namur. Strickland fut ensuite espion du ministère anglais; et par l'ordre de George II, le lord Harrington pressa fortement la cour impériale de lui faire obtenir le

Digitized by Google

chapeau de cardinal, afin qu'il eût un prétexte de résider à Rome pour y surveiller la conduite du prétendant. Muni de cette recommandation puissante, il se rendit à Vienne, et y augmenta la bonne opinion que les réformes qu'il avoit faites dans son diocèse avoient données de lui à l'empereur, qui lui accorda une audience particulière, où l'évêque se vanta de forcer Walpole à déclarer la guerre à la France, sinon d'en obtenir le renvoi. Chargé de lettres de Charles VI pour le roi et pour la reine, il retourna en Angleterre, sous prétexte de remercier George II de lui avoir fait obtenir de l'empereur la promesse de lui procurer le chapeau de cardinal. Arrivé à Londres, sous un nom supposé, Strickland eut une conférence secrète et fort longue avec le lord Harrington; il fut reçu gracieusement du roi et de la reine, et l'on répandit le bruit que les deux Walpole alloient être remerciés. Tous ces efforts ne servirent qu'à confirmer le crédit de sir Robert. L'envoyé de l'empereur fut congédié; et la reine, dans une lettre qu'elle écrivit à l'impératrice, déclara que la Grande-Bretagne n'entreroit point en guerre (1). Charles VI, à la fin détrompé, accepta, non sans

Nov. 1734.

(1) *Memoirs of sir Robert Walpole, ch. XXXIV, and Correspondence, vol. III, p. 144-208. — M.r Robinson's Dispatches.*

Digitized by Google

Chap. XCI. 1733—1739.

peine, la médiation des puissances maritimes, qui proposèrent une suspension d'armes et un projet de pacification, qui avoit été concerté en secret avec la France. Stanislas devoit abdiquer, mais conserver le titre de roi, et avoir la libre disposition de ses biens de Pologne. L'empereur devoit reconnoître don Carlos roi des Deux-Siciles, et céder à Charles-Emmanuel les provinces de Tortone, de Novarre et de Vigevano. En retour on lui premettoit la restitution des conquêtes faites sur lui, la garantie de la pragmatique-sanction par la France et par le roi de Sardaigne, la mise en possession immédiate des duchés de Parme et de Plaisance, et la réversion de la Toscane, à l'exception de la ville de Livourne, qu'on se proposoit d'ériger en république.

Le 1.er Avr. 1735.

Charles VI fit, à ce projet, des changements inadmissibles. A la fin, il l'accepta comme base d'un accommodement, et à condition que les alliés feroient connoître leur approbation sous deux mois. Il se flattoit de se soustraire à l'exécution de sa promesse; et une suite d'événements, qui sembloient annoncer l'approche d'une guerre générale, fortifioit cet espoir. Les cours de Versailles et de Londres s'étoient extrêmement refroidies à l'égard l'une de l'autre. Durant la négociation, le cardinal de Fleury avoit affecté de ne demander aucune compensation; mais lorsque le projet de traité fut connu, il excita

Digitized by Google

une indignation générale en France. On y jugea qu'il seroit honteux au roi d'abandonner son beau-père, en faveur duquel il avoit pris les armes, et de le faire simplement, pour procurer à don Carlos et au roi de Sardaigne quelques états en Italie. Le cardinal se prévalut donc du discours que George II avoit fait à l'ouverture du nouveau parlement, discours où le projet de traité avoit été indiscrètement révélé; et après beaucoup de plaintes et de délais, ce ministre refusa de remplir sa promesse. (1)

La reine d'Espagne étoit également contraire à un projet qui enlevoit à sa famille Parme, Plaisance et la Toscane, à une époque où tout faisoit présager la ruine totale de la maison d'Autriche en Italie; et elle avoit fait à la cour de Vienne plusieurs fois la proposition de renouveler les engagements qu'on avoit pris pour unir une archiduchesse à l'infant. Le roi de Sardaigne n'étoit pas moins alarmé que l'empereur des progrès que l'armée combinée faisoit dans la Lombardie. Il jugeoit que l'anéantissement de la puissance autrichienne en Italie y détruiroit l'équilibre politique, et qu'il se verroit dans la dépendance de la maison de Bourbon. Dès le mois de juin 1734, il s'étoit

(1) *Memoirs of sir Robert Walpole, ch. XLIV, and Memoirs of lord Walpole, ch. XVII, XVIII.*

Chap XCI. 1733—1739.

adressé au roi d'Angleterre; il lui avoit révélé les articles du traité secret qu'il avoit conclu avec la France; il avoit fait de vives plaintes au sujet de la conduite du cardinal de Fleury et de la cour de Madrid, et réclamé la médiation de George II, pour négocier une paix séparée avec l'empereur. Ce prince offrit ensuite de joindre ses troupes aux Impériaux, si les puissances maritimes entroient en guerre, et si l'on envoyoit en Italie des forces assez redoutables pour le mettre à couvert du ressentiment de la France et de l'Espagne. (1)

Ces divisions entre les alliés permirent à l'empereur d'entamer, tantôt à la connoissance de l'Angleterre, tantôt sans sa participation, des négociations particulières avec les différentes cours; et pour alarmer les puissances maritimes, ses ministres déclarèrent que leur maître avoit les moyens de conclure un accommodement séparé.

Les affaires, dans le Nord, étoient dans une situation moins contraire aux intérêts de la maison d'Autriche. Stanislas, qui s'étoit réfugié

---

(1) Lettre du roi de Sardaigne à George II. *Memoirs of sir Robert Walpole, vol. III.* Communications du chevalier Ossorio au roi et à ses ministres, du 20 juin 1734, et Lettre de l'Empereur au comte de Kinsky. *Walpole Papers.*

Digitized by Google

dans la ville de Dantzick, y avoit soutenu un siége de plusieurs mois contre les armées combinées et contre la flotte russe qui bloquoit le port. Toute résistance ne pouvant qu'être vaine, il s'étoit échappé sous un déguisement; et après avoir couru mille dangers, il étoit arrivé à Marienwerder, en Prusse. Dantzick s'étoit soumis, et toute la Pologne avoit reconnu Auguste III. En conséquence, ce prince fut en état de renforcer son contingent, comme électeur de Saxe, et la czarine détacha vers le Rhin un corps de seize mille hommes, que devoit suivre un plus considérable encore. Enfin, le roi de Danemarck avoit conclu récemment un traité de subside avec l'Angleterre, et paroissoit disposé à se déclarer contre la maison de Bourbon.

Une querelle violente, qui s'étoit élevée entre les cours de Madrid et de Lisbonne, sembloit annoncer une rupture prochaine. Les gens de don Cabral de Belmonte, ambassadeur du Portugal près la cour d'Espagne, avoient été emprisonnés pour avoir tiré un malfaiteur des mains de la justice. La cour de Lisbonne, usant de représailles, avoit fait mettre en prison dix-neuf domestiques de l'ambassadeur d'Espagne. De part et d'autre, on demanda vainement satisfaction; et le roi de Portugal sollicita, en vertu des traités existants, les secours de l'empereur et de l'Angleterre, qu'il pressa de

Digitized by Google

Chap. XCI. 1733—1739.

conclure, avec lui, une alliance défensive (1). Une telle proposition étoit trop d'accord avec les sentiments de Charles VI, pour qu'il ne l'acceptât pas sur-le-champ. Ce prince fit donc les plus grandes promesses au roi de Portugal, et l'invita à ne point transiger avec l'Espagne. (2)

L'Angleterre, à cette époque, parut prête à sortir du sommeil où elle étoit plongée; et sir Robert Walpole lui-même fut le premier à recommander des mesures vigoureuses. Il proposa, dans la chambre des communes, une levée de trente mille matelots et de vingt-six mille hommes de troupes de terre, sans compter douze mille Irlandais et six mille hommes que, par le traité de subside qu'il avoit conclu récemment, le roi de Danemarck s'étoit engagé à fournir (3). On se prépara à mettre en mer une escadre de vingt-cinq vaisseaux de ligne, pour secourir le roi de Portugal; et les ambassadeurs d'Angleterre déclamèrent contre la France dans toutes les cours de l'Europe. Les espérances de l'empereur se relevèrent alors; mais ce fut pour le faire retomber dans un plus grand accablement. Tous

Le 7 Fév. 1735.

(1) *Lord Trawley's Dispatches to the Duke of Newcastle, april 1, 1735.*

(2) L'empereur à Wasner, le 4 juin 1735. *Walpole Papers.*

(3) *Journals. Chandler's Debates.*

Digitized by Google

les efforts de M. Walpole ne purent porter les hommes qui avoient le plus d'influence dans les Provinces-Unies, à rompre la paix. Ils déclarèrent qu'aussi long-temps que leur pays ne seroit point attaqué, non-seulement la perte des états de l'empereur en Italie, mais l'invasion même de ses états héréditaires d'Allemagne ne pourroit faire entrer la république en guerre (1). En conséquence, le lord Harrington, qui étoit dans le Hanovre avec le roi, annonça de vive voix, au ministre de Charles VI, que ce prince ne devoit point se flatter d'engager l'Angleterre en des hostilités, du moins pour le présent. « Les » obligations que nous avons contractées par le » traité de Vienne, nous étant communes avec » la Hollande, » continua ce lord, « nous pen- » sons que nous ne sommes pas tenus de les » remplir séparément. La crainte de jeter cette » puissance dans les bras de la France, les charges » excessives qu'occasionneroit la guerre, le peu » de probabilité du succès, et, par-dessus tout, » le danger de perdre les branches les plus im- » portantes de notre commerce, rendroient ex- » trêmement difficile, sinon impossible, d'obte- » nir le consentement de la nation anglaise. Si » S. M. I. peut, ainsi que ses ministres l'ont fait » entendre fréquemment, en traitant séparé-

(1) *Mr Walpole's Dispatches.*

Digitized by Google

Chap. XCI. 1733—1739.

» ment avec quelqu'une des puissances contre » lesquelles elle est en guerre, sortir de la si- » tuation critique où elle se trouve, S. M. B. lui » offre sa médiation, et croit pouvoir l'assurer » du concours des états-généraux (1).

La surprise et l'indignation des ministres de l'empereur, lorsque M. Robinson, l'ambassadeur britannique à Vienne, leur eut fait part de cette résolution, furent extrêmes. Ils désavouèrent les déclarations des ambassadeurs, et dirent qu'il ne restoit plus à leur souverain d'autre parti à prendre que de se remettre à la merci de ses ennemis. Le comte de Sinzendorf, au désespoir, s'écria: « Quel arrêt avez-vous porté contre l'empereur? » Un malheureux qu'on mène au supplice est » moins à plaindre! Si j'étois le maître, je réduirois Amsterdam en cendres, et j'abandonnerois la Flandre! Il n'y a, il ne peut y avoir de » négociation séparée! (2) ».

Cependant la campagne s'étoit ouverte. Le prince Eugène avoit déclaré à l'empereur, au commencement de l'année, qu'il ne pourroit prendre le commandement, si l'on n'obtenoit les secours des puissances maritimes. « Si je m'ex-

(1) *Lord Harrington to M.r Robinson, Hanover, june 1734. — Walpole Papers.*

(2) *M.r Robinson's Dispatches to lord Harrington, july 7, 1735. — Grantham Papers.*

Digitized by Google

» posois à me trouver dans la même position » que l'année dernière, » dit-il, « ceux qui ju- » gent sur de simples apparences croiroient que » mon âge ne me permet plus de soutenir ma » réputation (1). » Son attachement pour son maître lui fit surmonter sa répugnance, et avec une armée qui ne se montoit pas à plus de trente mille hommes, il parvint à tenir en échec, en Allemagne, l'armée française, qui étoit forte de cent mille.

En Italie, l'armée impériale éprouva une suite de revers. La prise de Messine et celle de Syracuse achevèrent la conquête de la Sicile; et don Carlos fut couronné roi des Deux-Siciles, le 3 juillet 1735. Dans la Lombardie, le comte de Konigseck, hors d'état de résister à l'armée franco-sarde, à laquelle se joignirent les troupes espagnoles commandées par le duc de Montemar, se retira dans les défilés du Tirol et l'évêché de Trente. La Mirandole se rendit au général espagnol; et Mantoue, qui étoit l'unique reste des possessions autrichiennes en Italie, fut bloquée. 1735.

Pour comble de disgrace, la division se mit entre les ministres autrichiens et les ministres espagnols de Charles VI, qui se reprochèrent les uns aux autres d'en avoir causé les malheurs.

---

(1) *M.r Robinson's Dispatches.*

Digitized by Google

Chap. XCI.
1733—1739.

En l'absence du prince Eugène et du comte de Konigseck, les Espagnols prirent le dessus, et craignant que la perte des possessions autrichiennes d'Italie n'entraînât la suppression de leurs places, ils pressèrent l'empereur de faire avec la cour de Madrid un accommodement séparé, en donnant l'aînée de ses filles à don Carlos, et même les deux archiduchesses aux deux infants d'Espagne. Les représentations de Marie-Thérèse (1), qui avoit atteint sa dix-huitième année, et qui avoit conçu pour le duc de Lorraine, à qui sa main avoit été promise, une vive tendresse, ajoutèrent à l'embarras de Charles VI. L'impératrice joignoit sa voix à celle de sa fille, et invitoit son époux à suivre d'autres conseils. L'agitation d'esprit où fut ce prince mit ses jours

(1) L'ambassadeur d'Angleterre disoit de Marie-Thérèse, dans une de ses dépêches : « C'est une princesse qui a beaucoup de caractère. Elle regarde, comme personnelles à elle-même, les pertes que fait son père. Elle raisonne déjà ; elle entre dans le détail des affaires. Elle admire les vertus de l'empereur ; mais elle en blâme la conduite, et elle ne le considère à peu près que comme l'administrateur d'états qu'elle doit posséder un jour. Malgré la fierté de son âme, elle a conçu la plus vive tendresse pour le duc de Lorraine. La nuit, elle le voit en songe, et le jour, elle ne fait qu'en entretenir sa dame d'honneur. » *M.r Robinson to lord Harrington, july 5, 1735.*

Digitized by Google

en danger (1), et il prit la résolution désespérée de traiter séparément, et en secret, avec la France. Tant qu'il avoit conservé l'espoir de tirer des secours des puissances maritimes, l'empereur avoit, par l'entremise du prétendant et celle du nonce du Pape à Bruxelles, adressé au cardinal de Fleury des propositions illusoires. Mais voyant qu'il seroit forcé, même en acceptant la médiation des puissances maritimes, d'abandonner une partie considérable de ses états d'Italie, il jugea plus honorable et plus avantageux de traiter avec la France, sans intervention. Le comte de Neuwied entama une négociation secrète, et La Beaume, agent de confiance du cardinal de Fleury, fut dépêché à Vienne. L'empereur accéléra la conclusion du traité en alarmant le cardinal par de prétendues négociations avec les rois d'Espagne et de Sardaigne; et tandis qu'il amusoit les puissances maritimes, qui s'efforçoient de diviser les alliés, et qui formoient des projets d'accommodement, les préliminaires de paix furent tout à coup signés à Vienne, le 3 octobre. Charles VI consentit à la cession immédiate du duché de Bar à la France, et à celle de la Lorraine, lorsque le duc seroit en possession de la Toscane. Les autres articles furent confor-

(1) *Ibid Also intelligence from Vienna*, 1735. *Walpole Papers.*

Chap. XCI.
1733—1739.

mes au projet originaire tracé par les puissances maritimes, à l'exception toutefois de quelques cessions qui furent offertes au roi de Sardaigne. La signature des préliminaires avoit été précédée d'un armistice de fait en Allemagne, où il ne s'étoit passé aucun événement remarquable.

En Italie, le siége de Mantoue avoit été différé, parce que Charles-Emmanuel et le cardinal de Fleury ne vouloient point voir tomber cette place en la puissance des Espagnols (1). En conséquence, le roi de Sardaigne cessa les hostilités, quoiqu'il n'eût accédé à l'armistice que le 22 février. La cour d'Espagne refusa d'en faire autant. Le duc de Montemar, abandonné par les Français et par les Sardes, ne put conserver ses conquêtes dans la Lombardie. Konigseck repassa le Pô, fit lever le blocus de Mantoue, et força les Espagnols à se retirer dans la Toscane. A la fin, Montemar, craignant pour la sûreté de Naples et de la Sicile, consentit à une suspension d'armes provisoire, qui fut ratifiée par la cour de Madrid.

La guerre fut alors terminée; mais il s'écoula beaucoup de temps avant qu'on fût convenu des termes du traité. Le roi de Sardaigne désiroit de s'étendre du côté du Milanais; la reine d'Espagne ne vouloit pas renoncer aux duchés de Parme

(1) *Earl Waldegrave's Dispatches, from Paris*, 1735.

Digitized by Google

et de Toscane; et ce furent là les causes principales du retard. La France demandoit aussi la cession immédiate de la Lorraine. Quant à l'empereur, il étoit toujours très-peu disposé à permettre qu'un prince de la maison de Bourbon régnât en Italie, et il ne vouloit point démembrer du Milanais ce que demandoit Charles-Emmanuel.

La discussion de ces objets divers auroit duré beaucoup plus de temps encore, si le cardinal de Fleury et sir Robert Walpole n'y étoient intervenus, et si l'empereur, pour se dédommager de la perte du royaume de Naples et de Sicile, n'avoit désiré de se réunir à la Russie pour faire la guerre aux Turcs. En conséquence, il engagea le duc de Lorraine à consentir à la cession immédiate du duché de ce nom, au moyen d'une pension annuelle de trois millions cinq cent mille livres, jusqu'à ce qu'il eût été mis en possession de la Toscane; et il satisfit lui-même aux demandes de Charles-Emmanuel. Mais le traité définitif avec la France ne fut signé que le 8 novembre 1738. Les rois de Sardaigne, d'Espagne et de Naples y accédèrent, le premier le 3 février 1739, et les deux autres, le 21 avril suivant.

Par ce traité, Stanislas, tout en conservant le titre de roi de Pologne, en abdiqua la couronne, et obtint la jouissance des duchés de Lorraine et

Digitized by Google

Chap. XCI.
1733–1739.

de Bar, qui, à la mort de ce prince, devoient être réunis à la France. La Toscane fut assignée au duc de Lorraine, qui avoit pris possession de cet état, le grand-duc étant mort le 29 juillet 1737. Don Carlos fut reconnu roi de Naples et de Sicile. Le roi de Sardaigne acquit les provinces de Novarre et de Tortone, les seigneuries de San-Fidele, de Torre de Forti, de Gravedo et de Campo-Maggiore, ainsi que les hautes et basses Langues. En retour, l'empereur eut Parme et Plaisance, et obtint de la France et de la Sardaigne la garantie de la pragmatique-sanction (1).

(1) Pour composer ce chapitre, nous avons consulté, outre les auteurs cités précédemment, et un précis de la conduite de l'Angleterre depuis la mort d'Auguste II jusqu'à la signature des préliminaires, *Struvius*, Rousset, Pfeffel, *Heiss*, *Schirach*, et les autres biographes de Charles VI.

Digitized by Google

CHAPITRE XCII.

1736 — 1737.

L'ARCHIDUCHESSE MARIE-THÉRÈSE épouse François-Etienne, duc de Lorraine. — Mort du prince Eugène. — Tableau de la cour de Vienne. — Portrait de Bartenstein. — Origine de la guerre contre les Turcs. — Campagne de 1737. — Disgrace du comte de Seckendorf. — Causes des revers des armes impériales.

CHARLES VI destinoit depuis long-temps sa fille aînée à François-Etienne, duc de Lorraine et de Bar. Ce prince étoit petit-fils d'Eléonore, sœur de l'empereur, et fils de Léopold, duc de Lorraine, et de Charlotte, fille de Philippe, duc d'Orléans. Il étoit né en 1708, et avoit été élevé à la cour de Charles VI. La déclaration du mariage avoit été différée, tant afin d'empêcher que la France n'en fît un prétexte pour s'emparer de la Lorraine, que pour laisser à la reine d'Espagne l'espoir d'obtenir pour don Carlos, son fils, la main de l'archiduchesse. Ces motifs n'existant plus, les noces furent célébrées le 12 fé- Ch. XCII. 1736—1737.

Digitized by Google

Ch. XCII. 1736—1737.

vrier 1736, peu de temps après la conclusion des préliminaires de paix. Marie-Thérèse, par son contrat de mariage, ratifia la pragmatique-sanction, et s'engagea à ne rien prétendre à la succession de la maison d'Autriche, si son père laissoit postérité masculine; et le duc de Lorraine promit solennellement de ne point faire valoir de droits personnels sur la même succession. Par cette union, les deux branches de l'ancienne maison d'Alsace, qu'on prétend avoir tiré leur origine du duc Étichon, qui vivoit au septième siècle, et avoir formé les branches de Hapsbourg et de Lorraine, furent réunies (1).

La joie qu'excita cet heureux événement fit bientôt place à la douleur que causa la mort du prince Eugène. Ce grand capitaine, qui avoit livré tant de combats, et entrepris tant de siéges, où souvent on l'avoit vu monter le premier sur la brèche, finit paisiblement ses jours à Vienne, dans la nuit du 20 avril 1736, à l'âge de soixante-et-douze ans, ayant conservé jusque-là toutes les facultés de son esprit, et ses rares talents (2).

---

(1) *De Luca, Geneal. Table, n.° 4.* — Pfeffel, vol. II, p. 574.

(2) Le prince Eugène fut suffoqué par une humeur visqueuse et flegmatique, et trouvé mort dans son lit. Il avoit passé la soirée précédente chez la comtesse de Bathiani, où il avoit joué au piquet, quoiqu'il parût

Digitized by Google

Tous les honneurs que la reconnoissance put suggérer au souverain, furent rendus aux restes d'Eugène. Son cœur fut envoyé à Turin pour être déposé dans le tombeau des princes de la maison de Savoie, ses illustres ancêtres. Le corps revêtu d'une cotte de mailles, le casque et les gantelets étant suspendus au-dessus de la tête, fut exposé pendant trois jours, puis inhumé dans l'église métropolitaine de Saint-Etienne. Seize officiers-généraux soutinrent les bords du poële; et les obsèques se firent avec la même pompe que pour les princes de la famille impériale. Enfin l'empereur, *incognito*, et toute la cour assistèrent à ses funérailles.

La mort du prince Eugène fut un malheur d'autant plus grand, que la maison d'Autriche étoit sur le point d'entrer en guerre contre la Turquie, et qu'il s'étoit opéré un changement remarquable dans les sentiments et la conduite de Charles VI.

Le conseil du cabinet avoit été augmenté de deux nouveaux membres, par l'admission du comte de Harrach, qui avoit été ambassadeur à Madrid, et vice-roi de Naples, et par celle du

---

souffrir beaucoup. Il y a lieu de croire que s'il avoit fait appeler des médecins, on auroit pu prolonger ses jours. Histoire du prince Eugène de Savoie, Liv. XV.
(*Note du traducteur.*

Ch. XCII. 1736—1737.

comte de Konigseck, général en chef de l'armée d'Italie, et vice-président du conseil de guerre, dont il fut nommé président peu de temps après la mort du prince Eugène; mais l'empereur se défioit alors plus que jamais de ses principaux ministres, et donnoit toute sa confiance à Bartenstein, qui étoit référendaire du conseil du cabinet.

Jean-Christophe Bartenstein étoit fils d'un professeur de Strasbourg (1), et étoit venu à Vienne au commencement de l'année 1714. Etant agent ou solliciteur près d'un tribunal, il obtint la bienveillance du comte de Staremberg, en conduisant avec succès un procès que soutenoit ce ministre. Bartenstein se rendit si utile en dressant plusieurs mémoires, qu'il fut placé à la chancellerie des affaires étrangères, et fait ensuite référendaire ou secrétaire du cabinet. Il eut plus d'une fois l'occasion de déployer ses talents dans ce poste, et c'étoit par son entremise que l'empereur, qui ne traitoit les affaires que par écrit, correspondoit avec ses ministres.

Charles VI, qui étoit très-réservé avec ses ministres principaux, étoit facile et familier avec ceux qui étoient d'un ordre inférieur, et qui avoient fréquemment accès près de lui. Bartenstein, qui ne manquoit point de pénétration, et

(1) *M.r Robinson to lord Harrington.*

Digitized by Google

qui avoit les talents nécessaires pour capter la confiance et la faveur de l'empereur, caressoit sa vanité personnelle, et nourrissoit ses idées romanesques de gloire et de prééminence. Il possédoit toutes les ressources de la chicane, et ce qui le rendoit particulièrement cher à Charles VI, étoit son habileté à imaginer des subtilités et à faire naître des difficultés sans fin. Il fournissoit au monarque des arguments pour réfuter les raisonnements de ses ministres, et étoit l'agent d'une correspondance secrète que ce prince entretenoit avec ses ambassadeurs.

A l'époque où est parvenue cette histoire, Bartenstein dominoit les conseils de l'empereur. Quoique dans un poste subordonné, il recevoit, de la même manière que les conseillers du cabinet, les communications des puissances étrangères, et étoit assez puissant pour faire humilier ou disgracier les ministres qui soutenoient un avis contraire au sien. Il fit enlever à l'évêque de Bamberg la place de vice-chancelier de l'Empire, pour avoir dit que l'office du référendaire étoit d'écrire et non de parler. Le comte de Konigseck ayant représenté à l'empereur qu'il devoit suivre, pour les opérations militaires, les avis de ses généraux, plutôt que ceux de ses secrétaires, auroit été renvoyé, s'il n'avoit fait des excuses au favori, et si le prince Eugène n'étoit intervenu en sa faveur. Bartenstein se condui-

Digitized by Google

Ch. XCII. 1736—1737.

soit avec une hauteur extrême envers le duc de Lorraine ; et lorsque ce prince lui avoit témoigné sa répugnance à céder ses états, sans un équivalent, il lui avoit répondu : *Monseigneur, point de cession, point d'archiduchesse* (1). Il étoit violent, jaloux, irascible, implacable, ce qu'il cachoit sous un extérieur composé et poli. Comme il s'étoit élevé par sa plume, il étoit vain de ses écrits. Il étoit aussi extrêmement verbeux, et au lieu de réponses concises et claires, il faisoit de longs discours aux ministres qui traitoient avec lui, et il ne leur laissoit pas le temps de prendre la parole. Mais c'est une justice à lui rendre, de dire qu'il étoit incorruptible et attaché sincèrement aux intérêts et à la gloire de la maison d'Autriche. Il pencha d'abord vers les puissances maritimes, et favorisa de tout son pouvoir la conclusion du traité de 1731 ; mais, irrité du refus qu'elles firent de remplir leurs engagements, il appuya fortement le projet d'une alliance avec la France (2).

Le comte de Sinzendorf, loin de conserver aucun crédit, ne recevoit plus de l'empereur que

(1) *Mr Robinson to lord Harrington, dec.* 31, 1738.

(2) Ce portrait de Bartenstein est tiré principalement des dépêches de Mr Robinson, du 9 mars 1731, et du 15 août 1735.

Digitized by Google

des marques de mépris et d'aversion. Ce ministre ayant perdu, par la mort de sa femme, une partie considérable de ses biens, et étant accablé de dettes, poursuivoit le projet chimérique d'obtenir le chapeau de cardinal, pour relever sa fortune et recouvrer son crédit (1).

L'âge du comte de Staremberg, sa réserve naturelle et son indifférence, ne le rendoient pas propre à réduire l'influence du référendaire.

Le comte de Harrach, qui devoit son élévation à Bartenstein, avoit d'ailleurs trop de souplesse pour ne pas céder au torrent.

Le comte de Konigseck, que le vœu de l'armée, bien plus que l'inclination de l'empereur, avoit appelé au commandement, voyoit le comte de Khevenhuller, son ennemi, vice-président du conseil de guerre, dont Weber, autre Bartenstein, étoit référendaire. Weber, du temps même du prince Eugène, avoit acquis beaucoup d'influence à l'aide de la comtesse de Bathiani, à laquelle il remettoit les sommes qu'elle exigeoit de ceux à qui elle faisoit obtenir de l'avancement ou de l'emploi. La connoissance qu'il avoit des affaires, et l'appui de Bartenstein, le maintinrent en place, lorsque Eugène ne fut plus. C'étoit un homme extrêmement vénal, et sa présomption étoit entretenue par les hommages qu'il

(1) *M.r Robinson's Dispatches.*

Digitized by Google

Ch. XCII. 1736—1737.

recevoit, même de la plus haute noblesse. (1)

On peut juger, par ce tableau, qu'il y avoit une grande discordance dans les conseils du cabinet impérial. L'empereur montroit beaucoup de réserve à ceux qui en étoient membres. Si l'un d'eux recevoit audience de lui, ce prince ne manquoit jamais de se plaindre de la conduite des autres; et en conséquence, ils devinrent tous timides et défiants.

Ce fut en cet état de choses, et à une époque où son armée étoit considérablement réduite, et où ses finances étoient épuisées, que Charles VI s'engagea dans une nouvelle guerre, qui fut suscitée par l'ambition de la Russie.

Au commencement du siècle, Pierre-le-Grand avoit tenté de faire un établissement sur la mer d'Azof, pour procurer à ses vaisseaux la libre entrée du Pont-Euxin; mais le mauvais succès de la campagne de 1711 contre les Turcs avoit fait échouer ce dessein. La fondation de Saint-Pétersbourg, et l'intervention de la Russie dans toutes les affaires de l'Europe, avoient ensuite été cause qu'on ne s'en étoit plus occupé.

Anne désira de faire revivre un projet qui avoit été conçu par Pierre-le-Grand. Cette princesse n'eut pas plutôt placé Auguste III sur le

(1) *M.r Robinson to lord Harrington, dec. 31, 1738. Grantham Papers.*

Digitized by Google

trône de Pologne, que, voyant la Turquie engagée en des hostilités contre la Perse, elle prit prétexte des incursions de quelques hordes de Tartares, pour lui déclarer la guerre. La campagne, qui s'ouvrit au mois de mars 1736, fut très-heureuse pour les Russes. Le feld-maréchal de Munich, à la tête du corps d'armée principal, força les lignes de Précop, pénétra dans la Crimée, s'empara de Bachaserai, qui étoit la résidence du kan, et soumit tout le pays. Un autre corps, que commandoit le feld-maréchal Lascy, prit Azof, après un siége de douze jours. (1) 1736.

Les Turcs, effrayés, firent des propositions de paix, et réclamèrent la médiation de l'empereur. En conséquence, les plénipotentiaires des puissances belligérantes se réunirent à Nimrouf en Pologne, au mois de juin 1737. Anne avoit demandé à Charles VI le secours de vingt mille hommes de pied et dix mille chevaux, qui avoit été stipulé par le traité de 1726; et ce prince n'avoit pas eu plutôt signé les préliminaires de paix avec la France, qu'il avoit soumis à un conseil, composé de ses principaux ministres et généraux, la question de savoir s'il falloit faire la guerre aux Turcs, ou seulement fournir le secours que demandoit la Russie. Le conseil se déclara pour la seconde proposition; mais

(1) *Manstein's Memoirs*, p. 96-126.

Digitized by Google

Ch. XCII. 1736—1737.

l'empereur avoit déjà promis à la czarine d'attaquer la Turquie avec toutes ses forces, au printemps suivant. Il avoit pris cette résolution téméraire, tant en reconnoissance des secours que la Russie lui avoit prêtés dans la dernière guerre contre la France, que par le désir de se dédommager, du côté de la Bosnie, des pertes qu'il venoit de faire en Italie. On prétend aussi qu'il y fut excité par les exhortations de son confesseur, qui lui représenta qu'il étoit du devoir d'un prince chrétien d'exterminer les ennemis de l'église de Jésus-Christ. (1)

Seckendorf jouissoit alors d'une grande réputation; et même il avoit été désigné à l'empereur, par le prince Eugène, comme le général le plus propre à le remplacer dans le commandement de l'armée, si sa religion (le luthéranisme) n'y mettoit obstacle. Il étoit aussi appuyé par le prince de Saxe-Hildburghausen, qui possédoit la faveur de Charles VI. Mais aucune recommandation, ni même l'inclination du souverain, n'auroit pu lutter contre l'opposition de Bartenstein, que Seckendorf avoit offensé en refusant de lui faire connoître le contenu d'une note secrète au sujet de la succession de Berg et de Juliers, note qu'il avoit reçue de l'empereur

(1) Mémoires de Brandebourg. — *Seckendorf's Lebenbeschreibung*.

Digitized by Google

pendant sa mission à Berlin, et que pour se réconcilier avec le favori, il lui communiqua ensuite. Bartenstein étant appaisé, Charles fit venir le général en sa présence, et lui offrit le commandement. Seckendorf, qui connoissoit le nombre et la puissance de ses ennemis, refusa d'abord cet honneur; mais il fut vaincu par les instances de l'empereur, qui l'embrassa et lui promit son appui. (1)

Etant allé inspecter les frontières de Hongrie, Seckendorf trouva tout dans le plus grand désordre, et adressa à l'empereur et au conseil de guerre les plaintes les plus amères contre la négligence des généraux et la friponnerie des fournisseurs. Il déclara hardiment que plusieurs d'entre les premiers étoient hors d'état de commander, et que les gouverneurs des provinces ne songeoient qu'à leurs plaisirs. Ce général avoit tracé un plan d'opérations judicieux. Les Russes, après avoir pris Bender, devoient diriger leur marche vers le Pruth, en longeant le Danube, et les Impériaux faire le siége de Widdin et traverser la partie turque de la Valachie, soit pour opérer leur jonction avec leurs alliés, soit pour mettre l'ennemi entre deux feux.

(1) Mémoires secrets de la Guerre de Hongrie, pendant les campagnes de 1737, 1738 et 1739, avec des réflexions critiques, par M. le comte de Schmettau. Avant-Propos, p. xj.

Digitized by Google

Ch. XCII.
1736—1737.

Comme il savoit qu'une partie des membres du cabinet désiroient que l'on commençât les hostilités par le siége de Nissa, place forte située à l'extrémité de la Servie, Seckendorf avoit demandé à l'empereur, qui le lui avoit promis d'une manière positive, qu'il ne fût fait aucun changement à son plan. Il avoit été nommé feld-maréchal, et avoit reçu des conseils de la guerre et des finances, l'assurance que l'armée se monteroit à cent vingt-six mille hommes, qu'elle seroit bien munie de tout, et qu'on feroit, pour la solde, une remise de 600,000 florins par mois. Mais il ne put jamais réunir sous son commandement plus de soixante-et-dix mille hommes; et c'étoient la plupart des recrues malades, les vétérans ayant péri par les effets réunis de l'insalubrité du climat et de la disette, pires que le fer de l'ennemi. Quant aux remises d'argent, elles furent tellement au-dessous des promesses qu'on avoit faites à Seckendorf, que pour le mois de mai, il ne toucha pas plus de 100,000 florins. Ce fut avec ces forces que ce général eut à combattre une armée bien plus formidable qu'on n'avoit cru. On y comptoit un grand nombre de vétérans qui avoient fait la guerre de Perse; et le célèbre rénégat, comte de Bonneval, qui dirigea les opérations militaires, l'avoit exercée et soumise à la discipline.

Divers obstacles furent cause que la campagne

Digitized by Google

ne s'ouvrit qu'à la fin du mois de juin. Seckendorf se préparoit à marcher contre Widdin, lorsqu'il fut frappé comme de la foudre à la lecture d'un ordre que le duc de Lorraine lui transmit, et par lequel l'empereur lui enjoignoit de marcher contre Nissa. (1) En conséquence, les troupes, au lieu de longer la rive du Danube, sur laquelle on avoit placé les magasins, furent forcées de faire, à partir de ce fleuve, cinquante lieues dans un pays à la fois montueux et marécageux, sans fourgons pour transporter les vivres, et sans moyens de pourvoir à leurs besoins dans cette contrée sauvage. Après une marche de vingt-huit jours, pendant laquelle plusieurs soldats périrent ou de fatigue ou de faim, l'armée arriva sous les murs de Nissa. Par bonheur, elle n'éprouva aucune résistance, et elle s'empara de cette place le 28 du mois de juillet. Khevenhuller fut détaché sur-le-champ, à la tête d'un corps considérable, destiné à investir Widdin, et le feld-maréchal Wallis, qui commandoit un corps d'armée distinct, garda la rive du Danube

(1) Mémoires secrets de la Guerre de Hongrie, pendant les campagnes de 1737, 1738 et 1739, p. 3 et 4. Nous préférons le témoignage de cet officier, qui a été témoin oculaire des opérations de Seckendorf, et qui le blâme librement, lorsqu'il le mérite, à celui du *Seckendorf's Leben. vol. II, p.* 95.

Digitized by Google

Ch. XCII.
1736—1737.

du côté de la Valachie. Seckendorf, attendant des ordres de Vienne, demeura dans les environs de Nissa, et fit divers détachements pour réduire les petites forteresses, et occuper les passages des montagnes voisines.

Cependant la division régnoit parml es généraux, et le mécontentement dans l'armée. Le caractère de Seckendorf qui étoit brusque, impérieux et avare, n'étoit pas propre à lui mériter l'affection des troupes, ni à dissiper les cabales auxquelles l'exposoit sa double qualité d'étranger et de protestant. Il avoit mis sa confiance en deux officiers qui, ainsi que lui, n'étoient point nés sujets de l'Autriche; c'étoient le prince de Saxe-Hildburghausen, et le général Schmettau. Le prince étoit brave; mais c'étoit un jeune homme sans expérience, qui se croyoit fait pour être un autre Eugène. Ses talents et l'agrément de ses manières lui avoient concilié l'affection de l'empereur et la bienveillance de Bartenstein; mais quoiqu'il eût récemment abjuré le protestantisme, son ancienne croyance, sa jeunesse, et la faveur du général en chef, en faisoient un objet de jalousie; et le comte d'Esterhasy, ban de Croatie, ne voulut agir ni sous lui ni avec lui, et refusa même de lui prêter le plus léger secours. (1) Le général

(1) Schmettau.

Digitized by Google

Schmettau, qui étoit un excellent officier d'artillerie, se faisoit distinguer aussi par son intrépidité. Cependant, étranger et protestant, il étoit enveloppé dans la haine qu'on portoit au commandant en chef.

Le parti formé contre ces trois officiers, voyoit à sa tête les feld-maréchaux Philippi et Khevenhuller, et étoit soutenu par le duc de Lorraine, qui bien qu'il eût refusé le commandement suprême, et qu'il ne servît que comme volontaire, intervenoit dans toutes les opérations.

Tandis que Seckendorf étoit tourmenté par les intrigues et les cris de ceux qui servoient sous lui, le prince de Hildburghausen, qui commandoit un corps d'armée particulier dans la Bosnie, avoit été forcé de lever le siége de Banialuc, et été repoussé vers la Save. L'empereur, ayant conçu des craintes pour la sûreté de ses états héréditaires, fit passer au général l'ordre de suspendre ses opérations contre Widdin, et de s'avancer jusqu'à Zwornick, pour y faire sa jonction avec le prince. En conséquence, Seckendorf fut obligé de renoncer entièrement à son premier plan. Ayant envoyé à Khevenhuller un renfort considérable, il se mit en marche avec une armée réduite à vingt mille hommes, et traversa la Servie. Il se rendit maître d'Usitza, qui fit une résistance peu longue, quoique vi-

Le 6 Août.

Le 2 Oct.

Le 4.

Digitized by Google

Ch. XCII. 1736—1737.

goureuse. Ensuite il s'approcha de Zwornick; mais le débordement de la Drin l'empêcha de mettre le siége devant cette place. Ne pouvant pénétrer dans la Bosnie, Seckendorf se retira précipitamment vers la Save, et campa sous les murs de Szabatch, ville située sur le bord septentrional de cette rivière.

Le 16 Oct.

Durant le cours de ces opérations, le feld-maréchal Wallis, pour empêcher les Turcs de jeter des secours dans la place, avoit poussé jusqu'à Wadovil, sur la rive du Danube, de l'autre côté de Widdin. En même temps, Khevenhuller avoit longé la Timock, et passé les défilés sans opposition. Sa marche avoit été retardée considérablement par le manque de vivres, et par d'autres obstacles. Lorsqu'il arriva à Widdin, il trouva cette ville en un meilleur état de défense qu'on n'avoit cru. Il demeura donc dans l'inaction sur le bord de la Timock, jusqu'à ce que la retraite de Seckendorf l'eût contraint de renoncer à son entreprise, et de réserver tous ses efforts pour couvrir la Transilvanie, que les Turcs menaçoient avec des forces considérables. Après une action très-chaude, qui eut lieu près du confluent du Danube et de la Timock, Khevenhuller, quoique harcelé par l'ennemi, se retira en sûreté vers Orsova. Ses troupes passèrent le Danube près de Gladova. Ayant été jointes par celles du feld-maréchal Wallis, elles allèrent

Digitized by Google

prendre leurs quartiers d'hiver dans le bannat de Témeswar. (1)

Les efforts que firent les Russes dans cette campagne ne furent pas suffisants pour contre-balancer le peu de succès de leurs alliés. Leur principal exploit fut la prise d'Oczakow, qui leur coûta onze mille hommes de troupes réglées et cinq mille Cosaques. Le changement du plan d'opérations, qui avoit été tracé par Seckendorf, empêcha le maréchal de Munich de se porter sur le Danube. Ses troupes entrèrent en quartier d'hiver au commencement du mois de septembre, et laissèrent les Turcs pousser leurs avantages dans la Servie et la Valachie.

Seckendorf, à qui l'on imputoit les malheurs de cette campagne, reçut à Szabatch, le 14 octobre, un ordre de rappel ; et le commandement de l'armée passa au feld-maréchal comte de Philippi. Après avoir rejeté les avis de plusieurs de ses amis, qui lui conseilloient de chercher son salut dans la fuite, le général destitué partit pour Vienne, où, à son arrivée, il fut

(1) Le précis de cette campagne est tiré du *Wersuch einer Lebenbeschreibung des Feldmarechalls Grafen von Seckendorf, vol. II*, ainsi que des Mémoires secrets de la Guerre de Hongrie, par Schmettau, et du Journal de l'Armée Impériale en Hongrie, dans les *Grantham Papers*.

Digitized by Google

Ch. XCII. 1736—1737.

constitué prisonnier dans sa propre maison. Ceux dans lesquels il avoit remis principalement sa confiance, et particulièrement les généraux Schmettau et Diémar, furent enveloppés dans sa disgrace. Le général Doxat, qui commandoit la garnison de Nissa, fut décapité pour avoir rendu aux Turcs cette place, qui cependant étoit dépourvue de moyens de défense.

Le manque de vivres, l'insuffisance du nombre des troupes, et les changements faits à son plan de campagne, devinrent des crimes pour Seckendorf, qui toutefois se défendit habilement et avec courage, mais qui, par délicatesse, ne voulut point faire connoître les ordres secrets qu'il avoit reçus de l'empereur. (1) Ce prince, il est vrai, étoit favorablement disposé pour lui; mais les clameurs du peuple, les exhortations des Jésuites et les intrigues des ennemis du général, empêchèrent qu'il ne recouvrât sa liberté. Le peuple ayant menacé de le sacrifier à son ressentiment, il fut transféré au château de Glatz, et il languit dans la captivité tout le reste du règne de Charles VI. (1)

Les véritables causes des revers que les armes impériales ont essuyés dans la campagne que nous venons de décrire, furent le manque des choses

---

(1) *Seckendorf's Lebenbeschreibung.*

nécessaires à la subsistance d'une armée, la division qui s'étoit mise entre les généraux, et pardessus tout, les ordres émanés du conseil de la guerre et du cabinet particulier de l'empereur, qui, pour avoir eu quelques entretiens avec le prince Eugène, se croyoit en état de diriger les opérations militaires.

Digitized by Google

CHAPITRE XCIII.

1738.

SECONDE campagne contre les Turcs. — Le duc de Lorraine est nommé généralissime. — Opérations militaires. — Le duc de Lorraine est rappelé. — Disgrace du comte de Konigseck. — Consternation dans Vienne. — Intrigues du parti bavarois.

Ch. XCIII. 1738.

CE ne furent pas seulement les généraux qui se virent en butte aux traits de la haine publique, les favoris de l'empereur et l'impératrice même furent accusés de vouloir rendre la cour de Vienne dépendante des puissances protestantes de l'Europe. Bartenstein détourna l'orage de dessus sa tête, en sacrifiant Seckendorf, à l'avancement duquel il avoit concouru, et en conseillant de changer de religion à Knore son gendre, qui étoit attaché au service de l'impératrice, dont il avoit su obtenir la bienveillance. L'empereur s'efforça de calmer le peuple, en contractant des alliances avec des princes catholiques, et en nommant des généraux orthodoxes. En conséquence, il fit le duc de Lorraine, sous

Digitized by Google

qui devoit commander le feld-maréchal Konigseck, généralissime de ses armées; mais, selon le système du cabinet impérial, ni l'un ni l'autre ne furent investis de pleins pouvoirs. Le duc devoit se conformer à l'avis du conseil de guerre, et en cas de partage, se réunir à celui du comte de Konigseck. (1) Ce général étoit peu propre à suppléer à ce qui manquoit en fermeté, en talents et en expérience au duc de Lorraine. C'étoit un homme qui avoit les manières les plus engageantes, et beaucoup de capacité, tant dans les conseils que dans les camps; mais il manquoit d'activité, et quoiqu'il affectât une indifférence stoïque, le plus léger revers suffisoit pour l'abattre. L'empereur, qui ne l'aimoit point, se plaisoit à lui reprocher son indolence. (2)

Les Turcs ouvrirent la campagne les premiers. Le pacha de Widdin, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, marcha contre Orsova, forteresse importante, qui est située dans une île du Danube. Comme ils avoient repris Usitza, ils se trouvoient en possession d'une grande partie de la Servie; et la prise du vieil Orsova leur facilita l'approche de la rive méridionale du fleuve, sur laquelle ils dressèrent leurs batteries.

(1) *M.r Robinson to lord Harrington, dec. 31, 1738.*

(2) *M.r Robinson to lord Harrington, dec. 8, 1739, and to lord Carteret, sept. 8, 1742.*

Digitized by Google

Ch. XCIII. 1738. Mars.

Tous leurs efforts étant inutiles, ils détachèrent un corps de deux mille hommes, qui se rendit maître de Mehadia, dans le bannat de Temeswar, place qui commande les défilés situés au nord du Danube, et de la sorte, Orsova fut attaqué des deux côtés. Cependant, la force des ouvrages et la bravoure de la garnison, empêchèrent les Turcs de faire de grands progrès; et la place continua de tenir, quoique les Impériaux ne fussent entrés en campagne qu'à la mi-juin.

Comme on avoit attribué à la division des forces le peu de succès qu'on avoit eu l'année précédente, l'empereur, qui avoit concerté, avec ses ministres favoris, le plan de campagne de 1738, avoit défendu qu'on fît aucun détachement. Les deux objets qu'on avoit principalement en vue, étoient de faire lever le siége d'Orsova, et d'entreprendre celui de Widdin. On espéroit qu'une armée, commandée par le gendre même du souverain, et par un général aussi célèbre que l'étoit le comte de Konigseck, repousseroit les Infidèles loin des provinces situées sur le Danube. Les premières opérations répondirent à cette espérance. Les deux divisions de l'armée, qui s'étoient formées, l'une à Temeswar, sous le comte de Neuperg, et l'autre à Belgrade, sous le feld-maréchal Wallis, se réunirent à Lagus, sous le commandement du duc de Lorraine, qui marcha contre Mehadia. Ce prince

Digitized by Google

passa sans peine les défilés de Slatina et de Terrasowa; et le 3 juillet, il assit son camp entre Donaschy et Cornia. Le lendemain matin, les Impériaux furent attaqués avec une extrême impétuosité. Les Turcs, après s'être emparés d'une éminence qui commandoit l'aile gauche, pénétrèrent dans le camp, presque jusqu'à la tente du duc. Cependant ils furent repoussés, et une terreur panique s'étant emparée d'eux, non-seulement ils abandonnèret Mehadia, mais ils levèrent le siége d'Orsova, et repassèrent le Danube. (1)

Cette sorte de succès fit à Vienne une sensation très-agréable, et le duc de Lorraine y fut considéré comme un nouvel Eugène. (2) Ce fut en cette conjoncture que le peuple menaça les jours de Seckendorf. Les prêtres catholiques triomphant, déclarèrent que le ciel répandoit ses bénédictions sur l'armée impériale, qui n'étoit plus commandée par un hérétique.

Cependant l'armée autrichienne, après avoir recouvré Mehadia, fut à peine parvenue aux environs d'Orsova, qu'elle fut surprise par le grand-visir, et forcée de se retirer avec autant de rapidité qu'elle s'étoit avancée. Tandis qu'elle passoit le défilé de Mehadia, elle fut assaillie par un

(1) Schmettau.

(2) *M.r Robinson to lord Harrington, july* 16, 1738.

Ch. XCIII.
1738.

corps très-considérable, que le prince Charles de Lorraine repoussa, en lui tuant trois mille hommes. L'armée continua sa marche, et arriva le 24 juillet à Lagus. Le grand-visir reprit le siége d'Orsova, où Konigseck avoit fait entrer des renforts et des munitions. Les maladies et même la peste, qui se répandit dans tout le bannat de Temeswar, et menaça d'étendre au loin ses ravages, vinrent ajouter encore au malheur des troupes impériales.

Le duc de Lorraine, affligé et malade, retourna à Vienne, et le commandement de l'armée passa au feld-maréchal Konigseck. Ce général, continuant la retraite, passa le Danube à Viplanka, le 18 août. Ayant appris qu'Orsova s'étoit rendu au grand-visir, il rétrograda jusqu'aux lignes tirées devant Belgrade. Une retraite si précipitée porta le découragement dans tous les rangs de l'armée. Vienne fut dans la consternation; et le duc de Lorraine, lorsqu'il fut rétabli de sa maladie, fut envoyé à Belgrade, pour y traiter avec le grand-visir, qui avoit fait des propositions de paix. Il y arriva, le 11 septembre. Mais comme les Turcs, poursuivant leurs avantages, prirent Semendria et Viplanka, et qu'ils se saisirent des hauteurs qui commandoient les lignes, l'infanterie impériale se retira dans Belgrade. La cavalerie passa la Save, et le duc de Lorraine s'avança jusqu'à Esseck. Là il

Digitized by Google

fut rappelé par la cour de Vienne, qui craignoit pour la sûreté personnelle de ce prince.

Les troupes renfermées dans Belgrade furent attaquées d'une maladie contagieuse; et toute la ville fut infectée de l'odeur qui sortoit des quartiers étroits où elles étoient logées. On imputa tout le mal au comte de Konigseck, qui fut rappelé, et remplacé par Khevenhuller. Les Turcs ayant quitté les hauteurs qui environnent Belgrade, le nouveau général mit son armée en mouvement sur la rive septentrionale du Danube; mais il ne put déloger l'ennemi que de Viplanka, et le 8 novembre, il se retira dans ses quartiers d'hiver. (1)

De leur côté, les Russes ne firent que peu de progrès. Le feld-maréchal Lascy emporta d'assaut Précop, il est vrai; il soumit la Crimée, et défit un corps de vingt mille Tartares; mais n'ayant pu s'emparer de Caffa, il fut forcé de se retirer dans l'Ukraine à l'approche de l'hiver. Le maréchal Munich passa le Dniéper et le Bog, et battit l'ennemi en trois rencontres. Cependant, ayant été arrêté dans sa marche par une armée de soixante mille hommes, fortement re-

(1) Le précis de cette campagne est tiré des Mémoires secrets de la Guerre de Hongrie par Schmettau, de l'*Histoire* d'Allemagne de Barre, et de l'Histoire de Charles VI.

Digitized by Google

Ch. XCIII. 1738.

tranchée sur le bord du Dniester, et n'ayant pu parvenir à mettre le siége devant Bender, il se replia aussi sur l'Ukraine. (1)

Le fâcheux résultat de la campagne de 1738 n'occasionna pas moins d'intrigues à Vienne, n'y excita pas moins de clameurs que ne l'avoit fait celui de la campagne précédente. Le comte de Konigseck perdit, outre le commandement, la place de président du conseil de guerre; mais il fut nommé grand-maître de la maison de l'impératrice. Le duc de Lorraine avoit irrité l'empereur, en interceptant, à son premier retour à Vienne, un ordre qui rappeloit ce général, et en imputant au nombre trop peu considérable des troupes qui composoient l'armée, et à l'insuffisance de tout ce qui est indispensable pour faire la guerre, les revers qu'on avoit essuyés. Il avoit aussi offensé Bartenstein, par les reproches qu'il lui avoit adressés fréquemment sur la cession de la Lorraine. Ce prince, en sa qualité d'étranger, étoit vu de mauvais œil par la noblesse et par le peuple. On transformoit en vices ses défauts les plus légers; on lui reprochoit de sacrifier ses devoirs au plaisir de la chasse et à d'autres divertissements, et on l'accusoit d'être revenu à Vienne pour se soustraire aux périls de la guerre. Ce manque de popu-

(1) *Manstein, Memoirs of Russia, p.* 192-210.

Digitized by Google

larité et le courroux de l'empereur, le firent envoyer, avec l'archiduchesse son épouse, dans une sorte d'exil, sous prétexte d'aller prendre possession du grand duché de Toscane. Pendant son absence, le mécontentement public s'accrut au point de devenir très-alarmant, et l'on répandit le bruit que Charles VI vouloit donner sa seconde fille à l'électeur de Bavière, et changer en faveur de ce prince l'ordre de succession. La cour de Munich fomentoit la division. Les Bavarois disoient : « Ne sommes-nous pas bons Catholiques et bons voisins? Toutes nos forces sont à la disposition de l'empereur, et nous le servons autant par inclination que par devoir. Tant de mariages, tant d'alliances entre les maisons d'Autriche et de Bavière, en ont tellement confondu les intérêts, qu'il n'est plus possible de les désunir. Les Autrichiens sont devenus Bavarois, et les Bavarois Autrichiens. » Lorsque les troupes bavaroises, qui étoient au service de Charles VI, passèrent par Vienne, le peuple leur dit : « Allez, et à votre retour, annoncez à votre maître qu'il sera le nôtre. » Les officiers de l'armée impériale, dont le mécontentement étoit extrême, ne cherchoient point à le cacher, et disoient hautement : « Que devons-nous attendre d'un gouvernement plus tyrannique, dans le fait, que celui des Turcs? L'empereur est un prince pieux, juste

Ch. XCIII.

1738.

Ch. XCIII.

1738.

» et clément; cependant, si Seckendorf et Ko-
» nigseck sont coupables, pourquoi ne sont-ils
» pas punis? s'ils ne sont pas coupables, pour-
» quoi sont-ils traités en criminels? » (1)

A l'époque où l'on tenoit ces discours, il n'y avoit pas, à la cour impériale, un seul ministre qui eût quelque considération, si l'on excepte Staremberg, qui étoit soupçonné de pencher vers le duc de Bavière, parce que ses biens touchoient aux états de ce prince. Les mesures précipitées que Charles prenoit, après en avoir conféré uniquement avec des favoris chargés de la haine publique, la lui faisoient encourir aussi à lui-même. Le comte de Sinzendorf, malgré sa souplesse d'esprit et sa soumission habituelle, et quoiqu'il ne fût point ami du comte de Konigseck, ne put s'empêcher de blâmer la manière dont ce général avoit été disgracié, et il dit que pour un acte d'aussi grande importance, l'empereur auroit dû prendre l'avis de ses principaux ministres.

Cependant le monarque lui-même étoit dans une grande agitation d'esprit; et on l'entendit s'écrier: « En perdant le prince Eugène, j'ai tout perdu! » La retraite de Belgrade le tourmentoit jour et nuit. Il en parloit à chaque officier supérieur qui revenoit de l'armée. « Quelle malheu-

(1) *M.r Robinson to lord Harrington.*

Digitized by Google

» reuse ! quelle fatale retraite ! » disoit - il. En outre, l'absence de sa fille aînée l'inquiétoit vivement. Il craignoit que s'il venoit à mourir subitement, l'électeur de Bavière ne parvînt à empêcher le retour de cette princesse, et que la France ne réalisât le projet qu'elle avoit conçu, et auquel elle étoit attachée, de diviser la succession d'Autriche. (1)

(1) Ce tableau de la cour impériale est tiré principalement de la dépêche que M.r Robinson a adressée au lord Harrington, le 31 décembre 1739.

Digitized by Google

CHAPITRE XCIV.

1739.

Le feld-maréchal Wallis est nommé commandant de l'armée impériale. — Bataille de Groteka. — Siége de Belgrade. — Retraite des Impériaux. — Trouble et désolation de la cour de Vienne. — Négociations de paix sous la médiation de la France. — Pleins-pouvoirs donnés au comte de Neuperg. — Signature des préliminaires. — Cession de Belgrade et des provinces situées au-delà du Danube et de la Save. — Wallis et Neuperg sont arrêtés.

Ch. XCIV. 1739.

CHARES VI, considérant le feld-maréchal Wallis comme plus actif et plus entreprenant que les généraux qu'il avoit employés en chef dans les deux campagnes précédentes, lui conféra le commandement suprême. Cet officier s'étoit concilié la bienveillance de l'empereur, non moins par les reproches qu'il avoit faits à ses prédécesseurs, et par la hardiesse des représentations qu'il avoit adressées au duc de Lorraine, (1)

(1) A Méhadia, Wallis vouloit que l'armée retournât

Digitized by Google

Ch. XCIV. 1739.

que par les preuves de talent et d'expérience qu'il avoit données. Néanmoins, ce choix étoit peu propre à relever les affaires de la maison d'Autriche. Wallis, il est vrai, maintenoit la discipline avec une exactitude qui alloit jusqu'à la minutie; mais il étoit sombre, jaloux, impérieux, rempli de présomption, et il ne savoit point supporter les revers. Enfin l'historien-roi a eu raison de le représenter comme un homme qui se faisoit gloire de haïr tout le monde et d'en être haï. (1)

Mai 1739. L'armée principale étoit rassemblée (2) dans

---

sur ses pas pour pousser en avant; et le duc de Lorraine dit de lui, lorsqu'il fut sorti du conseil: « C'est » un fou, ou bien il ne s'engage que pour piller. » Ce propos fut rendu au général, qui, soutenant l'avis qu'il avoit déjà donné, dit au prince: « Eh bien! prenez pour » une fois le conseil d'un fou, sans quoi vous per» drez votre canon, votre honneur, et peut-être Orsova » même. »

M.r Robinson to lord Harrington, dec. 31, 1738.

(1) Œuvres posthumes du roi de Prusse, tom. I, p. 35.

(2) Schmettau, p. 192, fait monter à 67 bataillons de 500 hommes chacun, à 64 compagnies de 100 grenadiers, à 113 escadrons de 150 chevaux chacun, ou à 56 de 250 chevaux, non compris l'artillerie, les Hussards et les troupes légères, l'armée impériale; mais il a fondé son estimation sur les rapports, et a compté tous les corps au complet.

Digitized by Google

Ch. XCIV.
1739.

les environs de Peterwaradin, lorsque le feld-maréchal Wallis en prit le commandement. Elle ne se montoit guère qu'à trente mille hommes effectifs, y compris les troupes bavaroises et les autres auxiliaires; et les magasins étoient peu remplis. Un corps de dix mille hommes, qui devoit agir au nord du Danube, s'étoit formé à Temeswar, sous le comte de Neuperg, qui commandoit en second. La première opération de la campagne devoit être le siége d'Orsova; et Wallis avoit reçu de l'empereur l'ordre positif d'engager, à la première occasion favorable, une action générale.

Le 11 juin, l'armée campa près de Semlin. Les auxiliaires ayant fait leur jonction avec elle, et la flottille du Danube étant prête à agir, les troupes passèrent la Save, le 27, quoiqu'une grande inondation eût fait sortir cette rivière de son lit, et elles campèrent à Mirowa, près des lignes de Belgrade. Le 2 juillet, elles arrivèrent à Vinza, village situé sur le Danube, et l'on apprit là qu'une partie de l'armée turque étoit à Grotzka. A cette nouvelle, Wallis se remet en marche. Il se place à la tête de l'avant-garde, que composoient deux régiments de Hussards, un régiment de Cuirassiers, un régiment de Dragons, et dix-huit compagnies d'infanterie. Le corps d'armée le suivit, sous le commandement du prince de Hildburghausen. Quant au comte de Neuperg,

Digitized by Google

il devoit passer le Danube, et être prêt à agir en cas de nécessité. Ch. XCIV.

1739.

A peu de distance de Grotzka, le chemin est tracé sur une pente douce, jusqu'à un défilé qui a une demi-lieue de longueur, et que forment des montagnes escarpées et couvertes de forêts. Une partie de cette gorge ne peut recevoir qu'un seul chariot de front, et quand on l'a passée, on atteint un coteau planté de vignes. Là le terrain commence à s'ouvrir. On descend ensuite entre deux collines, jusqu'à Grotzka, où l'on n'arrive qu'après avoir passé un torrent profond, qui tombe dans le Danube.

La cavalerie de l'avant-garde étoit à peine à l'extrémité de la gorge, lorsqu'à la pointe du jour, elle fut assaillie par l'infanterie turque, qui étoit postée dans les vignes et dans les bois. Les Hussards prennent la fuite aussitôt; mais Wallis se mettant à la tête d'un régiment de Cuirassiers, passe le défilé, forme sa troupe sur le terrain découvert, et soutient l'attaque de l'ennemi, jusqu'à ce qu'un autre régiment soit arrivé, et que les grenadiers aient délogé les Turcs.

Cependant le grand-visir, qui étoit parti de Sémendria avec toute son armée, et qui occupoit les hauteurs qui dominent Grotzka, passa le ruisseau, et prit poste sur les deux collines entre le défilé et ce village. Le régiment de Sa-

Digitized by Google

Ch. XCIV. 1739.

voie, saisi d'une terreur panique, fit volte-face et, poursuivi par une troupe de Turcs, il porta le désordre dans les rangs de la cavalerie, qui se trouvoit à peu de distance du champ de bataille. Cependant, malgré la confusion, on continua de marcher en avant. Le prince d'Hildburghausen fit un bataillon carré de tous les corps qui étoient sortis du défilé, et chargea l'ennemi. L'aile gauche, suivant un passage étroit, se déploya sur les hauteurs vers le Danube, et la cavalerie fut postée à droite, où le terrain étoit plus favorable pour elle. Dans cette position, les troupes impériales soutinrent, depuis cinq heures du matin jusqu'après le coucher du soleil, moment où leur général ordonna la retraite, que devoit favoriser l'obscurité, les attaques furieuses et réitérées des Turcs, qui étoient bien supérieurs en nombre. S'ils avoient poursuivi leurs avantages, l'armée impériale auroit pu être coupée, vu surtout que, par jalousie, Wallis ne voulut point laisser le comte de Neuperg prendre part à l'action, ni détacher plus de deux régiments qui, cependant, arrêtèrent l'ennemi à l'entrée du défilé. La perte fut égale des deux côtés, dans cette action meurtrière. Les Impériaux, outre cinq généraux tués, et cinq blessés, laissèrent sur le champ de bataille quatre cents officiers et sept mille soldats.

A la journée de Grotzka, les Turcs, au lieu

Digitized by Google

de faire, selon leur coutume, des attaques irrégulières et sans aucun concert, combattirent avec le plus grand ordre; et lorsque leurs rangs furent rompus, ils se rallièrent avec ardeur et célérité. La flottille impériale, que commandoit l'amiral Pallavicini, avoit descendu le Danube, et s'étoit unie à l'armée. Lorsqu'on fit retraite, elle fut forcée de remonter le fleuve sous le feu des batteries de l'ennemi; et, le 24, elle arriva à Belgrade en très-mauvais état. (1)

L'armée impériale regagna son camp de Vinza. Elle fortifia si bien sa position, et son artillerie fut placée avec tant d'art, que le jour suivant elle repoussa un corps de troupes formidable, qui étoit venu l'attaquer, conduit par le grand-visir en personne. Cependant Wallis concentra ses forces; et son abattement étant égal à la présomption qu'il avoit montrée d'abord, il fit retraite en silence, pendant la nuit, et alla occuper les lignes de Belgrade. Le lendemain, effrayé à l'apparition d'un corps de troupes légères, et ne se croyant pas en état de défendre la forte position qu'il avoit prise, il repassa le Danube, aussi à la faveur des ténèbres. Les Turcs,

(1) On a publié plusieurs relations erronées sur cette action célèbre. J'ai préféré à toute autre le récit clair et circonstancié qu'en donne le comte de Schmettau, p. 196-212.

Digitized by Google

Ch. XCIV. 1739.

s'écriant : « Profitons de la terreur panique et » de l'aveuglement par lesquels Dieu punit ces » Infidèles, pour avoir violé la paix de Passa- » rowitz, » dressèrent leurs batteries contre Belgrade, et la place fut sommée le 29 juillet. Wallis, quoiqu'il eût repoussé un corps de troupes turques, qui s'étoit rassemblé à Panschova, n'osa demeurer dans les environs de Belgrade. Il épuisa ses troupes par des marches inutiles ; et après avoir pris des chemins détournés, il repassa le Danube, et se posta à Salankemin, sur les confins de la Hongrie. Les Turcs, mettant à profit cette retraite, occupèrent la rive septentrionale du fleuve, et poussèrent leurs approches contre la redoute de Borzia, qui commandoit la place de ce côté.

La fièvre, qui venoit de saisir Wallis, parut augmenter son irrésolution ; il ne fit pas le moindre effort pour interdire le passage de la Save à l'ennemi, qui vouloit attaquer Belgrade d'un troisième côté. Sans cesse il envoyoit des courriers à Vienne, annoncer que les maladies et la désertion réduisoient journellement l'armée, que les provinces méridionales étoient ravagées par la peste, et que les Turcs se renforçoient continuellement. Le général Succow, commandant de Belgrade, ajouta à son accablement en lui faisant dire que l'ennemi avoit fait brèche à un des bastions, et que l'on craignoit

Le 15 Août.

Digitized by Google

un assaut, que l'épuisement de la garnison ne lui permettroit pas de soutenir. Sans attendre le retour de l'officier qu'il avoit chargé d'examiner l'état des fortifications, Wallis, en vertu des pleins pouvoirs dont il avoit été investi, envoya au camp du grand-visir, le colonel Gross, demander la paix, par la cession de Belgrade. En communiquant cette démarche à l'empereur, le général insista sur la nécessité de faire retraite jusqu'à Peterwaradin.

La défaite de Grotzka, la fuite de l'armée impériale et les progrès des Turcs répandirent la consternation parmi le peuple, et à la cour de Vienne. La terreur s'y accrut encore par l'effet des intrigues de la Suède, dont les agents étoient occupés à négocier avec la Porte-Ottomane une alliance offensive, par les efforts des mécontents de Pologne, qui cherchoient à obtenir le rappel de Stanislas, et par les mouvements que faisoient en Hongrie les partisans du prince Ragotsky. (1) Les ministres de l'empereur, au lieu d'agir avec concert et vigueur, songeoient plus à se disculper qu'à remédier au mal. Bartenstein, à qui on l'imputoit, déclara qu'il avoit donné, par écrit, son opinion contre la guerre, et chercha, pour se soustraire au ressentiment de ceux qui devoient régner sur les états héré-

---

(1) *M.r Robinson to M.r Walpole, august 22, 1739.*

Digitized by Google

Ch. XCIV.
1739.

ditaires après la mort la mort de Charles VI, à se procurer la place de référendaire de l'Empire. (1) Le danger qui menaçoit de renverser la maison impériale ne diminuoit pas les divisions qui l'agitoient. Le mécontentement du duc de Lorraine, qui arrivoit de Toscane, s'étoit accru à la suite d'une entrevue que l'empereur avoit eue à Bergensdorf avec l'électeur de Bavière, et par le bruit qui se répandit que Charles VI se proposoit, comme ne trouvant pas un autre moyen de prévenir la ruine de la maison d'Autriche, de conférer à ce prince le commandement de l'armée. (2)

Cependant les orgueilleux magnats de Hongrie et d'Autriche voyoient avec indifférence les malheurs de l'état, et s'inquiétoient peu de ce qui pourroit arriver à la vacance du trône. La noblesse inférieure étoit contraire à la maison de Lorraine, et désiroit pour souverain l'électeur de Bavière, qui étoit allemand, *et dont* les principes et les habitudes étoient plus conformes aux siens. Le peuple accablé d'impôts, et affligé des mauvais succès de la guerre, demandoit la paix à grands cris.

Au milieu de la consternation générale, l'empereur montra seul quelque fermeté. Il enleva

(1) *M.r Robinson's Dispatches.*

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

à Wallis les pleins-pouvoirs qu'il lui avoit donnés pour conclure la paix, et les transféra au comte de Neuperg; et lui enjoignit au général de ne s'occuper que des opérations militaires. En même temps, il chargea le comte de Schmettau d'aller reconnoître l'état de l'armée, et de prévenir la retraite sur Peterwaradin et la cession de Belgrade. (1) Schmettau arriva au camp à l'instant même où les troupes alloient se remettre en marche. Il détrompa Wallis sur l'état de Belgrade, place aux fortifications de laquelle il n'y avoit pas une seule brèche, et qui étoit défendue par une garnison de treize mille hommes. Ses instantes représentations portèrent le feld-maréchal à s'avancer avec son armée, et à faire les plus grands efforts pour secourir cette ville.

Ch. XCIV. 1739.

Le 21 Août.

Schmettau courut ensuite à Belgrade. S'étant mis à la tête d'un détachement, il enleva aux Turcs la redoute de Borzia. Ses efforts animèrent la garnison, et bientôt il força les assiégeants à reculer de plus de cent pas. Wallis reprit courage, visita Belgrade, et reprocha amèrement à Succow sa pusillanimité et le rapport infidèle qu'elle lui avoit dicté. Il se prépara à faire entrer toute son armée dans la place, et à rendre, par une victoire semblable à celle que le prince Eugène avoit remportée sur le même terrain,

Les 27 et 30 Août.

(1) Schmettau, Mémoires secrets, etc., p. 233, 234.

Ch. XCIV.
1739.

tout leur lustre aux armes impériales. Enfin ses troupes brûloient de laver la honte de leur retraite, lorsqu'on reçut la nouvelle de la signature des préliminaires, où étoit stipulée la cession de Belgrade avec la remise immédiate d'une des portes aux troupes ottomanes.

Le comte de Neuperg n'avoit pas eu plutôt reçu les pleins-pouvoirs de l'empereur, qu'il avoit traversé la ville de Belgrade, sans en examiner les fortifications; et il y avoit laissé l'ordre de ne lui faire tenir aucune dépêche. Il avoit même invité les officiers Turcs à ne laisser passer aucun courrier. Espérant y trouver l'ambassadeur de France près de la Porte-Ottomane, le marquis de Ville-Neuve, qui devoit agir au nom de sa cour, en qualité de médiateur, il étoit entré dans le camp de l'ennemi, sans avoir attendu qu'on eût livré des ôtages. Il avoit été arrêté sur-le-champ, et remis à la garde de vingt-quatre Janissaires. Le grand-visir, accompagné des pachas de Romélie et de Bosnie, s'étoit rendu près de lui, et l'avoit requis de faire connoître les propositions dont il étoit chargé. Il avoit offert la cession de la Valachie, à condition que la ville d'Orsova seroit démantelée. A cette réponse, le pacha de Bosnie lui avoit craché au visage, en s'écriant : « Chien de chré-
» tien, tu n'es qu'un espion, avec tous tes pleins
» pouvoirs; puisque tu n'apportes point de let-

Digitized by Google

» tres du visir Wallis, et que tu caches l'offre » qu'il a faite de céder Belgrade, tu seras en- » voyé à Constantinople pour y recevoir le châ- » timent que tu mérites! » Neuperg avoit été ensuite étroitement confiné. Il ne lui avoit pas même été permis de communiquer avec le colonel Gross, jusqu'au 26 août que le marquis de Ville-Neuve avoit paru, et obtenu la permission de le loger dans sa tente.

L'ambassadeur français reprocha au plénipotentiaire impérial la précipitation qui l'avoit fait pénétrer dans le camp des Turcs, sans qu'ils eussent remis des ôtages, et lui dit aussi que Wallis avoit déjà offert la cession de Belgrade, sans laquelle le grand-visir ne vouloit point entrer en négociation. Neuperg se récria d'abord contre une condition si honteuse; mais il se laissa persuader par le marquis de Ville-Neuve, qui parut craindre un soulèvement dans le camp. En conséquence, il signa, le 1er. septembre, les préliminaires de la paix, sous la médiation et la garantie de la France. Les conditions principales furent la restitution de Belgrade et de Szabatch, après qu'on en auroit fait sauter les nouveaux ouvrages, la cession de la Servie et celle de tout ce qui avoit été abandonné par les Turcs à la paix de Passarowitz. Le sultan devoit aussi retenir la forteresse d'Orsova, qui avoit été élevée par les Autrichiens, et l'empereur

Digitized by Google

Ch. XCIV. 1739.

devoit faire raser les fortifications de Mehadia.

Le comte de Neuperg dépêcha le colonel Gross avec cette courte note : « La paix a été » signée ce matin, entre l'empereur, notre maî- » tre, et la Porte-Ottomane. Que les hostilités » cessent à la réception de ce billet. Je le sui- » vrai dans une heure, et j'annoncerai moi- » même les particularités du traité. » A son arrivée, il témoigna son indignation de ce que les hostilités continuoient, et comme s'il eût rougi des conditions auxquelles il avoit souscrit, il ne les rendit publiques que le lendemain matin. Le comte de Schmettau le pressa de retarder la remise de Belgrade, sous prétexte qu'il avoit outre-passé ses pouvoirs, et pressa le feld-maréchal de ne point livrer aux Turcs la porte de cette place, jusqu'à ce que les préliminaires eussent été ratifiés par le souverain. Wallis n'osa contrevenir aux ordres qui le soumettoient au plénipotentiaire, en tout ce qui concernoit la conclusion de la paix. Lorsqu'il eut fait part à Neuperg de la proposition de Schmettau, ce ministre lui répondit avec chaleur, que s'il retardoit seulement de vingt-quatre heures l'exécution de l'article du traité, qui concernoit Belgrade, il enverroit un courrier à l'empereur pour l'instruire de sa désobéissance ; il prétendit qu'il avoit eu toutes les peines du monde à faire désister le grand-visir de la demande du Bannat

Digitized by Google

de Témeswar, de la Sirmie et de l'Esclavonie, et déclara qu'après qu'il auroit expédié son courrier, il retourneroit dans le camp des Turcs, où il protesteroit contre l'inexécution du traité. (1)

En conséquence, la porte de Belgrade fut, le 4 septembre, livrée au pacha de Romélie, qui en prit possession à la tête d'un détachement de huit cents Jannissaires; et les Impériaux eurent la mortification de voir les officiers turcs porter les drapeaux qu'ils leur avoient pris à la journée de Grotzka. Tout ayant été réglé pour la démolition des nouvelles fortifications, l'armée impériale se retira vers Peterwaradin, et l'armée ottomane vers Nissa.

La retraite précipitée de Wallis avoit seule porté le grand-visir à continuer les hostilités, sans faire les propositions d'accommodement, que la Porte-Ottomane avoit arrêtées. Deux lettres de l'empereur, datées l'une du 21, et l'autre du 22 août, étoient arrivées le 27 à Belgrade, et le feld-maréchal, obéissant à l'ordre de ne dépêcher aucun message à l'armée turque, les avoit gardées. Elles portoient que l'on n'avoit consenti à la reddition de Belgrade, que dans la supposition que la place ne pouvoit manquer d'être prise, mais que convaincu de la fausseté du premier rapport, qui avoit été fait,

(1) Schmettau, Mémoires secrets, p. 268.

Digitized by Google

Ch. XCIV. 1739.

l'empereur ne doutoit pas que ses troupes ne pussent repousser l'ennemi, d'autant plus qu'elles seroient soutenues par les Russes, qui avoient déjà battu les Turcs en plusieurs rencontres, et s'étoient avancés jusqu'à la Moldavie. En conséquence, on enjoignoit au comte de Neuperg, de déclarer que Wallis avoit excédé ses pouvoirs en offrant la cession de Belgrade, de faire connoître au marquis de Ville-Neuve l'état véritable de la place, et de le prier de ne pas découvrir les offres qu'on lui avoit adressées. (1)

La nouvelle de la paix honteuse qu'on venoit de signer, fut reçue avec indignation par les citoyens de tout rang, et par les troupes. Celles-ci s'écrièrent, « Il ne faut pas rendre Belgrade. Nous » sommes prêtes à faire le sacrifice de notre vie, » si les généraux veulent nous mener au combat. » Le peuple de Vienne assaillit tumultueusement les maisons de plusieurs officiers, et auroit dé-

(1) Nous avons tiré de la comparaison que nous avons faite du Rescript impérial avec les *Dépêches* de M.r Robinson, avec l'Histoire de la Paix de Belgrade, par Laugier, histoire extraite des papiers du marquis de Villeneuve, avec les Mémoires de Schmettau, et avec la Paix de Belgrade, de Koch, dans son Abrégé de l'Histoire des Traités de Paix, vol. III, les particularités de cette négociation. Nous nous sommes efforcés de concilier tous ces mémoires, qui se contredisent souvent sur les faits et sur les dates.

Digitized by Google

moli celles de Bartenstein et de Wéber, si l'on ne s'y étoit opposé. Mais personne ne fut plus affligé que l'empereur. Son plus grand embarras fut de se justifier près de la czarine; et il lui adressa une lettre où sa douleur étoit exprimée dans les termes les plus touchants. (1)

Cette lettre fut suivie d'un rescript que l'on envoya à tous les ministres de l'empereur dans les différentes cours de l'Europe. C'étoit Bartenstein qui l'avoit composé. Il étoit rempli de reproches sur la conduite du feld-maréchal Wallis et sur celle du comte de Neuperg. Ce dernier étoit accusé d'avoir agi d'une manière contraire à ses instructions les plus positives, surtout en ne rendant pas le traité commun à la Russie. (2)

Wallis et Neuperg répondirent l'un et l'autre au rescript. Le premier, après avoir tenté de justifier ses opérations militaires, déclara que le résultat fâcheux de ses négociations de paix provenoit de ce qu'il n'avoit pas eu d'instructions à cet égard, quoiqu'il en eût demandé. Quant à la

(1) Cette lettre est insérée dans les Annales de l'Europe, pour l'année 1739, P. II, p. 214. On la trouve aussi dans l'Histoire de Charles VI, par P. A. Lalande, tom. V, p. 166.

(2) Annales de l'Europe, pour l'année 1739, P. II, p. 215.

Digitized by Google

Ch. XCIV. 1739. conclusion et à l'exécution précipitée des préliminaires, il rejeta tout sur le comte de Neuperg, à qui il avoit transféré ses pleins pouvoirs, par ordre de l'empereur.

Le plénipotentiaire excusa, sur la nécessité la plus impérieuse, les cessions qu'il avoit faites, et prétendit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de prévenir une invasion immédiate dans la Hongrie, et la perte totale de l'armée impériale.

Le rescript étoit conçu en des termes si ambigus, il renfermoit tant de faits contradictoires, et il régnoit une confusion si évidente dans les dates, que le peuple même en reconnut le manque d'exactitude, et qu'on disoit tout haut qu'il ne pouvoit en imposer qu'à des enfants. (1) On jugea qu'il étoit impossible que le plénipotentiaire d'une cour aussi rigide, aussi absolue, se fût permis d'outre-passer ses pleins pouvoirs, et encore moins d'agir contre le sens positif de ses instructions. On soupçonna même que les ministres de l'empereur, et peut être ce prince avoient donné les ordres qu'ils nioient, et qu'ils sacrifioient le négociateur pour se soustraire à la honte d'avoir accepté des conditions ignominieuses.

Si quelque chose avoit pu ajouter à l'inconsé-

(1) *M.r Robinson to lord Harrington, sept.* 19, 1739. *Grantham Papers.*

Digitized by Google

1739.

quence de la cour impériale, c'auroit été la conduite qu'elle a tenue à la fin de cette malheureuse négociation. Tandis qu'elle accusoit, aux yeux de toute l'Europe, son plénipotentiaire, et après que Bartenstein eut déclaré publiquement que l'homme qui excédoit ses pouvoirs méritoit d'être pendu, et que celui qui agissoit d'une manière opposée à ce qu'ils lui prescrivoient, méritoit d'être empalé, le comte de Neuperg fut renvoyé au camp des Turcs, pour y régler les articles du traité de paix définitif, et réparer l'omission qui avoit été faite en ne comprenant point la Russie dans les préliminaires. Il prouva dans cette conjoncture qu'il n'avoit pas mérité les reproches qu'on lui avoit adressés, et qu'il n'avoit obéi qu'à la loi de la nécessité. Il refusa avec beaucoup de fermeté de signer aucun traité entre l'empereur et la Porte-Ottomane, à moins qu'on ne fît en même temps un accommodement avec la Russie. Il parvint, de la sorte, à déjouer les intrigues de Ville-Neuve, et vainquit l'obstination des Turcs, qui commençoient à être inquiets des progrès rapides que faisoient les Russes. En conséquence, les deux traités furent signés le 18 septembre, avant le départ du grand-visir. L'honneur de l'empereur fut mis, en partie, à couvert par la déclaration qu'il ne renonçoit point à son alliance avec la Russie, et qu'il se réservoit le droit de fournir à la czarine un

Digitized by Google

Ch. XCIV. 1739.

secours de trente mille hommes, si la guerre continuoit entre cette souveraine et la Porte-Ottomane, déclaration qui fut insérée au traité.

Les stipulations du traité de paix furent à peu près les mêmes que celles des préliminaires. L'empereur céda la Servie avec les villes de Belgrade et de Szabatch, la Valachie autrichienne avec le Nouvel-Orsova et un petit territoire situé sur la rive septentrionale du Danube. Il conserva le Bannat de Témeswar, à charge de faire raser les fortifications de Mehadia. (1)

Le traité conclu au nom de la Russie portoit que la ville d'Azof seroit détruite et qu'on en laisseroit le territoire inculte pour servir de barrière entre les deux empires; on ne devoit point relever la ville de Tangarock; la Russie devoit renoncer à la navigation de la Mer-Noire, et rendre les conquêtes qu'elle venoit de faire sur la Porte-Ottomane. La czarine, jugeant que le succès de ses armes devoit lui procurer des conditions plus avantageuses, désapprouva celles qu'on vient de rapporter; mais comme elle n'avoit plus d'alliés, que la Suède se préparoit à s'unir avec la Porte-Ottomane, que des soulèvements paroissoient sur le point de s'opérer en Pologne, et qu'une conspiration tramée par sa noblesse avoit jeté l'effroi dans l'ame de cette

(1) Laugier, Histoire de la Paix de Belgrade. — Koch.

Digitized by Google

princesse, elle ratifia le traité, avec quelques modifications dont l'effet fut d'étendre, du côté de l'Ukraine, les limites de son Empire. (1) Ch. XCIV. 1739.

La paix de Belgrade fut à peine signée, que Wallis et Neuperg furent arrêtés. L'un fut renfermé au château de Sigeth, et l'autre envoyé au château de Hallitz. Leur captivité dura tout le reste du règne de Charles VI.

Nous sommes déjà trop loin du temps où elle a eu lieu, pour qu'il soit facile de développer tout le mystère de cette négociation extraordinaire; mais il reste encore assez de traces des principaux motifs, qui ont fait conclure la paix précipitée de Belgrade, pour qu'on puisse les indiquer. A la fin de l'année 1736, on avoit fait des efforts pour négocier, par la médiation de l'empereur, un accommodement entre la Russie et la Porte-Ottomane, et il s'étoit formé à Nimrouf, un congrès qui avoit été dissous lorsque Charles VI s'étoit déclaré contre les Turcs. La Porte avoit ensuite sollicité la médiation de la France qui, après quelques difficultés et quelques retards, avoit aussi été acceptée par les alliés. En conséquence, les ministres ottomans et le marquis de Ville-Neuve, ambassadeur de S. M. T. C., négociateur habile, avoient tenu des conférences. Les instructions de Ville-Neuve

---

(1) Ebauche de Munich.

Digitized by Google

Ch. XCIV. 1739.

lui recommandoient de se montrer impartial, de s'efforcer de détacher l'empereur de l'alliance de la czarine, de prévenir tout démembrement de la Turquie, et surtout d'empêcher l'agrandissement de la maison d'Autriche. L'ambassadeur français porta les Turcs à rejeter les demandes exagérées que les alliés avoient faites d'abord : l'empereur avoit exigé la cession de la Bosnie, de la Moldavie et de la Valachie; et la Russie avoit voulu garder Azof, Oczakow et le pays des Koubans, et avoir la liberté de naviguer sur la Mer-Noire.

On avoit repris les négociations à la fin de chaque campagne. Les prétentions respectives s'étoient élevées ou réduites selon les succès. L'empereur se fiant plus au Marquis de Ville-Neuve, qu'à ses propres ministres, l'ambassadeur Français avoit pu traverser la négociation jusqu'à ce qu'il eût semé la défiance entre les alliés, et rempli, de la sorte, les desseins de sa cour. Ses efforts furent favorisés et par l'état fâcheux où se trouvoit la cour impériale, et par les divisions qui subsistoient entre Wallis et Neuperg, qui étoient plus occupés à se nuire réciproquement, qu'à servir leur maître.

Après la défaite de Grotzka et la retraite de l'armée impériale, l'empereur avoit confié en secret à Ville-Neuve l'état critique de ses affaires, et la disposition où il étoit de conclure une paix

Digitized by Google

séparée, même en cédant la ville de Belgrade démantelée. Le duc de Lorraine et Marie-Thérèse, effrayés du déclin de la santé de l'empereur, et craignant que si ce prince venoit à mourir sous peu de temps, la maison de Bourbon n'excitât une contestation pour la succession aux états autrichiens, exhortèrent Neuperg à terminer, à tout prix, la guerre contre la Turquie. (1) Cet état de choses facilita les efforts de Ville-Neuve, qui profita de la confidence que l'empereur lui avoit faite. Lorsque Neuperg fut arrêté dans le camp des Turcs, l'ambassadeur de France eut soin de lui cacher les progrès rapides que faisoient les Russes, et de lui exagérer la force de l'armée ottomane. Il lui arracha, de la sorte, la cession de Belgrade. Comme c'étoit là le point capital, les autres articles furent réglés promptement; et Ville-Neuve se vanta d'avoir, en négociant cette paix, ren-

(1) Mémoires de Brandebourg, 1739. Ebauche de Munich. Les Mémoires de M. Robinson font mention fréquemment des relations intimes du duc de Lorraine avec le comte de Neuperg, et l'on soupçonnoit assez généralement, à Vienne, que ce négociateur avoit agi conformément aux instructions particulières qu'il avoit reçues de Marie-Thérèse et de son époux. A l'avénement de cette princesse, Neuperg, non-seulemeut fut remis en liberté, mais eut le commandement de l'armée, qui combattit contre les Prussiens.

Digitized by Google

Ch. XCIV.
1739.

du à la France un service plus essentiel que s'il avoit gagné une bataille décisive. Les intrigues de Bartenstein, dont il n'est pas facile de démêler les motifs, concoururent infiniment aussi au succès des vues de ce politique consommé. Pour échauffer l'esprit de l'empereur, il exagéroit le mauvais état des affaires, et insistoit sur la nécessité de conclure promptement la paix. Succow, à qui le commandement de Belgrade avoit été remis, étoit sa créature. Quoique Bartenstein n'eût pu s'opposer à la mission de Schmettau, qui étoit de défendre cette place jusqu'à l'extrémité, il avoit tenté de la prévenir. Malgré l'ordre de l'empereur, on n'avoit remis aucune instruction à cet officier qui, à son arrivée au camp, présenta à Wallis la dépêche qu'il avoit apportée. C'étoit une lettre de Bartenstein qui disoit : « Comme sa majesté impériale a, par un écrit de sa main, promis au général Succow de l'élever au grade de général d'artillerie, et de lui conférer le gouvernement de la Servie, s'il parvient à conserver Belgrade, la défense de cette place ne peut être confiée à un autre que lui. Ainsi, la volonté de l'empereur est que le comte de Schmettau soit employé à l'armée ou à Péterwaradin, si cette ville étoit menacée d'un siége. » Quoique le feld-maréchal n'eût pas osé déplacer Succow, il avoit trouvé le moyen d'é-

Digitized by Google

luder les ordres « du scribe, » ainsi qu'il appeloit Bartenstein. Il avoit, en vertu de ses pouvoirs, comme gouverneur de la province, nommé Schmettau, commandant en chef de Belgrade.

Quoique la signature et l'exécution des préliminaires aient été précipitées d'une manière honteuse, et qu'un délai peu long eût infailliblement procuré des conditions plus honorables et plus avantageuses, la paix étoit nécessaire pour la conservation de la maison d'Autriche; et l'état déplorable où Charles VI, en mourant, a laissé son armée et ses finances, en est la preuve irrésistible.

Digitized by Google

CHAPITRE CXV.

1739 — 1740.

ASCENDANT de la France. — Caractère et vues du cardinal de Fleury. — Situation politique des puissances principales de l'Europe. — Vains efforts qui se font pour renouer les relations de la maison d'Autriche avec l'Angleterre. — Contestations qui s'élèvent au sujet du traité de la Barrière.

Ch. XCV. 1739—1740. LES termes vagues du traité de paix, que l'empereur avoit conclu avec la Porte Ottomane, occasionnèrent, au sujet des limites, des discussions que la cour de Versailles tira en longueur, pour conserver l'ascendant qu'elle avoit pris sur l'une et sur l'autre puissance.

La France, tant par sa force réelle et ses ressources, que par le caractère et le système de son premier ministre, avoit acquis une influence sans égale sur toutes les cours de l'Europe.

Le cardinal de Fleury, qui étoit âgé de quatre-vingt-quatre ans, avoit toujours eu beaucoup de circonspection et de prudence, et savoit gagner tous les esprits par cet air de candeur et

Digitized by Google

de simplicité qui lui étoit si naturel. Ses desseins paroissoient toujours avoir été conçus par la modération même, et il les exécutoit en silence, et sans donner d'ombrage. Son caractère personnel et ses principes le portoient à maintenir son pays en paix; mais son grand but étant d'écarter tout ce qui pouvoit s'opposer à la supériorité de la France, il employoit tous ses efforts pour diviser les puissances de l'Europe. Il parvint insensiblement à mettre l'empereur dans la dépendance de la cour de Versailles; et, par ses négociations, il abaissa plus la maison d'Autriche que ses prédécesseurs ne l'avoient abaissée par les armes. Quoique la France eût garanti la pragmatique-sanction, il songeoit à partager, entre les deux archiduchesses, les états Autrichiens, et se flattoit de réduire ainsi la puissance d'une maison qui, jusque-là, avoit été la rivale, et qui pouvoit devenir encore l'ennemie de la maison de Bourbon.

La France gouvernoit entièrement les conseils de la Porte Ottomane; et au moyen de garanties respectives, elle s'étoit ménagé un prétexte d'intervenir dans toutes les contestations que la Turquie pourroit avoir avec des puissances européennes. Elle avoit opéré en Suède un changement notable, en faisant renvoyer les ministres favorables à l'Angleterre. La cour de Stockholm avoit aussi été engagée par elle à faire des arme-

Digitized by Google

Ch. XCV.
1739—1740.

ments en Finlande, et à conclure une alliance offensive avec la Porte-Ottomane. Enfin, elle étoit parvenue à détacher de la cour de Vienne celle de Copenhague; et sous un prétexte frivole, elle avoit envoyé dans la Baltique une escadre, qui avoit intimidé ses ennemis, et encouragé ses amis.

La Russie, alarmée des préparatifs de la Suède, et tenue en suspens par la lenteur des négociations avec les Turcs, étoit disposée à temporiser. Elle ne vouloit point provoquer le ressentiment de la France, à moins qu'il ne se fît une ligue capable de lutter contre toutes les forces de la maison de Bourbon. L'impératrice Anne, qui étoit avancée en âge, et dont la santé déclinoit, étoit trop occupée d'arrangements domestiques pour qu'elle pût prendre une grande part aux affaires de l'Europe. Elle venoit de donner Anne, princesse de Mecklenbourg, sa nièce, en mariage à Antoine Ulric, prince de Brunswick-*Wolfen*-buttel; et sous la direction d'un favori impérieux (1), qui désiroit de conserver l'autorité lorsqu'elle ne seroit plus, elle régloit la succession au trône.

Auguste III devoit la couronne aux efforts réunis de l'empereur et de la Russie; mais il

(1) Biren, duc de Courlande. *Voy*. Mes Voyages en Pologne, en Russie, etc., Liv. IV, ch. 10.

Digitized by Google

étoit hors d'état de déjouer les cabales que la France excitoit en Pologne, et de disposer des forces de ce royaume en faveur de la maison d'Autriche.

Les princes d'Allemagne étoient extrêmement divisés entr'eux. La cour de Versailles avoit gagné un grand nombre de princes catholiques, et notamment l'électeur de Bavière, à qui elle avoit donné l'espoir de partager la succession de Charles VI. Cette cour avoit profité avec habileté du juste ressentiment que le roi de Prusse avoit conçu contre l'empereur, pour la conduite répréhensible qu'il avoit tenue au sujet de la succession aux duchés de Berg et de Juliers. Malgré ses promesses, Charles VI désiroit de faire écheoir toute la succession de l'électeur palatin, à Charles-Théodore, prince de Sultzbach. La France, qui cependant avoit affecté de concourir à cet arrangement, étoit entrée dans une négociation secrète avec Frédéric-Guillaume, qu'elle avoit gagné en lui promettant tout le duché de Berg, à l'exception de Dusseldorf. (1) Enfin, en prenant soin de nourrir la haine que ce prince portoit à la maison de Hanovre, elle divisa, et par conséquent affoiblit le corps des Protestants en Allemagne.

Le roi de Sardaigne devoit, à la médiation de

(1) Mémoires de Brandebourg.

Digitized by Google

Ch. XCV.
1739—1740.

la France, et la fin de ses contestations avec l'empereur, et un accroissement de territoire bien plus considérable qu'il n'auroit pu l'obtenir de la reconnoissance de Charles VI, ou de l'inquiétude qu'il lui auroit donnée. Cette cause, jointe à l'ascendant que la maison de Bourbon avoit pris en Italie, et à l'épuisement de l'Autriche, soumettoit Charles-Emmanuel aux volontés de la cour de Versailles.

Une attaque d'apoplexie avoit commencé à faire perdre à Jean V, roi de Portugal, cette force d'esprit et cette activité qui avoient signalé la première partie de son règne. Ce prince joignoit la licence des mœurs à une extrême dévotion. En conséquence, toute l'autorité étoit entre les mains des gens d'église. Des sommes immenses, au lieu d'être employées à entretenir une marine et une armée, l'étoient à fonder des monastères; et la puissance et la considération du Portugal diminuoient tous les jours. (1)

L'Espagne étoit en guerre contre l'Angleterre, à cause du tort que les Anglais avoient fait à son commerce en Amérique. Craignant pour la sûreté de ses possessions coloniales, elle

(1) « Ses plaisirs étoient des fonctions sacerdotales, » ses bâtiments des couvents, ses armées des moines, » et ses maîtresses des religieuses. » Œuvres posthumes de Frédéric II.

Digitized by Google

sollicitoit vivement l'intervention de la France, et attendoit avec impatience des secours qu'on lui promettoit hautement.

Les Provinces-Unies étoient toujours régies par un gouvernement foible et divisé. Effrayées de la puissance toujours croissante de la France, elles étoient sans vigueur pour la combattre. Elles redoutoient l'intervention de la cour de Londres en faveur du prince d'Orange, qui avoit épousé la sœur de George II. Quoiqu'elles n'eussent point d'autre allié de qui elles pussent attendre des secours, elles considéroient comme entièrement étrangère à leurs intérêts la guerre que l'Angleterre soutenoit contre l'Espagne. Elles étoient irritées de la conduite hautaine des ministres de l'empereur, et engagées en des contestations interminables au sujet des réglements de commerce annexés au traité de la Barrière.

La Grande-Bretagne, la seule puissance qui fût capable de former une puissante ligue contre la France, étoit occupée de la guerre contre l'Espagne, guerre qui avoit été excitée par les clameurs des marchands et le délire d'un peuple qui ne rêvoit que conquête et pillage. Mais les préparatifs de la France, et le mauvais succès des armements qu'on avoit faits, avoient dissipé l'illusion. La nation étoit agitée par des partis contraires; les membres du conseil étoient divisés entr'eux; et le principal ministre, qui deve-

Digitized by Google

Ch. XCV.
1739—1740.

noit toujours plus odieux au peuple, étoit forcé de temporiser. Quantité de projets d'alliance avoient été présentés; mais les vues contradictoires de ceux qui gouvernoient avoient concouru, avec la haine que George II avoit conçue contre la maison de Brandebourg, dont l'appui étoit nécessaire pour garantir la durée d'une ligue contre la maison de Bourbon, à les faire rejeter. (1)

L'empereur, de qui les revers avoient si considérablement réduit les ressources, se trouvoit, avons-nous dit, dans la dépendance entière de la France, dont les nombreux partisans représentoient sans cesse à ce prince l'épuisement de ses états, et le danger qu'il y auroit à irriter une puissance si formidable. La cour impériale étoit remplie d'émissaires français; chaque mouvement étoit observé; et le cardinal de Fleury faisoit les plaintes les plus aigres, lorsque le duc de Lorraine, qui ne portoit ce joug qu'à regret, avoit une entrevue avec l'ambassadeur d'Angleterre. (2) Charles VI apprécioit le danger de sa situation. Il jugeoit la guerre inévitable entre la France et la Grande-Bretagne, et craignoit que si celle-ci succomboit dans la lutte, la maison d'Autriche ne fût ensuite anéantie.

(1) *Memoirs of lord Walpole*, ch. XXI.

(2) *M.r Robinson to lord Harrington, july* 27, 1740.

Digitized by Google

La cour de Londres, alarmée des préparatifs que la France faisoit sur terre et sur mer, et de la marche des troupes françaises vers la Manche et la Flandre, requit l'empereur de pourvoir à la sûreté des places de la Barrière. Charles VI dépêcha le comte d'Ostein à Hanovre, pour y concerter une réconciliation entre l'Angleterre et la Hollande. Cette mission fut contrariée par Bartenstein, qui haïssoit les puissances maritimes. A la suggestion du référendaire, le comte d'Ostein eut ordre de faire des plaintes amères de la défection de ces puissances (1), et de déclarer que l'empereur, instruit par le passé, répugnoit à prendre des engagements qui peut-être ne seroient tenus que par lui. La cour de Vienne fit aussi des propositions inadmissibles au sujet des affaires d'Allemagne; et Bartenstein mit habilement à profit les contestations qu'avoit fait renaître le traité de la Barrière, qui paroissoit avoir été conclu plutôt par une compagnie de commerce, jalouse de ses priviléges, que par une grande nation, occupée à maintenir la tranquillité de l'Europe. En 1737, des conférences s'étoient tenues à Anvers pour y conclure un nouveau traité de commerce entre les Pays-Bas, d'une part, et l'Angleterre et la Hollande de l'autre; mais elles n'avoient abouti à rien.

(1) *Lord Harrington's Dispatch to M.r Robinson.*

Digitized by Google

CHAPITRE XCVI.

1740.

MORT de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. — Projets et conduite de Frédéric II à son avénement au trône. — CHARLES VI désire ardemment de renouer ses relations avec l'Angleterre. — Maladie, mort, portrait et postérité de ce prince.

Ch. XCVI. 1740.

L'ALARME qu'excitèrent les desseins de la France, le danger auquel les puissances maritimes étoient exposées, les représentations du duc de Lorraine et les instances des ministres de Charles VI l'emportèrent à la fin sur le crédit de Bartenstein; et l'empereur montra plus d'empressement que jamais à rétablir ses liaisons avec l'Angleterre, et à réunir tout le corps germanique contre la maison de Bourbon. Les obstacles qui, jusqu'alors, avoient empêché l'union du corps des Protestants, provenant des contestations qui s'étoient élevées entre les maisons de Hanovre et de Brandebourg, parurent aplanis par la mort de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse,

Digitized by Google

événement qui arriva au mois d'avril 1740, et l'on espéra que le successeur de ce prince se conduiroit par des motifs différents.

Charles-Frédéric qui, sous le nom de Frédéric II, étoit destiné à donner un nouvel éclat à la couronne de Prusse, et à devenir l'ennemi le plus redoutable de la maison d'Autriche, étoit fils de Frédéric-Guillaume et de Sophie-Dorothée, fille de George I.er, roi d'Angleterre, et étoit né à Berlin le 24 janvier 1712. A son avénement, les possessions de la maison de Brandebourg consistoient en états détachés les uns des autres. Plusieurs de ces possessions, et particulièrement la marche de Brandebourg, étoient si stériles et si sablonneuses, qu'elles avoient fait donner, par plaisanterie, à Frédéric-Guillaume, la qualité « d'archi-sablonnier de l'Empire. » La population de tous les états prussiens ne s'élevoit pas à plus de 2,400,000 ames, et les revenus, quoique Frédéric-Guillaume les eût augmentés par un meilleur système de finance, ne se montoient qu'à 8,700,000 couronnes. Il y avoit peu de commerce, et le pays manquoit de ressources. (1) Cependant le feu roi avoit laissé, en mourant, 9,000,000 de couronnes dans ses coffres, et une armée de soixante-et-seize mille hommes, qui se composoit des troupes les mieux

(1) Œuvres posthumes de Frédéric II, tom. I, ch. 1.

Digitized by Google

Ch. XCVI. 1740.

exercées de l'Europe, et étoit munie d'une excellente artillerie, et de toutes les choses nécessaires pour entrer en campagne.

Le caractère de Frédéric II étoit à peine connu de ceux qui avoient le plus approché de sa personne, lorsqu'il monta sur le trône (1). Il n'avoit témoigné aucun penchant pour la guerre. Pour tout service, il n'avoit fait qu'une partie de la campagne de 1737, pendant laquelle les armées étoient restées dans l'inaction. Le seul trait de bravoure que ses panégyristes les plus zélés pouvoient citer de lui, étoit que, dans une reconnoissance, au siége de Philipsbourg, il n'avoit témoigné aucune émotion, étant exposé au feu continuel des batteries de la place, *dont une*

(1) On connoît les malheurs qui ont assailli la jeunesse du grand Frédéric. Son père ayant menacé de le faire mourir, Charles VI écrivit de sa propre main au roi de Prusse, et ordonna au comte de Seckendorf de lui représenter qu'il n'étoit pas en droit de juger son fils, et encore moins de le condamner à mort, que ce prince appartenoit à l'Empire, et devoit être entendu et jugé en pleine diète. Frédéric-Guillaume répondit qu'il étoit roi, qu'en cette qualité il jugeroit son fils, et qu'il l'enverroit en Prusse, où il ne reconnoissoit que Dieu au-dessus de lui. Mémoires pour servir à l'Histoire des quatre derniers Souverains de la Maison de Brandebourg, etc., par le baron de Poellnitz, tom. II, p. 248. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

décharge rompit les branches d'un arbre sous lequel étoit ce prince. Son père même le connoissoit si peu, qu'il parut craindre que son armée ne fût, du moins en grande partie, licenciée après sa mort. Enfin ceux qui composoient sa société à Rheinsberg le jugeoient aussi léger, aussi dissipé qu'eux-mêmes. Ils s'attendoient à le voir couler ses jours dans le repos et les plaisirs lorsqu'il seroit assis sur le trône, et ils pensoient qu'il imiteroit, par la magnificence de sa cour et l'élégance de sa manière de vivre, Frédéric I.er, son aïeul. (1)

Mais le véritable caractère du monarque ne tarda pas à se développer. Pendant un voyage rapide qu'il fit à Strasbourg et à Clèves (2), les habitants d'Herstal ou Héristall, baronie située aux environs de Liége, et qui avoit passé dans la maison de Brandebourg, comme faisant par-

(1) Le baron de Bielfeld, qui étoit de la société intime du prince, décrit ainsi la vie qu'on menoit au château de Rheinsberg : « Les jours s'écoulent dans une tran- » quillité qu'accompagnent tous les plaisirs que peuvent » goûter des êtres raisonnables ; une chère digne d'un » roi, du vin des dieux, de la musique céleste, des » promenades dans les jardins et dans les bois, des » parties sur l'eau, la culture des lettres et des beaux- » arts, une conversation spirituelle et enjouée. » Lett. 8.e

(2) Frédéric II entreprit ce voyage pour avoir une entrevue avec Voltaire.

Ch. XCVI. 1740.

tie de la successiou de la maison d'Orange, refusèrent de prêter serment de fidélité à Frédéric II. Ce prince fit marcher aussitôt un corps de troupes contre l'évêque et le chapitre de Liége, qu'il soupçonna d'avoir causé ce refus, et il en tira une indemnité de 60,000 risdales.

La ville de Berlin devint bientôt le centre de toutes les intrigues et de toutes les négociations; et l'alliance du nouveau roi fut sollicitée par les différentes puissances de l'Europe. La succession aux duchés de Berg et de Juliers étoit, depuis long-temps, un sujet de contestation entre la maison de Brandebourg et la branche de Sultzbach, de la maison Palatine, et l'on pensoit que le premier soin de Frédéric II seroit de travailler à se procurer cet héritage, que l'âge avancé et la santé chancelante de l'électeur palatin sembloient rendre prochain. (1)

Le cabinet britannique apprécioit, dans toute leur étendue, les grands avantages qu'on pourroit retirer de l'accession de la Prusse à l'union projetée de tous les états germaniques; mais tous ses efforts échouèrent, tant à cause des prétentions exorbitantes de Frédéric II, qui ne demandoit rien moins que la succession aux duchés de Berg et de Juliers, le Mecklenbourg

(1) Projet d'une grande alliance. *M.r Walpole's Papers.*

Digitized by Google

et la Frise orientale, que par l'aversion de George II, qui paroissoit avoir transporté au fils la haine qu'il avoit nourrie contre le père. (1)

L'orgueil de la cour de Vienne n'étoit pas disposé à se plier aux circonstances, ni à rechercher la bienveillance du roi de Prusse, que l'empereur même avoit offensé, en lui faisant maladroitement des représentations au sujet de l'affaire d'Herstal, et en renvoyant à la diète de Ratisbonne les plaintes de l'évêque de Liége. (2)

La France même, en cette conjoncture, n'agit pas avec son adresse accoutumée. Elle avoit concouru à la garantie de la succession palatine, qui avoit été donnée au prince de Sultzbach. Soit qu'elle ne connût pas le caractère et les projets de Frédéric II, soit qu'elle ne voulût pas le laisser faire des acquisitions sur les rives du Rhin, elle refusa de retirer sa garantie, et elle n'offrit au roi de Prusse qu'une foible partie de la succession, partie que ce prince jugea bien au-dessous de ses prétentions. (3)

En cet état des choses, Frédéric II écouta, sans donner de réponse décisive, les propositions des différentes puissances. Mais faisant cir-

---

(1) *Memoirs of lord Walpole.*

(2) M. Denina, Vie de Frédéric II, tom. II, p. 44.

(3) Œuvres posthumes de Frédéric II, tom. I, p. 416.

Digitized by Google

Ch XCVI. 1740.

culer une force nouvelle dans les diverses branches du gouvernement, il perfectionna le système de finances que son père avoit établi, il maintint la discipline dans son armée, leva quinze nouveaux bataillons, et attendit en silence le temps où il pourroit déployer ces grands talents pour la guerre et les négociations, dont l'avoit doué la nature, et que l'étude et la réflexion avoient perfectionnés en lui.

Cependant l'empereur étoit occupé à réparer les pertes que son armée avoit faites, et à rétablir ses finances; et il paroissoit sincère dans ses démarches, pour se rapprocher des puissances maritimes, et concerter avec elles un plan de défense réciproque.

Charles VI, quoique sujet à des attaques de goutte, avoit une constitution robuste et saine; mais la grande agitation d'esprit où l'avoient jeté les revers qu'il avoit essuyés récemment, avoit extrêmement altéré sa santé. (1) Au commencement du mois d'octobre, il se plaignit de sa goutte; mais, malgré les représentations des médecins, il alla, avec toute sa cour, à Halpthurn, pour s'y livrer au plaisir de la chasse, qu'il aimoit passionnément. Le temps étoit froid, et il tomboit alternativement de la pluie et de la neige.

(1) *M.r Porter to M.r Walpole. Vienna, march 29, 1741.*

Digitized by Google

L'empereur, peu d'instants après son arrivée, eut une colique. Cependant il se mit à chasser avec ardeur; et la fatigue, jointe à l'inclémence du temps, accrut son mal. Le 10, pendant la nuit, il eut une indigestion, occasionnée par un plat de champignons à l'huile, dont il avoit mangé avec excès. Les vomissements furent multipliés et très-violents. Le lendemain matin, Charles retourna à Vienne si malade, qu'il tomba plusieurs fois en foiblesse pendant la route; et on le descendit mourant au palais de la Favorite, qui est dans un des faubourgs de la capitale. Cependant les secours de l'art et le repos soulagèrent tellement ce prince, qu'on le crut hors de danger : mais le 12, les vomissements recommencèrent avec une violence extrême; une fièvre ardente se déclara, la goutte se fit sentir, et l'on désespéra de nouveau des jours du monarque, qui souffroit avec une patience admirable. Il se doutoit si peu que sa fin fût prochaine, que lorsque ses médecins lui eurent fait connoître le danger où il étoit, il les railla sur la fausseté de leurs pronostics. Ils persistèrent dans leur déclaration, qu'il reçut sans éprouver la moindre émotion, quoiqu'il ne la contredît plus alors. Ils consultèrent, en sa présence, sur la nature de sa maladie, et il leur dit : « Cessez de » disputer; ouvrez mon corps, lorsque je ne » serai plus, et vous verrez quelle est la cause

Digitized by Google

Ch. XCVI.
1740.

» de ma mort. (1) » Charles se prépara ensuite à paroître devant Dieu ; il se soumit à toutes les cérémonies de l'église, et régla avec le plus grand sang froid tout ce qui étoit relatif à sa succession. Il fit venir ses ministres, leur donna ses instructions, et remercia en particulier, de ses longs et fidèles services, le comte de Staremberg. Il fit ses adieux aux personnes de sa famille, leur adressa des exhortations, et envoya ses avis et sa bénédiction à sa fille aînée, à qui sa grossesse avancée avoit fait interdire l'approche du lit d'un père mourant. (2) Il dit les choses les plus touchantes à l'impératrice, son épouse, avec laquelle il avoit toujours vécu dans un accord parfait, et qui, durant les six dernières nuits, ne l'avoit pas quitté un seul instant. Il adressa même un mot de consolation à son nain favori, et dit au prince Charles de Lorraine, qui versoit des larmes : « Ne pleure plus, je t'en prie ; à la vérité, tu perds un bon ami » Presqu'immédiate-

(1) *Schirach's Biographie, p.* 404.

(2) Lalande dit que Charles VI se tourna vers l'appartement de Marie-Thérèse, pour lui donner aussi sa bénédiction, et qu'il ordonna au grand-duc, son époux, de l'en avertir, et de lui dire qu'il pensoit à elle et qu'il la bénissoit à sa dernière heure. Histoire de l'empereur Charles VI, tom. VI, p. 118.

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

ment avant sa mort, il eut un entretien de deux heures, sans témoins, avec le duc de Lorraine. Enfin, le 20 octobre, à deux heures du matin, il rendit le dernier soupir, dans la cinquante-sixième année de son âge, et la trentième année de son règne. La ligne masculine de la maison d'Autriche, qui existoit depuis plus de quatre cents ans, s'éteignit avec ce prince. (1)

Charles VI étoit de moyenne taille, avoit le teint brun, le regard perçant, la lèvre inférieure avancée, (2) trait caractéristique de toutes les personnes de la maison d'Autriche, et tout son extérieur annonçoit la gravité espagnole jointe au flegme allemand. Quoiqu'il eût beaucoup de hauteur, il savoit montrer de la condescendance et de l'affabilité; quoiqu'il fût attaché à l'étiquette et très-sérieux en public, il avoit de la gaieté dans l'intérieur de ses appartements, et étoit d'une douceur extrême avec tous ceux qui étoient attachés à son service. Ennemi de la dissimulation, il ne s'efforçoit point de cacher sa satisfaction ou son mécontentement, lorsqu'il donnoit audience à des ambassadeurs. S'il étoit

(1) Nous avons tiré principalement des dépêches de M.r Robinson, les particularités de la mort de Charles VI. Nous avons consulté aussi les différents biographes de ce prince.

(2) Poellnitz.

Digitized by Google

Ch. XCVI. 1740.

content, il leur parloit avec clarté, et très-distinctement; mais dans le cas contraire, il s'exprimoit d'une manière si peu intelligible qu'il falloit qu'ils eussent recours à ses ministres pour connoître la réponse qu'ils devoient transmettre à leurs souverains.

Ce prince aimoit l'exercice et les jeux du corps qui exigent de l'adresse, il étoit excellent tireur et bon écuyer. Il savoit la musique et même il composa celle d'un opéra, qui fut représenté sur le théâtre de la cour, et dont les rôles furent remplis par des personnes de la plus haute noblesse. Comme il étoit aussi bon concertant, il prit place parmi les musiciens de l'orchestre; et les deux archiduchesses, *ses filles*, dansèrent dans le ballet. Charles VI fut un grand protecteur des sciences et des arts. Il rétablit les académies de peinture, de sculpture et d'architecture. Il fonda une bibliothèque publique, à laquelle il donna, outre un grand nombre d'autres livres, celle du prince Eugène, qu'il avoit achetée; il commença aussi le superbe cabinet des médailles, et attira à sa cour des gens de lettres de différentes parties de l'Europe, et spécialement le célèbre Métastase, qu'il nomma son poète lauréat. (1)

Charles VI n'épargna rien pour faciliter les

(1) *De Luca's Lesebuch, etc., vol. I, p.* 446.

Digitized by Google

communications entre les diverses parties de ses vastes états. Il fit tracer une infinité de chemins, et réparer, à grands frais, la voie militaire que Trajan avoit ouverte dans la Valachie. (1) Ce prince encouragea aussi le commerce et les manufactures, et quoique la jalousie des puissances maritimes et l'impossibilité de mettre ses plans en exécution aient arrêté ses efforts, l'ardeur qu'il montra pour y parvenir, mérite des éloges. Il corrigea les défauts qui se faisoient sentir dans les cours de justice, et donna une meilleure forme au gouvernement de la Hongrie. Enfin, sa clémence l'a fait appeler le Titus de son siècle.

Si, avec ces qualités, Charles VI avoit maintenu son pays en paix, il auroit pu faire le bonheur de ses sujets et la gloire de son illustre maison. Mais que ce fût la faute des circonstances, et celle de ses ministres, ou l'effet de son caractère orgueilleux et inquiet, tout son règne fut rempli par des guerres ou des préparatifs de guerre. Ses états étoient parvenus au plus haut degré de splendeur et de puissance lorsqu'il monta sur le trône, et il les laissa dans l'épuisement et dans l'humiliation.

Élisabeth-Christine, épouse de Charles VI, étoit fille de Louis-Rodolphe, duc de Brunswick-

(1) *De Luca's Lesebuch, etc., vol. I, p. 443.*

Digitized by Google

Ch. XCVI. 1740.

Blanckenbourg. (1) Cette princesse étoit très-belle dans sa jeunesse; mais en avançant en âge, elle prit trop d'embonpoint, et fut sujette à l'hydropisie. (2) L'empereur en eut un fils, Léopold, qui mourut dans l'enfance, et trois filles, deux desquelles ont survécu à leur père. Ce furent Marie-Thérèse, qui succéda à Charles VI, 1727. et Marie-Anne, qui épousa le prince Charles de Lorraine. Comme après la dernière couche de l'impératrice, il parut qu'elle n'auroit plus d'enfants, l'empereur fut sollicité fréquemment, tant par cette princesse que par ses plus fidèles serviteurs, et même par le cabinet britannique, de faire élire roi des Romains, le duc de Lorraine, son gendre. Quoique Charles VI ne se dissimulât point ce qui pourroit arriver, s'il venoit à mourir sans postérité masculine, ou sans avoir un successeur à l'Empire, il rejeta cet avis salutaire. Considérant la mort de l'impératrice comme un événement plus prochain que la sienne, il espéroit qu'un second mariage pourroit lui donner des fils.

(1) Cette princesse avoit, peu de temps avant son mariage, embrassé la religion catholique.

(*Note du traducteur.*)

(2) *Wraxal, Memoirs of the Courts of Vienna, etc., vol. II, p.* 292.

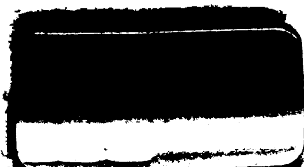


FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google